PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

ŒUVRES CHOISIES
DE
MAO TSE-TOUNG

Tome III

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PEKIN 1968

Première édition 1968

La traduction du présent tome est conforme à la première édition chinoise des *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome troisième (Editions du Peuple, mai 1953, Pékin).

Imprimé en République populaire de Chine

PERIODE DE
LA GUERRE DE RESISTANCE
CONTRE LE JAPON (II)

PREFACE ET POSTFACE AUX *ENQUETES A LA CAMPAGNE*

(Mars et avril 1941)

PREFACE

(17 mars 1941)

Actuellement, la politique rurale du Parti n'est plus, comme pendant la Guerre civile de Dix Ans, une politique de révolution agraire, mais une politique de front uni national antijaponais. Tout le Parti doit appliquer les directives du Comité central des 7 juillet et 25 décembre 1940[1], et aussi celles que donnera le VII[e] Congrès du Parti qui doit se tenir prochainement. Nous publions les présents matériaux afin d'aider nos camarades à trouver une méthode pour l'étude des problèmes. Beaucoup de nos camarades s'en tiennent encore à un style de travail caractérisé par la négligence et le refus d'aller au fond des choses; ils ignorent même complètement ce qui se passe à la base, et pourtant ils assument un travail de direction. Cet état de choses est extrêmement dangereux. Sans une connaissance véritablement concrète de la situation réelle des différentes classes de la société chinoise, il ne saurait y avoir de direction vraiment bonne.

La seule méthode qui permette de connaître une situation, c'est d'enquêter sur la société, sur la réalité vivante des classes sociales. Ceux qui assument un travail de direction se consacreront, suivant un plan défini, à quelques villes, à quelques villages, pour y effectuer des enquêtes minutieuses, en appliquant le point de vue essentiel du marxisme, c'est-à-dire en procédant à l'analyse des classes; voilà la méthode fondamentale pour connaître une situation. Nous ne pouvons acquérir les connaissances de base relatives aux problèmes de la société chinoise que par ce moyen.

Pour y parvenir, il faut, en premier lieu, regarder en bas et non tourner son regard vers le ciel. Celui qui n'a ni le désir ni la volonté de se tourner vers la base ne pourra de sa vie comprendre véritablement la situation en Chine.

En second lieu, il faut tenir des réunions d'enquête. On ne pourra jamais acquérir une connaissance complète en jetant simplement des coups d'œil à droite et à gauche ou en se contentant de ouï-dire. Parmi les matériaux que j'avais recueillis au moyen de ces réunions, ceux qui concernaient la province du Hounan et la région des monts Tsingkang ont été perdus. Ceux qui sont publiés ici se composent essentiellement d'une "Enquête sur le district de Hsingkouo", d'une "Enquête sur le canton de Tchangkang" et d'une "Enquête sur le canton de Tsaihsi". Tenir des réunions d'enquête est la méthode la plus simple et la plus sûre. Elle m'a été très profitable; elle vous forme mieux que la meilleure des universités. Il est bon de convier à ces réunions des cadres vraiment expérimentés des échelons moyens et inférieurs ou de simples gens de la localité. Au cours de mes enquêtes dans cinq districts du Hounan et deux districts de la région des monts Tsingkang, je me suis adressé à des cadres responsables des échelons moyens; dans le district de Siunwou, j'ai invité quelques cadres des échelons moyens et inférieurs, un *sieoutsai*[2] pauvre, un ancien président ruiné de la Chambre de commerce et un petit fonctionnaire en chômage, jadis préposé à la perception des impôts dans le district. Ils m'ont tous appris beaucoup de choses dont je n'avais jamais entendu parler. L'homme qui m'a permis de me faire, pour la première fois, une idée complète de la pourriture du régime pénitentiaire en Chine était un simple gardien de prison dont je fis la connaissance lors de mon enquête dans le district de Hengchan, province du Hounan. Au cours de mon enquête sur le district de Hsingkouo et les deux cantons de Tchangkang et Tsaihsi, je m'adressai à des camarades travaillant à l'échelon du canton et à de simples paysans. Tous ces gens — les cadres, les paysans, le *sieoutsai*, le gardien de prison, le commerçant et le percepteur — furent pour moi d'estimables professeurs. Etant leur élève, je me montrais respectueux et consciencieux, et je les traitais en camarades; sinon, ils se seraient détournés de moi, ne m'auraient pas raconté ce qu'ils savaient, ou du moins pas tout. Une réunion d'enquête n'a pas besoin d'être bien nombreuse: trois à cinq personnes, mettons sept ou huit. Pour chaque réunion, il faut prendre tout le temps nécessaire, avoir un questionnaire

préparé d'avance, poser les questions et noter les réponses soi-même, entrer en discussion avec les participants. L'enquête sera donc impossible, ou ne donnera pas de bons résultats, si l'on n'a pas un enthousiasme ardent, la détermination de se tourner vers la base, la soif de connaître, si l'on n'a pas le courage de rabattre son orgueil pour accepter d'être un écolier. Il faut savoir que les masses sont les véritables héros, alors que nous-mêmes, nous sommes souvent d'une naïveté ridicule. Faute de comprendre cela, il nous sera impossible d'acquérir les connaissances même les plus élémentaires.

Je répète que notre but principal, en publiant ces documents de référence, est de montrer par quelle méthode on peut arriver à connaître la situation à la base, et non de demander à nos camarades d'en retenir les données concrètes, avec les conclusions qui en ont été tirées. D'une manière générale, comme la bourgeoisie chinoise, encore dans l'enfance, n'a pas su jusqu'ici et ne saura jamais nous fournir des données relativement complètes, ou même un minimum d'informations, sur la situation de la société, ce qu'a réussi à faire la bourgeoisie en Europe, en Amérique ou au Japon, force nous est de recueillir nous-mêmes des matériaux. En particulier, ceux qui font un travail pratique doivent à tout instant être au courant de la situation qui ne cesse d'évoluer; à cet égard, aucun parti communiste, dans aucun pays, ne peut compter sur autrui. C'est pourquoi quiconque fait un travail pratique doit mener des enquêtes à la base. Pour ceux qui ne comprennent que la théorie, sans rien connaître de la situation réelle, il est d'autant plus nécessaire de procéder à de telles enquêtes, sous peine de ne pouvoir lier la théorie à la pratique. "Sans enquête, pas de droit à la parole" — cette assertion qu'on a tournée en dérision en la taxant d'"empirisme étroit", je n'ai jamais regretté de l'avoir avancée; je persiste au contraire à soutenir qu'à moins d'avoir enquêté on ne peut prétendre au droit à la parole. Il en est beaucoup qui, "à peine descendus de leur char", s'égosillent, prononcent des harangues, distribuent leurs avis, critiquant ceci, blâmant cela; en fait, sur dix d'entre eux, dix vont au-devant d'un échec. Car leurs discours, leurs critiques, qui ne se fondent sur aucune enquête minutieuse, ne sont que bavardages. Les torts causés à notre Parti par ces "envoyés impériaux" sont innombrables. Et pourtant, ceux-ci sont omniprésents; presque partout on en rencontre. Staline dit fort justement que "la théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire". Bien entendu, il a encore raison d'ajouter que "la pratique devient

aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire"[3]. Hormis ces praticiens aveugles, sans perspectives ni prévoyance, nul ne peut être accusé d'"empirisme étroit".

Aujourd'hui encore, je ressens vivement la nécessité d'étudier minutieusement la situation en Chine et à l'étranger; cela tient au fait que mes connaissances dans ce domaine restent encore insuffisantes. Je ne puis nullement affirmer que je connais tout et que les autres ne savent rien. Avec tous les camarades du Parti, apprendre auprès des masses et continuer d'être leur élève, tel est mon désir.

POSTFACE

(19 avril 1941)

L'expérience acquise dans la Guerre civile de Dix Ans est la meilleure, la plus immédiatement utile, à laquelle nous puissions nous référer dans la période actuelle, celle de la Guerre de Résistance contre le Japon. Toutefois, elle n'est valable que pour ce qui concerne la liaison avec les masses et leur mobilisation dans la lutte contre l'ennemi, et non pour la ligne tactique. La ligne tactique actuelle du Parti présente une différence de principe avec l'ancienne. Autrefois, nous luttions contre les propriétaires fonciers et la bourgeoisie contre-révolutionnaire; aujourd'hui, nous nous allions avec tous ceux qui, parmi les propriétaires fonciers et dans la bourgeoisie, ne sont pas opposés à la Résistance. Même dans la dernière période de la Guerre civile de Dix Ans, ce fut une erreur de ne pas différencier notre politique, selon qu'il s'agissait du gouvernement et du parti réactionnaires qui menaient contre nous des attaques armées ou des couches sociales de caractère capitaliste placées sous notre autorité, et selon les différents groupes qui existaient au sein du gouvernement et du parti réactionnaires. La politique "rien que la lutte", qui fut pratiquée à l'époque à l'égard de toutes les couches sociales autres que la paysannerie et la couche inférieure de la petite bourgeoisie urbaine, était indubitablement fausse. Sur le plan de la politique agraire, l'erreur a été de renier la juste politique appliquée dans les deux premières périodes de la Guerre civile de Dix Ans[4], et qui consistait à attribuer au propriétaire foncier la même part de terre qu'au paysan, de sorte qu'il puisse la cultiver et qu'il ne devienne pas un vagabond sans feu ni lieu ou un bandit de grand chemin, perturbateur de l'ordre public.

Aujourd'hui, la politique du Parti est nécessairement différente; ce n'est ni "la lutte sans l'union", ni "l'union sans la lutte" (tel le tchentousieouisme de 1927), mais l'union avec toutes les couches sociales opposées à l'impérialisme japonais, la formation d'un front uni, et en même temps la lutte contre celles de ces couches qui ont tendance à capituler devant l'ennemi et à s'opposer au Parti communiste et au peuple, lutte dont les formes varient selon le degré de leur instabilité et de leur caractère réactionnaire. Notre politique actuelle a un double caractère: elle associe "l'union" à "la lutte". Dans le domaine du travail, cette politique vise à améliorer, dans la mesure qui convient, les conditions de vie des ouvriers, mais elle n'empêche pas l'économie capitaliste de se développer de façon adéquate. Dans le domaine agraire, elle exige du propriétaire foncier qu'il abaisse le montant du fermage et le taux d'intérêt des prêts, et, d'autre part, elle demande au paysan de verser ce fermage et cet intérêt réduits. Dans le domaine des droits politiques, elle garantit à tous les propriétaires fonciers et à tous les capitalistes qui sont pour la Résistance des droits égaux à ceux des ouvriers et des paysans — droits de la personne, libertés politiques et droit de propriété —, mais elle veille aussi à prévenir une activité contre-révolutionnaire de leur part. L'économie d'Etat et l'économie coopérative doivent être développées, mais puisque, dans les bases rurales, le secteur principal de notre économie est constitué aujourd'hui par l'économie privée et non par l'économie d'Etat, nous devons donner au secteur du capitalisme libéral la possibilité de se développer, dans l'intérêt même de la lutte contre l'impérialisme japonais et le régime semi-féodal. C'est la politique la plus révolutionnaire que l'on puisse adopter aujourd'hui en Chine, et on aurait assurément tort de se prononcer contre elle ou d'entraver son application. Faire, d'une part, des efforts sérieux et résolus pour préserver la pureté de l'idéologie communiste chez les membres de notre Parti, et protéger, d'autre part, la partie utile du secteur capitaliste de notre économie sociale et lui donner un développement approprié, ce sont là pour nous deux tâches, aussi indispensables l'une que l'autre, dans la période de la Guerre de Résistance et de l'édification d'une république démocratique. Il est possible qu'au cours de cette période certains membres du Parti communiste se laissent corrompre par la bourgeoisie et que la mentalité capitaliste apparaisse dans nos rangs, aussi devons-nous lutter contre cet esprit décadent au sein de notre Parti; mais nous ne devons pas commettre l'erreur de porter cette lutte sur le terrain de l'économie sociale en

combattant le secteur capitaliste. Nous devons faire une nette distinction entre ces deux domaines. Le Parti communiste chinois travaille dans des conditions complexes, et chacun de ses membres, en particulier chaque cadre, doit s'aguerrir, afin de devenir un combattant qui connaisse bien la tactique marxiste; ce n'est pas en envisageant les problèmes d'une manière unilatérale et simpliste que nous ferons triompher la révolution.

NOTES

[1] La première directive est la "Décision du Comité central du Parti communiste chinois sur la situation actuelle et la politique du Parti". La seconde figure sous le titre: "Au sujet de notre politique" dans les *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II, pp. 475-484.

[2] Voir "De la pratique", note 5, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome I, p. 345.

[3] J. Staline: "Des principes du léninisme", partie III.

[4] La première période de la Guerre civile de Dix Ans va de fin 1927 à fin 1928, c'est ce qu'on appelle communément la période des monts Tsingkang; la deuxième s'étend du début de 1929 à l'automne 1931, c'est-à-dire de la création de la Base rouge centrale à la victoire sur la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement"; la dernière période va de fin 1931 à fin 1934, c'est-à-dire de la victoire sur cette troisième campagne à la réunion élargie du Bureau politique du Comité central du Parti, tenue à Tsouenyi dans la province du Koueitcheou. La réunion de Tsouenyi, en janvier 1935, mit fin à la ligne opportuniste "de gauche" qui avait prévalu de 1931 à 1934 et ramena le Parti dans la ligne juste.

REFORMONS NOTRE ETUDE*

(Mai 1941)

J'estime qu'il convient de réformer dans tout le Parti notre méthode et notre système d'étude. Et cela pour les raisons que je vais exposer.

I

Les vingt années d'existence du Parti communiste chinois ont été vingt années d'union toujours plus étroite de la vérité universelle du marxisme-léninisme avec la pratique concrète de la révolution chinoise. Il nous suffit de nous rappeler combien superficielle, combien pauvre était notre connaissance du marxisme-léninisme et de la révolution chinoise dans les années où notre Parti était encore dans l'enfance pour voir combien elle est plus profonde et plus riche aujourd'hui. Au cours des cent dernières années, la nation chinoise était plongée dans de profonds malheurs; ses meilleurs fils et filles, en quête d'une vérité qui pût sauver le pays et le peuple, ont lutté et donné leur vie, comblant tour à tour les vides laissés par ceux qui tombaient: épopée digne de recevoir le tribut de nos chants et de nos larmes. Ce n'est toutefois qu'après la Première guerre mondiale et la Révolution d'Octobre en Russie que nous avons découvert le marxisme-léninisme, cette vérité suprême, et reconnu en lui la meilleure arme pour libérer notre peuple;

* Rapport présenté par le camarade Mao Tsé-toung à une réunion de cadres à Yenan. Ce rapport ainsi que les deux textes "Pour un style de travail correct dans le Parti" et "Contre le style stéréotypé dans le Parti" constituent les écrits fondamentaux du camarade Mao Tsé-toung sur le mouvement de rectification. Dans ces écrits, le camarade Mao Tsé-toung établit un bilan au sujet des divergences qui ont existé dans le passé sur la ligne du Parti, en les examinant de façon encore plus poussée sous l'aspect idéologique; il analyse l'idéologie et le style de travail petits-bourgeois qui, sous le masque du marxisme-léninisme, s'étaient largement répandus au sein du

et c'est le Parti communiste chinois qui fut l'initiateur, le propagateur et l'organisateur quant à l'emploi de cette arme. Dès que la vérité universelle du marxisme-léninisme fut liée à la pratique concrète de la révolution chinoise, celle-ci prit un tour entièrement nouveau. Depuis le début de la Guerre de Résistance contre le Japon, notre Parti, se fondant sur la vérité universelle du marxisme-léninisme, a progressé dans l'étude de la pratique concrète de cette guerre et dans l'étude de la Chine et du monde d'aujourd'hui; de plus, les premiers pas ont été faits dans l'étude de l'histoire de la Chine. Ce sont là de très bons signes.

II

Cependant, nous avons encore des insuffisances, et même de très grandes. A mon avis, tant qu'elles ne seront pas surmontées, nous ne pourrons faire de nouveaux progrès dans notre travail, ni pousser plus avant cette œuvre grandiose que constitue l'union de la vérité universelle du marxisme-léninisme et de la pratique concrète de la révolution chinoise.

Commençons par l'étude de la situation actuelle. Certes, nous avons obtenu quelques succès dans l'étude de la situation actuelle tant intérieure qu'internationale, cependant, pour un grand parti politique comme le nôtre, les matériaux que nous avons recueillis dans tous les domaines — politique, militaire, économique et culturel — de la vie intérieure et internationale restent bien fragmentaires, et notre travail de recherche n'est pas encore mené de façon systématique. D'une manière générale, nous n'avons fait ces vingt dernières années aucun travail vraiment systématique et minutieux pour rassembler et étudier les matériaux relatifs à tous les domaines énumérés, nous manquons d'enthousiasme pour les enquêtes et l'étude consacrées à la réalité objective. Nombre de camarades du Parti ont encore un très mauvais

---

Parti; il s'agissait principalement des tendances subjectivistes et sectaires et de leur forme d'expression, le style stéréotypé du Parti. Le camarade Mao Tsé-toung appela à développer dans tout le Parti un mouvement d'éducation marxiste-léniniste, en d'autres termes, un mouvement de rectification mené sur la base des principes idéologiques du marxisme-léninisme. L'appel du camarade Mao Tsé-toung ne tarda pas à susciter, à l'intérieur comme à l'extérieur du Parti, un grand débat entre l'idéologie prolétarienne et l'idéologie petite-bourgeoise, ce qui consolida les positions de l'idéologie prolétarienne au sein et à l'extérieur du Parti, éleva considérablement le niveau idéologique de la grande masse des cadres et assura au Parti une unité sans précédent.

style de travail, diamétralement opposé à l'esprit même du marxisme-léninisme; ils sont comme l'homme qui "tente d'attraper un moineau les yeux bandés" ou comme "l'aveugle qui cherche à saisir un poisson", ils ne travaillent pas soigneusement, se complaisent dans des bavardages prétentieux et se contentent de bribes de connaissances mal assimilées. Marx, Engels, Lénine et Staline nous enseignent qu'il faut étudier consciencieusement la situation, en partant de la réalité objective et non de nos désirs subjectifs. Et pourtant, nombre de nos camarades agissent directement à l'encontre de cette vérité.

Passons à l'étude de l'histoire. Un petit nombre de membres et de sympathisants de notre Parti ont entrepris cette étude, mais leurs recherches n'étaient pas organisées. L'histoire de la Chine, celle des cent dernières années comme celle de l'antiquité, reste entièrement obscure pour bien des membres du Parti. Beaucoup de nos savants marxistes-léninistes font allusion à tout propos à la Grèce antique, mais je regrette de devoir leur dire qu'ils ont complètement oublié nos propres ancêtres. L'enthousiasme fait encore défaut chez nous, que ce soit pour une étude sérieuse de la situation actuelle ou pour une étude sérieuse de l'histoire.

Passons enfin à l'étude de l'expérience révolutionnaire internationale, à l'étude de la vérité universelle du marxisme-léninisme. Il semble que beaucoup de camarades étudient le marxisme-léninisme non pour les besoins de la pratique révolutionnaire, mais simplement pour l'étude elle-même. Aussi n'arrivent-ils pas à digérer ce qu'ils ont lu. Ils ne savent qu'emprunter des phrases et des mots isolés aux œuvres de Marx, Engels, Lénine, Staline et ils sont incapables d'adopter la position, le point de vue et la méthode de ces derniers pour étudier d'une manière concrète la situation présente et l'histoire de la Chine, analyser concrètement les problèmes de la révolution chinoise et les résoudre. Une telle attitude à l'égard du marxisme-léninisme est extrêmement nuisible, en particulier chez les cadres des échelons moyens et supérieurs.

Les trois points que j'ai mentionnés plus haut — négligence de l'étude de la situation actuelle, négligence de l'étude de l'histoire, négligence de l'application pratique du marxisme-léninisme — traduisent un très mauvais style de travail qui, en se répandant, a exercé une influence pernicieuse sur nombre de nos camarades.

Et, de fait, il existe actuellement dans nos rangs beaucoup de camarades que ce style de travail a fourvoyés. On se refuse à procéder systématiquement et minutieusement à des enquêtes et à des études

concernant la situation concrète à l'intérieur et à l'extérieur du pays, de la province, du district et de l'arrondissement, et on donne des ordres en se fondant exclusivement sur des bribes de connaissances mal assimilées, sur des intuitions personnelles. Ce style subjectiviste de travail n'existe-t-il pas encore chez beaucoup de nos camarades?

On ignore absolument l'histoire de son pays ou on la connaît très mal et, au lieu d'avoir honte de cette ignorance, on s'en fait un titre de gloire! Ce qui est plus grave, c'est que très peu de camarades connaissent réellement l'histoire du Parti communiste chinois et l'histoire de la Chine des cent dernières années depuis la Guerre de l'Opium. Personne, pour ainsi dire, ne s'est occupé sérieusement de l'histoire économique, politique, militaire ou culturelle de la Chine des cent dernières années. Ignorants de ce qui nous est propre, certains ne peuvent alors que raconter des histoires sur la Grèce antique et d'autres pays. Et même là, il s'agit de connaissances pitoyables qu'ils ont été ramasser au hasard dans le fatras des vieux ouvrages étrangers bons à mettre au panier.

Au cours des dernières décennies, beaucoup de ceux qui ont fait leurs études à l'étranger ont souffert de cette maladie. A leur retour d'Europe, d'Amérique ou du Japon, ils ne savent que débiter ce qu'ils ont avalé tout cru à l'étranger. Devenus des phonographes, ils oublient que leur devoir est de comprendre le nouveau, de créer du nouveau. Cette maladie a également atteint le Parti communiste.

Nous étudions le marxisme, mais la méthode employée par beaucoup d'entre nous va directement à l'encontre du marxisme. En d'autres termes, ils violent un principe fondamental, recommandé avec instance par Marx, Engels, Lénine et Staline: celui de l'unité de la théorie et de la pratique. Violant ce principe, ils en ont inventé un qui est son contraire: celui de la séparation de la théorie d'avec la pratique. Dans les écoles comme dans les cours destinés aux cadres en fonction, les professeurs de philosophie n'orientent pas les élèves vers l'étude de la logique de la révolution chinoise, les professeurs de sciences économiques ne les orientent pas vers l'étude des particularités de l'économie chinoise, les professeurs de sciences politiques ne les orientent pas vers l'étude de la tactique de la révolution chinoise, et les professeurs de sciences militaires, vers l'étude de la stratégie et de la tactique qui répondent aux conditions spécifiques de la Chine, etc. Il en résulte que des erreurs se répandent et que beaucoup de mal est ainsi fait. Ce qu'on a appris à Yenan, on ne sait pas l'appliquer à Fouhsien[1]. Si un professeur de sciences économiques est incapable

d'expliquer ce que sont le *pienpi* et le *fapi*[2], il est évident que son élève ne saura pas davantage le faire. Cela a engendré un état d'esprit anormal chez beaucoup d'élèves: au lieu de s'intéresser aux problèmes chinois et d'accorder l'importance voulue aux directives du Parti, ils s'entichent des dogmes prétendument éternels qu'ils ont appris de leurs maîtres.

Bien sûr, ce sont là des exemples de ce qu'il y a de plus négatif; il ne s'agit pas de la situation générale dans le Parti. Mais de tels faits existent réellement; ils sont même assez nombreux et causent déjà assez de mal pour qu'on ne puisse les considérer avec indifférence.

III

Afin de donner une explication plus poussée de ce que je viens de dire, je voudrais comparer deux attitudes opposées.

La première est l'attitude subjectiviste.

Avec cette attitude, les gens ne font pas une étude systématique et minutieuse de la réalité environnante; ils se fient dans le travail à leur seul enthousiasme et n'ont qu'une idée confuse du visage de la Chine d'aujourd'hui. Avec cette attitude, ils rompent le fil de l'histoire, ils connaissent la Grèce antique mais non la Chine; la Chine d'hier et d'avant-hier reste pour eux entièrement obscure. Avec cette attitude, ils étudient la théorie marxiste-léniniste dans l'abstrait, sans but déterminé. Ils étudient cette théorie non pour trouver chez Marx, Engels, Lénine et Staline la position, le point de vue, la méthode propres à résoudre les problèmes théoriques et tactiques de la révolution chinoise, mais exclusivement pour la théorie elle-même. Au lieu de tirer sur l'objectif, ils décochent leurs flèches au hasard. Marx, Engels, Lénine et Staline nous enseignent qu'il faut partir de la réalité objective et en dégager les lois qui vont nous guider dans notre action. A cette fin, il est nécessaire, comme le dit Marx, de recueillir minutieusement les matériaux et d'en faire l'objet d'une analyse et d'une synthèse scientifiques[3]. Beaucoup d'entre nous procèdent tout autrement. Les uns, qui s'adonnent à un travail de recherche, ne s'intéressent ni à la Chine d'aujourd'hui ni à la Chine d'hier; tout leur intérêt se porte sur l'étude de "théories" creuses et coupées de la réalité. D'autres, qui s'occupent d'un travail pratique, négligent eux aussi l'étude des conditions objectives et, se fiant à leur seul enthou-

siasme, ils substituent souvent leurs sentiments personnels à la politique du Parti. Ces deux catégories de gens procèdent d'une manière subjective, sans tenir compte de la réalité objective. Font-ils une conférence, c'est toujours le même plan énumératif: A, B, C, D, puis 1, 2, 3, 4, etc.; écrivent-ils un article, c'est une suite de bavardages prétentieux. Ils ne recherchent pas la vérité dans les faits, mais débitent de belles phrases pour plaire au public. Ils sont brillants, mais sans substance, fragiles et sans fermeté. Ils se croient infaillibles, se prennent pour les plus grandes autorités d'ici-bas et sont omniprésents comme des "envoyés impériaux". Tel est le style de travail de certains camarades dans nos rangs. Adopter ce style de travail pour soi-même, c'est nuire à soi-même; l'adopter pour instruire les autres, c'est nuire aux autres; l'adopter pour diriger la révolution, c'est nuire à la révolution. Bref, cette méthode subjectiviste, antiscientifique, qui prend le contre-pied du marxisme-léninisme, est un grand ennemi du Parti communiste, de la classe ouvrière, du peuple, de la nation — c'est la marque de l'absence d'un véritable esprit de parti. Quand nous avons affaire à un tel ennemi, nous devons l'anéantir. C'est seulement lorsque le subjectivisme aura été vaincu que la vérité du marxisme-léninisme prendra le dessus, que l'esprit de parti se renforcera, que la révolution triomphera. Il faut noter que l'absence d'une attitude scientifique, c'est-à-dire l'absence d'une attitude marxiste-léniniste qui unit la théorie à la pratique, signifie manque ou insuffisance d'esprit de parti.

Je citerai ici une sentence parallèle qui fait le portrait de ceux dont je parle:

> *Roseau sur le mur, tête lourde, pieds faibles, racine mince;*
> *Pousses de bambou sur les monts, bec acéré, peau épaisse, ventre creux.*

Dites-moi, ces vers ne vous rappellent-ils pas ces gens qui ne procèdent pas d'une manière scientifique, qui ne savent que réciter des phrases et des mots isolés, extraits des œuvres de Marx, Engels, Lénine et Staline, qui jouissent d'une fausse réputation sans posséder le vrai savoir? Si quelqu'un veut réellement se guérir de cette maladie, je lui conseillerai de noter ces vers ou, ce qui demande un peu plus de courage, de les coller sur le mur de sa chambre. Le marxisme-léninisme est une science, et la science est une connaissance qu'on ne peut acquérir que d'une manière honnête; pas moyen de ruser avec elle. Alors, soyons honnêtes!

La seconde est l'attitude marxiste-léniniste.

Ceux qui adoptent cette attitude procèdent à des enquêtes et à une étude systématiques et minutieuses sur la réalité environnante, en appliquant la théorie et la méthode marxistes-léninistes. Dans leur travail, ils ne se fient pas à leur seul enthousiasme, mais agissent, comme le dit Staline, en unissant l'élan révolutionnaire et le sens pratique[4]. Avec cette attitude, on ne rompt pas le fil de l'histoire. On ne se contente pas de la seule connaissance de la Grèce antique, mais on cherche encore à connaître la Chine; on veut connaître non seulement l'histoire du mouvement révolutionnaire dans les pays étrangers, mais aussi l'histoire de la révolution en Chine, non seulement la Chine d'aujourd'hui, mais aussi celle d'hier et d'avant-hier. Celui qui adopte cette attitude étudie la théorie marxiste-léniniste dans un but déterminé, qui est d'unir la théorie marxiste-léniniste avec la réalité du mouvement de la révolution chinoise et de trouver dans le marxisme-léninisme la position, le point de vue et la méthode qui permettent de résoudre les problèmes théoriques et tactiques de la révolution chinoise. Dans ce cas, on décoche sa flèche en visant l'objectif. L'"objectif", en l'occurrence, c'est la révolution chinoise; la "flèche", c'est le marxisme-léninisme. Nous, communistes chinois, nous avons été chercher cette "flèche" justement pour atteindre cet "objectif": la révolution en Chine, la révolution en Orient. Une telle attitude consiste à rechercher la vérité dans les faits. Les "faits", ce sont les choses et les phénomènes tels qu'ils existent objectivement; la "vérité", c'est le lien interne de ces choses et phénomènes, c'est-à-dire les lois qui les régissent; "rechercher", c'est étudier. Nous devons partir de la situation réelle à l'intérieur et à l'extérieur du pays, de la province, du district et de l'arrondissement, en dégager, pour guider notre action, les lois qui sont propres à cette situation et non pas engendrées par notre imagination, c'est-à-dire trouver le lien interne des événements qui se déroulent autour de nous. Pour cela, nous devons, en comptant non sur nos idées subjectives, sur l'élan d'un instant, sur la connaissance livresque, mais sur les faits tels qu'ils existent objectivement, recueillir minutieusement les matériaux et, à la lumière des principes généraux du marxisme-léninisme, en tirer des conclusions justes. Ces conclusions ne seront pas une simple énumération de phénomènes dans l'ordre A, B, C, D; ce ne seront pas non plus des écrits remplis de clichés usés et de bavardages prétentieux, ce seront des conclusions scientifiques. Une telle attitude implique le désir de rechercher la vérité dans les faits et non de plaire au public en débitant de belles phrases.

Une telle attitude n'est autre que l'expression de l'esprit de parti, le style de travail marxiste-léniniste qui unit la théorie à la pratique. C'est le minimum requis d'un communiste. Celui qui adopte cette attitude ne sera ni de l'espèce "tête lourde, pieds faibles, racine mince", ni de l'espèce "bec acéré, peau épaisse, ventre creux".

IV

Conformément aux vues énoncées ci-dessus, je fais les propositions suivantes:

1) Poser comme tâche, devant tout le Parti, l'étude systématique et complète de la réalité environnante. Soumettre à des enquêtes et à une étude minutieuses, suivant la théorie et la méthode marxistes-léninistes, les activités de nos ennemis, celles de nos amis et les nôtres, dans les domaines économique, financier, politique, militaire, culturel, et dans celui des affaires de parti, puis en tirer les conclusions logiques et nécessaires. A cette fin, diriger l'attention de nos camarades sur les enquêtes et les études concernant les faits réels; leur faire comprendre que la tâche fondamentale des organes dirigeants du Parti communiste consiste en deux choses importantes: connaître la situation telle qu'elle est et savoir bien appliquer la politique, c'est-à-dire connaître le monde et le transformer. Nos camarades doivent comprendre que celui qui n'a pas fait d'enquêtes n'a pas droit à la parole; que les bavardages prétentieux, débités à tort et à travers, la simple énumération des phénomènes dans l'ordre numérique 1, 2, 3, 4 ne servent à rien. Prenons par exemple le travail de propagande. Si nous ignorons comment la propagande est menée par nos ennemis, nos amis et nous-mêmes, nous n'aurons pas la possibilité de fixer d'une façon correcte notre politique dans ce domaine. Dans le travail de n'importe quel secteur, il nous faut connaître les conditions réelles avant de pouvoir trouver une bonne solution. L'application d'un plan d'enquêtes et d'étude dans tout le Parti constitue le chaînon fondamental pour amener un changement du style de travail dans notre Parti.

2) Réunir des personnes compétentes pour faire des études sur l'histoire de la Chine des cent dernières années, selon le principe de la division du travail et de la coopération, et en finir avec le manque d'organisation dans ce domaine. Commencer ce travail par une étude

analytique des secteurs suivants: histoire économique, histoire politique, histoire militaire, histoire culturelle de la Chine, et c'est ensuite seulement qu'il sera possible de passer à l'étude synthétique.

3) Etablir, pour l'éducation des cadres en fonction comme pour l'enseignement dans les écoles de cadres, le principe selon lequel les études doivent être centrées sur les questions pratiques de la révolution chinoise et guidées par les principes fondamentaux du marxisme-léninisme; abandonner la méthode consistant à étudier le marxisme-léninisme d'un point de vue statique et en dehors de la réalité. Adopter, comme principal matériel d'étude du marxisme-léninisme, l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.* Cet ouvrage est la meilleure synthèse et le meilleur bilan du mouvement communiste mondial des cent dernières années, c'est le modèle de l'union de la théorie et de la pratique, l'unique modèle achevé qu'on trouve actuellement dans le monde. En voyant comment Lénine et Staline ont uni la vérité universelle du marxisme à la pratique concrète de la révolution en Union soviétique et ont, sur cette base, développé le marxisme, nous comprendrons comment nous devons travailler chez nous en Chine.

Nous avons fait bien des détours. Mais il arrive fréquemment que des erreurs ouvrent la voie à la vérité. Je suis convaincu que, dans le contexte si riche et si vivant de la révolution en Chine et dans le monde entier, la réforme de notre étude donnera de bons résultats.

NOTES

[1] Fouhsien se trouve à environ 70 kilomètres au sud de Yenan.

[2] *Pienpi*: billets de banque émis par la Banque du Gouvernement de la Région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. *Fapi*: papier-monnaie émis à partir de 1935 par les quatre grosses banques du capital bureaucratique du Kuomintang avec l'appui des impérialistes britanniques et américains. Ici, le camarade Mao Tsé-toung fait allusion aux fluctuations du cours du change entre le *pienpi* et le *fapi* à l'époque.

[3] Marx écrit: "A l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement et de découvrir leur lien intime. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble." ("Postface à la seconde édition allemande", *Le Capital*, livre premier, tome I.)

[4] Voir J. Staline: "Des principes du léninisme", partie IX: "Le style dans le travail".

DEMASQUER LE COMPLOT D'UN MUNICH D'EXTREME-ORIENT*

(25 mai 1941)

1. Un compromis entre le Japon et les Etats-Unis aux dépens de la Chine, en vue d'aboutir à un Munich oriental dirigé contre le communisme et l'Union soviétique, tel est le nouveau complot qui se trame entre le Japon, les Etats-Unis et Tchiang Kaï-chek. Nous devons le démasquer et le combattre.

2. Maintenant que l'impérialisme japonais a mis un terme à son offensive militaire lancée en vue de contraindre Tchiang Kaï-chek à se rendre, il va certainement manœuvrer pour l'induire à capituler. Une fois de plus, l'ennemi pratique sa vieille politique du coup et de la caresse, se servant de l'un et de l'autre alternativement ou simultanément. Nous devons dénoncer et combattre cette politique.

3. Parallèlement à son offensive militaire, le Japon a lancé une campagne de mensonges, alléguant entre autres que "la VIII[e] Armée de Route ne veut pas appuyer les opérations de l'Armée centrale du Kuomintang", qu'elle "saisit chaque occasion pour étendre son territoire", qu'elle cherche à "s'ouvrir une route internationale" et à "former un autre Gouvernement central". C'est par ce moyen perfide que le Japon tente de semer la discorde entre le Parti communiste et le Kuomintang, afin d'amener plus facilement ce dernier à capituler. L'Agence centrale d'Information et la presse du Kuomintang, en diffusant mot pour mot ces mensonges, n'hésitent pas à se faire l'écho de la propagande anticommuniste du Japon; leurs desseins sont des plus suspects. Tout cela aussi, nous devons le dénoncer et le combattre.

4. La Nouvelle IV[e] Armée a été déclarée "rebelle" et la VIII[e] Armée de Route n'a reçu ni un sou ni une cartouche du Kuo-

* Directive à l'intention du Parti, rédigée par le camarade Mao Tsé-toung au nom du Comité central du Parti communiste chinois.

mintang; pourtant, ces deux armées n'ont cessé un seul instant de se battre contre l'ennemi. Dans l'actuelle campagne du Chansi du Sud[1], c'est encore la VIII[e] Armée de Route qui a pris l'initiative de coordonner ses opérations avec celles des troupes du Kuomintang, et, depuis deux semaines, elle est passée à l'attaque dans tous les secteurs du front de la Chine du Nord, où se déroulent à l'heure qu'il est de violents combats. Les forces armées et les masses populaires dirigées par le Parti communiste sont devenues les piliers de la résistance contre le Japon. Toutes les calomnies lancées contre le Parti communiste visent à briser la Résistance et à préparer la voie à la capitulation. Nous devons multiplier les succès militaires de la VIII[e] Armée de Route et de la Nouvelle IV[e] Armée, et combattre tous les défaitistes et tous les capitulards.

NOTES

[1] Il s'agit de la campagne des monts Tchongtiao. En mai 1941, plus de 50.000 hommes des forces d'invasion japonaises attaquèrent la région des monts Tchongtiao, située au nord du fleuve Jaune, dans le sud du Chansi. Sept corps d'armée du Kuomintang étaient massés dans la région, et quatre autres au nord-est, dans la région de Kaoping, soit, au total, un effectif de 250.000 hommes. Mais, comme les troupes du Kuomintang disposées au nord du fleuve Jaune avaient pour mission principale de combattre les communistes et qu'elles ne s'étaient jamais préparées à faire la guerre à l'envahisseur japonais, la plupart d'entre elles fuirent le combat quand celui-ci attaqua. Aussi, malgré les efforts vigoureux de la VIII[e] Armée de Route pour les appuyer au cours de cette campagne, les troupes du Kuomintang furent-elles complètement défaites. Après avoir perdu plus de 50.000 hommes en trois semaines, elles prirent la fuite et passèrent sur la rive sud du fleuve Jaune.

A PROPOS DU FRONT UNI INTERNATIONAL CONTRE LE FASCISME*

(23 juin 1941)

Le 22 juin, les dirigeants fascistes de l'Allemagne ont déclenché leur attaque contre l'Union soviétique. Cette agression perfide et criminelle est commise aussi bien contre l'Union soviétique que contre la liberté et l'indépendance de toutes les nations. Dans sa guerre sacrée de résistance à l'agression fasciste, l'Union soviétique défend non seulement son propre territoire, mais aussi toutes les nations qui luttent pour se libérer de l'asservissement fasciste.

A l'heure actuelle, la tâche des communistes, dans le monde entier, est de mobiliser les peuples de tous les pays en vue de former un front uni international pour combattre le fascisme, défendre l'Union soviétique, défendre la Chine, sauvegarder la liberté et l'indépendance de toutes les nations. Dans la période présente, toutes les forces doivent être dirigées contre l'asservissement fasciste.

Les tâches du Parti communiste chinois, dans tout le pays, sont les suivantes:

1) Persévérer dans la politique de front uni national antijaponais, poursuivre fermement la politique de coopération entre le Kuomintang et le Parti communiste, chasser de Chine les impérialistes japonais et aider ainsi l'Union soviétique.

2) Combattre résolument toute activité antisoviétique et anticommuniste des éléments réactionnaires de la grande bourgeoisie.

3) Dans les relations extérieures, s'allier contre l'ennemi commun avec tous ceux qui, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et dans les autres pays, prennent position contre les dirigeants fascistes de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon.

---

* Directive à l'intention du Parti, rédigée par le camarade Mao Tsé-toung au nom du Comité central du Parti communiste chinois.

DISCOURS PRONONCE A L'ASSEMBLEE DE LA REGION FRONTIERE DU CHENSI-KANSOU-NINGHSIA

(21 novembre 1941)

Messieurs les Représentants! Camarades! La session de l'Assemblée de la Région frontière, qui s'ouvre aujourd'hui, revêt une haute importance. Elle n'a qu'un objectif: abattre l'impérialisme japonais et édifier une Chine de démocratie nouvelle, c'est-à-dire la Chine des *trois principes du peuple* révolutionnaires. Notre pays ne peut avoir aujourd'hui d'autre objectif. Car, actuellement, nos ennemis principaux ne sont pas ceux de l'intérieur, mais les fascistes japonais et les fascistes allemands et italiens. L'Armée rouge soviétique se bat avec héroïsme pour son pays et pour l'humanité tout entière; et nous, nous luttons contre l'impérialisme japonais, qui poursuit son agression afin de réduire la Chine en esclavage. Le Parti communiste chinois est pour l'union de toutes les forces antijaponaises du pays en vue d'abattre l'impérialisme japonais, pour la coopération avec tous les partis et groupements politiques, toutes les classes et toutes les nationalités qui résistent au Japon; tous, excepté les traîtres à la nation, doivent s'unir dans la lutte commune. Telle a toujours été la position du Parti communiste. Voilà plus de quatre ans que notre peuple résiste héroïquement à l'envahisseur, et cette résistance a pu se poursuivre grâce à la coopération entre le Kuomintang et le Parti communiste, grâce à la coopération de toutes les classes, de tous les partis et groupements politiques, de toutes les nationalités du pays. Toutefois, la victoire n'est pas encore acquise; pour l'obtenir, il faut poursuivre la lutte et mettre en pratique les *trois principes du peuple* révolutionnaires.

Pourquoi devons-nous les mettre en pratique? Parce que jusqu'ici les *trois principes du peuple* révolutionnaires, proclamés par le Dr Sun Yat-sen, ne sont pas encore entrés dans les faits à l'échelle du

pays. Pourquoi ne demandons-nous pas dès maintenant la réalisation du socialisme? Le socialisme est, certes, un régime supérieur, instauré depuis longtemps en Union soviétique; mais en Chine les conditions requises font encore défaut. Ce que nous appliquons dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, ce sont les *trois principes du peuple* révolutionnaires. Jamais nous ne sommes sortis du cadre de ces *principes* pour régler nos questions pratiques. Dans les circonstances présentes, l'un d'eux, le *principe du nationalisme*, implique l'écrasement de l'impérialisme japonais, tandis que les deux autres, le *principe de la démocratie* et le *principe du bien-être du peuple*, exigent que l'on serve les intérêts de tous ceux qui luttent contre l'envahisseur, et non les intérêts d'un seul groupe. Au sein de notre peuple, chacun doit jouir des droits de la personne, des libertés politiques et du droit de propriété. Chacun doit pouvoir s'exprimer, se vêtir, se nourrir, travailler et s'instruire; bref, chacun doit bénéficier de ce qui lui revient. On peut dire de la société chinoise qu'elle est "petite aux deux bouts et grande en son milieu"; le prolétariat, à un bout, la classe des propriétaires fonciers et la grande bourgeoisie, à l'autre, ne sont que des minorités; la grande masse du peuple est formée par la paysannerie, la petite bourgeoisie urbaine et les autres classes intermédiaires. Aucun parti ne peut mener à bien les affaires de l'Etat si sa politique ne tient pas compte des intérêts de ces classes, si les personnes dont elles se composent ne bénéficient pas de ce qui leur revient et n'ont pas le droit de s'exprimer. Les mesures politiques proposées par le Parti communiste chinois visent à unir tous ceux qui luttent contre l'envahisseur; elles tiennent compte des intérêts de toutes les classes en lutte contre le Japon et, en particulier, des intérêts de la paysannerie, de la petite bourgeoisie urbaine et des autres classes intermédiaires. La politique préconisée par le Parti communiste, qui donne au peuple de tous les milieux la possibilité de se faire entendre et qui lui assure travail et nourriture, est l'expression des *trois principes du peuple* authentiquement révolutionnaires. En ce qui concerne les rapports agraires, nous pratiquons d'une part la réduction des fermages et du taux d'intérêt des prêts, pour que les paysans puissent vivre; nous veillons d'autre part à ce que ces fermages et cet intérêt réduits soient payés par les paysans, afin que les propriétaires fonciers puissent également vivre. En ce qui concerne les rapports entre le Travail et le Capital, nous aidons les ouvriers pour qu'ils aient du travail et puissent vivre; mais, en même temps, nous pratiquons une politique de développement de l'industrie et du

commerce, afin que les capitalistes puissent réaliser quelque profit. Toutes ces mesures visent à unir notre peuple dans un effort commun pour résister au Japon. C'est cette politique que nous appelons politique de démocratie nouvelle. Elle répond réellement aux conditions actuelles de la Chine, et nous espérons que son application ne se limitera pas à la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et aux bases antijaponaises établies derrière les lignes ennemies, mais s'étendra à tout le pays.

Cette politique, nous l'avons poursuivie avec succès, et le peuple tout entier l'approuve. Il y a eu néanmoins des insuffisances. Un certain nombre de communistes ne savent pas encore coopérer démocratiquement avec les gens qui n'appartiennent pas au Parti; dans leur travail, ils gardent un esprit étroit de "porte close", une attitude sectaire; ils ne comprennent pas encore que les membres du Parti ont le devoir de coopérer avec les non-communistes qui sont pour la Résistance et qu'ils n'ont pas le droit de les repousser. Cela signifie que nous devons écouter attentivement l'opinion des masses, rester liés à elles et non pas nous couper d'elles. Dans le Programme politique de la Région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, un article fait obligation aux membres du Parti communiste de coopérer démocratiquement avec les non-communistes, et de ne pas agir arbitrairement ni de prendre tout en main eux-mêmes; cet article s'adresse précisément aux camarades qui n'ont pas encore compris la politique de notre Parti. Les communistes sont tenus d'écouter attentivement l'opinion des non-communistes et de leur donner la possibilité de s'exprimer. Si ce qu'ils disent est juste, nous y applaudirons et nous ferons notre profit de leurs points forts; s'ils disent des choses fausses, nous devons quand même leur permettre d'exposer tout ce qu'ils ont à dire, et leur donner ensuite, avec patience, les explications nécessaires. Un communiste ne doit en aucun cas s'estimer infaillible, prendre des airs arrogants, croire que tout est bien chez lui et que tout est mal chez les autres; il ne doit ni s'enfermer entre quatre murs, ni faire le fanfaron, ni se conduire en despote. Excepté les réactionnaires irréductibles qui, de connivence avec les envahisseurs japonais et les traîtres à la nation, sapent la Résistance et l'union et qui, bien entendu, n'ont pas droit à la parole, tout le monde doit avoir la liberté de s'exprimer, même si les opinions émises sont erronées. Les affaires de l'Etat sont des affaires qui concernent tout le pays, et non des affaires privées d'un parti ou d'un groupe. C'est pourquoi les communistes se doivent de coopérer dans un esprit démocratique avec les

non-communistes; ils n'ont pas le droit de les repousser et de tout monopoliser. Le Parti communiste, c'est le parti qui sert les intérêts de la nation et du peuple; il ne poursuit aucun but égoïste. Il doit se soumettre au contrôle du peuple, sans jamais enfreindre sa volonté. Ses membres doivent être parmi les masses populaires et non au-dessus d'elles. Messieurs les Représentants! Camarades! Ce principe de la coopération démocratique avec les non-communistes, adopté par notre Parti, est définitif et immuable. Tant qu'il existera un parti communiste dans la société, ses membres seront toujours la minorité, et les non-communistes, la majorité; par conséquent, les membres de notre Parti auront toujours l'obligation de coopérer avec eux, et ils doivent commencer à bien le faire ici même, au sein de l'Assemblée. Je pense que si les représentants communistes s'inspirent de cette politique, ils y acquerront une bonne formation et sauront surmonter leur attitude de "porte close", leur sectarisme. Nous ne sommes pas une petite secte qui se croit infaillible, nous devons absolument apprendre à ouvrir toutes grandes les portes en vue de coopérer démocratiquement avec les non-communistes, nous devons absolument savoir les consulter. Peut-être se trouve-t-il encore des communistes pour dire: "S'il faut coopérer avec les autres, moi, j'abandonne!" Mais ils sont en nombre infime, j'en suis persuadé. Je puis vous assurer que l'écrasante majorité de nos membres sauront appliquer la ligne du Comité central. En même temps, je m'adresse à tous les camarades non communistes pour leur demander de bien saisir quelle est notre position, de comprendre que le Parti communiste n'est nullement une petite secte ou un groupuscule qui poursuit des buts égoïstes. Non! Le Parti communiste cherche sincèrement et honnêtement à régler au mieux les affaires du pays. Toutefois, nos insuffisances sont encore nombreuses. Nous ne craignons pas d'en parler, et nous sommes décidés à les surmonter. Nous saurons le faire en renforçant notre travail d'éducation au sein du Parti et en coopérant démocratiquement avec les non-communistes. C'est seulement sous l'effet de cette double action, interne et externe, que nous parviendrons à nous corriger et à mener réellement à bien les affaires du pays.

Messieurs les Représentants! Vous avez pris la peine de venir participer à cette session; je suis heureux de saluer cette assemblée solennelle et de lui souhaiter plein succès dans ses travaux.

POUR UN STYLE DE TRAVAIL CORRECT DANS LE PARTI*

(1er février 1942)

L'Ecole du Parti s'ouvre aujourd'hui; je lui souhaite plein succès.

Je voudrais à cette occasion m'entretenir avec vous du style de travail de notre Parti.

Pourquoi faut-il un parti révolutionnaire? Parce que, dans le monde, le peuple est opprimé par ses ennemis et qu'il veut se libérer de leur oppression. A l'époque du capitalisme et de l'impérialisme, c'est un parti révolutionnaire comme le parti communiste qu'il lui faut. Sans un tel parti, il lui est absolument impossible de s'affranchir de cette oppression. Nous sommes des communistes, nous devons guider le peuple dans la lutte qu'il mène pour écraser ses ennemis. Il nous faut donc maintenir nos rangs bien alignés, marcher du même pas, avoir de bons combattants et des armes de qualité. Faute de ces conditions, nous ne pourrons pas abattre nos ennemis.

Y a-t-il quelque chose qui ne va pas dans notre Parti? Sa ligne générale est juste et ne pose pas de problème; son activité a été fructueuse. Il compte plusieurs centaines de milliers de membres, qui sont à la tête du peuple dans une lutte d'une âpreté inouïe contre l'ennemi. Voilà des faits que tout le monde peut constater et qui ne sauraient être mis en doute.

N'y aurait-il donc plus aucun problème dans notre Parti? Je dirai que si, et je dirai même qu'en un certain sens un problème assez sérieux se pose.

En quoi consiste-t-il? Dans le fait que certains de nos camarades ont, sur plusieurs sujets, des idées qui ne sont pas très justes, qui ne conviennent pas.

---

* Discours prononcé par le camarade Mao Tsé-toung à la cérémonie d'ouverture de l'Ecole du Parti près le Comité central du Parti communiste chinois.

En d'autres termes, un vent néfaste souffle encore sur notre étude, sur les relations intérieures et extérieures de notre Parti comme sur nos écrits. Dans notre étude, il se manifeste par le subjectivisme; dans les relations de notre Parti, par le sectarisme; dans nos écrits, par le style stéréotypé[1]. Certes, ce vent n'est pas une bise hivernale qui balaie tout le ciel. Le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé ont cessé d'être, chez nous, le style dominant, le vent dominant; ce ne sont plus que des bouffées de vent contraire, des filets d'air vicié qui filtrent des abris antiaériens. (*Rires.*) Néanmoins, il est mauvais que ce vent puisse encore souffler dans notre Parti. Nous devons boucher les fentes par lesquelles passe cet air vicié. Tout le Parti doit se charger de ce travail, et l'Ecole du Parti également. Ces trois vents malsains: le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé ont leurs origines historiques propres et, bien qu'à l'heure actuelle ils ne dominent plus dans le Parti, ils ne cessent de nous causer des préjudices et de nous assaillir. C'est pourquoi nous devons les contrecarrer, et les étudier, les analyser, en montrer la nature.

Combattre le subjectivisme afin de corriger le style de notre étude, combattre le sectarisme afin de corriger le style de notre Parti dans ses relations intérieures et extérieures, combattre les formules toutes faites afin de corriger le style de nos écrits: telle est notre tâche.

Pour abattre nos ennemis, il importe de corriger le style de travail de notre Parti, dont relève aussi le style de notre étude et de nos écrits. Dès que notre style de travail sera tout à fait correct, le peuple tout entier suivra notre exemple. Pour peu qu'ils soient de bonne volonté, les gens qui, en dehors du Parti, ont aussi un mauvais style de travail se mettront à notre école et corrigeront leurs erreurs, ce dont bénéficiera toute la nation. Avec nos rangs bien alignés, marchant du même pas, avec de bons combattants et des armes de qualité, nous abattrons n'importe quel ennemi, si puissant soit-il.

Je vais maintenant parler du subjectivisme.

Le subjectivisme est un mauvais style dans notre étude. Il est contraire au marxisme-léninisme et incompatible avec un parti communiste. Ce qu'il nous faut, c'est un style marxiste-léniniste. Quand nous parlons du style de notre étude, il ne s'agit pas seulement du style d'étude de nos écoles, mais de celui de tout le Parti. Il s'agit de la manière de penser des membres de nos organismes dirigeants, de tous nos cadres et de tous les membres de notre Parti; il s'agit de notre attitude à l'égard du marxisme-léninisme et de l'attitude de tous

les camarades du Parti à l'égard de leur travail. C'est donc une question d'une importance exceptionnelle, primordiale.

Actuellement, une certaine confusion règne dans l'esprit de beaucoup de nos camarades, notamment à propos de ce qu'est un théoricien, de ce qu'est un intellectuel, de ce que signifie la liaison entre la théorie et la pratique.

Posons d'abord la question suivante: Qu'en est-il du niveau théorique de notre Parti? Est-il bas ou élevé? Ces derniers temps, on a traduit davantage d'ouvrages marxistes-léninistes, et le nombre de leurs lecteurs a augmenté. C'est là une très bonne chose. Mais y a-t-il lieu de dire pour autant que le niveau théorique de notre Parti soit déjà très élevé? Certes, il l'est un peu plus qu'avant; mais notre activité sur le front théorique est loin d'être à la mesure du riche mouvement révolutionnaire chinois, elle est même fort en retard. D'une manière générale, la théorie, chez nous, ne va pas encore de pair avec la pratique révolutionnaire; encore moins peut-il être question de l'avance qu'elle devrait avoir sur celle-ci. Nous n'avons pas encore élevé notre pratique, si riche de contenu, au niveau de la théorie, comme il l'aurait fallu. Nous n'avons pas encore examiné toutes les questions de la pratique révolutionnaire, ni même les plus importantes, de façon à les faire accéder au stade de la théorie. Jugez-en vous-mêmes: Dans les domaines économique, politique, militaire et culturel en Chine, combien d'entre nous ont-ils créé des théories dignes de ce nom, qui soient des travaux scientifiques, élaborés avec soin, et non de grossières esquisses? En matière de théorie économique notamment, bien que le capitalisme chinois ait déjà cent ans d'existence si l'on remonte jusqu'à la Guerre de l'Opium, il n'a pas encore paru chez nous un seul ouvrage vraiment scientifique, qui soit en accord avec la réalité du développement économique de la Chine. Dans l'étude des questions économiques de notre pays, par exemple, sommes-nous en droit de considérer que notre niveau théorique soit déjà élevé? Pouvons-nous dire que notre Parti possède déjà des théoriciens dignes de ce nom dans les sciences économiques? Non, absolument pas. Nous avons lu un grand nombre d'ouvrages marxistes-léninistes, mais pouvons-nous prétendre qu'il y ait déjà parmi nous des théoriciens? Non, nous ne le pouvons pas. Car le marxisme-léninisme est la théorie que Marx, Engels, Lénine et Staline ont créée sur la base de la pratique, la conclusion générale qu'ils ont tirée de la réalité historique et de la pratique révolutionnaire. Si nous ne faisons que lire simplement leurs œuvres, sans approfondir à la lumière

de leur théorie notre étude de la réalité historique et de la pratique révolutionnaire de la Chine, et sans nous donner la peine de réfléchir à la pratique de la révolution chinoise, sous l'angle de la théorie, nous ne pouvons avoir la prétention d'être des théoriciens marxistes. Nos résultats sur le front théorique seraient vraiment par trop minces si nous, communistes chinois, nous fermions les yeux sur les problèmes de la Chine, nous bornant à retenir quelques conclusions ou principes isolés, empruntés aux ouvrages marxistes. Quelqu'un qui sait seulement apprendre par cœur des ouvrages d'économie et de philosophie marxistes et les réciter d'un seul trait, depuis A jusqu'à Z, mais qui est incapable de la moindre application pratique, peut-il être considéré comme un théoricien marxiste? Encore une fois non! De quels théoriciens avons-nous besoin? De théoriciens qui puissent, conformément à la position, au point de vue et à la méthode marxistes-léninistes, interpréter correctement les questions pratiques qui se posent au cours de l'histoire et de la révolution, de théoriciens qui sachent donner des explications scientifiques et des éclaircissements théoriques sur les questions économiques, politiques, militaires et culturelles de la Chine. Voilà les théoriciens que nous voulons. Pour être de tels théoriciens, il faut avoir réellement assimilé l'essence du marxisme-léninisme, avoir bien saisi la position, le point de vue et la méthode marxistes-léninistes, de même que la doctrine de Lénine et de Staline sur la révolution dans les colonies et en Chine, et savoir les utiliser pour procéder à une analyse approfondie, scientifique, de la réalité chinoise, pour dégager les lois de son développement. Tels sont les théoriciens dont nous avons vraiment besoin.

Notre Comité central vient de prendre une décision invitant nos camarades à apprendre à se fonder sur la position, le point de vue et la méthode marxistes-léninistes pour étudier sérieusement l'histoire de la Chine, ses questions économiques, politiques, militaires et culturelles, pour analyser concrètement chaque problème sur la base d'une documentation détaillée et en tirer ensuite des conclusions théoriques. Voilà la tâche qui nous incombe.

Les camarades de l'Ecole du Parti ne doivent pas considérer le marxisme comme un dogme. Il faut assimiler la théorie marxiste et savoir l'appliquer; il faut l'assimiler dans le seul but de l'appliquer. Si vous parvenez à expliquer, du point de vue marxiste-léniniste, une ou deux questions pratiques, vous mériterez des compliments, on pourra dire que vous aurez obtenu quelques succès. Plus vous expliquerez de questions, plus vos explications seront complètes et profondes,

et plus vos succès seront considérables. Aussi l'Ecole du Parti devrait-elle adopter la règle suivante: pour juger d'un élève, il faut voir comment il envisage les problèmes de la Chine après avoir étudié le marxisme-léninisme, s'il les comprend clairement et s'il sait les aborder.

Venons-en maintenant à la question des "intellectuels". La Chine étant un pays semi-colonial et semi-féodal, en retard sur le plan culturel, les intellectuels y sont particulièrement précieux. La décision prise à leur sujet par le Comité central il y a plus de deux ans[2] nous recommande de gagner la masse des intellectuels et de les accueillir tous, dans la mesure où ils sont révolutionnaires et désirent se joindre à la Résistance. Nous avons tout à fait raison de les estimer, car, sans intellectuels révolutionnaires, la révolution ne peut triompher. Mais nous savons que beaucoup d'entre eux, se croyant fort instruits, prennent des airs d'érudits, sans se rendre compte que leur attitude est déplacée, nuisible, et qu'elle les empêche de progresser. Ils devraient comprendre cette vérité qu'au fond beaucoup de soi-disant intellectuels sont bien ignorants, et que les ouvriers ou les paysans en savent souvent plus qu'eux. Quelqu'un me lancera peut-être: "Eh! Tu confonds tout, tu parles à tort et à travers!" (*Rires.*) Attendez, Camarade! Il y a tout de même une part de vérité dans ce que je dis.

Qu'est-ce que la connaissance? Depuis qu'existe la société de classes, il n'y a au monde que deux sortes de connaissances: l'une provient de la lutte pour la production et l'autre de la lutte des classes. Les sciences de la nature et les sciences sociales sont la cristallisation de ces deux sortes de connaissances; quant à la philosophie, elle est la généralisation et la somme de ce que l'on sait de la nature et de la société. Existe-t-il encore d'autres sortes de connaissances? Non. Considérons maintenant le cas des étudiants formés dans des écoles totalement coupées de la pratique sociale. Où en sont-ils? De l'école primaire à l'université, ils ont fréquenté ce type d'établissements et y ont obtenu un diplôme à la fin de leurs études; on les considère alors comme des gens instruits. Or, ils n'ont que des connaissances livresques, ils n'ont encore participé à aucune activité pratique ni appliqué leurs connaissances à aucun domaine de la vie. Peut-on vraiment les tenir pour des intellectuels accomplis? Cela me paraît difficile, car leurs connaissances sont encore incomplètes. Que veut-on dire par connaissances relativement complètes? Toute connaissance relativement complète s'acquiert en deux étapes: la première, c'est la connaissance sensible; la seconde, la connaissance rationnelle, qui est le développement, à un degré supérieur, de la première. Or, que

représentent les connaissances acquises par les étudiants dans les livres? Même si elles sont vraies, elles n'en restent pas moins des théories que nos prédécesseurs ont élaborées en généralisant l'expérience de la lutte pour la production et de la lutte des classes; elles ne proviennent pas de l'expérience personnelle des étudiants. Certes, il est absolument nécessaire qu'ils possèdent ces connaissances, mais ils doivent se rendre compte que, dans un certain sens, ce ne sont que des connaissances unilatérales: vérifiées par d'autres, elles ne l'ont pas encore été par eux-mêmes. Le plus important pour eux est de savoir les appliquer dans la vie, dans la pratique. C'est pourquoi je conseille à ceux qui ont acquis des connaissances livresques, mais qui n'ont pas encore eu de contact avec la pratique ou n'ont que peu d'expérience pratique, d'être conscients de leurs insuffisances et de se montrer un peu plus modestes.

De ceux qui ne possèdent que des connaissances livresques, comment peut-on faire d'authentiques intellectuels? Le seul moyen, c'est de les orienter vers un travail pratique, d'en faire des praticiens; c'est d'engager ceux qui font un travail théorique à entreprendre l'étude de questions pratiques importantes. Voilà comment nous pourrons atteindre notre but.

Mes propos ne manqueront pas d'irriter certaines personnes, qui me diront: "A t'entendre, Marx non plus ne saurait être considéré comme un intellectuel." A quoi je répondrai: Erreur! Marx a participé à la pratique du mouvement révolutionnaire et il a, de plus, créé la théorie de la révolution. En partant de la marchandise, l'élément le plus simple du capitalisme, il a étudié minutieusement la structure économique de la société capitaliste. Des millions d'hommes avaient quotidiennement sous les yeux cette chose qu'est la marchandise, et s'en servaient, sans se rendre compte de ce qu'elle représentait. Seul Marx a soumis la marchandise à une étude scientifique. Il a effectué un énorme travail de recherche sur le processus de transformation réel de la marchandise et, de ce phénomène universel, il a déduit une théorie en tout point scientifique. Il a étudié la nature, l'histoire et la révolution prolétarienne, et il a créé le matérialisme dialectique, le matérialisme historique et la théorie de la révolution prolétarienne. Ainsi, Marx est devenu l'intellectuel le plus complet, celui qui représente le sommet de l'intelligence humaine. Il se distingue donc foncièrement des gens qui n'ont que des connaissances livresques. Marx s'est livré à des enquêtes et à des recherches minutieuses au cours de la lutte pratique, il a fait des généralisations, puis il a vérifié

ses conclusions dans la lutte pratique — voilà ce que nous appelons un travail théorique. Notre Parti a besoin d'un grand nombre de camarades qui sachent travailler ainsi. D'ailleurs, beaucoup peuvent maintenant apprendre à faire de la recherche théorique; ils sont, pour la plupart, intelligents et pleins de promesses, et nous devons les tenir en estime. Mais ils doivent se guider sur des principes justes et se garder de répéter les erreurs du passé. Ils doivent répudier le dogmatisme et ne pas se cantonner dans des formules toutes faites, apprises dans les livres.

Il n'existe au monde qu'une seule théorie vraie: celle qui est tirée de la réalité objective et confirmée par elle; rien d'autre ne mérite le nom de théorie, au sens où nous l'entendons. Staline a dit que la théorie coupée de la pratique devient sans objet[3]. Or, une telle théorie ne sert à rien; elle est fausse, elle est à rejeter. Il faut montrer du doigt tous ceux qui se complaisent à prêcher des théories sans objet. Le marxisme-léninisme est la vérité la plus juste, la plus scientifique et la plus révolutionnaire, née de la réalité objective et confirmée par elle, mais beaucoup de ceux qui étudient le marxisme-léninisme le considèrent comme un dogme; ils entravent ainsi le développement de la théorie et font du tort aussi bien à eux-mêmes qu'aux autres camarades.

D'autre part, nos camarades engagés dans un travail pratique subiront des revers s'ils font un mauvais usage de leur expérience. Il est vrai qu'ils ont souvent une grande expérience, ce qui est très précieux; mais il serait fort dangereux qu'ils s'en contentent. Ils doivent comprendre que leurs connaissances sont surtout le résultat de la perception sensible, qu'elles sont le plus souvent partielles, et qu'il leur manque les connaissances rationnelles et généralisées; en d'autres termes, la théorie leur fait défaut et, par conséquent, leurs connaissances sont relativement incomplètes. Or, il est impossible de mener à bien une œuvre révolutionnaire sans avoir des connaissances relativement complètes.

Il existe donc deux sortes de connaissances incomplètes: celles qu'on acquiert toutes faites dans les livres, et celles qui sont surtout le résultat de la perception sensible, qui sont plutôt des connaissances partielles. Les unes comme les autres pèchent par leur caractère unilatéral. Seule leur combinaison peut donner de vraies connaissances, relativement complètes.

Toutefois, s'ils veulent étudier la théorie, nos cadres d'origine ouvrière et paysanne doivent commencer par acquérir des connaissances

de base. Sinon, ils auront des difficultés dans l'étude de la théorie marxiste-léniniste. En revanche, dès qu'ils possèdent une certaine culture, ils seront toujours en état d'étudier le marxisme-léninisme. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais fréquenté d'école marxiste-léniniste; on m'a enseigné des choses comme "Le Maître a dit: Quelle joie d'apprendre et de revoir constamment ce que l'on a appris[4]!" Ce genre d'enseignement, bien que désuet par son contenu, m'a été profitable, car j'ai pu apprendre à lire. De nos jours, on n'étudie plus les classiques de Confucius, mais des matières nouvelles, telles que le chinois moderne, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles; bien apprises, elles sont partout utiles. Le Comité central de notre Parti exige spécialement de nos cadres d'origine ouvrière et paysanne qu'ils aient des connaissances générales, parce qu'ils pourront alors étudier n'importe quelle matière: politique, science militaire ou économie. Sinon, malgré leur riche expérience, ils ne seront pas capables d'étudier la théorie.

Il s'ensuit que pour combattre le subjectivisme nous devons aider ces deux catégories de camarades à acquérir ce qui leur manque à chacune et à effacer la différence qui les sépare l'une de l'autre. Ceux qui ont des connaissances livresques doivent se tourner vers la pratique, seul moyen de ne plus se cantonner dans les livres et d'éviter de commettre des erreurs d'ordre dogmatique. Ceux qui ont de l'expérience pratique doivent étudier la théorie et apprendre sérieusement dans les livres; c'est alors seulement qu'ils pourront systématiser leur expérience, la synthétiser et l'élever au niveau de la théorie. Ils éviteront ainsi de prendre leur expérience limitée pour une vérité générale et de commettre des erreurs d'ordre empirique. Le dogmatisme et l'empirisme sont tous deux une expression du subjectivisme, bien qu'ils viennent de pôles opposés.

Il existe donc dans notre Parti deux formes de subjectivisme: le dogmatisme et l'empirisme. L'un et l'autre envisagent les choses d'une manière unilatérale, et non dans leur totalité. Si l'on ne se tient pas sur ses gardes, si l'on ne comprend pas qu'un point de vue unilatéral est un défaut et si l'on ne fait pas tout son possible pour se corriger, on risque de s'engager dans une voie erronée.

Néanmoins, de ces deux formes de subjectivisme, la plus dangereuse aujourd'hui pour notre Parti est plutôt le dogmatisme. Il est en effet facile aux dogmatiques de se donner des airs de marxistes pour impressionner, subjuguer et asservir les cadres d'origine ouvrière et paysanne, auxquels il est difficile de déceler leur vrai visage. Les

dogmatiques peuvent aussi impressionner la jeunesse naïve et inexpérimentée et la maintenir sous leur emprise. Si nous triomphons du dogmatisme, les cadres qui n'ont que des connaissances livresques se lieront volontiers aux cadres qui ont de l'expérience pratique et ils seront tout disposés à étudier la réalité concrète; nous aurons alors de bons cadres qui sauront unir la théorie à l'expérience pratique et nous verrons apparaître d'authentiques théoriciens. Si nous triomphons du dogmatisme, les camarades qui possèdent une expérience pratique trouveront de bons professeurs pour les aider à élever au niveau de la théorie les connaissances acquises par l'expérience et ils éviteront ainsi les erreurs d'ordre empirique.

Outre les idées confuses sur les notions de "théoricien" et d'"intellectuel", il en existe d'autres chez de nombreux camarades sur ce que signifie exactement "lier la théorie à la pratique", phrase qu'ils ont pourtant tous les jours à la bouche. Ils parlent constamment de "lier", mais en fait ils s'appliquent à "rompre", puisqu'ils ne font rien pour "lier". Comment lier l'une à l'autre la théorie marxiste-léniniste et la réalité de la révolution chinoise? Il faut, pour employer une expression courante, "décocher sa flèche en visant la cible". Le marxisme-léninisme est à la révolution chinoise ce que la flèche est à la cible. Or, certains de nos camarades "décochent leur flèche sans viser la cible", ils tirent au hasard. De tels camarades risquent de compromettre la cause de la révolution. D'autres se contentent de tourner et de retourner la flèche entre leurs doigts en s'exclamant: "Quelle belle flèche! Quelle belle flèche!" mais ils n'ont aucune intention de tirer. Ils ne sont, au fond, que des amateurs de bibelots, qui ne se soucient guère de la révolution. Nous devons lancer la flèche du marxisme-léninisme en ayant pour objectif la révolution chinoise. Si ce point n'est pas éclairci, le niveau théorique de notre Parti ne pourra jamais s'élever, ni la révolution chinoise triompher.

Nos camarades doivent comprendre que si nous étudions le marxisme-léninisme, ce n'est pas pour en faire étalage, ni parce qu'il recèlerait quelque mystère, mais uniquement parce qu'il est la science qui permet de mener à la victoire la révolution prolétarienne. Bien des gens pensent encore que des formules isolées, empruntées à la littérature marxiste-léniniste, peuvent être une panacée toute prête, qu'il suffit d'acquérir, pour guérir sans peine toutes les maladies. Ils font preuve d'une ignorance puérile, et il nous appartient de les éclairer. Ce sont de tels ignorants qui considèrent le marxisme-léninisme comme un dogme religieux. Nous devons leur dire sans détour que leur

dogme ne sert à rien. Marx, Engels, Lénine et Staline ont maintes fois déclaré que notre théorie n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action. Cependant, ces gens-là préfèrent, eux, oublier cette affirmation, dont l'importance est primordiale. On pourra dire des communistes chinois qu'ils lient la théorie à la pratique lorsque, ayant adopté la position, le point de vue et la méthode marxistes-léninistes et appliqué les enseignements de Lénine et de Staline sur la révolution chinoise, ils réussissent, sur la base d'une étude sérieuse de la réalité historique et de la pratique révolutionnaire en Chine, à accomplir dans divers domaines un travail théorique créateur qui réponde aux besoins de notre pays. A quoi bon prêcher, fût-ce pendant cent ans, la liaison de la théorie et de la pratique si on ne la traduit pas en actes? Pour combattre la manière subjective, unilatérale, d'aborder les problèmes, nous devons briser le dogmatisme, briser tout ce qu'il implique de subjectif et d'unilatéral.

Voilà ce que j'avais à dire aujourd'hui à propos de notre lutte contre le subjectivisme, lutte qui a pour but de rectifier le style d'étude dans tout le Parti.

J'en arrive maintenant à la question du sectarisme.

Dans notre Parti, qui s'est aguerri au cours de ces vingt dernières années, le sectarisme n'occupe plus une position dominante. On en trouve cependant des survivances, aussi bien dans les relations intérieures du Parti que dans ses relations extérieures. Dans les relations intérieures, les tendances sectaires conduisent à l'exclusivisme à l'égard des camarades et nuisent à l'unité et à la cohésion du Parti, alors que dans les relations extérieures, elles engendrent l'exclusivisme à l'égard des non-communistes et elles nuisent à ses efforts pour unir tout notre peuple. Ce n'est qu'en extirpant ce mal, sous ses deux aspects, que notre Parti accomplira sans entraves sa grande tâche, qui est d'unir tous nos camarades et tout notre peuple.

Quelles sont les survivances du sectarisme au sein de notre Parti? En voici les principales:

C'est, d'abord, l'esprit d'"indépendance". Certains camarades n'ont en vue que les intérêts particuliers et non l'intérêt général; en toute occasion, ils mettent indûment l'accent sur le secteur de travail dont ils ont la charge et souhaitent toujours que l'intérêt général soit subordonné aux intérêts particuliers. Ils ne comprennent pas ce qu'est le centralisme démocratique, pratiqué par le Parti; ils ne savent pas que ce dernier n'a pas seulement besoin de démocratie, mais aussi, et surtout, de centralisme. Ils oublient que, dans le centralisme démo-

cratique, la minorité doit se soumettre à la majorité, l'échelon inférieur à l'échelon supérieur, la partie au tout, et toutes les organisations du Parti au Comité central. Tchang Kouo-tao, pour avoir revendiqué son "indépendance" à l'égard du Comité central, a fini par trahir le Parti, par devenir un agent du Kuomintang. Bien que le sectarisme dont nous parlons ici ne soit pas d'une telle gravité, nous devons cependant en prévenir l'apparition et extirper entièrement tout ce qui porte atteinte à l'unité du Parti. Il faut encourager chaque camarade à tenir compte des intérêts de l'ensemble. Chaque membre du Parti, le travail dans chaque secteur, chaque parole ou chaque acte, tout doit avoir pour point de départ les intérêts de l'ensemble du Parti. Nous ne tolérerons pas la moindre infraction à ce principe.

L'esprit d'"indépendance" est souvent inséparable de la tendance à mettre son "moi" au premier plan. Ceux qui y sont enclins ont fréquemment une manière incorrecte d'aborder le problème des rapports entre l'individu et le Parti. En paroles, ils respectent, eux aussi, le Parti, mais dans la pratique, ils placent leur personne au premier plan et le Parti au second. Dans quel but ces gens se mettent-ils en quatre? Ils recherchent les honneurs, ils convoitent une position, ils veulent paraître. Quand ils ont la charge d'un secteur de travail, ils réclament immédiatement leur "indépendance". A cette fin, ils séduisent les uns, écartent les autres, recourent à la flatterie et au racolage parmi les camarades; ils transportent dans le Parti communiste les mœurs viles des partis bourgeois. La malhonnêteté les perd. J'estime qu'il nous faut travailler avec honnêteté. Sinon, il est absolument impossible d'accomplir quelque chose d'utile dans le monde. Qui peut-on qualifier d'honnête? Marx, Engels, Lénine et Staline sont honnêtes; les hommes de science sont honnêtes. Qui est malhonnête? Trotski, Boukharine, Tchen Tou-sieou et Tchang Kouo-tao sont des gens d'une grande malhonnêteté; ceux qui, au nom de leurs intérêts personnels ou d'intérêts particuliers, réclament l'"indépendance" sont également malhonnêtes. Tous ceux qui usent d'astuces, tous ceux qui n'observent pas une attitude scientifique dans leur travail peuvent bien se croire malins et intelligents, mais au fond ils sont tout ce qu'il y a de plus stupide et ils ne peuvent arriver à rien de bon. Les élèves de l'Ecole du Parti doivent être vigilants à cet égard. Nous devons édifier un Parti centralisé et unifié et en finir avec toute lutte fractionnelle sans principe. Si nous voulons que notre Parti marche du même pas et lutte pour un même but, il nous faut combattre l'individualisme et le sectarisme.

Les cadres venus de l'extérieur et les cadres du lieu doivent faire l'unité entre eux et combattre les tendances sectaires. Il faut veiller avec soin aux relations entre cadres locaux et cadres venus de l'extérieur, car beaucoup de nos bases antijaponaises n'ont été créées qu'après l'arrivée de la VIII[e] Armée de Route ou de la Nouvelle IV[e] Armée, et le travail local, dans bien des domaines, ne s'y est développé qu'avec l'arrivée des cadres de l'extérieur. Nos camarades doivent comprendre que, dans ces conditions, il n'est possible à nos bases d'appui de se consolider et à notre Parti d'y prendre racine que si ces deux catégories de cadres s'unissent étroitement et si nous parvenons à former et à promouvoir un grand nombre de cadres locaux. Il n'y a pas d'autre moyen. Chaque catégorie de cadres a ses qualités et ses défauts; pour progresser, elle doit corriger ses propres défauts en prenant exemple sur les qualités de l'autre. Les cadres venus de l'extérieur connaissent toujours moins bien les conditions locales et sont moins liés aux masses que les cadres de l'endroit. C'est d'ailleurs mon propre cas. Je suis dans le Chensi du Nord depuis cinq ou six ans déjà, cependant j'en connais beaucoup moins bien la situation et je suis beaucoup moins lié à la population que certains camarades de la région. Les camarades qui gagneront les bases antijaponaises du Chansi, du Hopei, du Chantong et d'autres provinces devront penser sérieusement à cette question. Ce n'est pas tout; même à l'intérieur d'une base d'appui, comme ses différentes régions n'ont pas été établies au même moment, on distingue les cadres du lieu et les cadres venus d'ailleurs. Les cadres qui, de régions plus avancées, sont envoyés dans des régions moins avancées y sont considérés comme des cadres venus de l'extérieur; eux aussi prêteront une grande attention à l'aide qu'ils doivent apporter aux cadres locaux. D'une manière générale, là où ils sont à la direction, les cadres venus de l'extérieur, au cas où leurs relations avec les cadres locaux laisseraient à désirer, doivent en porter la principale responsabilité. Cette responsabilité sera plus grande pour les camarades qui assument les fonctions dirigeantes principales. En divers endroits, l'attention accordée à ce problème est loin d'être suffisante. Certains traitent les cadres locaux avec dédain et se moquent d'eux en disant: "Qu'est-ce qu'ils y comprennent, ces gens du pays, ces rustres!" Ce qui prouve qu'ils n'ont aucune idée de l'importance des cadres locaux, qu'ils ne connaissent ni les qualités de ces derniers ni leurs propres défauts, qu'ils ont adopté une attitude fausse, sectaire. Tous les cadres venus de l'extérieur ont le devoir de veiller sur les cadres locaux et

de leur apporter une aide constante; ils n'ont pas le droit de se moquer d'eux ni de les brimer. Bien entendu, les cadres locaux, de leur côté, s'inspireront des qualités des cadres venus de l'extérieur; ils se débarrasseront de leurs vues étroites et inadéquates, de façon à abattre les barrières, à ne faire qu'un avec eux et à éviter par là toute tendance au sectarisme.

Ces principes s'appliquent également aux rapports entre les cadres de l'armée et les cadres civils; eux aussi s'uniront étroitement et combattront les tendances sectaires. Les cadres de l'armée et les cadres civils ont le devoir de s'entraider. En cas de désaccord, les deux parties se montreront compréhensives l'une envers l'autre et procéderont chacune à une autocritique appropriée. En règle générale, là où la direction est en fait exercée par les cadres de l'armée, ce sont ces derniers qui, au cas où leurs relations avec les cadres civils laisseraient à désirer, doivent en porter la principale responsabilité. Il faut, avant tout, que les cadres de l'armée comprennent leur responsabilité et qu'ils se conduisent avec modestie à l'égard des cadres civils; c'est ainsi seulement que pourront être créées, dans les bases d'appui, les conditions favorables à l'effort de guerre et au travail d'édification.

Il en est de même des rapports entre unités militaires, entre régions et entre secteurs de travail. Il faut lutter contre les tendances particularistes qui consistent à ne tenir compte que de ses propres intérêts en négligeant ceux des autres. Tous ceux qui restent indifférents devant les difficultés des autres, qui repoussent leurs demandes d'envoi de cadres ou ne leur en cèdent que de mauvais, qui "considèrent le champ du voisin comme leur déversoir", qui se désintéressent complètement des autres unités, régions ou secteurs de travail sont des particularistes. Ils ont entièrement perdu l'esprit communiste. Ce qui les caractérise, c'est le refus de considérer les intérêts de l'ensemble, c'est l'indifférence totale à l'égard des autres unités, régions ou secteurs de travail. Il faut renforcer l'éducation de ces gens pour leur faire comprendre que ce sont là des tendances sectaires qui risqueraient de devenir très dangereuses si on leur laissait libre cours.

Il y a encore un problème, celui des rapports entre les vieux et les nouveaux cadres. Depuis le début de la Guerre de Résistance, notre Parti s'est considérablement développé, et on a vu apparaître un grand nombre de nouveaux cadres, ce qui est une très bonne chose. Dans son rapport au XVIII[e] Congrès du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S., le camarade Staline a dit: "... les vieux cadres, il y en a toujours trop peu, moins qu'il n'en faut; et ils commencent en partie

à quitter les rangs, de par les lois de la nature." Il parle ici de la situation des cadres et aussi des lois de la nature. Si, dans notre Parti, il n'existe pas une collaboration pleine et entière entre la grande masse des nouveaux cadres et les vieux cadres, notre cause risque d'être abandonnée à mi-chemin. C'est pourquoi tous les vieux cadres doivent réserver le meilleur accueil aux nouveaux cadres et leur témoigner la plus chaleureuse sollicitude. Bien entendu, ces derniers ont leurs défauts: ils ne participent à la révolution que depuis peu de temps, ils manquent d'expérience, certains traînent encore avec eux des restes de l'idéologie pernicieuse de la vieille société, c'est-à-dire des survivances de l'individualisme petit-bourgeois. Mais ils peuvent éliminer progressivement ces défauts en s'éduquant et en s'aguerrissant dans la révolution. Le trait positif des jeunes cadres, comme le dit Staline, c'est qu'ils ont un sens aigu du nouveau et, partant, font preuve d'un grand enthousiasme, d'une grande activité. Or, c'est justement ce qui fait défaut à certains de nos vieux cadres[5]. Vieux et nouveaux doivent donc se respecter mutuellement, s'instruire les uns auprès des autres, surmonter leurs points faibles en se transmettant leurs qualités, afin de former un bloc uni pour la cause commune et de prévenir les tendances sectaires. D'une manière générale, là où de vieux cadres jouent le rôle essentiel dans la direction, si leurs relations avec les nouveaux cadres laissent à désirer, ils doivent en être tenus pour principaux responsables.

Tous les rapports dont je viens de parler, entre la partie et le tout, entre le Parti et ses membres, entre les cadres locaux et les cadres venus de l'extérieur, entre les cadres de l'armée et les cadres civils, entre unités militaires, entre régions, entre secteurs de travail, entre vieux et nouveaux cadres, sont des relations à l'intérieur du Parti. Dans tous ces cas, il faut renforcer l'esprit communiste et prévenir l'apparition de tendances sectaires, afin de maintenir nos rangs bien alignés et de marcher du même pas, dans l'intérêt de notre combat. C'est là une question très importante, qu'il nous faut résoudre complètement au cours de la rectification du style de travail dans le Parti. Le sectarisme est une manifestation du subjectivisme dans le domaine de l'organisation; si nous tenons à surmonter le subjectivisme, si nous voulons développer l'esprit marxiste-léniniste qui consiste à rechercher la vérité dans les faits, nous devons débarrasser notre Parti de toutes les survivances du sectarisme et partir du principe que les intérêts du Parti sont au-dessus de tous les intérêts personnels

et de tous les intérêts particuliers; ainsi, notre Parti atteindra à une unité et à une cohésion totales.

Les survivances du sectarisme doivent être éliminées non seulement dans les relations intérieures du Parti, mais également dans ses relations extérieures. La raison en est que, pour vaincre l'ennemi, il ne suffit pas d'unir tous nos membres, il faut unir tout le peuple. Le Parti communiste chinois a effectué, en vingt ans, un travail énorme et difficile dans ce sens, et depuis le début de la Guerre de Résistance, il a remporté des succès encore plus grands que par le passé. Mais cela ne signifie nullement que tous nos camarades aient une attitude correcte dans leurs relations avec les masses populaires, qu'ils soient exempts de tendances sectaires. Non! En fait, ces tendances se manifestent encore chez une partie d'entre eux, et même très sérieusement chez certains. Beaucoup aiment à parader devant les non-communistes, qu'ils regardent avec condescendance ou mépris, se refusant à les respecter et à reconnaître leurs qualités. C'est bien là une tendance sectaire. La lecture de quelques ouvrages marxistes les rend plus arrogants au lieu de leur inspirer plus de modestie; à leurs yeux, les autres ne valent jamais rien, et pourtant eux-mêmes sont encore à moitié ignorants. Nos camarades doivent comprendre cette vérité: les communistes seront toujours une minorité par rapport aux non-communistes. A supposer qu'il y ait un communiste sur cent personnes, il y aurait donc 4.500.000 communistes sur les 450 millions d'habitants de la Chine. Même si les effectifs de notre Parti atteignaient un chiffre aussi élevé, il n'y aurait encore qu'un pour cent de communistes contre 99 pour cent de non-communistes. Quelle raison pourrions-nous avoir de ne pas coopérer avec ces derniers? Nous avons le devoir de coopérer avec tous ceux qui le désirent ou qui sont susceptibles de coopérer avec nous; nous n'avons absolument pas le droit de les repousser. Pourtant, certains membres du Parti ne comprennent pas encore cette vérité; ils considèrent avec dédain ceux qui désirent coopérer avec nous et vont même jusqu'à les repousser. Or, rien ne justifie une telle façon d'agir. Est-ce que Marx, Engels, Lénine et Staline nous ont donné des raisons qui la justifieraient? Non! Au contraire, ils nous recommandent constamment de maintenir une liaison étroite avec les masses, de ne pas nous couper des masses. Est-ce que notre Comité central nous a donné de telles raisons? Non! Aucune de ses résolutions ne nous autorise à nous couper des masses, à nous isoler. Au contraire, il n'a cessé de nous demander de nous lier étroitement avec les masses, de

ne pas nous couper d'elles. Tout acte qui nous écarte des masses n'est donc aucunement justifié; il résulte d'idées sectaires forgées par certains de nos camarades. Comme ce genre de sectarisme continue de se manifester, et même très sérieusement, et qu'il gêne l'application de la ligne du Parti, nous devons, à ce propos, faire au sein du Parti un vaste travail d'éducation. Il faut, avant tout, que nos cadres saisissent réellement la gravité du problème, qu'ils comprennent que si les communistes ne s'unissent pas avec les cadres non communistes et les gens qui ne sont pas du Parti, l'ennemi ne pourra être vaincu et les objectifs de la révolution ne seront pas atteints.

Toutes les idées sectaires relèvent du subjectivisme et sont incompatibles avec les besoins réels de la révolution; il faut donc lutter à la fois contre le sectarisme et contre le subjectivisme.

Quant au style stéréotypé dans le Parti, je n'ai plus le temps d'en parler aujourd'hui; nous en discuterons à une autre réunion. Je dirai seulement qu'il est un réceptacle d'immondices, une manifestation du subjectivisme et du sectarisme. Il nuit aux gens et porte préjudice à la révolution, aussi devons-nous nous en débarrasser complètement.

Pour combattre le subjectivisme, nous devons propager le matérialisme et la dialectique. Mais bien des camarades dans notre Parti n'attachent pas d'importance à cette propagande. Certains laissent en toute sérénité propager le subjectivisme. Ils s'imaginent avoir des convictions marxistes, mais ne font aucun effort pour propager le matérialisme; et quand ils entendent ou remarquent quelque chose de subjectiviste, ils n'y réfléchissent pas ni ne manifestent leur opinion. Ce comportement est indigne d'un communiste. Beaucoup de nos camarades sont intoxiqués par des idées subjectivistes, qui paralysent leur esprit. Il nous faut donc lancer une campagne d'éclaircissement au sein du Parti, afin d'aider ces camarades à se sortir du brouillard du subjectivisme et du dogmatisme; il faut les inviter à boycotter le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé dans le Parti. Ces choses-là sont pareilles à la camelote japonaise; seul l'ennemi souhaite que nous y restions attachés afin de nous maintenir dans l'hébétude; boycottons-les au même titre que les marchandises japonaises[6]. Nous devons boycotter le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé dans le Parti, afin d'en rendre l'écoulement difficile sur le marché et de les empêcher de trouver un débouché à la faveur du bas niveau théorique dans le Parti. A cette fin, nos camarades doivent développer leur flair et examiner chaque chose, pour juger si elle est bonne ou mauvaise, s'il faut l'accueillir ou la boycotter. En toute chose, un com-

muniste doit se poser la question du pourquoi; il doit réfléchir mûrement, voir si tout est vraiment fondé et conforme à la réalité. En aucun cas, il ne faut suivre aveuglément les autres et préconiser la soumission servile.

Enfin, dans notre lutte contre le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé du Parti, il est deux préceptes que nous ne devons pas perdre de vue: en premier lieu, "tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour", en second lieu, "guérir la maladie pour sauver l'homme". Il est indispensable de dénoncer sans aucune exception les erreurs commises, en dehors de toute considération de personne, de soumettre à une analyse et à une critique scientifiques tout ce qu'il y a eu de négatif dans le passé, afin d'agir à l'avenir avec plus de circonspection et de travailler mieux. Tel est le sens du premier précepte. Toutefois, en mettant en évidence les erreurs et en critiquant les défauts, nous poursuivons le même but qu'un médecin: il soigne le malade pour lui sauver la vie et non pour le faire périr. Quelqu'un souffre de l'appendicite: le médecin enlève l'appendice et sauve ainsi la vie du patient. Si celui qui a commis une erreur ne dissimule pas sa maladie par crainte du traitement et ne persiste pas dans son erreur au point de ne plus pouvoir être guéri, mais manifeste honnêtement, sincèrement, le désir de se soigner, de se corriger, nous nous en réjouirons et nous le guérirons, afin qu'il devienne un bon camarade. Cette tâche, nous ne pourrons jamais la remplir avec succès si, cédant à l'impulsion du moment, nous frappons sans merci. Pour soigner une maladie idéologique ou politique, il faut se garder de toute brutalité: la seule méthode juste et efficace, c'est de "guérir la maladie pour sauver l'homme".

Aujourd'hui, j'ai saisi l'occasion offerte par l'ouverture de l'Ecole du Parti pour vous parler longuement; j'espère, Camarades, que vous réfléchirez à ce que j'ai dit. (*Vifs applaudissements.*)

NOTES

[1] Voir "Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine", note 36, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome I, p. 285.

Le style stéréotypé, littéralement en chinois: "essai en huit parties". Celui-ci était une forme particulière de dissertation exigée aux examens impériaux dans la Chine féodale, du XV[e] au XIX[e] siècle. Ce genre d'écrit, dénué de tout contenu, jonglait avec les mots et ne se souciait que de la forme. Chacune de ses parties était astreinte à des

règles immuables, et même à un nombre déterminé de caractères; aussi, pour composer, n'avait-on qu'à se conformer mécaniquement aux formules requises par tel sujet donné. Le "style stéréotypé dans le Parti" désigne la façon d'écrire de certaines personnes dans les rangs de la révolution; elles ne procédaient à aucune analyse des faits, se contentaient d'employer à tort et à travers des termes et des expressions révolutionnaires, et leurs articles n'étaient en réalité qu'un verbiage interminable, comme les "essais en huit parties".

[2] Il s'agit de la décision que prit, en décembre 1939, le Comité central du Parti communiste chinois au sujet du recrutement des intellectuels; elle figure sous le titre: "Pour un large recrutement des intellectuels" dans les *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II, pp. 321-323.

[3] Voir J. Staline: "Des principes du léninisme", partie III.

[4] Première phrase des *Entretiens de Confucius*, recueil des propos de Confucius dans ses entretiens avec ses disciples.

[5] Voir J. Staline: "Rapport présenté au XVIII[e] Congrès du Parti sur l'activité du Comité central du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.", partie III, section 2.

[6] Le boycottage des marchandises japonaises est un moyen que le peuple chinois a fréquemment employé dans sa lutte contre l'agression de l'impérialisme japonais, au cours de la première moitié du XX[e] siècle, par exemple à l'époque du Mouvement patriotique du 4 Mai 1919, après l'Incident du 18 Septembre 1931 et pendant la Guerre de Résistance contre le Japon.

CONTRE LE STYLE STEREOTYPE DANS LE PARTI*

(8 février 1942)

Le camarade Kai-feng vient de nous faire connaître le but de la réunion d'aujourd'hui. Et je voudrais parler maintenant de la manière dont le subjectivisme et le sectarisme se servent du style stéréotypé du Parti comme instrument de propagande ou mode d'expression. Nous combattons le subjectivisme et le sectarisme, mais si nous ne liquidons pas en même temps le style stéréotypé du Parti, ils pourront y trouver refuge. Si, par contre, nous en finissons également avec le style stéréotypé, nous aurons fait "échec et mat" au subjectivisme et au sectarisme, et alors ces deux monstres, apparaissant sous leur vrai jour, seront aisément détruits, comme des rats qui traversent la rue sous les cris de "Tuez-les! Tuez-les!"

Si celui qui écrit dans le style stéréotypé du Parti ne le fait que pour lui-même, ce n'est pas grave. Mais s'il montre son écrit à quelqu'un, le nombre des lecteurs se trouve doublé et le dommage causé n'est déjà plus si mince. Si, par surcroît, cet écrit est affiché ou polycopié, publié dans les journaux ou édité sous forme de livre, l'affaire devient sérieuse, car il pourra influencer beaucoup de monde. Or, ceux qui écrivent dans le style stéréotypé du Parti veulent toujours être lus par un grand nombre de personnes. Donc, il est de toute nécessité de dénoncer ce style stéréotypé et d'en finir avec lui.

Le style stéréotypé du Parti est une variété du style stéréotypé étranger contre lequel, il y a déjà longtemps, s'est dressé Lou Sin[1]. Pourquoi donc l'appelons-nous style stéréotypé du Parti? Parce que, outre son exotisme, il sent un peu le terroir. Peut-être pourrait-on aussi le tenir pour une sorte de création! Qui donc peut prétendre

---

* Discours prononcé par le camarade Mao Tsé-toung à une réunion de cadres à Yenan.

que chez nous on n'a produit aucune œuvre de création? En voilà une! (*Eclats de rire.*)

Le style stéréotypé existe depuis longtemps dans notre Parti; et il a même constitué parfois un problème grave, notamment dans la période de la Révolution agraire.

D'un point de vue historique, le style stéréotypé du Parti représente une réaction contre le Mouvement du 4 Mai.

A l'époque du Mouvement du 4 Mai, les gens aux idées nouvelles ont combattu la langue écrite classique et préconisé le style de la langue parlée, ils ont combattu les vieux dogmes et préconisé la science et la démocratie; tout cela était parfaitement juste. Le mouvement était alors dynamique, progressiste et révolutionnaire. Les classes dominantes éduquaient les étudiants dans la doctrine de Confucius, obligeaient le peuple à croire au système confucéen comme à un dogme religieux, et tous les écrits étaient rédigés dans la langue classique. Bref, les écrits et l'enseignement des classes dominantes et de leurs acolytes étaient alors, tant par le contenu que par la forme, dans le genre du style stéréotypé et des dogmes. C'étaient là de vieux clichés et de vieux dogmes. L'un des grands mérites du Mouvement du 4 Mai est d'avoir montré au peuple toute la laideur repoussante de ces vieux clichés, de ces vieux dogmes, et de l'avoir appelé à se dresser contre eux. Un autre grand mérite lié au précédent est la lutte que le Mouvement a menée contre l'impérialisme, la lutte contre les vieux clichés et les vieux dogmes n'en restant pas moins une de ses grandes contributions. Mais, par la suite, le style stéréotypé étranger et les dogmes étrangers ont fait leur apparition, et certains camarades, dans notre Parti, contrevenant au marxisme, les ont développés jusqu'à en faire quelque chose de subjectiviste, de sectaire et un style stéréotypé du Parti. Et nous avons là les nouveaux clichés et les dogmes nouveaux. Ceux-ci se sont si profondément enracinés dans l'esprit de beaucoup de nos camarades qu'il nous faut faire aujourd'hui de grands efforts pour nous en débarrasser. Il apparaît donc que le mouvement dynamique, progressiste et révolutionnaire de la période du "4 Mai", dirigé contre les vieux clichés et dogmes féodaux, fut transformé par certains en son contraire et donna naissance à des clichés et à des dogmes nouveaux. Ces derniers n'ont rien de dynamique, progressiste et révolutionnaire, mais sont figés, rétrogrades, et représentent un obstacle pour la révolution. Cela signifie que le style stéréotypé étranger ou le style stéréotypé du Parti constituent une réaction contre la nature même du Mouvement du 4 Mai. Cependant, ce Mouvement présentait

aussi des faiblesses. Beaucoup de ses dirigeants ignoraient encore l'esprit critique marxiste, et leurs méthodes étaient généralement bourgeoises, c'est-à-dire formalistes. Ils avaient bien raison de se dresser contre les vieux clichés et les vieux dogmes, et de préconiser la science et la démocratie. Mais dans les jugements qu'ils portaient sur les conditions de leur temps, sur l'histoire et sur les choses de l'étranger, ils manquaient de cet esprit critique propre au matérialisme historique; pour eux, une chose était-elle mauvaise, elle l'était absolument et entièrement, une chose était-elle bonne, elle l'était absolument et entièrement. Cette manière formaliste d'aborder les problèmes a affecté tout le développement ultérieur du Mouvement qui, au cours de son évolution, s'est divisé en deux courants. Certains reçurent en héritage son esprit scientifique et démocratique et le remodelèrent sur la base du marxisme; c'est ce que firent les communistes et quelques marxistes en dehors du Parti. D'autres s'engagèrent dans la voie de la bourgeoisie, et ce fut le glissement du formalisme vers la droite. Mais même chez les membres du Parti communiste, l'unanimité faisait défaut; certains d'entre eux, manquant d'une solide connaissance du marxisme, dévièrent et tombèrent dans l'erreur du formalisme, c'est-à-dire dans le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé du Parti; ce fut le glissement du formalisme vers "la gauche". Le style stéréotypé du Parti constitue donc, d'une part, une réaction contre les éléments positifs du Mouvement du 4 Mai et, de l'autre, un héritage, le prolongement ou le développement des éléments négatifs de ce Mouvement; il n'est nullement un phénomène fortuit. Comprendre ce fait nous sera utile. Si, à l'époque du Mouvement du 4 Mai, la lutte contre les vieux clichés et les vieux dogmes était une tâche révolutionnaire et indispensable, c'est également aujourd'hui pour nous une tâche révolutionnaire et indispensable que de critiquer, à la lumière du marxisme, les nouveaux clichés et les nouveaux dogmes. Sans le combat mené durant le Mouvement du 4 Mai contre les vieux clichés et les vieux dogmes, le peuple chinois n'aurait pu se libérer idéologiquement de leurs entraves et la Chine n'aurait pu espérer obtenir sa liberté et son indépendance. La période du Mouvement du 4 Mai ne fut que l'étape initiale de ce combat, et la libération définitive du peuple tout entier de l'emprise des vieux clichés et des vieux dogmes exige encore de grands efforts et reste une tâche immense à accomplir sur la voie de la transformation révolutionnaire. Si nous ne combattons pas aujourd'hui les nouveaux clichés et les nouveaux dogmes, l'esprit du peuple chinois sera prisonnier d'un autre formalisme. Tant que les

effets produits par le poison du style stéréotypé chez une partie de nos camarades (une partie seulement, bien entendu) ne seront pas détruits, tant que les erreurs de dogmatisme qu'ils ont commises ne seront pas éliminées, il sera impossible de susciter un esprit révolutionnaire dynamique, de se défaire de cette attitude erronée à l'égard du marxisme qui est devenue une habitude, de diffuser largement et de développer le marxisme authentique; en outre, nous ne serons pas en mesure de combattre vigoureusement l'influence exercée sur l'ensemble du peuple par les vieux clichés et les vieux dogmes ni l'influence exercée sur beaucoup de nos concitoyens par les clichés et les dogmes étrangers, et nous ne réussirons pas à les balayer complètement.

Le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé du Parti sont antimarxistes tous les trois; ils ne répondent pas aux besoins du prolétariat, mais à ceux des classes exploiteuses. Ils sont, dans notre Parti, un reflet de l'idéologie petite-bourgeoise. La Chine est un pays où la petite bourgeoisie est une classe fort nombreuse; notre Parti se trouve environné par cette vaste classe, et un nombre considérable de ses membres en sont même issus; ceux-ci ont introduit inévitablement à leur suite plus ou moins d'idées petites-bourgeoises dans le Parti. Si le fanatisme des révolutionnaires petits-bourgeois n'est pas contenu, si leur vision unilatérale des choses n'est pas corrigée, ils peuvent aisément engendrer le subjectivisme et le sectarisme, dont l'un des modes d'expression est le style stéréotypé étranger ou le style stéréotypé du Parti.

Il n'est pas facile d'éliminer ces phénomènes et d'en balayer toutes les traces. La tâche doit s'accomplir d'une façon appropriée, c'est-à-dire au moyen d'arguments convaincants. Si nos arguments sont bien exposés et avancés à propos, ils seront efficaces. L'argumentation consiste avant tout à secouer le malade en lui criant: "Tu es malade!" pour qu'il transpire d'effroi, puis à lui dire gentiment de suivre un traitement.

Analysons maintenant le style stéréotypé du Parti et voyons où gît le mal. Et, pour combattre le poison par le poison, nous allons dresser, à l'instar du style stéréotypé des "essais en huit parties"[2], un réquisitoire en "huit points" qu'on pourrait appeler huit chefs d'accusation.

Premier crime du style stéréotypé du Parti: se livrer à un verbiage interminable et vide de sens. Certains de nos camarades aiment à écrire des articles très longs mais sans substance, exactement pareils aux "longs et malodorants bandages de pieds d'une paresseuse". Pourquoi écrivent-ils des articles aussi longs et néanmoins aussi vides?

Il ne peut y avoir qu'une seule explication, c'est qu'ils sont bien décidés à ne pas être lus des masses. Si les articles sont interminables et vides de substance, les masses secoueront la tête au premier regard qu'elles y jetteront; comment auraient-elles envie de les lire? Il ne reste à nos auteurs qu'à en imposer aux naïfs, tout en exerçant sur eux une mauvaise influence, tout en leur faisant prendre de mauvaises habitudes. Le 22 juin de l'année dernière, l'Union soviétique est entrée dans une guerre gigantesque contre l'agression; or, l'allocution que Staline a prononcée le 3 juillet n'est pas plus longue qu'un éditorial de notre journal *Kiéfangjepao*. Si l'un de nos honorables messieurs avait dû l'écrire, c'eût été terrible, il lui aurait fallu au bas mot plusieurs dizaines de milliers de caractères. Nous sommes en temps de guerre, et nous devons apprendre à écrire des articles plus courts et plus condensés. Il n'y a pas eu, jusqu'à maintenant, d'opérations militaires à Yenan, mais nos troupes du front sont engagées chaque jour dans la bataille, et les gens de l'arrière disent tous combien ils sont occupés; si les articles sont trop longs, qui les lira? Certains camarades du front aiment aussi écrire de longs rapports. Ils se donnent beaucoup de peine pour les rédiger et les envoient ici pour que nous les lisions. Mais qui a le courage de les lire? Si les articles longs et vides ne sont pas bons, les articles courts et vides seraient-ils meilleurs? Non, bien sûr. Il faut en finir avec tous les vains bavardages. Cependant, la tâche première et primordiale est de jeter au plus vite à la poubelle les longs et malodorants bandages de pieds de la femme paresseuse. Certains demanderont: "Mais *Le Capital* n'est-il pas très long? Comment faire alors?" C'est très simple: poursuivez sa lecture. Un proverbe dit: "Changez de chanson quand vous changez de montagne"; et un autre: "Ajustez votre appétit au mets et le vêtement à votre taille". Tout ce que nous entreprenons doit être fait selon les circonstances, et il en va de même quand il s'agit de rédiger des articles ou de faire des discours. Nous sommes contre le style stéréotypé des écrits interminables et vides de sens; cela ne veut pas dire que sera bon tout ce qui est court. Si, en temps de guerre, nous avons besoin d'articles courts, nous avons encore plus besoin d'articles substantiels. Les articles sans contenu sont ce qu'il y a de plus inadmissible et de plus répréhensible. Cela vaut aussi pour les discours; il faut en finir avec les tirades vides et interminables.

Deuxième crime du style stéréotypé du Parti: prendre un air affecté et prétentieux destiné à intimider les gens. Certains écrits de ce style ne sont pas seulement interminables et vides de sens, mais

aussi remplis de propos prétentieux visant délibérément à intimider, et il y a là un poison des plus pernicieux. On peut encore dire des articles interminables et vides qu'ils sont enfantins, mais le recours à cet air affecté et prétentieux en vue d'intimider n'est plus seulement de l'enfantillage, c'est carrément de la malhonnêteté. Lou Sin a critiqué ceux qui agissaient de la sorte, en disant: "Insulter et intimider n'est pas combattre"[3]. Ce qui est science n'a jamais peur de la critique, car la science est vérité et ne craint nullement la réfutation. Mais le subjectivisme et le sectarisme, tels qu'on les trouve dans les écrits et discours du style stéréotypé du Parti, en ont une peur terrible, tant ils sont pusillanimes; et leur seule ressource est de prendre un air prétentieux pour intimider les gens, croyant pouvoir, par là, leur fermer la bouche et se proclamer vainqueurs. Les articles d'une pareille prétention, loin de refléter la vérité, ne constituent pour elle qu'un obstacle. La vérité n'a que faire de l'intimidation; elle s'impose par des paroles et des actes sincères. Deux expressions apparaissaient souvent dans les articles et discours de nombreux camarades: "lutte à outrance" et "attaques sans merci". Ces procédés sont absolument nécessaires quand il s'agit de faire face à l'ennemi ou à l'idéologie ennemie, mais il est faux d'en user à l'égard de nos camarades. Il arrive souvent que des ennemis et des idées propres aux ennemis se glissent dans le Parti, comme il est dit dans l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, au point 4 de la Conclusion. Nous devons indubitablement recourir à la lutte à outrance ou aux attaques sans merci contre nos ennemis, parce que ce sont précisément de tels moyens que ces canailles emploient contre nous, et que toute indulgence à leur égard nous ferait tomber dans les pièges mêmes qu'ils nous tendent. Mais nous ne devons pas user des mêmes procédés envers les camarades auxquels il arrive de commettre des erreurs; envers eux il faut appliquer la méthode de la critique et de l'autocritique, telle qu'elle est décrite dans l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.* au point 5 de la Conclusion. Si, dans le passé, certains de nos camarades en menaçaient d'autres d'une "lutte à outrance" et d'"attaques sans merci", c'est que, d'une part, ils n'avaient pas analysé le cas des personnes auxquelles ils s'en prenaient, et que, d'autre part, ils cherchaient à user d'intimidation en prenant un air affecté et prétentieux. Cette intimidation est inadmissible, quelles que soient les personnes à qui l'on a affaire. Totalement inopérante envers l'ennemi, la tactique d'intimidation ne peut que nuire à nos camarades. Elle est habituelle aux classes exploiteuses comme au

Lumpenproletariat, mais le prolétariat n'en a que faire. Pour le prolétariat, l'arme la plus acérée et la plus efficace ne peut être qu'une attitude scientifique, sérieuse et combative. La vie du Parti communiste n'est pas fondée sur l'intimidation, mais sur la vérité du marxisme-léninisme, sur la recherche de la vérité dans les faits, sur la science. Quant à vouloir parvenir à la renommée et à une haute position au moyen de l'affectation et de la prétention, inutile de dire à quel point ce dessein est méprisable. Bref, tous les organismes, lorsqu'ils prennent des décisions ou lancent des directives, et tous les camarades, lorsqu'ils écrivent des articles ou prononcent des discours, doivent s'appuyer sur la vérité du marxisme-léninisme et viser à l'utile. C'est seulement ainsi que la victoire pourra être assurée dans la révolution; tout le reste est vain.

Troisième crime du style stéréotypé du Parti: tirer au hasard, sans tenir compte de l'objectif. Il y a quelques années, j'ai vu sur les murailles de Yenan le mot d'ordre suivant: "Ouvriers et paysans, unissez-vous pour remporter la victoire dans la Guerre de Résistance contre le Japon!" Le contenu du mot d'ordre n'était pas mauvais, mais dans le mot 工人 [*kongjen* = ouvriers], le caractère 工 [*kong*] était écrit 工, avec le trait perpendiculaire en zigzag. Et le caractère 人 [*jen*]? Il était devenu 人, trois petits traits obliques ayant été ajoutés à son jambage de droite. Le camarade qui les avait écrits était sans aucun doute un disciple des anciens lettrés, mais qu'il ait écrit de tels caractères sur les murailles d'une ville comme Yenan et à l'époque de la Guerre de Résistance, voilà qui n'est guère compréhensible. Peut-être avait-il fait le vœu de ne pas être lu par les simples gens; il est en effet difficile de trouver une autre explication. Les communistes qui veulent vraiment faire de la propagande doivent tenir compte de leur public, penser à ceux qui liront leurs articles et les caractères qu'ils auront tracés et à ceux qui écouteront leurs discours et leurs propos; sinon, cela signifierait qu'ils se sont mis dans la tête de n'être lus ni écoutés de personne. Beaucoup s'imaginent que tout ce qu'ils écrivent et disent est compréhensible pour tout le monde, mais en fait ce n'est souvent pas du tout le cas; si ce qu'ils écrivent et disent est du style stéréotypé du Parti, comment voulez-vous que les gens le comprennent? Le dicton "jouer du luth devant un buffle" implique une raillerie à l'égard de l'auditoire. Si nous l'interprétons au contraire dans le sens du respect de l'auditoire, la raillerie retombe alors sur l'exécutant. Pourquoi s'acharne-t-il à jouer sans se demander pour qui? Le pire, c'est que le style stéréotypé du Parti a tout du cri

du corbeau et n'en persiste pas moins à assommer les masses populaires avec ses croassements. En décochant une flèche, il faut viser la cible; en jouant du luth, il faut penser à l'auditoire; peut-on écrire des articles et faire des discours sans tenir compte de ses lecteurs et de ses auditeurs? Lorsque vous voulez vous lier d'amitié avec quelqu'un, pouvez-vous devenir son ami intime si vous ne vous comprenez pas, si chacun ignore ce que l'autre a au fond du cœur? Nos propagandistes n'arriveront à rien s'ils ne font que bavarder sans chercher à savoir quel est leur public, sans l'étudier et l'analyser.

Quatrième crime du style stéréotypé du Parti: tenir un langage plat et insipide, comparable à un *piésan*[4]. Ces individus que les Changhaïens qualifient de "petits *piésan*" sont, exactement comme le style stéréotypé du Parti, ratatinés et repoussants. Si un article ou un discours ne fait que reprendre les mêmes termes, et sonne comme un devoir d'écolier sans feu ni vigueur, n'est-ce pas que le langage en est plat, insipide, et repoussant d'aspect comme un *piésan*? Si quelqu'un, entré à sept ans à l'école primaire, fréquente l'école secondaire quand il devient adolescent et termine à plus de vingt ans ses études universitaires sans avoir eu de contact avec les masses populaires, il n'y a pas lieu de s'étonner si son langage est pauvre et monotone. Mais nous sommes un parti révolutionnaire, nous travaillons pour les masses; si nous n'apprenons pas la langue des masses, nous ne pourrons mener à bien notre travail. Beaucoup de nos camarades qui s'occupent actuellement de la propagande n'apprennent pas la langue. Leur propagande est très ennuyeuse, et peu de gens aiment à lire leurs articles ou à écouter leurs discours. Pourquoi doit-on apprendre la langue, et y consacrer beaucoup d'efforts? Parce qu'on ne peut avoir une bonne connaissance de la langue sans une étude assidue. Premièrement, il faut apprendre la langue auprès du peuple. Le vocabulaire du peuple est très riche et vivant, il reflète la vie réelle. Comme beaucoup d'entre nous n'ont pas appris la langue à fond, nos articles et nos discours contiennent peu de passages qui soient vivants, précis et vigoureux; ils présentent tout au plus un corps décharné comme un *piésan*, repoussant de maigreur, et nullement le corps d'un homme en bonne santé. Deuxièmement, il faut emprunter aux langues étrangères ce dont nous avons besoin. Nous ne devons pas utiliser les expressions étrangères de manière machinale ou abusive, mais puiser dans les langues étrangères ce qui est bon et ce qui nous est utile. L'ancien vocabulaire chinois étant insuffisant, beaucoup de mots dans notre lexique d'aujourd'hui sont empruntés aux langues étrangères. Par

exemple, nous tenons aujourd'hui une réunion de *kanpou* [cadres]; or le mot *kanpou* est d'origine étrangère. Nous devons assimiler davantage encore de ce qu'il y a de neuf à l'étranger, non seulement des idées progressistes, mais aussi des termes nouveaux. Troisièmement, il faut également apprendre ce qu'il y a de vivant dans la langue de nos pères. Comme nous ne nous sommes pas suffisamment appliqués à l'étude de la langue, nous n'avons pu utiliser pleinement et rationnellement ce qui reste de vivant — et ce n'est pas peu — dans la langue de nos pères. Evidemment, nous nous opposons résolument à l'utilisation des expressions et des allusions déjà mortes, voilà qui est clair; mais nous devons recueillir en héritage ce qui est bon et valable. Les gens les plus intoxiqués par le style stéréotypé du Parti ne se donnent pas la peine d'étudier ce qu'il y a d'utile dans la langue populaire, dans les langues étrangères et dans la langue de nos pères; aussi les masses n'accueillent-elles pas avec faveur leur propagande plate et insipide, et nous non plus, nous n'avons pas besoin de propagandistes si médiocres et si incompétents. Qu'entend-on par propagandistes? Sont des propagandistes non seulement les enseignants, les journalistes, les écrivains et les artistes, mais aussi tous nos cadres. Par exemple, les commandants de l'armée. Ils ne font pas de déclarations publiques, mais ils doivent parler aux soldats et entrer en contact avec le peuple; qu'est-ce donc sinon de la propagande? Dès qu'on adresse la parole à quelqu'un, on fait de la propagande. Et à moins d'être muet, on a toujours quelque chose à dire à quelqu'un. Voilà pourquoi nos camarades doivent absolument étudier la langue.

Cinquième crime du style stéréotypé du Parti: avoir la manie de ranger les points traités dans l'ordre des signes cycliques comme dans une pharmacie chinoise. Jetez un coup d'œil dans n'importe quelle pharmacie chinoise, et vous verrez des armoires aux tiroirs innombrables, chacun muni d'une étiquette: angélique, rehmannia, rhubarbe, mirabilite, et tout ce que vous voulez. Cette méthode a été adoptée aussi par nos camarades. Dans leurs articles et discours, dans leurs livres et rapports, ils utilisent d'abord les chiffres chinois en caractères majuscules, ensuite les chiffres chinois en caractères minuscules, puis les signes cycliques et les douze signes du zodiaque chinois, puis encore les lettres majuscules A, B, C, D, les lettres minuscules a, b, c, d, les chiffres arabes, et que sais-je encore! Nos ancêtres et les étrangers ont heureusement créé tant de symboles à notre usage que nous pouvons ouvrir sans peine une pharmacie chinoise! Un article qui, bourré de tels symboles, ne soulève, n'analyse, ne résout aucun pro-

blème et ne se prononce ni pour ni contre quoi que ce soit reste en fin de compte une pharmacie chinoise et n'a pas de contenu déterminé. Je ne dis pas que les signes cycliques et autres symboles ne doivent pas être utilisés, mais que cette manière de traiter les problèmes est erronée. Beaucoup de nos camarades ont pris goût à la méthode de la pharmacie chinoise, qui est en fait la plus terre à terre, la plus enfantine et la plus vulgaire des méthodes. C'est la méthode formaliste, qui classe les choses d'après leurs signes extérieurs et non d'après leurs liens internes. Si, en se fondant uniquement sur les signes extérieurs des choses, on bâtit un article, un discours ou un rapport avec un amas de concepts qui n'ont aucun lien interne entre eux, on ne fait que jongler avec les concepts, ce qui peut amener d'autres personnes à en faire autant, à se contenter d'énumérer des phénomènes dans l'ordre des signes cycliques, au lieu de faire fonctionner leur cerveau pour examiner les problèmes, de réfléchir à l'essence même des choses. Qu'est-ce qu'un problème? C'est la contradiction inhérente à une chose. Partout où la contradiction n'a pas été résolue, il y a problème. Du moment que le problème existe, on est dans l'obligation de prendre parti pour un côté et contre l'autre, et on doit le poser. Pour poser un problème, il faut tout d'abord procéder à une enquête et à une étude générales sur les deux aspects fondamentaux du problème, c'est-à-dire de la contradiction, afin de pouvoir saisir la nature même de cette contradiction; c'est là le processus pour dégager un problème. En faisant une enquête et une étude concernant ce problème dans ses traits généraux, on peut le dégager, le poser, mais on ne peut encore le résoudre. Pour le résoudre, il faut entreprendre une enquête et une étude systématiques et minutieuses; c'est le processus d'analyse. Poser un problème exige également l'analyse, sinon on ne pourra, dans l'amoncellement confus et disparate des phénomènes, discerner où gît le problème, c'est-à-dire la contradiction. Mais le processus d'analyse dont il est question ici est un processus d'analyse systématique et minutieuse. Il arrive souvent qu'un problème étant posé on ne puisse le résoudre, car, faute d'avoir décelé les liens internes des choses, faute d'avoir soumis le problème à une analyse systématique et minutieuse, on ne voit pas encore clairement les aspects du problème et on ne peut encore en faire la synthèse ni par conséquent lui donner de solution adéquate. Un article ou un discours, s'il est important, et qu'il indique une direction à suivre, pose toujours un problème, l'analyse, puis en fait la synthèse, afin de montrer la nature de ce problème et le moyen de le résoudre; la méthode formaliste n'est

d'aucun secours. Or, la méthode formaliste, enfantine, terre à terre, vulgaire et qui évite tout travail cérébral est très répandue dans notre Parti; nous devons donc la dénoncer afin que chacun puisse apprendre comment utiliser la méthode marxiste pour aborder, poser, analyser et résoudre les problèmes; c'est alors seulement que notre travail pourra être mené à bien et que notre cause révolutionnaire pourra triompher.

Sixième crime du style stéréotypé du Parti: ne témoigner d'aucun sens des responsabilités, causer du mal à tout le monde. Tout ce que je viens de dénoncer est dû en partie au manque de maturité et en partie à un sens insuffisant des responsabilités. Prenons, par exemple, l'action de faire notre toilette; nous nous débarbouillons chaque jour, et beaucoup d'entre nous le font plus d'une fois, ils se regardent soigneusement dans une glace en guise d'enquête et d'étude (*éclats de rire*), de crainte qu'il y ait quelque chose qui n'aille pas. Quel sens élevé des responsabilités! Si, en écrivant des articles ou en faisant des discours, nous témoignions du même sens des responsabilités qu'en nous débarbouillant, ce ne serait déjà pas si mal. Gardez-vous d'offrir au public ce qui n'est pas bon à montrer! Sachez que vos articles et discours vont influencer la pensée et l'action des autres! S'il arrive qu'un homme ne se lave pas le visage pendant un jour ou deux, ce n'est évidemment pas bien; et si, quand il se lave, il laisse encore une ou deux traces de saleté sur son visage, ce n'est pas bien joli non plus; mais enfin cela ne fait pas grand mal. Il en est tout autrement des articles et des discours, qui sont destinés uniquement à influencer les autres; et pourtant c'est cela que nos camarades prennent à la légère; c'est intervertir l'ordre d'importance des choses. Beaucoup écrivent des articles ou font des discours sans étude préalable, sans préparation; et quand ils ont terminé un article, ils le publient hâtivement, sans même se donner la peine de le relire une ou deux fois comme ils auraient soin de se regarder encore dans la glace après s'être débarbouillés. Le résultat revient souvent à ceci: "Ils écrivent mille mots au fil de la plume, mais ils sont à dix mille lis du sujet"; de tels écrivains ont l'air d'avoir du génie, mais en fait ils ne font que du mal à tout le monde. Nous devons nous débarrasser de cette mauvaise habitude, née du manque de sens des responsabilités.

Septième crime du style stéréotypé du Parti: empoisonner tout le Parti, nuire à la révolution. Huitième crime: conduire, par sa diffusion, le peuple et le pays au désastre. Ces deux crimes sont clairs en eux-mêmes et se passent de commentaire. En d'autres termes, si on n'élimine pas le style stéréotypé du Parti, si on lui donne libre

cours, les conséquences peuvent en être très graves. C'est le poison du subjectivisme et du sectarisme qui se cache dans le style stéréotypé du Parti, et si ce poison se répand, ce sera désastreux pour le Parti comme pour le pays.

Ces huit chefs d'accusation constituent notre déclaration de guerre au style stéréotypé du Parti.

En tant que mode d'expression, non seulement le style stéréotypé du Parti ne vaut rien pour traduire l'esprit révolutionnaire, il réussit encore sans peine à l'étouffer. Pour permettre à l'esprit révolutionnaire de se développer, nous devons rejeter ce style et le remplacer par un style marxiste-léniniste vivant, respirant la fraîcheur et la vigueur. Celui-ci existe depuis longtemps, mais il demande à être enrichi et répandu partout. Quand nous aurons éliminé le style stéréotypé étranger et le style stéréotypé du Parti, le style nouveau, enrichi et popularisé, fera gagner du terrain à la cause révolutionnaire du Parti.

Le style stéréotypé du Parti n'apparaît pas seulement dans les articles et les discours, mais aussi dans la manière dont se déroulent nos réunions: "Premièrement, ouverture; deuxièmement, rapport; troisièmement, discussion; quatrièmement, conclusions; cinquièmement, clôture." Cette procédure mécanique, répétée partout à chaque réunion, qu'elle soit grande ou petite, ne relève-t-elle pas justement du style stéréotypé du Parti? Le "rapport" présenté à la réunion contient souvent les mêmes points: "Premièrement, situation internationale; deuxièmement, situation intérieure; troisièmement, situation dans la Région frontière; quatrièmement, situation dans notre secteur de travail." Les réunions durent souvent du matin jusqu'au soir, et même ceux qui n'ont rien à dire y vont de leurs discours, comme si, en se taisant, ils eussent manqué à leur devoir envers les autres. Bref, cette tendance à s'accrocher à des formes et à des pratiques anciennes et rigides, sans tenir compte de la situation réelle, ne devrait-elle pas être éliminée également?

A l'heure actuelle, nombreux sont ceux qui réclament une transformation totale, orientée vers un style national, scientifique et populaire; c'est très bien. Mais subir une "transformation totale", c'est changer de la tête aux pieds, en dedans et au dehors; or, certains qui ne se sont même pas imposé un "petit changement" n'en crient pas moins à la "transformation totale". Je conseillerais à ces camarades de commencer par s'imposer un "petit changement" avant de passer à la "transformation totale", sinon ils ne réussiront pas à

s'arracher au dogmatisme et au style stéréotypé du Parti, c'est ce qu'on appelle "viser trop haut pour ses faibles moyens" ou "avoir un trop grand idéal pour un talent médiocre", ce qui ne donnera rien. Celui qui, par exemple, parle d'une transformation totale en faveur d'un style populaire, mais ne cherche en fait que ce qui plaît à son petit groupe, devrait prendre bien garde, car il pourrait rencontrer un jour, dans la rue, quelqu'un de la masse qui lui demanderait: "Monsieur, faites-moi, s'il vous plaît, une démonstration de votre transformation totale!" et l'interpellé serait alors dans un bel embarras. Ceux qui ne se contentent pas de crier à la transformation totale du style dans le sens populaire, mais tiennent vraiment à la réaliser doivent se mettre sérieusement à l'école des simples gens; sinon aucune "transformation totale" n'est possible. Il y a des gens qui réclament tous les jours à grands cris un style populaire, mais sont incapables de prononcer trois phrases dans la langue du peuple! De toute évidence, ils ne se sont jamais mis dans la tête de prendre des leçons auprès des simples gens, et ce qu'ils appellent de leurs vœux n'est toujours que le style particulier à leur petit groupe.

Une brochure intitulée *Guide pour la propagande*, qui contient quatre textes, a été distribuée à cette réunion; je conseille à nos camarades de la lire et de la relire.

Le premier de ces textes est tiré de l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.* et traite de la manière dont Lénine faisait de la propagande. Il décrit, entre autres, comment Lénine rédigeait un tract:

> Sous la direction de Lénine, l'"Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière" de Pétersbourg fut la première à réaliser en Russie la *fusion du socialisme avec le mouvement ouvrier.* Lorsque dans une fabrique une grève éclatait, l'"Union de lutte", qui connaissait parfaitement la situation dans les entreprises par les membres de ses cercles, réagissait immédiatement en publiant des tracts, des proclamations socialistes. Ces tracts dénonçaient l'oppression dont les ouvriers étaient victimes de la part des fabricants; ils expliquaient comment les ouvriers devaient lutter pour la défense de leurs intérêts et ils exposaient les revendications ouvrières. Les tracts proclamaient toute la vérité sur les plaies du capitalisme, sur la vie misérable des ouvriers, sur leur accablante journée de 12 à 14 heures, sur leur situation de parias. On y trouvait également les revendications politiques appropriées.

Remarquez bien: "connaissait parfaitement la situation" et "proclamaient toute la vérité"!

> Fin 1894, Lénine écrivit, avec le concours de l'ouvrier Babouchkine, le premier de ces tracts d'agitation contenant un appel aux ouvriers grévistes de l'usine Sémiannikov, à Pétersbourg.

Pour rédiger un tract, il est nécessaire de consulter les camarades qui connaissent la situation. C'est sur de telles enquêtes, sur une telle étude que Lénine se fondait pour écrire et travailler.

> Chacun de ces tracts élevait puissamment le moral des ouvriers. Ils se rendaient compte qu'ils étaient aidés, défendus par les socialistes[5].

Sommes-nous d'accord avec Lénine? Si oui, nous devons travailler dans son esprit. Nous devons agir à la manière de Lénine et non nous livrer à un verbiage interminable et vide de sens, ou tirer au hasard, sans tenir compte de l'objectif, ou encore nous estimer infaillibles et jouer les fanfarons.

Le second texte est tiré d'un discours de Dimitrov au VII[e] Congrès de l'Internationale communiste. Que disait Dimitrov? Il disait ceci:

> Il faut apprendre à parler aux masses, non pas la langue des formules livresques, mais la langue des champions de la cause des masses, dont chaque parole, chaque idée reflète les pensées et les sentiments des millions de travailleurs.
>
> . . . *l'assimilation de nos décisions par les grandes masses est impossible si nous n'apprenons pas à parler une langue intelligible aux masses.* Nous ne savons pas toujours, loin de là, parler simplement, concrètement, en nous servant des images familières et compréhensibles aux masses. Nous ne savons pas encore renoncer aux formules abstraites et apprises par cœur. Regardez de plus près nos tracts, nos journaux, nos résolutions et nos thèses, et vous verrez qu'ils sont souvent rédigés en un langage tellement lourd que même nos militants ont de la peine à les comprendre et, à plus forte raison, les simples ouvriers.

Eh bien, Dimitrov n'a-t-il pas mis le doigt sur notre point faible? Il est vrai que le style stéréotypé du Parti existe aussi bien à l'étranger qu'en Chine, et il s'agit donc d'une maladie très répandue. (*Rires.*) Mais en tout cas nous devons nous guérir au plus vite de la nôtre, suivant les indications du camarade Dimitrov:

Chacun de nous doit tenir ceci pour une loi, une loi bolchévik, une règle élémentaire:

Lorsque tu écris ou que tu parles, il faut toujours songer à l'ouvrier du rang qui doit te comprendre, ajouter foi à ton appel et être prêt à te suivre. Il faut songer à celui pour qui tu écris, à celui à qui tu parles[6].

Voilà l'ordonnance rédigée pour nous par l'Internationale communiste, une ordonnance qu'il nous faut exécuter. C'est une "loi"!

Le troisième texte, tiré des *Œuvres complètes de Lou Sin*, est la réponse de cet auteur à la revue *Peiteoutsatche*[7] sur l'art d'écrire. Que disait Lou Sin? Il formulait huit règles à observer par ceux qui écrivent, et je voudrais en mentionner quelques-unes.

Règle 1: "Accorder une attention soutenue aux choses les plus diverses; observer davantage et ne pas écrire si l'on n'a pas vu grand-chose."

Il disait d'"accorder une attention soutenue aux choses les plus diverses", et non à une seule chose ou à la moitié d'une chose. Il recommandait d'"observer davantage" et non de jeter un simple coup d'œil sur les choses. Or, que faisons-nous? Ne serait-ce pas justement le contraire et ne nous mettons-nous pas à écrire quand nous n'avons pas vu grand-chose?

Règle 2: "Ne pas se forcer à écrire quand on n'a rien à dire."

Or, que faisons-nous? N'est-il pas vrai que nous nous forçons à écrire beaucoup, même quand, de toute évidence, nous n'avons rien en tête? C'est adopter une attitude irresponsable que de prendre sa plume et de "se forcer à écrire" sans enquête ni étude préalables.

Règle 4: "Relire au moins deux fois ce qu'on vient d'écrire et s'efforcer de biffer impitoyablement les mots, phrases et alinéas qui ne sont pas indispensables. Plutôt condenser la matière d'un roman en une scène qu'étirer la matière d'une scène en un roman."

Confucius conseillait d'"y réfléchir à deux fois"[8], et Han Yu disait aussi: "Le succès d'une entreprise est dû à la réflexion"[9]; ces remarques se rapportent aux temps anciens. Aujourd'hui, les choses sont devenues si complexes que pour certaines d'entre elles il ne suffit même plus d'y réfléchir trois ou quatre fois. Lou Sin parlait de "relire au moins deux fois", mais combien de fois au maximum? Il ne l'a pas dit.

A mon avis, il convient de relire au moins une douzaine de fois un article important et de le remanier soigneusement avant de le publier. Les écrits sont le reflet des choses et des phénomènes objectifs qui, étant enchevêtrés et complexes, demandent qu'on les étudie à plusieurs reprises afin de pouvoir les refléter correctement; montrer à cet égard de l'inattention et de la négligence, c'est ignorer les notions élémentaires de l'art d'écrire.

> Règle 6: "Ne pas fabriquer des épithètes ou termes analogues que personne ne peut comprendre, en dehors de leur auteur."

Nous avons "fabriqué" beaucoup trop d'expressions que "personne ne peut comprendre". Il y a des phrases qui s'allongent jusqu'à quarante ou cinquante mots, bourrées d'"épithètes ou termes analogues que personne ne peut comprendre". Et nombreux sont ceux qui se réclament inlassablement de Lou Sin, mais qui, en réalité, lui tournent le dos!

Le dernier texte de la brochure traite du style national de notre propagande; il a été adopté par la sixième session plénière du Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti communiste chinois. Cette session a eu lieu en 1938, et nous avons dit à l'époque:

> Si [les communistes chinois] . . . parlaient du marxisme sans tenir compte des particularités de la Chine, ce ne serait qu'un marxisme abstrait et vidé de tout son contenu.

Nous voulions dire par là que tout vain bavardage sur le marxisme doit être combattu, et que nous, communistes, qui vivons en Chine, nous devons étudier le marxisme en liaison avec la réalité de la révolution chinoise.

> Il faut en finir avec le style stéréotypé étranger, passer moins de temps en bavardages creux sur des notions abstraites et mettre le dogmatisme au rancart, pour faire place à un air et à un style chinois, pleins de fraîcheur et de vie, qui plaisent à l'oreille et à la vue des simples gens de chez nous. Séparer le contenu internationaliste de la forme nationale, c'est le propre des gens qui n'entendent rien à l'internationalisme. Quant à nous, nous devons les lier étroitement l'un à l'autre. Les graves erreurs qui existent sur ce point dans nos rangs doivent être soigneusement corrigées.

Ce document appelle à en finir avec le style stéréotypé étranger, mais, dans la pratique, certains camarades continuent encore à le

répandre. Il demande qu'on passe moins de temps en bavardages creux sur des notions abstraites, mais certains camarades persistent à bavarder plus que jamais. Il demande qu'on mette le dogmatisme au rancart, mais certains camarades veulent le remettre en usage. Bref, beaucoup n'ont rien voulu retenir du rapport adopté par la sixième session plénière, comme s'ils avaient pris le parti de s'y opposer.

Le Comité central a décidé que nous devions nous débarrasser complètement du style stéréotypé du Parti, du dogmatisme, etc.; aussi ai-je parlé longuement. J'espère que nos camarades réfléchiront à ce que j'ai dit et l'analyseront, que chacun d'eux fera l'analyse de son propre cas. Chacun de nous doit s'examiner soigneusement, discuter avec ses amis intimes et les camarades de son entourage les points qu'il aura éclaircis, et corriger réellement ses propres défauts.

NOTES

[1] Le style stéréotypé étranger, développé et propagé par des intellectuels superficiels de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie après le Mouvement du 4 Mai 1919, a eu cours pendant longtemps dans les rangs de la culture révolutionnaire. Dans nombre de ses œuvres, Lou Sin a combattu ce style introduit dans la culture révolutionnaire et l'a condamné en ces termes:

> Le style stéréotypé, qu'il soit vieux ou nouveau, doit être éliminé complètement... Si, par exemple, on ne sait qu'"injurier", "intimider" et même "prononcer des verdicts" tout en se refusant à employer d'une manière concrète, selon les exigences de la réalité, les formules élaborées par la science pour expliquer les faits, les phénomènes nouveaux de chaque jour, et si l'on se contente de copier des formules toutes faites et de les utiliser à tout propos et hors de propos, c'est là aussi un genre de style stéréotypé. ("Réponse à Tchou Sieou-hsia")

[2] Voir "Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine", note 36, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome I, p. 285.

[3] Titre d'un essai écrit par Lou Sin en 1932 et appartenant au recueil: "Dialecte du Nord à l'accent du Sud", *Œuvres complètes de Lou Sin*, tome IV.

[4] On appelait *piésan*, à Changhaï, les vagabonds qui ne se livraient à aucun travail utile, ne vivaient que de mendicité et de chapardage, et étaient généralement très maigres.

[5] *Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, chapitre premier, section 3.

[6] G. Dimitrov: "Pour l'unité de la classe ouvrière contre le fascisme", discours de conclusion au VII[e] Congrès de l'Internationale communiste, sixième partie: "Avoir une ligne juste n'est pas encore suffisant".

[7] La revue mensuelle *Peiteoutsatche* (La Grande Ourse) était éditée par la Ligue des Ecrivains chinois de Gauche en 1931-1932. L'article de Lou Sin: "Réponse à la Rédaction de la revue *Peiteoutsatche*" figure dans le recueil "Deux cœurs", *Œuvres complètes de Lou Sin*, tome IV.

[8] Voir *Entretiens de Confucius*, livre V, "Kongyé Tchang".

[9] Han Yu (768-824), écrivain célèbre de la dynastie des Tang. Dans son "Introduction à la science", il écrit: "Le succès d'une entreprise est dû à la réflexion, et l'échec à l'irréflexion."

INTERVENTIONS AUX CAUSERIES SUR LA LITTERATURE ET L'ART A YENAN

(Mai 1942)

INTERVENTION EN GUISE D'INTRODUCTION

(2 mai 1942)

Camarades! Vous avez été invités aujourd'hui à cette réunion pour un échange de vues sur la liaison entre le travail littéraire et artistique et le travail révolutionnaire en général. Notre but consiste à assurer à la littérature et à l'art révolutionnaires les moyens de se développer sainement et d'apporter une contribution plus féconde aux autres activités révolutionnaires, afin que l'ennemi de notre nation puisse être vaincu et la tâche de la libération nationale accomplie.

Nous luttons pour la libération du peuple chinois sur maints fronts différents; deux d'entre eux sont le front de la plume et le front de l'épée, c'est-à-dire le front culturel et le front militaire. Pour vaincre l'ennemi, nous devons nous appuyer en premier lieu sur l'armée qui a le fusil à la main. Mais à elle seule cette armée ne saurait suffire, il nous faut aussi une armée de la culture, indispensable pour unir nos rangs et vaincre l'ennemi. Depuis le Mouvement du 4 Mai 1919, une telle armée de la culture s'est constituée en Chine, elle a apporté une aide à la révolution chinoise en réduisant progressivement la sphère d'influence et les forces de la culture féodale chinoise et de la culture compradore, qui est au service de l'agression impérialiste. Pour faire front contre la nouvelle culture, la réaction chinoise n'a plus à présent d'autre ressource que de "répondre à la qualité par la quantité"; en d'autres termes, les réactionnaires, qui ont de l'argent en abondance mais ne font rien de valable, s'évertuent à produire le plus possible. Depuis le Mouvement du 4 Mai, la littérature et l'art forment un

secteur important du front culturel et l'on y a fait du bon travail. Le mouvement littéraire et artistique révolutionnaire a connu un grand développement pendant les dix années de guerre civile. Il allait dans le même sens général que la guerre révolutionnaire de l'époque, mais ces deux armées sœurs manquaient de coordination dans leur travail pratique, car la réaction avait réussi à les isoler l'une de l'autre. Depuis le début de la Guerre de Résistance contre le Japon, les écrivains et artistes révolutionnaires viennent en nombre croissant à Yenan et dans les autres bases antijaponaises. C'est très bien. Mais le fait qu'ils sont venus dans ces bases ne signifie pas encore qu'ils aient réussi à se fondre complètement avec les masses populaires. Or, une telle fusion est nécessaire si nous voulons avancer dans notre travail révolutionnaire. Le but de notre réunion d'aujourd'hui est précisément de faire en sorte que la littérature et l'art s'intègrent parfaitement dans le mécanisme général de la révolution, qu'ils deviennent une arme puissante pour unir et éduquer le peuple, pour frapper et anéantir l'ennemi, et qu'ils aident le peuple à lutter contre l'ennemi d'un même cœur et d'une même volonté. Quels sont les problèmes à résoudre pour atteindre ce but? Je pense que ce sont les suivants: la position de classe de ceux qui se consacrent à la littérature et à l'art, leur attitude, leur public, leur travail et les études auxquelles ils doivent se livrer.

La position de classe. Nous nous tenons sur les positions du prolétariat et des masses populaires. Pour les membres du Parti communiste, cela implique la nécessité de se tenir sur la position du Parti, de se conformer à l'esprit de parti et à la politique du Parti. Parmi nos travailleurs littéraires et artistiques, y en a-t-il qui n'ont pas encore une idée juste ou une idée nette sur ce point? Je pense que oui; nombre de nos camarades se sont souvent écartés de la position juste.

L'attitude. De notre position découle l'attitude déterminée que nous prenons à l'égard de faits déterminés. Par exemple: faut-il louer ou dénoncer? C'est là une question d'attitude. Laquelle de ces deux attitudes devons-nous adopter? Je répondrai: toutes les deux; il s'agit de voir à qui nous avons affaire. Il y a trois catégories de personnes: nos ennemis, nos alliés du front uni, et les nôtres, j'entends les masses populaires et leur avant-garde. Trois attitudes différentes doivent être adoptées à l'égard de ces trois catégories de personnes. En ce qui concerne nos ennemis, les impérialistes japonais et tous les ennemis du peuple, la tâche des écrivains et des artistes révolutionnaires consiste à dévoiler leur cruauté, leurs mensonges et à montrer qu'ils sont voués à la défaite, afin d'encourager l'armée et le peuple qui résistent au

Japon à lutter résolument, d'un même cœur et d'une même volonté, pour abattre l'ennemi. A l'égard de nos différents alliés du front uni, notre attitude doit être celle de l'union et de la critique; et comme les unions sont de diverses sortes, il en est de même pour les critiques. Nous approuvons la lutte de nos alliés pour résister au Japon et les félicitons quand ils remportent des succès, mais nous devons les critiquer s'ils ne se montrent pas assez actifs dans la Guerre de Résistance. Nous devons combattre fermement quiconque s'oppose au Parti communiste et au peuple et s'engage ainsi de plus en plus dans la voie de la réaction. En ce qui concerne les masses populaires, leur travail et leur combat, leur armée et leur Parti, nous devons, bien entendu, les glorifier. Le peuple, lui aussi, a ses défauts. Dans les rangs du prolétariat, beaucoup de gens ont conservé des idées petites-bourgeoises, et chez les paysans comme dans la petite bourgeoisie urbaine se rencontrent des idées arriérées; c'est un fardeau qui les gêne dans leur lutte. Nous devons, en y mettant le temps et avec patience, les éduquer, les aider à se débarrasser de ce fardeau et à combattre leurs insuffisances et leurs erreurs, afin qu'ils puissent progresser à grands pas. Au cours de la lutte, ils se sont réformés ou sont en train de le faire, et notre littérature et notre art doivent décrire le processus de cette rééducation. A moins qu'ils ne persistent dans leurs erreurs, nous ne devons pas, en portant sur eux un jugement unilatéral, commettre la faute de les ridiculiser ou, pire encore, de nous montrer hostiles à leur égard. Nos productions artistiques et littéraires doivent les aider à s'unir, à progresser et à poursuivre leur combat dans l'unanimité, à se débarrasser de ce qu'ils peuvent avoir d'arriéré et à développer ce qu'ils ont de révolutionnaire; elles ne doivent en aucun cas avoir l'effet inverse.

Le public, ou la question de savoir à qui sont destinées les œuvres littéraires et artistiques. Dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et les bases antijaponaises de la Chine du Nord et de la Chine centrale, le problème n'est pas le même que dans les territoires contrôlés par le Kuomintang et diffère encore plus de celui qui se posait dans le Changhaï d'avant la Guerre de Résistance. A Changhaï, c'était surtout une partie des étudiants, des employés de bureau et de commerce qui s'intéressaient aux œuvres littéraires et artistiques révolutionnaires. Dans les régions contrôlées par le Kuomintang, le cercle s'est quelque peu élargi depuis la Guerre de Résistance, mais le public est resté essentiellement le même, car le gouvernement a tenu les ouvriers, les paysans et les soldats à l'écart de la littérature et de l'art révolu-

tionnaires. Il en est tout autrement dans nos bases d'appui. Les œuvres littéraires et artistiques ont ici pour public les ouvriers, les paysans, les soldats et les cadres révolutionnaires. Il y a aussi des étudiants dans nos bases d'appui, mais ils diffèrent des étudiants du type ancien: ils ont été ou deviendront des cadres. Les différents cadres, les combattants dans l'armée, les ouvriers dans les usines et les paysans dans les campagnes réclament des livres et des journaux dès qu'ils ont appris à lire; les illettrés eux aussi veulent assister à des spectacles, admirer des peintures, chanter, écouter de la musique; voilà le public auquel s'adressent nos œuvres littéraires et artistiques. Prenons par exemple nos cadres. Croyez-vous qu'ils soient en petit nombre? Ils sont bien plus nombreux que les lecteurs d'un ouvrage quelconque publié dans les régions contrôlées par le Kuomintang, où une édition ne compte en général que deux mille exemplaires, ce qui fait seulement six mille pour trois éditions, alors que dans nos bases d'appui le nombre des cadres sachant lire dépasse déjà dix mille rien qu'à Yenan. De plus, beaucoup sont des révolutionnaires éprouvés, ils sont venus de tous les coins du pays et ils iront travailler dans différentes régions, aussi le travail d'éducation parmi eux est-il d'une grande importance. Nos écrivains et nos artistes doivent s'y employer sérieusement.

Puisque notre littérature et notre art sont destinés aux ouvriers, aux paysans, aux soldats et à leurs cadres, il s'agit de comprendre ceux-ci et de les connaître à fond. Il y a énormément à faire pour comprendre et connaître à fond les différentes sortes de gens et de choses dans les organismes du Parti et du gouvernement, à la campagne, dans les usines, dans la VIII^{e} Armée de Route et la Nouvelle IV^{e} Armée. Nos écrivains et artistes ont pour tâche leur propre travail de création, mais leur premier devoir est de comprendre les gens et de les connaître à fond. Or, qu'en a-t-il été à cet égard de nos écrivains et artistes jusqu'à présent? Je dirais qu'ils manquaient de connaissance et de compréhension; ils étaient semblables à ces "héros qui ne savent où manifester leurs prouesses". Quelle est la connaissance qui leur manquait? Celle des gens. Nos écrivains et artistes ne connaissaient bien ni leur sujet ni leur public et parfois ceux-ci leur restaient même complètement étrangers. Ils ne connaissaient pas les ouvriers, les paysans et les soldats, ni leurs cadres. Quelle est la compréhension qui leur manquait? Celle du langage, c'est-à-dire qu'ils ne comprenaient pas bien le langage riche et vivant des masses. Nombre d'écrivains et d'artistes demeurent coupés des masses et mènent une existence vide; le langage du peuple ne leur est évidemment pas familier; aussi

écrivent-ils dans une langue insipide, le plus souvent truffée d'expressions fabriquées, ni chair ni poisson, à cent lieues du langage du peuple. Beaucoup de camarades aiment à parler du "style des masses"; mais que signifie l'expression "style des masses"? Elle signifie que les pensées et les sentiments de nos écrivains et artistes doivent se fondre avec ceux des larges masses d'ouvriers, de paysans et de soldats. Pour réaliser cette fusion, il faut apprendre consciencieusement le langage des masses; si celui-ci vous est en grande partie inintelligible, comment pouvez-vous parler de création littéraire et artistique? Quand je parle de "héros qui ne savent où manifester leurs prouesses", j'entends que vos grands discours ne sont guère appréciés des masses. Plus vous vous posez en hommes d'expérience, plus vous jouez les "héros" et plus vous faites d'efforts pour écouler votre marchandise, plus les masses répugnent à l'acheter. Si vous voulez que les masses vous comprennent, si vous voulez ne faire qu'un avec elles, vous devez trouver en vous la volonté de vous soumettre à une refonte longue et même douloureuse. A ce propos, je peux vous faire part de mon expérience sur les transformations de mes propres sentiments. Je suis un homme qui est passé par l'école et j'y avais acquis les habitudes d'un étudiant; devant la foule des étudiants qui n'auraient pu porter quoi que ce soit sur leurs épaules ou dans leurs mains, j'aurais cru manquer de dignité en faisant le moindre travail manuel, comme de porter moi-même mes bagages sur l'épaule. En ce temps-là, il me semblait que seuls les intellectuels étaient propres, et que, comparés à eux, les ouvriers et les paysans étaient toujours sales. Je pouvais porter les vêtements d'un autre intellectuel parce que je pensais qu'ils étaient propres, mais je n'aurais pas voulu mettre les habits d'un ouvrier ou d'un paysan, car je les trouvais sales. Devenu révolutionnaire, je vécus parmi les ouvriers, les paysans et les soldats de l'armée révolutionnaire et, peu à peu, je me familiarisai avec eux, et eux avec moi. C'est alors, et alors seulement, qu'un changement radical s'opéra dans les sentiments bourgeois et petits-bourgeois qu'on m'avait inculqués dans les écoles bourgeoises. J'en vins à comprendre que, comparés aux ouvriers et aux paysans, les intellectuels non rééduqués n'étaient pas propres; que les plus propres étaient encore les ouvriers et les paysans, plus propres, malgré leurs mains noires et la bouse qui collait à leurs pieds, que tous les intellectuels bourgeois et petits-bourgeois. Voilà ce que j'appelle se refondre, remplacer les sentiments d'une classe par ceux d'une autre classe. Si nos écrivains et artistes venus des milieux intellectuels veulent que leurs œuvres soient bien accueillies par les masses, il faut

que leurs pensées et leurs sentiments changent, il faut qu'ils se rééduquent. Sans ce changement, sans cette rééducation, ils n'arriveront à rien de bon et ne seront jamais bien à leur place.

Enfin, le problème de l'étude. J'entends par là l'étude du marxisme-léninisme et de la société. Ceux qui se considèrent comme des écrivains révolutionnaires marxistes, et à plus forte raison les écrivains communistes, doivent connaître le marxisme-léninisme; mais il y a aujourd'hui des camarades qui n'ont qu'une connaissance insuffisante des conceptions fondamentales du marxisme. Par exemple, l'une de celles-ci est que l'être détermine la conscience, que la réalité objective de la lutte des classes et de la lutte pour le salut de la nation détermine nos pensées et nos sentiments. Cependant, certains de nos camarades posent le problème à l'envers et affirment qu'en toutes choses il faut partir de "l'amour". Or l'amour, dans la société de classes, ne saurait être lui aussi qu'un amour de classe. Mais ces camarades sont à la recherche d'un amour au-dessus des classes, de l'amour dans l'abstrait, comme d'ailleurs de la liberté dans l'abstrait, de la vérité dans l'abstrait, de la nature humaine dans l'abstrait, etc. Cela montre qu'ils ont subi une forte influence bourgeoise. Il faut qu'ils se libèrent totalement de cette influence et se consacrent sincèrement à l'étude du marxisme-léninisme. Les travailleurs littéraires et artistiques doivent apprendre l'art de créer, cela va de soi; mais le marxisme-léninisme est une science que tous les révolutionnaires doivent étudier, et les écrivains et artistes ne font pas exception. Ils doivent étudier la société, c'est-à-dire ses différentes classes, leurs rapports et leurs conditions respectives, leur physionomie et leur psychologie. C'est seulement lorsque nous aurons tiré au clair toutes ces questions que notre littérature et notre art acquerront un riche contenu et auront une orientation juste.

Aujourd'hui, en guise d'introduction, je ne fais que soulever ces problèmes, sur lesquels, ainsi que sur certains autres qui s'y rapportent, j'espère que vous tous exposerez vos points de vue.

DISCOURS DE CONCLUSION

(23 mai 1942)

Camarades! Nous nous sommes réunis à trois reprises au cours de ce mois. En quête de la vérité, nous avons eu de vifs débats;

plusieurs dizaines de camarades — membres du Parti ou non — ont pris la parole, ils ont exposé largement les problèmes et leur ont donné une forme plus concrète. Je pense que l'ensemble du mouvement littéraire et artistique en tirera grand profit.

Lorsque nous discutons un problème, nous devons partir de la réalité et non de la définition. Ce serait une mauvaise méthode que de chercher dans les manuels la définition de la littérature et de l'art, puis de nous en servir pour déterminer l'orientation de l'actuel mouvement littéraire et artistique ou pour juger les opinions et les controverses d'aujourd'hui. Nous sommes des marxistes, et le marxisme nous enseigne que, pour aborder un problème, il faut partir non des définitions abstraites, mais des faits objectifs, et déterminer au moyen de l'analyse de ces faits notre orientation, notre politique, nos méthodes. C'est ce qu'il faut faire également dans nos présents débats sur le travail littéraire et artistique.

Quels sont donc les faits devant lesquels nous nous trouvons? Les voici: la Guerre de Résistance contre le Japon que la Chine mène depuis cinq ans; la guerre mondiale contre le fascisme; l'attitude hésitante des gros propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie dans la Guerre de Résistance et leur politique d'oppression impitoyable du peuple; le mouvement révolutionnaire dans la littérature et dans l'art depuis le Mouvement du 4 Mai — sa grande contribution à la révolution au cours des vingt-trois dernières années ainsi que ses nombreux défauts; les bases démocratiques antijaponaises de la VIII^{e} Armée de Route et de la Nouvelle IV^{e} Armée où un grand nombre d'écrivains et d'artistes s'intègrent à ces deux armées ainsi qu'aux ouvriers et aux paysans; la différence entre les conditions de travail et les tâches des écrivains et des artistes selon qu'ils vivent dans nos bases d'appui ou dans les régions contrôlées par le Kuomintang; les controverses soulevées dans le domaine de la littérature et de l'art à Yenan et dans les autres bases antijaponaises. Voilà des faits réels, indéniables. C'est à leur lumière que nous devons examiner nos problèmes.

Quel est alors le nœud de la question? Je pense que l'essentiel est de servir les masses et de savoir comment les servir. Si ces deux problèmes ne sont pas résolus, ou bien sont résolus d'une façon inadéquate, nos écrivains et nos artistes s'adapteront mal à leur milieu et à leurs tâches et se heurteront à toute une série de difficultés intérieures et extérieures. Dans mes conclusions, j'insisterai particulièrement sur ces deux problèmes, et j'en aborderai d'autres qui leur sont liés.

I

Premier problème: Qui notre littérature et notre art doivent-ils servir?

A vrai dire, ce problème a été depuis longtemps résolu par les marxistes, et en particulier par Lénine. Dès 1905, Lénine soulignait que notre art et notre littérature doivent "servir . . . les millions et les dizaines de millions de travailleurs"[1]. Pour nos camarades des bases antijaponaises qui travaillent dans les domaines littéraire et artistique, ce problème aurait dû, semble-t-il, être résolu depuis longtemps sans qu'il soit besoin de le soulever à nouveau. En réalité, il n'en est pas ainsi. De nombreux camarades n'ont pas encore trouvé de solution claire et précise. C'est pourquoi ils ne peuvent éviter que leur état d'esprit, leurs œuvres, leurs actes, leurs idées sur l'orientation de la littérature et de l'art ne passent plus ou moins à côté des besoins des masses, des besoins de la lutte pratique. Parmi les nombreux hommes de culture, écrivains, artistes et autres travailleurs littéraires et artistiques participant, aux côtés du Parti communiste, de la VIII^{e} Armée de Route et de la Nouvelle IV^{e} Armée, à la grande lutte pour la libération, certains peuvent être des arrivistes qui ne resteront pas avec nous; mais, dans leur immense majorité, ils se consacrent de toutes leurs forces à l'œuvre commune. Grâce aux efforts de ces camarades, nos réalisations dans les domaines de la littérature, du théâtre, de la musique et des beaux-arts sont considérables. Nombre d'entre eux se sont mis à l'œuvre après que la Guerre de Résistance eut éclaté; beaucoup d'autres ont commencé à travailler pour la révolution bien avant cette guerre, ont éprouvé mille peines et difficultés et ont influencé les masses par leur action et par leurs œuvres. Pourquoi n'en disons-nous pas moins que, même parmi ces camarades, tous n'ont pas encore trouvé de réponse nette et précise à la question: qui la littérature et l'art doivent-ils servir? Est-il possible qu'il y en ait encore qui soutiennent que la littérature et l'art révolutionnaires ne doivent pas servir les larges masses populaires mais les exploiteurs et les oppresseurs?

Bien entendu, il existe une littérature et un art au service des exploiteurs et des oppresseurs. La littérature et l'art faits pour les propriétaires fonciers, c'est la littérature féodale et l'art féodal. Tels furent la littérature et l'art de la classe dominante dans la période féodale de la Chine. Aujourd'hui encore, en Chine, leur influence reste forte. La littérature et l'art faits pour la bourgeoisie, c'est la littérature

et l'art bourgeois. Des gens comme Liang Chc-tsieou[2], que Lou Sin fustigea, ont pu professer que la littérature et l'art sont au-dessus des classes; en fait, ils prennent position pour la littérature et l'art bourgeois et contre la littérature et l'art prolétariens. Il est également une littérature et un art qui servent les impérialistes, et que représentent les œuvres de Tcheou Tsouo-jen, de Tchang Tse-ping[3] et de leurs semblables; c'est la littérature et l'art des traîtres à la patrie. Pour nous, la littérature et l'art ne s'adressent pas aux catégories de gens que nous venons de citer, mais au peuple. Nous avons déjà dit que la nouvelle culture chinoise, à l'étape actuelle, est la culture anti-impérialiste et antiféodale des larges masses populaires, placée sous la direction du prolétariat. A notre époque, ce qui est authentiquement populaire est nécessairement dirigé par le prolétariat. Ce qui est dirigé par la bourgeoisie ne peut appartenir aux masses populaires. Cela, bien entendu, est aussi vrai pour la littérature et l'art nouveaux, éléments de la culture nouvelle. Nous devons recueillir le riche héritage et maintenir les meilleures traditions de la littérature et de l'art chinois et étrangers, mais pour les mettre au service des masses populaires. Nous ne refusons nullement d'utiliser les formes littéraires et artistiques du passé: entre nos mains, refaçonnées et chargées d'un contenu nouveau, elles deviennent, elles aussi, propres à servir la révolution et le peuple.

Mais qui sont les masses populaires? Les masses populaires les plus larges — elles constituent plus de 90 pour cent de notre population — sont les ouvriers, les paysans, les soldats et la petite bourgeoisie urbaine. Aussi notre littérature et notre art sont-ils destinés, en premier lieu, aux ouvriers, la classe qui dirige la révolution; en second lieu, aux paysans, nos alliés les plus nombreux et les plus résolus dans la révolution; en troisième lieu, aux ouvriers et aux paysans armés, autrement dit à la VIII[e] Armée de Route, à la Nouvelle IV[e] Armée et aux autres détachements armés du peuple, qui sont les forces principales de la guerre révolutionnaire; en dernier lieu, aux travailleurs et aux intellectuels de la petite bourgeoisie urbaine, qui sont aussi nos alliés dans la révolution et sont susceptibles de collaborer longtemps avec nous. Ces quatre catégories représentent l'immense majorité du peuple chinois, ce sont les masses populaires les plus larges.

Notre littérature et notre art doivent donc s'adresser aux quatre catégories de personnes dont je viens de parler. Pour les servir, nous devons nous placer sur la position du prolétariat et non sur celle de la petite bourgeoisie. Les écrivains qui, à l'heure actuelle, se cramponnent à leur position individualiste, petite-bourgeoise, sont incapa-

bles de servir réellement les masses révolutionnaires des ouvriers, des paysans et des soldats, car ils s'intéressent surtout au petit nombre d'intellectuels petits-bourgeois. Et c'est là précisément la raison pour laquelle une partie de nos camarades ne peuvent pas résoudre, d'une manière correcte, le problème de savoir qui notre littérature et notre art doivent servir. Je ne parle pas du problème sur le plan théorique. Personne dans nos rangs ne considère, en théorie ou en paroles, que la masse des ouvriers, des paysans et des soldats a moins d'importance que les intellectuels petits-bourgeois. Je veux parler ici de la pratique, du comportement de ces camarades. Dans la pratique, dans leur comportement, n'accordent-ils pas davantage d'importance aux intellectuels petits-bourgeois qu'aux ouvriers, aux paysans et aux soldats? Je pense que si. Beaucoup de camarades s'attachent de préférence à étudier les intellectuels petits-bourgeois, à analyser leur psychologie et à les dépeindre, cherchant à excuser et à justifier leurs défauts; ils n'essaient pas de les amener, de concert avec eux, à se rapprocher des masses —ouvriers, paysans et soldats —, à participer à la lutte pratique qu'elles mènent, à les décrire et à les éduquer. Venus de la petite bourgeoisie et intellectuels eux-mêmes, beaucoup de nos camarades ne cherchent d'amis que parmi les intellectuels et n'ont d'attention que pour l'étude et la représentation de ces derniers. Si, pour les étudier et les dépeindre, ils se plaçaient sur la position du prolétariat, ils auraient raison de le faire. Mais il n'en est pas ainsi, du moins pas tout à fait. Ils se placent sur la position de la petite bourgeoisie et font de leurs œuvres un autoportrait du petit-bourgeois. On peut s'en convaincre à l'examen d'un assez grand nombre de leurs œuvres littéraires et artistiques. Dans bien des cas, ils montrent la plus grande sympathie pour les intellectuels d'origine petite-bourgeoise et même présentent avec bienveillance leurs défauts, qu'ils vont jusqu'à louer. Par contre, ces camarades ne se lient guère avec les ouvriers, les paysans et les soldats; ils ne les comprennent ni ne les étudient, ils n'ont parmi eux aucun ami intime et ne savent pas les représenter. S'ils essaient de les peindre, les habits sont bien d'un travailleur, mais le visage est celui d'un intellectuel petit-bourgeois. A certains égards, ils aiment eux aussi les ouvriers, les paysans et les soldats, ainsi que les cadres issus de leurs rangs; parfois, à d'autres égards, ils ne les aiment pas: ils n'aiment pas leurs sentiments et leurs manières, ni leur littérature et leur art encore en germe (tels que journaux muraux, peintures murales, chants folkloriques et contes populaires). Bien sûr, il arrive qu'ils aiment aussi ces choses-là, mais seulement à titre de curiosité ou pour en emprunter de quoi

orner leurs propres œuvres, ou même parce qu'ils trouvent en elles certains aspects arriérés qu'ils recherchent. Parfois, ils les dédaignent franchement pour se tourner vers ce qui vient de la petite bourgeoisie intellectuelle, voire de la bourgeoisie. Ils ont encore les pieds plantés dans le sol de la petite bourgeoisie intellectuelle, ou, pour m'exprimer dans un style plus relevé, l'intellectuel petit-bourgeois subsiste dans les replis secrets de leur âme. Ainsi donc, le problème de savoir à qui la littérature et l'art sont destinés n'est pas encore résolu pour eux ou bien ne l'est pas encore d'une manière précise. Ceci ne s'applique pas uniquement à ceux qui sont arrivés récemment à Yenan; même parmi ceux qui ont été au front, qui travaillent depuis quelques années déjà sur le territoire des bases d'appui, dans la VIII^e^ Armée de Route et dans la Nouvelle IV^e^ Armée, il y en a beaucoup pour qui ce problème n'est pas encore complètement résolu. Pour qu'il le soit, il faut du temps, huit à dix années au moins. Cependant, même si le délai doit être long, nous devons résoudre ce problème, lui donner une solution claire et définitive. Il faut que nos écrivains et nos artistes s'acquittent de cette tâche, il faut qu'ils abandonnent leur ancienne position et passent graduellement du côté du prolétariat, du côté des ouvriers, des paysans et des soldats en allant parmi eux, en se jetant au cœur de la lutte pratique, en étudiant le marxisme et la société. C'est seulement ainsi que nous aurons une littérature et un art qui puissent servir réellement les ouvriers, les paysans et les soldats, une littérature et un art authentiquement prolétariens.

Qui la littérature et l'art doivent-ils servir? C'est là une question fondamentale, une question de principe. Jusqu'ici, les controverses, divergences, antagonismes ou mésententes qui ont surgi entre certains camarades n'ont pas porté sur cette question fondamentale, de principe, mais sur des questions d'ordre plutôt secondaire, voire dénuées de tout caractère de principe. Sur la question de principe qui nous occupe, les contestants n'avaient guère de divergences, leur accord était au contraire presque complet; en effet, tous les camarades, dans une certaine mesure, avaient tendance à dédaigner les ouvriers, les paysans et les soldats et à rester à l'écart des masses. Je dis "dans une certaine mesure", car, d'une manière générale, s'ils dédaignaient les ouvriers, les paysans et les soldats, s'ils restaient à l'écart des masses, ce n'était pas de la même façon que le Kuomintang. Mais, quoi qu'il en soit, cette tendance existe. Et tant que cette question fondamentale ne sera pas résolue, beaucoup d'autres seront difficiles à résoudre. Prenons, par exemple, le sectarisme dans les milieux littéraires et artis-

tiques. C'est également là une question de principe. Or, on ne peut éliminer le sectarisme que si on lance et si on applique consciencieusement, là aussi, les mots d'ordre appelant à travailler pour les ouvriers et les paysans, pour la VIII^e^ Armée de Route et la Nouvelle IV^e^ Armée, à aller aux masses. Il n'y a absolument pas d'autre moyen d'en finir avec lui. Lou Sin a dit:

> La condition indispensable à l'existence d'un front uni, c'est d'avoir un but commun. . . . Notre absence d'unité montre que nous n'avons pas su nous assigner un but commun; en effet, il en est parmi nous qui ne travaillent que pour des groupes restreints, voire, au fond, seulement pour leur intérêt personnel. Si notre objectif à tous est de servir les masses ouvrières et paysannes, il ne fait aucun doute que nous aurons un front uni[4].

Ce problème se posait alors à Changhaï, il se pose aussi actuellement à Tchongking. Mais, dans ces endroits, il est très difficile de le résoudre complètement, car les gouvernants y oppriment les écrivains et les artistes révolutionnaires et les privent de la liberté d'aller parmi les masses d'ouvriers, de paysans et de soldats. La situation est toute différente ici. Nous encourageons les efforts des écrivains et des artistes révolutionnaires pour resserrer leurs liens avec les ouvriers, les paysans et les soldats, nous leur assurons l'entière liberté d'aller aux masses, de créer une littérature et un art authentiquement révolutionnaires. C'est pourquoi, chez nous, ce problème est près d'être résolu. Mais que cette solution soit proche ne signifie pas qu'elle soit entièrement et définitivement acquise, et si nous parlons de la nécessité d'étudier le marxisme et la société, c'est justement pour arriver à une solution entière et définitive de ce problème. Par marxisme, nous entendons un marxisme vivant qui exerce un rôle effectif dans la vie et la lutte des masses, et non un marxisme purement verbal. Passez du marxisme en paroles à un marxisme de la vie réelle, et il n'y aura plus de place pour le sectarisme; il sera alors possible non seulement d'en finir avec le sectarisme, mais aussi de résoudre les nombreux autres problèmes qui se posent à nous.

II

Le problème: qui servir? étant résolu, nous abordons maintenant le problème: comment servir? Ou, comme le posent nos camarades,

devons-nous consacrer nos efforts à élever le niveau de la littérature et de l'art ou bien à les populariser?

Dans le passé, des camarades ont sous-estimé ou négligé dans une certaine mesure, et parfois dans une mesure importante, la popularisation de la littérature et de l'art; ils attachaient une importance excessive à l'élévation de leur niveau. Ce niveau doit être élevé; on a raison d'insister là-dessus, mais on a tort de le faire d'une manière unilatérale, exclusive, jusqu'à l'exagération. Nous retrouvons ici les effets de cette absence d'une solution claire et complète au problème du public auquel sont destinés la littérature et l'art. Comme ces camarades n'ont pas tiré ce problème au clair, ils manquent d'un bon critère pour juger ce qu'ils appellent "populariser" et "élever le niveau" et, à plus forte raison, ils ne peuvent trouver le juste rapport entre l'un et l'autre. Dès lors que notre littérature et notre art sont essentiellement destinés aux ouvriers, aux paysans et aux soldats, les populariser signifie les rendre populaires parmi eux, en élever le niveau signifie partir du niveau des ouvriers, des paysans et des soldats pour l'élever. Que devons-nous populariser parmi eux? Ce qui répond aux besoins et au goût de la classe féodale des propriétaires fonciers? Ou bien de la bourgeoisie? Ou encore des intellectuels petits-bourgeois? Non, rien de tout cela. Nous devons populariser seulement ce dont ont besoin les ouvriers, les paysans et les soldats et qu'ils sont prêts à accueillir. C'est pourquoi, avant d'entreprendre la tâche d'éduquer les ouvriers, les paysans et les soldats, il nous faut apprendre auprès d'eux. Cela est particulièrement vrai quand on parle d'élever le niveau. Pour élever une chose, il faut la prendre au niveau où elle se trouve. Un seau d'eau, par exemple, n'est-ce pas sur le sol qu'on le prend pour le soulever? Serait-ce en l'air par hasard? D'où devons-nous donc partir pour élever le niveau de la littérature et de l'art? Du niveau de la classe féodale? Ou de celui de la bourgeoisie? Ou de celui des intellectuels petits-bourgeois? Non, d'aucun de ces niveaux. Nous ne pouvons élever le niveau de la littérature et de l'art qu'en partant de celui des ouvriers, des paysans et des soldats eux-mêmes. Cela ne signifie pas non plus que nous devions élever le niveau des ouvriers, des paysans et des soldats à la "hauteur" de celui de la classe féodale, de la bourgeoisie ou des intellectuels petits-bourgeois; cela signifie qu'il nous faut élever le niveau de la littérature et de l'art en suivant le propre mouvement ascendant des ouvriers, des paysans et des soldats, le mouvement ascendant du prolétariat. Ici encore s'impose la tâche de nous mettre à l'école des ouvriers, des paysans et des

soldats. C'est seulement en partant d'eux que nous arriverons à comprendre comme il faut ce qu'est la popularisation de la littérature et de l'art et l'élévation de leur niveau et que nous trouverons le juste rapport entre l'une et l'autre.

Quelle est en dernière analyse la source de tous les genres littéraires et artistiques? En tant que formes idéologiques, les œuvres littéraires et les œuvres d'art sont le produit du reflet, dans le cerveau de l'homme, d'une vie sociale donnée. La littérature et l'art révolutionnaires sont donc le produit du reflet de la vie du peuple dans le cerveau de l'écrivain ou de l'artiste révolutionnaire. La vie du peuple est en elle-même une mine de matériaux pour la littérature et l'art, matériaux à l'état naturel, non travaillés, mais qui sont en revanche ce qu'il y a de plus vivant, de plus riche, d'essentiel. Dans ce sens, elle fait pâlir n'importe quelle littérature, n'importe quel art, dont elle est d'ailleurs la source unique, inépuisable. Source unique, car c'est la seule possible; il ne peut y en avoir d'autre. Certains diront: Et la littérature et l'art dans les livres et les œuvres des temps anciens et des pays étrangers? Ne sont-ils pas des sources aussi? A vrai dire, les œuvres du passé ne sont pas des sources, mais des cours d'eau; elles ont été créées avec les matériaux que les auteurs anciens ou étrangers ont puisés dans la vie du peuple de leur temps et de leur pays. Nous devons recueillir tout ce qu'il y a de bon dans l'héritage littéraire et artistique légué par le passé, assimiler d'un esprit critique ce qu'il contient d'utile et nous en servir comme d'un exemple, lorsque nous créons des œuvres en empruntant à la vie du peuple de notre temps et de notre pays les matériaux nécessaires. Entre avoir et ne pas avoir un tel exemple, il y a une différence: la différence qui fait que l'œuvre est élégante ou brute, raffinée ou grossière, supérieure ou inférieure et que l'exécution en est aisée ou laborieuse. C'est pourquoi nous ne devons pas rejeter l'héritage des anciens et des étrangers ni refuser de considérer leurs œuvres comme des exemples, fussent-elles féodales ou bourgeoises. Mais accepter cet héritage et y puiser des exemples ne doit jamais suppléer à notre propre activité de création, que rien ne peut remplacer. Transposer et imiter sans aucun esprit critique les œuvres anciennes et étrangères, c'est, en littérature et en art, tomber dans le dogmatisme le plus stérile et le plus nuisible. Les écrivains et artistes révolutionnaires chinois, les écrivains et artistes qui promettent doivent aller parmi les masses; ils doivent se mêler pendant une longue période, sans réserve et de tout cœur, à la masse des ouvriers, des paysans et des soldats, passer par le creuset du combat,

aller à la source unique, prodigieusement riche et abondante, de tout travail créateur, pour observer, comprendre, étudier et analyser toutes sortes de gens, toutes les classes, toutes les masses, toutes les formes palpitantes de la vie et de la lutte, tous les matériaux bruts nécessaires à la littérature et à l'art. C'est seulement ensuite qu'ils pourront se mettre à créer. Si vous n'agissez pas ainsi, votre travail sera sans objet, vous appartiendrez à ce genre d'écrivains ou d'artistes qui ne le sont que de nom et dont Lou Sin, dans son testament, recommandait vivement à son fils de ne jamais suivre l'exemple[5].

Bien que la vie sociale des hommes soit la seule source de la littérature et de l'art, et qu'elle les dépasse infiniment par la richesse vivante de son contenu, le peuple ne s'en contente pas et veut de la littérature et de l'art. Pourquoi? Parce que, si la vie comme la littérature et l'art sont beaux, la vie reflétée dans les œuvres littéraires et artistiques peut et doit toutefois être plus relevée, plus intense, plus condensée, plus typique, plus proche de l'idéal et, partant, d'un caractère plus universel que la réalité quotidienne. Puisant leurs éléments dans la vie réelle, la littérature et l'art révolutionnaires doivent créer les figures les plus variées et aider les masses à faire avancer l'histoire. Prenons un exemple. Les uns souffrent de la faim et du froid, sont victimes de l'oppression, les autres exploitent et oppriment l'homme; le fait existe partout et semble bien banal. Mais les écrivains et les artistes ont le pouvoir de condenser ces faits quotidiens, d'exprimer sous une forme typique les contradictions et les luttes qu'ils recèlent et de créer ainsi des œuvres capables d'éveiller les masses populaires, de les exalter, de les appeler à s'unir et à lutter pour changer les conditions dans lesquelles elles vivent. Sans une telle littérature, un tel art, ces tâches ne pourraient être accomplies, ou ne pourraient l'être avec autant d'efficacité et de rapidité.

Que signifie populariser et que signifie élever le niveau en littérature et en art? Quel rapport y a-t-il entre ces deux tâches? Les œuvres de vulgarisation sont plus simples, plus faciles à comprendre, et c'est pourquoi elles sont plus aisément et plus rapidement assimilées par les larges masses populaires d'aujourd'hui. Les œuvres d'un niveau élevé demandent une exécution plus soignée, aussi sont-elles plus difficiles à produire, et, à l'heure actuelle, elles se répandent généralement avec plus de difficulté, avec plus de lenteur parmi les masses populaires. Voici le problème devant lequel se trouvent à présent les ouvriers, les paysans et les soldats: Ils sont engagés dans une lutte farouche et sanglante contre l'ennemi et, illettrés et sans

culture pour avoir été soumis à la longue domination de la classe féodale et de la bourgeoisie, ils ont grand besoin que se développe un vaste mouvement d'initiation culturelle; ils réclament avec insistance la culture et l'instruction, les œuvres littéraires et artistiques qui répondent à leurs besoins immédiats et qu'ils pourraient s'assimiler sans difficulté, de sorte que leur enthousiasme au combat en soit exalté, leur foi dans la victoire affermie et leur solidarité renforcée dans l'intérêt de la lutte unanime contre l'ennemi. Ce qu'il faut d'abord faire pour eux n'est pas d'"ajouter des fleurs à un brocart", mais d'"offrir du charbon par temps de neige". C'est pourquoi, dans les conditions actuelles, la popularisation est la tâche la plus urgente. La sous-estimer ou la négliger serait une erreur.

Toutefois, on ne peut séparer de façon absolue le travail de popularisation de celui de l'élévation du niveau. Il est maintenant possible de populariser certaines œuvres de qualité supérieure; du reste, le niveau culturel des masses s'élève constamment. Si dans notre travail de popularisation nous nous en tenions toujours au même niveau, si nous fournissions mois après mois, année après année, la même marchandise, si nous donnions toujours "Le Petit Bouvier"[6] ou faisions toujours lire les mêmes mots: "homme, main, bouche, couteau, bœuf, mouton"[7], quelle différence y aurait-il encore entre éducateur et éduqué? Ce serait bonnet blanc et blanc bonnet. Quel sens pourrait bien avoir une popularisation pareille? Le peuple demande d'abord que les œuvres soient populaires, puis que leur niveau s'élève aussitôt, qu'il s'élève de mois en mois et d'année en année. De même que populariser signifie rendre accessible pour le peuple, élever le niveau signifie ici l'élever pour le peuple. C'est une élévation de niveau qui ne part pas du vide et ne s'effectue pas entre quatre murs, c'est une élévation de niveau fondée sur la popularisation. Elle est déterminée par la popularisation en même temps qu'elle la guide. En Chine, la révolution et la culture révolutionnaire ont un développement inégal et ne s'étendent que progressivement. Alors qu'en tel endroit on a popularisé la littérature et l'art et même, sur cette base, élevé leur niveau, en tel autre on n'a pas encore commencé à les populariser. Ainsi, l'expérience positive que nous avons acquise dans un endroit en nous fondant sur la popularisation de la littérature et de l'art pour en élever le niveau peut être mise à profit dans d'autres endroits, afin d'y guider notre travail et de nous épargner bien des détours et des erreurs. Sur le plan international, l'expérience positive acquise par l'étranger, et en premier lieu par l'Union soviétique, peut égale-

ment nous servir de guide. Ainsi donc, pour nous, la popularisation est à la base de l'élévation du niveau qui, à son tour, guide la popularisation. C'est pourquoi la popularisation, au sens où nous l'entendons, loin de nuire à l'élévation du niveau, fournit une base à ce travail, que nous faisons actuellement dans un cadre limité, et crée aussi les conditions nécessaires pour la poursuite du même travail dans un cadre beaucoup plus vaste à l'avenir.

Outre l'élévation du niveau de nos œuvres répondant directement aux besoins des masses, il en existe une autre, qui répond à leurs besoins d'une manière indirecte: c'est l'élévation de ce niveau exigée par les cadres. Les cadres sont les éléments avancés des masses et ils ont reçu en général davantage d'instruction; il leur faut une littérature et un art d'un niveau plus élevé, et ce serait une erreur de ne pas tenir compte de ce besoin. Ce que vous faites pour les cadres, vous le faites intégralement pour les masses, car on ne peut éduquer les masses et les guider que par l'intermédiaire des cadres. Si nous nous détournons de ce but, si ce que nous donnons aux cadres ne peut les aider à éduquer les masses et à les guider, nos efforts pour élever le niveau littéraire et artistique n'auront plus d'objet et s'écarteront de notre principe fondamental, qui est de servir les masses populaires.

En résumé, les matériaux bruts de la littérature et de l'art, contenus dans la vie du peuple, deviennent, par le travail créateur des écrivains et des artistes révolutionnaires, la littérature et l'art qui, en tant que formes idéologiques, servent les masses populaires. Il s'agit, d'une part, d'une littérature et d'un art d'un niveau élevé, qui se sont développés sur la base d'une littérature et d'un art d'un niveau élémentaire et sont nécessaires à la partie des masses dont le niveau s'est élevé ou, plus immédiatement, aux cadres travaillant au sein de celles-ci; d'autre part, il s'agit d'une littérature et d'un art d'un niveau élémentaire qui, à l'inverse, sont produits sous la direction de la littérature et de l'art de niveau élevé et répondent en général aux premiers besoins de la grande majorité des masses d'aujourd'hui. Qu'ils soient d'un niveau élevé ou d'un niveau élémentaire, notre littérature et notre art servent au même titre la grande masse du peuple, au premier chef les ouvriers, les paysans et les soldats; ils sont créés pour eux et utilisés par eux.

Ayant résolu le problème du rapport entre la popularisation de la littérature et de l'art et l'élévation de leur niveau, nous allons pouvoir résoudre également le problème des rapports entre spécialistes et vulgarisateurs. Nos spécialistes doivent travailler non seulement

pour les cadres, mais aussi et surtout pour les masses. Nos spécialistes en littérature doivent s'intéresser aux journaux muraux rédigés par les masses ainsi qu'aux reportages provenant de l'armée et des régions rurales; nos spécialistes de la scène doivent s'intéresser aux petites troupes théâtrales de l'armée et des régions rurales; nos spécialistes de la musique doivent s'intéresser aux chansons créées par les masses, et nos spécialistes des beaux-arts, à l'art populaire. Tous ces camarades doivent se lier étroitement avec les camarades qui travaillent parmi les masses à la popularisation de la littérature et de l'art; tout en les aidant et en les guidant, ils doivent s'instruire auprès d'eux, se nourrir, par leur intermédiaire, de la sève qui monte des masses, pour y puiser vigueur et enrichissement, afin que leur spécialité ne devienne pas un "château dans les nuages", éloigné des masses et de la réalité, dépourvu de contenu et de vie. Nous devons avoir de la considération pour nos spécialistes, ils sont très précieux pour notre cause. Toutefois, nous devons leur dire qu'un écrivain ou artiste révolutionnaire ne peut donner un sens à son travail que s'il est lié aux masses, s'il reflète leur vie, s'il est leur porte-parole fidèle. C'est seulement en étant le représentant des masses qu'il peut les éduquer, c'est seulement en se faisant leur élève qu'il peut devenir leur maître. S'il se prend pour un seigneur vis-à-vis des masses, s'il se pose en aristocrate trônant au-dessus de la "plèbe", alors, si grand que soit son talent, il ne sera d'aucune utilité pour les masses et son travail sera sans avenir.

Notre attitude n'est-elle pas utilitariste? Les matérialistes ne sont pas contre l'utilitarisme en général, ils sont contre l'utilitarisme des classes féodale, bourgeoise et petite-bourgeoise, contre ces hypocrites qui se disent ennemis de l'utilitarisme mais pratiquent en réalité l'utilitarisme le plus égoïste et le plus myope. En ce monde, il n'y a pas de considérations non utilitaristes; dans la société de classes, ce qui n'est pas l'utilitarisme d'une classe est celui d'une autre. Nous sommes des utilitaristes révolutionnaires, prolétariens, nous partons de l'unité des intérêts présents et futurs des masses les plus larges constituant plus de 90 pour cent de notre population; nous sommes donc des utilitaristes révolutionnaires qui nous assignons les objectifs les plus larges et pour l'avenir le plus lointain, et non des utilitaristes étroits qui ne voient que le particulier et l'immédiat. Si une œuvre ne plaît qu'à un public restreint et n'est pas utile ou même nuit à la majorité du peuple et si cependant, dans un but utilitaire personnel ou au profit d'un cercle étroit, on l'impose sur le marché,

on fait de la propagande pour elle parmi les masses et qu'après cela on accuse encore les masses d'utilitarisme, non seulement on insulte les masses, mais encore on montre que l'on se connaît fort mal soi-même. Une chose n'est bonne que si elle est réellement utile aux masses. Votre œuvre fût-elle aussi belle que "La Neige printanière", si elle n'est goûtée pour le moment que par le petit nombre, si les masses continuent à chanter "Le Chant des rustres"[8] et que, sans essayer d'élever leur niveau, vous vous contentiez de les vitupérer, toutes vos récriminations seront vaines. A l'heure actuelle, notre tâche est d'associer "La Neige printanière" au "Chant des rustres", d'unir l'élévation du niveau à la popularisation. Sinon, l'art le plus sublime, de quelque grand maître que ce soit, n'est en fin de compte que de l'utilitarisme du genre le plus étroit. Et vous avez beau affirmer que votre art est "pur et sublime", c'est vous seul qui le dites, mais les masses ne vous approuvent pas.

Une fois résolu le problème de notre orientation fondamentale, à savoir qu'il faut servir les ouvriers, les paysans et les soldats et comment il faut les servir, d'autres problèmes se trouvent résolus du même coup, par exemple, celui de savoir s'il faut peindre la lumière ou les ténèbres, et celui de l'union des écrivains et des artistes. Si nous nous sommes mis d'accord sur cette orientation fondamentale, nos écrivains et nos artistes, nos écoles et nos publications de littérature et d'art, nos organisations dans ces domaines et toute notre activité littéraire et artistique doivent s'y conformer. S'en écarter serait une erreur. Et tout ce qui ne correspond pas à cette orientation doit être corrigé comme il faut.

III

Ayant établi que notre littérature et notre art doivent servir la grande masse du peuple, nous pouvons maintenant passer à un problème concernant les relations à l'intérieur du Parti, celui des relations entre le travail du Parti dans le domaine de la littérature et de l'art et l'ensemble de son travail, ainsi qu'à un problème concernant les relations extérieures du Parti, celui des relations entre le travail du Parti dans le domaine de la littérature et de l'art et le travail des non-communistes dans le même domaine, c'est-à-dire au problème du front uni des écrivains et des artistes.

Commençons par le premier problème. Dans le monde d'aujourd'hui, toute culture, toute littérature et tout art appartiennent à une

classe déterminée et relèvent d'une ligne politique définie. Il n'existe pas, dans la réalité, d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle. La littérature et l'art prolétariens font partie de l'ensemble de la cause révolutionnaire du prolétariat; ils sont, comme disait Lénine, "une petite roue et une petite vis" du mécanisme général de la révolution[9]. Aussi le travail littéraire et artistique occupe-t-il dans l'ensemble de l'activité révolutionnaire du Parti une position fixée et bien définie; il est subordonné à la tâche révolutionnaire assignée par le Parti pour une période donnée de la révolution. S'opposer à cette subordination, c'est glisser inévitablement vers le dualisme ou le pluralisme, ce qui en substance aboutirait à ce que voulait Trotski: "une politique marxiste et un art bourgeois". Nous ne sommes pas d'accord avec ceux qui donnent à la littérature et à l'art une importance tellement exagérée que c'en est une erreur, mais nous ne sommes pas d'accord, non plus, avec ceux qui sous-estiment leur importance. La littérature et l'art sont subordonnés à la politique, mais ils exercent, à leur tour, une grande influence sur elle. La littérature et l'art révolutionnaires font partie de l'ensemble de la cause de la révolution, dont ils constituent une petite roue et une petite vis. Certes, au point de vue de la portée, de l'urgence et de l'ordre de priorité, ils le cèdent à d'autres parties encore plus importantes, mais ils n'en sont pas moins une petite roue, une petite vis du mécanisme général, une partie indispensable à l'ensemble de la cause de la révolution. La révolution ne peut progresser et triompher sans la littérature et sans l'art, fussent-ils parmi les plus simples, parmi les plus élémentaires. Ne pas voir cela serait une erreur. D'autre part, lorsque nous parlons de la subordination de la littérature et de l'art à la politique, il s'agit d'une politique de classe, d'une politique de masse, et non de la politique d'un petit nombre de ceux qu'on appelle hommes politiques. Qu'elle soit révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, la politique est toujours la lutte d'une classe contre une autre, et non l'action d'un petit nombre d'individus. La lutte révolutionnaire sur les fronts de l'idéologie et de l'art doit être subordonnée à la lutte politique, car les besoins de la classe et des masses ne peuvent trouver leur expression concentrée que par l'intermédiaire de la politique. Les hommes politiques révolutionnaires, les spécialistes de la politique qui possèdent la science ou l'art de la politique révolutionnaire ne sont en réalité que les guides de ces millions et millions d'autres hommes politiques que sont les masses et dont ils ont pour tâche de rassembler et de cristalliser les

idées, afin de les retourner ensuite aux masses pour que celles-ci s'en saisissent et les mettent en pratique; ils ne sont donc point de ces "hommes politiques" du type aristocratique qui, enfermés dans leur cabinet, échafaudent de vains projets, se prennent pour de grands esprits et se font leur propre publicité: "Ici, la seule maison sérieuse! Ne pas confondre avec les autres!" C'est en cela que consiste la différence de principe entre les hommes politiques du prolétariat et les politiciens de la bourgeoisie décadente. Et c'est précisément pour cela que l'unité peut être totale entre le caractère politique de nos œuvres littéraires et artistiques et leur vérité. Ce serait une faute que de méconnaître ce point et de déprécier la politique prolétarienne et les hommes politiques du prolétariat.

Passons maintenant au problème du front uni dans la littérature et l'art. Etant donné que la littérature et l'art sont subordonnés à la politique et que la question première, fondamentale, de la politique chinoise d'aujourd'hui est la résistance au Japon, les camarades du Parti qui travaillent dans le domaine de la littérature et de l'art ont en premier lieu le devoir de s'unir, sur cette base, avec tous les écrivains et artistes non communistes (depuis les écrivains et artistes de la petite bourgeoisie, sympathisants du Parti, jusqu'aux écrivains et artistes de la bourgeoisie et de la classe des propriétaires fonciers qui sont pour la résistance au Japon). En second lieu, nous devons nous unir avec eux sur la base de la démocratie; mais, sur ce point, une partie des écrivains et artistes qui sont pour la résistance au Japon ne sont pas d'accord avec nous, le cadre de cette union sera donc inévitablement un peu plus restreint. En troisième lieu, enfin, nous devons rechercher l'unité avec eux sur les questions qui intéressent spécialement les milieux littéraires et artistiques: les questions de méthode et de style. Nous sommes pour le réalisme socialiste; or, là encore, une partie des écrivains et artistes ne sont pas d'accord avec nous, c'est pourquoi le cadre de cette union sera encore plus restreint. Il y aura donc unité sur telle question, lutte et critique à propos de telle autre. Bien qu'il s'agisse d'autant de questions particulières, elles sont liées entre elles, et c'est pourquoi, même dans celles qui favorisent l'union — comme, par exemple, la question de la résistance au Japon — il y a encore lutte et critique. Au sein d'un front uni, l'union sans la lutte ou la lutte sans l'union, comme dans le capitulationnisme et le suivisme de droite ou l'exclusivisme et le sectarisme "de gauche" pratiqués autrefois par certains camarades, sont des lignes politiques également erronées. Cela est vrai aussi bien en politique qu'en littérature et en art.

Parmi les différentes forces qui, en Chine, forment le front uni en littérature et en art, les écrivains et les artistes petits-bourgeois occupent une place importante. Leur pensée comme leurs œuvres présentent bien des défauts, mais dans une certaine mesure ils sont pour la révolution, se rapprochent du peuple travailleur. C'est donc une tâche particulièrement importante que de les aider à surmonter leurs défauts, de les rallier au front qui sert le peuple travailleur.

IV

L'un des principaux moyens de lutte sur le front de la littérature et de l'art est la critique littéraire et artistique. Elle doit être développée. Jusqu'ici, le travail dans ce domaine a été fort insuffisant, comme l'ont signalé à juste titre nos camarades. La critique littéraire et artistique représente un problème complexe qui requiert beaucoup de recherches spéciales. Je n'insisterai ici que sur une question fondamentale, celle des critères; et, par ailleurs, j'exposerai brièvement mon opinion sur certaines questions particulières que des camarades ont soulevées, ainsi que sur certaines vues erronées.

La critique littéraire et artistique comporte deux critères: l'un politique, l'autre artistique. Selon le critère politique, est bon tout ce qui favorise la Résistance et l'union, tout ce qui exhorte les masses à la concorde et à l'unité des volontés, tout ce qui s'oppose à la régression et contribue au progrès; est mauvais, par contre, tout ce qui nuit à la Résistance et à l'union, tout ce qui sème la discorde et la division au sein des masses, tout ce qui s'oppose au progrès et nous ramène en arrière. Mais sur quoi devons-nous nous baser, en dernière analyse, pour discerner le bon du mauvais, sur les intentions (les désirs subjectifs) ou sur les résultats (la pratique sociale)? Les idéalistes mettent l'accent sur les intentions et ignorent les résultats; les partisans du matérialisme mécaniste mettent l'accent sur les résultats et ignorent les intentions. En opposition avec les uns comme avec les autres, nous considérons, à la lumière du matérialisme dialectique, les intentions et les résultats dans leur unité. L'intention de servir les masses est inséparable du résultat qui est d'obtenir l'approbation des masses; il faut qu'il y ait unité entre les deux. Est mauvais ce qui part d'intentions inspirées par l'intérêt personnel ou par celui d'un groupe restreint; est mauvais également ce qui est inspiré par l'intérêt des masses, mais n'aboutit pas à des résultats approuvés par les masses, utiles aux masses. Pour juger des désirs subjectifs d'un auteur, c'est-à-dire pour juger si

l'auteur est guidé par des intentions justes et bonnes, nous ne devons pas nous référer à ses déclarations, mais à l'effet de ses actes (principalement de ses œuvres) sur les masses de la société. La pratique sociale et ses résultats sont le critère permettant de contrôler les désirs subjectifs ou les intentions. Notre critique littéraire et artistique doit être étrangère au sectarisme, et, dans les limites du principe général de l'union pour la Résistance, nous devons admettre l'existence d'œuvres littéraires et artistiques reflétant les vues politiques les plus variées. Mais en même temps notre critique doit rester inébranlable sur les positions de principe; il faut soumettre à une critique sévère et condamner toutes les œuvres littéraires et artistiques contenant des vues antinationales, antiscientifiques, antipopulaires, anticommunistes, car, tant par les intentions que par les résultats, ces œuvres, si l'on peut les appeler ainsi, sabotent l'union pour la Résistance. Selon le critère artistique, tout ce qui est à un niveau artistique relativement élevé est bon ou relativement bon; tout ce qui est à un niveau artistique relativement bas est mauvais ou relativement mauvais. Bien entendu, ici également, il faut tenir compte de l'effet produit par l'œuvre sur la société. Il n'y a guère d'écrivain ou d'artiste qui ne trouve belles ses propres œuvres, et notre critique doit permettre la libre compétition des œuvres d'art les plus variées; mais il est indispensable de les soumettre à une critique juste selon les critères scientifiques de l'art, de façon qu'un art situé à un niveau relativement bas s'améliore progressivement et atteigne un niveau relativement élevé, et qu'un art qui ne répond pas aux exigences de la lutte des larges masses finisse par les satisfaire.

Il existe donc deux critères — l'un politique, l'autre artistique; quel est le rapport entre eux? Il est impossible de mettre le signe égal entre la politique et l'art, de même qu'entre une conception générale du monde et les méthodes de la création et de la critique artistiques. Nous nions l'existence non seulement d'un critère politique abstrait et immuable, mais aussi d'un critère artistique abstrait et immuable; chaque classe, dans chaque société de classes, possède son critère propre, aussi bien politique qu'artistique. Néanmoins, n'importe quelle classe, dans n'importe quelle société de classes, met le critère politique à la première place et le critère artistique à la seconde. La bourgeoisie rejette toujours les œuvres littéraires et artistiques du prolétariat, quelles que soient leurs qualités artistiques. De son côté, le prolétariat doit déterminer son attitude à l'égard d'une œuvre littéraire ou artistique du passé, avant tout d'après la position prise dans cette œuvre vis-à-vis du peuple, et selon que celle-ci a eu ou non, dans l'histoire, une signification

progressiste. Certaines productions, foncièrement réactionnaires sur le plan politique, peuvent présenter en même temps quelque valeur artistique. Plus une œuvre au contenu réactionnaire a de valeur artistique, plus elle est nocive pour le peuple, et plus elle est à rejeter. Le trait commun à la littérature et à l'art de toutes les classes exploiteuses sur leur déclin, c'est la contradiction entre le contenu politique réactionnaire et la forme artistique des œuvres. Quant à nous, nous exigeons l'unité de la politique et de l'art, l'unité du contenu et de la forme, l'unité d'un contenu politique révolutionnaire et d'une forme artistique aussi parfaite que possible. Les œuvres qui manquent de valeur artistique, quelque avancées qu'elles soient au point de vue politique, restent inefficaces. C'est pourquoi nous sommes à la fois contre les œuvres d'art exprimant des vues politiques erronées et contre la tendance à produire des œuvres au "style de slogan et d'affiche", où les vues politiques sont justes mais qui manquent de force d'expression artistique. Nous devons, en littérature et en art, mener la lutte sur deux fronts.

L'une ou l'autre de ces tendances se retrouve chez bon nombre de nos camarades. Beaucoup sont enclins à négliger l'aspect artistique des œuvres, ils doivent donc veiller à élever le niveau de leur art. J'estime toutefois qu'à l'heure actuelle c'est encore l'aspect politique qui pose le problème le plus grave. Certains camarades manquent de connaissances politiques élémentaires, si bien qu'ils ont toutes sortes d'idées confuses. Permettez-moi de citer quelques exemples pris à Yenan.

La "théorie de la nature humaine". Existe-t-il une nature humaine? Bien sûr que oui, mais seulement une nature humaine concrète et non une nature humaine abstraite. Dans la société de classes, il n'existe de nature humaine que revêtue d'un caractère de classe et il n'y a pas de nature humaine étrangère aux classes. Nous sommes pour la nature humaine prolétarienne, de la grande masse du peuple, alors que les propriétaires fonciers et la bourgeoisie sont pour la nature humaine des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie; seulement ils ne le disent pas et la présentent comme la seule nature humaine qui soit. La nature humaine dont certains intellectuels petits-bourgeois font l'éloge est, elle aussi, isolée des masses populaires ou même antipopulaire. Ce qu'ils appellent nature humaine n'est rien d'autre, au fond, que l'individualisme bourgeois; c'est pourquoi, à leurs yeux, la nature humaine prolétarienne est incompatible avec la nature humaine dont ils parlent. Voilà comment se présente cette "théorie de la nature

humaine" sur laquelle d'aucuns, à Yenan, prétendent fonder la "théorie" de la littérature et de l'art qu'ils défendent. C'est un point de vue tout à fait faux.

"Le point de départ fondamental de la littérature et de l'art, c'est l'amour, l'amour de l'humanité." On peut certes partir de l'amour, mais il y a un autre point de départ qui, lui, est fondamental. L'amour est un concept, un produit de la pratique objective. Or, ce n'est pas du tout des concepts que nous partons, mais de la pratique objective. L'amour du prolétariat chez nos écrivains et artistes venus des milieux intellectuels résulte de ce que la société leur a fait comprendre qu'un commun destin les lie au prolétariat. Notre haine contre l'impérialisme japonais vient de ce que celui-ci nous opprime. Il n'y a au monde ni amour sans cause, ni haine sans cause. Quant au prétendu "amour de l'humanité", jamais depuis que celle-ci s'est divisée en classes, il n'a existé d'amour aussi général. Toutes les classes dominantes du passé se sont complu à prêcher un tel amour et nombre de "sages" en ont fait autant, mais personne encore ne l'a réellement mis en pratique, car c'est chose impossible dans la société de classes. Un amour réel de l'humanité ne sera possible que lorsque les classes auront été supprimées dans le monde entier. Les classes ont divisé la société en groupes antagonistes, et c'est seulement après la suppression des classes qu'apparaîtra l'amour de l'humanité tout entière. Actuellement, un tel amour n'existe pas encore. Nous ne pouvons pas aimer nos ennemis, nous ne pouvons pas aimer les laideurs de la société. Notre but, c'est de les faire disparaître. C'est là du simple bon sens; se peut-il que certains de nos écrivains et artistes ne comprennent pas encore cela?

"Depuis toujours la littérature et l'art ont représenté la lumière et les ténèbres dans une proportion égale, juste moitié-moitié." Il y a beaucoup de confusion dans cette affirmation. Il n'est pas vrai que la littérature et l'art aient toujours procédé ainsi. De nombreux écrivains de la petite bourgeoisie n'ont jamais découvert la lumière; leurs œuvres n'ont fait que révéler les ténèbres, on les a appelées "littérature de dénonciation"; il y en a qui vont jusqu'à répandre purement et simplement le pessimisme, le dégoût de l'existence. Par contre, la littérature soviétique, dans la période de l'édification du socialisme, dépeint principalement la lumière. Bien sûr, elle montre aussi des insuffisances dans le travail, des types négatifs, mais uniquement dans le but de faire ressortir la lumière dans l'ensemble du tableau et pas dans la proportion "moitié-moitié". Les écrivains et les artistes bourgeois en période de réaction dépeignent les masses révolutionnaires comme des

émeutiers et se présentent eux-mêmes comme des saints; c'est intervertir la lumière et les ténèbres. Seuls les écrivains et les artistes vraiment révolutionnaires sont capables de résoudre correctement le problème de savoir ce qu'il faut exalter et ce qu'il faut dénoncer. Dénoncer toutes les forces ténébreuses qui nuisent aux masses populaires, exalter toutes les luttes révolutionnaires des masses populaires, telle est la tâche fondamentale des écrivains et des artistes révolutionnaires.

"De tout temps, la tâche de la littérature et de l'art a été de dénoncer." Cette assertion, tout comme la précédente, témoigne d'un manque de connaissances dans les sciences historiques. Il a été dit plus haut que la littérature et l'art ne se bornaient nullement à dénoncer. Pour les écrivains et les artistes révolutionnaires, seuls sont à dénoncer les agresseurs, les exploiteurs, les oppresseurs et leur influence néfaste sur le peuple, mais en aucun cas les masses populaires elles-mêmes. Celles-ci ne sont pas non plus sans défauts, mais ces défauts doivent être corrigés par la critique et l'autocritique au sein du peuple, lesquelles constituent, du reste, l'une des tâches les plus importantes de la littérature et de l'art. Mais on ne peut nullement parler, en l'espèce, de "dénoncer le peuple". Le peuple, il s'agit essentiellement de l'éduquer, d'élever son niveau. Seuls les écrivains et les artistes contre-révolutionnaires dépeignent le peuple comme "stupide de nature" et représentent les masses révolutionnaires comme des "émeutiers tyranniques".

"Nous sommes encore, affirme-t-on, à l'époque du pamphlet, et nous avons encore besoin du style de Lou Sin." Vivant sous la domination des forces ténébreuses et privé de la liberté de parole, Lou Sin avait tout à fait raison de se servir, comme arme de combat, de l'essai plein d'une froide ironie et d'une satire acérée. Nous aussi, nous devons tourner impitoyablement en dérision le fascisme, les réactionnaires chinois et tout ce qui porte tort au peuple, mais dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et dans les bases antijaponaises derrière les lignes ennemies, où les écrivains et artistes révolutionnaires jouissent de toutes les libertés démocratiques, où celles-ci ne sont refusées qu'aux éléments contre-révolutionnaires, la forme de l'essai satirique ne devrait plus être purement et simplement celle des essais de Lou Sin. Nous pouvons parler bien haut, et nous n'avons nul besoin de recourir à des expressions voilées et indirectes qui rendent les œuvres difficilement accessibles aux masses populaires. Pour ce qui est du peuple lui-même et non de ses ennemis, le Lou Sin de l'"époque du

pamphlet" n'a jamais, lui non plus, ridiculisé ni attaqué les masses révolutionnaires ou les partis révolutionnaires; à leur égard, il a observé dans ses essais satiriques un ton entièrement différent de celui qu'il réservait à ses ennemis. Nous avons dit qu'il faut critiquer les défauts du peuple, mais il faut le faire en partant véritablement de la position du peuple; notre critique doit être inspirée par le désir ardent de le défendre et de l'éduquer. Traiter ses camarades comme on traite l'ennemi, c'est adopter la position de ce dernier. Est-ce à dire que nous renonçons à la satire? Non, celle-ci sera toujours nécessaire. Mais il existe plusieurs genres de satire: la satire dirigée contre les ennemis, la satire dirigée contre les alliés, la satire dirigée contre les nôtres, et dans chacun de ces cas nous devons procéder différemment. Nous ne sommes nullement contre la satire en général, mais nous devons nous garder de l'employer sans discernement.

"Je n'aime pas encenser; les œuvres exaltant la lumière ne sont pas nécessairement éminentes et les œuvres peignant les ténèbres ne sont pas nécessairement médiocres." De deux choses l'une: ou bien l'on est un écrivain, un artiste bourgeois et alors on n'exalte pas le prolétariat, mais la bourgeoisie; ou bien l'on est un écrivain, un artiste prolétarien et alors on exalte non la bourgeoisie, mais le prolétariat et tout le peuple travailleur. Les œuvres célébrant les "aspects lumineux" de la bourgeoisie ne sont pas nécessairement éminentes et les œuvres peignant ses côtés sombres ne sont pas nécessairement médiocres; les œuvres célébrant les aspects lumineux du prolétariat ne manquent pas nécessairement de grandeur, mais les œuvres peignant les "ténèbres" du prolétariat sont nécessairement médiocres. Cela n'est-il pas confirmé par toute l'histoire de la littérature et de l'art? Pourquoi ne pas chanter le peuple, créateur de l'histoire de l'humanité? Pourquoi ne pas chanter le prolétariat, le Parti communiste, la démocratie nouvelle, le socialisme? Mais il existe des gens qui n'éprouvent aucun enthousiasme pour la cause du peuple, qui adoptent, face à la lutte et aux succès du prolétariat et de son avant-garde, l'attitude indifférente du spectateur qui se tient à l'écart. Ce à quoi ils s'intéressent, ce qu'ils ne se lassent pas de célébrer, c'est leur propre personne, et aussi parfois quelques personnalités de leur coterie. Ces individualistes petits-bourgeois se refusent, bien entendu, à chanter les exploits et les vertus du peuple révolutionnaire, à exalter son courage au combat, sa foi dans la victoire. Des gens pareils ne sont au fond que des termites dans les rangs de la révolution; le peuple révolutionnaire n'a nullement besoin de "chantres" de cette espèce.

"Ce n'est pas une question de position, dit-on encore; ma position est juste, mes intentions sont bonnes; je comprends parfaitement, mais c'est l'expression qui cloche et finalement il se trouve que les conséquences ont été mauvaises." J'ai parlé tout à l'heure du point de vue du matérialisme dialectique sur les intentions et les résultats. Maintenant, voici ce que je voudrais demander: La question des résultats n'est-elle pas une question de position? Si quelqu'un n'agit qu'en obéissant à ses intentions sans se soucier des résultats, il ressemble à un médecin qui se contenterait de rédiger des ordonnances sans se préoccuper de savoir combien de malades elles ont fait périr, ou bien à un parti politique qui se contenterait de faire des déclarations sans s'inquiéter le moins du monde de leur réalisation. Permettez-moi de vous demander si une telle position serait juste, si de telles intentions seraient bonnes? Bien entendu, on peut se tromper même si on a cherché à prévoir le résultat d'une action en cours, mais si les faits ont déjà prouvé que le résultat sera négatif, et qu'on persiste à suivre la même voie, dirons-nous encore que les intentions sont bonnes? On juge un parti politique ou un médecin sur leurs réalisations pratiques, sur les résultats de leur activité; il faut faire de même pour juger un écrivain. Des intentions vraiment bonnes exigent qu'on tienne compte des résultats, qu'on établisse un bilan de l'expérience acquise, qu'on étudie les méthodes ou — s'il s'agit de création — les moyens d'expression. Des intentions vraiment bonnes exigent une autocritique absolument sincère des insuffisances et des erreurs dans le travail, et la résolution de les corriger. C'est ainsi que les communistes appliquent la méthode de l'autocritique. Seule cette position est juste. Et c'est seulement au cours de l'activité pratique qu'on peut, pénétré du sentiment rigoureux de sa propre responsabilité, comprendre peu à peu ce qu'est la position juste et, peu à peu, la faire sienne. Si l'on ne progresse pas dans cette direction au cours de son activité pratique, si l'on se contente d'affirmer péremptoirement qu'on a "compris", il apparaîtra qu'en fait on n'a rien compris du tout.

"Nous inviter à étudier le marxisme, c'est répéter l'erreur de la méthode de création du matérialisme dialectique, c'est étouffer nos dispositions créatrices", affirme-t-on enfin. Nous étudions le marxisme afin de considérer le monde, la société, la littérature et l'art du point de vue du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, et nullement pour écrire des cours de philosophie en place d'œuvres littéraires et artistiques. Le marxisme embrasse le réalisme en littérature et en art, mais ne peut se substituer à lui dans la création artistique,

tout comme il embrasse la théorie atomique et électronique en physique, mais ne peut se substituer à elle. Les formules dogmatiques, vides et sèches, détruisent nos dispositions créatrices, et non seulement elles, mais en premier lieu le marxisme lui-même. Le "marxisme" dogmatique, ce n'est pas du tout le marxisme, mais l'antimarxisme. Le marxisme ne détruit-il donc point de dispositions créatrices? Si. Il détruit à coup sûr les dispositions créatrices féodales, bourgeoises, petites-bourgeoises, libérales, individualistes, nihilistes, celles de l'art pour l'art, celles qui sont aristocratiques, décadentes, pessimistes et toutes les autres dispositions créatrices non populaires, non prolétariennes. Faut-il détruire ces dispositions créatrices si elles existent chez des écrivains et artistes prolétariens? Je pense que oui, et cela de la manière la plus radicale, car en détruisant l'ancien on pourra en même temps édifier le nouveau.

V

Que peut-on conclure du fait que ces problèmes se posent dans les milieux littéraires et artistiques de Yenan? On peut en conclure que, dans ces milieux, il existe encore un style de travail très incorrect, que nos camarades souffrent encore de bien des défauts tels que l'idéalisme, le dogmatisme, le goût des vaines imaginations, le verbiage, le mépris de la pratique, la rupture avec les masses. Il nous faut procéder effectivement à un mouvement sérieux pour rectifier le style de travail.

Nombre de nos camarades n'ont pas encore une idée bien claire de la différence entre le prolétariat et la petite bourgeoisie. Beaucoup de membres du Parti le sont seulement du point de vue de l'organisation, mais pas encore complètement, ou même pas du tout, du point de vue idéologique. Ils ont encore la tête farcie de l'infect fatras hérité des classes exploiteuses; ils ne comprennent absolument pas ce que c'est que l'idéologie prolétarienne, le communisme, le Parti. Ils se disent: "L'idéologie prolétarienne? Qu'est-ce que c'est que ça? Toujours la même rengaine!" Ils ne se rendent pas compte qu'il n'est pas si facile de s'assimiler cette "rengaine". Il y a même des gens qui, de toute leur vie, n'auront jamais rien d'un communiste; ils finissent inévitablement par quitter le Parti. Par conséquent, pour diriger le mouvement révolutionnaire de façon qu'il se développe encore mieux et aboutisse plus rapidement, nous devons, bien que notre Parti et ses rangs se composent en majorité d'éléments purs, y mettre sérieusement de l'ordre, tant du point de vue de l'idéologie que de l'organisation; et

pour avoir de l'ordre sur le plan de l'organisation, il en faut d'abord sur celui de l'idéologie, il faut développer une lutte qui oppose l'idéologie prolétarienne à l'idéologie non prolétarienne. Dans les milieux littéraires et artistiques de Yenan, une lutte idéologique est déjà engagée qui est des plus nécessaires. Les intellectuels issus de la petite bourgeoisie s'obstinent toujours et par tous les moyens, y compris la littérature et l'art, à se mettre en avant, à propager leurs convictions personnelles et ils veulent qu'on transforme le Parti et le monde à leur propre image. Dans de telles circonstances, notre devoir est de leur crier: "Holà! 'Camarades'! Ça n'ira pas comme ça! Le prolétariat ne s'adaptera pas à vous! Vous suivre, c'est suivre les gros propriétaires fonciers et la grande bourgeoisie, c'est risquer la mort du Parti, la mort de la patrie!" Qui faut-il donc suivre? On ne peut transformer le Parti et le monde qu'à l'image de l'avant-garde prolétarienne. Nous attendons de nos camarades des milieux littéraires et artistiques qu'ils prennent conscience du grave enjeu de ce grand débat et qu'ils participent plus activement à la lutte pour devenir tous des éléments sains, pour resserrer et renforcer vraiment nos rangs, sur le plan de l'idéologie et de l'organisation.

Du fait de la confusion de leurs idées, beaucoup de nos camarades ne savent pas très bien faire la différence entre les bases d'appui de la révolution et les régions sous la domination du Kuomintang; d'où les nombreuses erreurs qu'ils commettent. Un bon nombre de camarades qui sont arrivés ici venaient en droite ligne des *tingtsekien*[10] dans lesquels ils vivaient à Changhaï; en les quittant pour se rendre aux bases d'appui de la révolution, ces camarades sont passés non seulement d'une région à une autre, mais aussi d'une époque historique à une autre. Là, c'est une société semi-féodale, semi-coloniale, sous la domination des gros propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie, ici, une société révolutionnaire de démocratie nouvelle, sous la direction du prolétariat. Arriver dans les bases révolutionnaires, c'est entrer dans une époque telle que n'en a jamais connu l'histoire plusieurs fois millénaire de la Chine, une époque où le pouvoir est exercé par la grande masse du peuple. Les gens qui nous entourent, le public auquel s'adresse notre propagande sont tout différents. L'ancienne époque est à jamais révolue. C'est pourquoi nous devons nous unir sans la moindre hésitation à ces nouvelles masses populaires. Et si, vivant parmi elles, vous continuez, Camarades, comme je l'ai dit l'autre fois, à "manquer de connaissance et de compréhension" et à rester semblables à ces "héros qui ne savent où manifester leurs prouesses",

vous rencontrerez des difficultés lorsque vous irez à la campagne, et même ici à Yenan. Certains camarades se disent: "Je ferais mieux de continuer à écrire pour les lecteurs du 'grand-arrière'[11]; c'est un milieu que je connais bien et ce travail a une 'importance nationale'." Cette façon de voir les choses est tout à fait fausse. Le "grand-arrière" change, lui aussi, et les lecteurs n'y sont pas disposés à entendre les écrivains des bases révolutionnaires leur ressasser toujours les mêmes histoires; ils attendent qu'on leur parle des hommes nouveaux, du monde nouveau. Une œuvre aura donc une portée d'autant plus grande sur le plan national qu'elle sera plus directement écrite pour les masses des bases révolutionnaires. Dans *La Débâcle* de Fadéïev[12], on ne parle que d'un tout petit détachement de partisans. Cette œuvre n'est pas du tout conçue pour satisfaire les goûts des lecteurs de la vieille société; elle n'en a pas moins exercé son influence sur le monde entier. En tout cas, elle a eu, comme on le sait, une très grande influence en Chine. La Chine va de l'avant, elle ne recule pas; dans sa marche en avant, elle est guidée par les bases révolutionnaires et non par des régions arriérées, rétrogrades. Au cours du mouvement de rectification, nos camarades doivent, en tout premier lieu, se pénétrer de ce point essentiel.

Et puisqu'il est indispensable de s'intégrer à l'époque nouvelle, à l'époque des masses, il faut résoudre définitivement le problème des relations entre l'individu et les masses. Prenons pour devise ces deux vers de Lou Sin:

> *Le sourcil hautain, je défie froidement le dignitaire qui pointe le doigt sur moi,*
> *La tête baissée, je me fais volontiers le buffle de l'enfant*[13].

"Le dignitaire" désigne ici l'ennemi; nous ne nous inclinerons jamais devant l'ennemi, si féroce soit-il. Par "enfant", il faut entendre le prolétariat et la grande masse du peuple. Tous les communistes, tous les révolutionnaires, tous les travailleurs révolutionnaires de la littérature et de l'art doivent prendre exemple sur Lou Sin, se faire le "buffle" du prolétariat et des masses populaires et s'atteler à la tâche jusqu'au dernier soupir. Pour que les intellectuels puissent se fondre avec les masses populaires, puissent les servir, il faut du temps, le temps qu'ils apprennent, eux et les masses, à se connaître mutuellement. Il est possible, il est même inévitable que cela n'aille pas sans beaucoup de souffrances et de frictions, mais si vous êtes bien résolus, vous arriverez au but.

Je ne me suis arrêté aujourd'hui que sur quelques questions relatives à l'orientation fondamentale de notre mouvement littéraire et artistique; il existe encore beaucoup de questions particulières dont il faudra poursuivre l'étude. Je suis convaincu que vous êtes résolus, Camarades, à suivre cette orientation. Je suis convaincu qu'au cours du mouvement de rectification et de la longue période d'étude et de travail à venir vous saurez vous transformer vous-mêmes et transformer votre art, que vous saurez créer une foule d'œuvres remarquables, chaleureusement accueillies par les masses populaires, que vous saurez porter le mouvement littéraire et artistique à un stade nouveau, un stade glorieux, non seulement dans les bases révolutionnaires, mais dans toute la Chine.

NOTES

[1] Voir V. I. Lénine: "L'Organisation du Parti et la littérature de parti". Dans cet article, Lénine, dégageant les traits distinctifs de la littérature prolétarienne, écrivait:

> Cette littérature sera libre, parce que ce ne seront pas l'âpreté au gain ni l'arrivisme qui lui amèneront des forces toujours nouvelles, mais l'idée du socialisme et la sympathie pour les travailleurs. Cette littérature sera libre parce qu'elle ne servira pas une héroïne blasée, ni les "dix mille privilégiés" qui s'ennuient et souffrent de leur obésité, mais les millions et les dizaines de millions de travailleurs qui sont la fleur du pays, sa force, son avenir. Cette littérature véritablement libre fécondera le dernier mot de la pensée révolutionnaire de l'humanité par l'expérience et le travail vivant du prolétariat socialiste, elle provoquera de façon permanente une action réciproque entre l'expérience du passé (le socialisme scientifique qui a permis le développement complet du socialisme en le dégageant de ses formes primitives utopiques) et l'expérience du présent (la lutte actuelle des camarades ouvriers).

[2] Liang Che-tsieou, membre d'un parti contre-révolutionnaire, le Parti national-socialiste chinois, propageait les idées de la bourgeoisie réactionnaire américaine dans les domaines littéraire et artistique, s'acharnait à combattre la révolution et dénigrait la littérature et l'art révolutionnaires.

[3] Après la prise de Pékin et de Changhaï par le Japon en 1937, Tcheou Tsouo-jen et Tchang Tse-ping passèrent du côté des envahisseurs japonais.

[4] Voir "Ce que je pense de la Ligue des Ecrivains de Gauche" dans le recueil "Deux cœurs", *Œuvres complètes de Lou Sin*, tome IV.

[5] Voir "La Mort" dans le "Supplément", "Recueil Tsiékiéting", *Œuvres complètes de Lou Sin*, tome VI.

[6] Opérette très souvent jouée en Chine. Elle ne comprend que deux rôles: un petit bouvier et une jeune paysanne. Le contenu de la pièce tient essentiellement dans le

duo chanté par ces deux personnages. Au début de la Guerre de Résistance contre le Japon, cette opérette fut utilisée, avec un texte modifié, pour la propagande contre l'agression japonaise et connut à l'époque un grand succès.

[7] Les mots chinois signifiant: "homme, main, bouche, couteau, bœuf, mouton" sont relativement simples à écrire. Aussi, dans l'ancienne Chine, les trouvait-on habituellement dans les premières leçons des manuels de chinois utilisés dans les écoles primaires.

[8] "La Neige printanière" et "Le Chant des rustres" sont des chansons de la principauté de Tchou (III[e] siècle av. J.-C.). Le motif de la première est plus compliqué, celui de la seconde plus simple. Dans l'anthologie de la littérature chinoise *Wensiuan*, les "Réponses de Song Yu au prince Tchou" relatent que, dans la capitale de la principauté de Tchou, quelqu'un s'étant mis à fredonner "La Neige printanière", "quelques dizaines de personnes seulement reprirent l'air", mais que, lorsqu'il attaqua "Le Chant des rustres", "des milliers de personnes chantèrent avec lui".

[9] Voir V. I. Lénine: "L'Organisation du Parti et la littérature de parti". L'auteur a écrit:

> La littérature doit devenir *une partie* de la cause générale du prolétariat, "une petite roue et une petite vis" dans le grand mécanisme social-démocrate, un et indivisible, mis en mouvement par toute l'avant-garde consciente de toute la classe ouvrière.

[10] Il s'agit de petites chambres situées à la partie postérieure des maisons de Changhaï et s'ouvrant entre deux paliers d'escalier. Ce sont des pièces sombres et étroites; leur loyer est, de ce fait, relativement peu élevé. Les écrivains, les artistes, les intellectuels et les petits fonctionnaires, dans le besoin, vivaient, pour la plupart, dans ces réduits.

[11] Il s'agit des régions contrôlées par le Kuomintang. Pendant la Guerre de Résistance contre le Japon, les vastes régions de la Chine du Sud-Ouest et du Nord-Ouest, qui n'avaient pas été occupées par les Japonais et qui se trouvaient sous le contrôle du Kuomintang, étaient appelées généralement le "grand-arrière".

[12] A. Fadéïev, célèbre écrivain soviétique. Dans son roman *La Débâcle*, publié en 1927, il relate le combat, pendant la guerre civile en Union soviétique, d'un détachement de partisans où se trouvaient réunis des ouvriers, des paysans et des intellectuels révolutionnaires de Sibérie, contre des bandes contre-révolutionnaires. Ce roman a été traduit en chinois par Lou Sin.

[13] Voir "Pour me moquer de moi-même" dans "Recueil en dehors des recueils", *Œuvres complètes de Lou Sin*, tome VII.

UNE POLITIQUE DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE*

(7 septembre 1942)

Depuis que le Comité central du Parti a formulé la politique: "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée", les organisations du Parti, dans beaucoup de bases antijaponaises, ont établi leurs plans de travail et se sont mises à l'œuvre, conformément à la directive du Comité central. Les camarades dirigeants de la région frontière du Chansi-Hopei-Chantong-Honan ont pris fermement en main cette tâche et ont donné l'exemple dans l'application de cette politique. Mais, dans certaines bases d'appui, nos camarades n'ont pas cherché à l'appliquer sérieusement, faute de l'avoir bien comprise. N'ayant pas saisi ses rapports avec la situation actuelle ainsi qu'avec d'autres mesures politiques du Parti, ils ne la considèrent pas encore comme une politique de la plus haute importance. Cette question a été discutée à plusieurs reprises dans les colonnes du *Kiéfangjepao*, et nous voudrions y apporter aujourd'hui quelques éclaircissements supplémentaires.

Toute mesure politique du Parti vise à abattre l'envahisseur japonais. Dès sa cinquième année, la Guerre de Résistance est entrée en fait dans sa dernière étape, celle de la lutte pour la victoire. Au cours de cette étape, la situation est différente de celle que nous avons connue aussi bien dans les deux premières années de la guerre que durant les deux années suivantes. Ce qui caractérise la cinquième et la sixième année de la guerre, c'est que nous approchons de la victoire, tout en affrontant les plus grandes difficultés; en d'autres termes, nous sommes dans les "ténèbres qui précèdent l'aurore". Cette situation existe, à l'étape actuelle, dans tous les pays en lutte contre le fascisme,

* Editorial écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour le quotidien de Yenan, le *Kiéfangjepao*.

dans toute la Chine, et pas seulement dans les bases d'appui de la VIII^e Armée de Route et de la Nouvelle IV^e Armée; mais c'est dans ces bases qu'elle est particulièrement aiguë. Nous nous efforcerons de battre les envahisseurs japonais dans un délai de deux ans. Et ces deux années seront extrêmement dures, très différentes des deux premières années de la guerre, ainsi que des deux années suivantes. Les dirigeants de notre parti révolutionnaire et de notre armée révolutionnaire ont à prévoir cette particularité. Sinon, ils seront à la remorque des événements; en dépit de leurs efforts, ils ne pourront assurer la victoire et risqueront de porter préjudice à la révolution. Il est vrai que dans les bases antijaponaises établies sur les arrières de l'ennemi les difficultés se sont multipliées, mais elles n'y ont pas encore atteint une gravité extrême. Toutefois, faute d'une politique juste, elles pourraient devenir des plus sérieuses. On a généralement tendance à se laisser abuser par la situation antérieure ou présente, et on s'imagine que l'avenir ne sera guère différent. Incapable alors de prévoir que le navire pourrait se briser sur un écueil, on ne saura pas garder son sang-froid et donner le coup de barre qui permettrait de le contourner. Quels sont les écueils que pourra rencontrer le navire de la Résistance? Ce sont les très grosses difficultés matérielles qui surgiront dans la dernière étape de la guerre. Le Comité central du Parti les a signalées et nous a recommandé de contourner ces écueils. Beaucoup de nos camarades ont compris, mais il en est d'autres qui ne comprennent pas encore; voilà le premier obstacle à surmonter. La Résistance exige l'union, et celle-ci comporte des difficultés. Ces difficultés sont d'ordre politique; il y en a eu dans le passé et il y en aura sans doute dans l'avenir. Depuis cinq ans, notre Parti déploie des efforts considérables pour en venir progressivement à bout; notre mot d'ordre est de renforcer l'union, et il faudra continuer à le faire dans l'avenir. Mais il existe d'autres difficultés, qui sont d'ordre matériel. Et elles ne manqueront pas de s'aggraver. Certains camarades les envisagent encore avec insouciance et ne sont guère conscients de leur gravité; nous devons donc attirer leur attention sur ce point. Les camarades des bases antijaponaises doivent tous comprendre que ces difficultés matérielles s'aggraveront inévitablement, qu'il nous faudra les surmonter et qu'un des moyens les plus importants pour y parvenir, c'est d'avoir "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée".

En quoi cette politique est-elle importante pour nous permettre de surmonter les difficultés matérielles? Il est bien évident que la situa-

tion militaire actuelle dans les bases d'appui et, plus encore, celle qui s'y présentera à l'avenir nous interdisent de nous cramponner à nos anciennes conceptions. Notre énorme appareil de guerre répondait aux conditions du passé. La situation d'alors nous permettait de l'avoir, elle l'exigeait même. Mais il en va autrement à présent; nos bases d'appui se sont rétrécies et elles continueront probablement à se rétrécir pendant un certain temps; nous ne pouvons donc plus conserver notre énorme appareil de guerre. Il existe aujourd'hui, entre ce dernier et la situation militaire, une contradiction qu'il nous faut résoudre. L'ennemi cherche à aggraver cette contradiction, d'où sa politique de "tout brûler, tout tuer, tout piller". Si nous continuons à maintenir notre énorme appareil, nous tomberons droit dans son piège. Au contraire, si nous le réduisons pour avoir "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée", il n'en conservera pas moins sa puissance. En résolvant la contradiction, qui est celle d'un "gros poisson dans une eau peu profonde", c'est-à-dire en adaptant notre appareil de guerre à la situation militaire, nous deviendrons plus forts, et au lieu d'être vaincus par l'ennemi, c'est nous qui, finalement, le vaincrons. Voilà pourquoi nous disons que la politique du Comité central: "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée" est d'une extrême importance.

Mais il arrive souvent que l'esprit de l'homme se laisse enchaîner par les circonstances de l'heure et par l'habitude; même les révolutionnaires ne peuvent pas toujours y échapper. Nous avons créé de nos propres mains un énorme appareil de guerre, sans penser que nous devrions un jour le réduire nous-mêmes; maintenant qu'il faut nous y résoudre, c'est à contre-cœur et avec beaucoup de difficultés que nous nous soumettons à cette nécessité. Au moment où l'ennemi fait peser sur nous tout le poids de son colossal appareil militaire, pouvons-nous vraiment réduire le nôtre? Si nous le faisons, aurons-nous encore assez de troupes pour tenir tête à l'adversaire? Voilà ce que pensent ceux qui se laissent enchaîner par les circonstances de l'heure et par l'habitude. Quand les saisons changent, il faut aussi changer de vêtements. Il en va ainsi chaque année, lorsque le printemps fait place à l'été, l'été à l'automne, l'automne à l'hiver et l'hiver au printemps. Mais souvent, sous l'effet de la force de l'habitude, on ne le fait pas au moment opportun et on tombe malade. La situation présente dans nos bases d'appui exige que nous quittions nos vêtements d'hiver pour revêtir ceux d'été, afin d'être plus à l'aise pour livrer bataille; or, nous sommes actuellement lourds, maladroits, mal adaptés au combat. Mais

alors, demandera-t-on, comment pourrons-nous tenir tête à l'énorme appareil ennemi? Nous avons l'exemple de Souen Wou-kong, le Roi des Singes, qui triompha de la Princesse à l'Eventail de Fer. La Princesse était un démon redoutable, mais Souen Wou-kong, après s'être métamorphosé en un petit insecte, se glissa dans son estomac et en eut raison[1]. L'histoire de l'âne du Koueitcheou, contée par Lieou Tsong-yuan[2], est aussi pleine d'enseignements. Un jour, on amena un âne dans la province du Koueitcheou. Il parut énorme. Un petit tigre prit peur à sa vue. Mais à la fin, le gros âne fut tout de même dévoré par le petit tigre. Le Roi des Singes et le petit tigre, ce sont aujourd'hui notre VIII[e] Armée de Route et notre Nouvelle IV[e] Armée; elles sont parfaitement capables de venir à bout du démon ou de l'âne japonais. En ce moment, nous avons besoin de nous métamorphoser de façon à être plus petits mais plus forts, et nous serons alors invincibles.

NOTES

[1] Pour cette histoire, voir le roman mythologique chinois *Si yeou ki* (Le Pèlerinage à l'Ouest), chapitre 59.

[2] Lieou Tsong-yuan (773-819) fut un grand écrivain de la dynastie des Tang. Son œuvre *Les Trois Enseignements* contient trois fables dont "L'Ane du Koueitcheou", où il est dit:

> Dans la province du Koueitcheou, il n'y avait jamais eu d'ânes. Un original en amena un dans sa barque. Mais une fois arrivé à destination, il n'en eut plus besoin et l'abandonna au pied d'une montagne. Un tigre l'aperçut et, le trouvant énorme, le prit pour un être surnaturel; il se cacha dans la forêt afin de l'observer. Il en ressortit prudemment et s'approcha de lui, mais il ne put savoir quelle était cette créature. Un jour, l'âne se mit à braire et le tigre eut tellement peur qu'il s'enfuit au loin, craignant que l'âne ne le mangeât. Par la suite, l'ayant observé tout à loisir, le tigre comprit que l'âne ne possédait pas de capacités exceptionnelles. Peu à peu il s'habitua à ses braiements, il fit le tour de l'animal sans toutefois oser l'attaquer. S'étant approché et l'ayant mieux observé, le tigre, pour folâtrer, s'appuya contre lui et le poussa. L'âne se mit en colère et lui lança une ruade. "Voilà donc tout ce qu'il sait faire!" se dit le tigre tout joyeux. Il bondit sur l'âne en rugissant, lui déchira la gorge, le dévora et puis s'en fut.

LE TOURNANT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE*

(12 octobre 1942)

La bataille de Stalingrad a été comparée, par la presse britannique et américaine, à la bataille de Verdun, et le "Verdun rouge" est maintenant connu du monde entier. Cette comparaison n'est pas heureuse. L'actuelle bataille de Stalingrad diffère, par son caractère même, du Verdun de la Première guerre mondiale. Un point cependant leur est commun: aujourd'hui comme alors, beaucoup de gens sont abusés par les opérations offensives de l'Allemagne et s'imaginent qu'elle peut encore remporter la victoire. La Première guerre mondiale s'est terminée dans l'hiver 1918; en 1916, l'armée allemande lança plusieurs offensives contre la place forte française de Verdun. Le Kronprinz conduisait lui-même les opérations, et les forces jetées dans cette bataille étaient l'élite de l'armée allemande. La bataille fut décisive. Les furieux assauts des Allemands ayant échoué, tout le camp germano-austro-turco-bulgare se trouva dans une situation sans issue; ses difficultés ne cessèrent d'augmenter, la rébellion gagna ses rangs, la désagrégation s'y installa, et finalement ce fut l'effondrement. Mais à l'époque le camp anglo-américano-français ne comprenait pas cette situation, il croyait l'armée allemande encore très forte et ne se doutait pas que sa propre victoire était à portée de la main. Dans l'histoire de l'humanité, toute force réactionnaire au seuil de sa perte se lance nécessairement, dans un ultime sursaut, contre les forces de la révolution; et souvent, des révolutionnaires sont un moment induits en erreur par cette force apparente qui masque la faiblesse intérieure, ils ne voient pas ce fait essentiel que l'ennemi approche de sa fin et qu'eux-mêmes sont près de la victoire. Or, la montée de l'ensemble des forces fascistes et les guerres d'agression qu'elles mènent depuis quelques années

* Editorial écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour le quotidien de Yenan, le *Kiéfangjepao*.

constituent justement cet ultime sursaut des forces réactionnaires et, dans la guerre actuelle, l'attaque sur Stalingrad marque l'ultime sursaut des forces fascistes elles-mêmes. Face à ce tournant de l'histoire, beaucoup de gens au sein du front mondial antifasciste se sont aussi laissé abuser par l'aspect féroce du fascisme et n'en ont pas discerné la réalité interne. Des combats d'une âpreté sans précédent dans l'histoire se sont déroulés pendant quarante-huit jours, depuis le 23 août, date à laquelle les troupes allemandes achevèrent de franchir la boucle du Don et déclenchèrent une attaque générale contre Stalingrad, jusqu'au 9 octobre, jour où le Bureau d'Information soviétique annonça que l'Armée rouge avait brisé l'encerclement allemand du quartier industriel qui occupe le nord-ouest de la ville et dans lequel une partie des troupes allemandes avait fait irruption le 15 septembre. La bataille fut finalement gagnée par les forces soviétiques. Pendant ces quarante-huit jours, les nouvelles provenant quotidiennement de cette ville sur le déroulement de la bataille ont tenu en haleine des dizaines et des centaines de millions d'hommes, leur apportant tantôt l'affliction, tantôt l'allégresse. Cette bataille est non seulement le tournant de la guerre germano-soviétique, ou encore de la guerre mondiale antifasciste, elle est aussi un tournant dans l'histoire de toute l'humanité. Pendant ces quarante-huit jours, l'attention des peuples du monde entier était fixée sur Stalingrad, plus fortement encore qu'elle ne l'avait été sur Moscou, en octobre dernier.

Avant qu'il eût remporté ses victoires sur le front ouest, Hitler semblait faire preuve de prudence. Dans ses attaques contre la Pologne, contre la Norvège, contre les Pays-Bas, la Belgique et la France et contre les Balkans, il concentrait toujours ses forces sur un seul objectif, sans oser en détourner son attention. Mais après ses victoires à l'ouest, il fut grisé par le succès et tenta de vaincre l'Union soviétique en trois mois. De Mourmansk, dans le nord, à la Crimée, dans le sud, il déclencha une offensive générale contre cet immense et puissant pays socialiste, et ce faisant, il dispersa ses forces. L'échec de son offensive contre Moscou en octobre de l'an dernier mit fin à la première phase de la guerre germano-soviétique; le premier plan stratégique de Hitler avait fait faillite. L'Armée rouge arrêta l'offensive allemande de l'année dernière et, au cours de l'hiver, passa à la contre-offensive sur tout le front; ce fut la deuxième phase de la guerre germano-soviétique. Hitler dut battre en retraite et se mettre sur la défensive. Entre-temps, il limogea le commandant en chef des opérations von Brauchitsch, assuma lui-même le commandement, décida d'abandonner son plan

d'offensive générale et se prépara, en rassemblant toutes les forces dont il pouvait encore disposer en Europe, à lancer sur le front sud une offensive limitée, mais qu'il tenait pour décisive, afin de frapper les secteurs vitaux de l'Union soviétique. Comme cette offensive avait un caractère décisif, et que le sort même du fascisme en dépendait, Hitler massa des forces énormes, engageant même sur ce front une partie des avions et des chars qui opéraient en Afrique du Nord. Avec l'attaque allemande sur Kertch et Sébastopol en mai dernier, la guerre entra dans sa troisième phase. Ayant rassemblé une armée de plus de 1.500.000 hommes, appuyée par le gros de ses forces aériennes et blindées, Hitler lança une offensive d'une violence inouïe en direction de Stalingrad et du Caucase. Il tenta de s'en emparer rapidement, visant deux buts: couper la Volga et prendre Bakou, afin de marcher ensuite vers le nord contre Moscou et de percer au sud jusqu'au golfe Persique. En même temps, les fascistes japonais devaient concentrer leurs forces en Mandchourie en vue d'une offensive en Sibérie, après la chute de Stalingrad. Hitler croyait pouvoir affaiblir la puissance de l'Union soviétique à tel point qu'il pourrait dégager du front soviétique les forces principales de l'armée allemande afin de parer sur le front ouest à l'éventualité d'une offensive anglo-américaine, de s'emparer des ressources du Proche-Orient, d'effectuer la jonction avec l'armée japonaise, tandis que le gros des forces japonaises se retirerait du nord et se dirigerait vers l'ouest et le sud, contre la Chine, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, sans que les armées allemandes et japonaises eussent à se soucier de leurs arrières. Voilà comment il comptait remporter la victoire pour le front fasciste. Or, que s'est-il passé au cours de cette phase? Hitler se heurta au plan soviétique qui lui fut fatal. Ce plan visait à attirer d'abord l'ennemi loin à l'intérieur du territoire et à lui opposer ensuite une résistance opiniâtre. En cinq mois de combats, l'armée allemande n'a pu ni pénétrer dans les champs de pétrole du Caucase ni prendre Stalingrad, et Hitler s'est vu obligé d'arrêter ses troupes au pied de hautes montagnes et devant les murs d'une cité imprenable, sans pouvoir ni avancer ni reculer, subissant des pertes énormes et s'engageant dans une impasse. Nous voici en octobre et l'hiver arrive; la troisième phase de la guerre touche à sa fin, la quatrième va commencer. De tous les plans d'attaque stratégiques de Hitler contre l'Union soviétique, il n'en est pas un qui n'ait échoué. Pendant cette période, se rendant compte que son échec de l'été de l'an dernier était dû à l'éparpillement de ses troupes, Hitler concentra ses forces sur le front sud. Mais comme il cherchait toujours à atteindre d'un seul coup le double objectif de

couper la Volga à l'est et de s'emparer du Caucase au sud, il divisait quand même ses forces. Il n'a pas vu dans ses calculs quelle distance séparait ses desseins de sa force réelle, et ainsi, comme "un porteur qui voit sa charge glisser des deux bouts d'une palanche sans point d'arrêt", il s'est trouvé dans l'impasse actuelle. Par contre, plus l'Union soviétique combat, plus elle devient forte. Par sa brillante direction stratégique, Staline s'est assuré entièrement l'initiative et pousse partout Hitler vers sa ruine. La quatrième phase de la guerre, qui commencera cet hiver, conduira Hitler à sa perte.

Si l'on compare la situation où se trouvait Hitler au cours de la première et au cours de la troisième phase de la guerre, on verra qu'il est au seuil d'une défaite définitive. Actuellement, tant à Stalingrad que dans le Caucase, l'Armée rouge a déjà arrêté, en fait, l'offensive allemande; Hitler est à bout de souffle et il a échoué dans son offensive contre Stalingrad et le Caucase. Les quelques forces qu'il a réussi à rassembler au cours de toute la période d'hiver, de décembre à mai derniers, sont déjà épuisées. Maintenant que, dans un mois à peine, l'hiver va s'installer sur le front germano-soviétique, Hitler devra passer en toute hâte à la défensive. La région entière située à l'ouest et au sud du Don sera pour lui la plus dangereuse, car l'Armée rouge y lancera sa contre-offensive. Cet hiver, sous la menace d'une issue fatale, Hitler essayera une fois de plus de regrouper ses armées. Il lui sera peut-être encore possible, en rassemblant le reste des forces, de former quelques nouvelles divisions; en outre, il appellera à la rescousse ses trois partenaires fascistes, l'Italie, la Roumanie et la Hongrie, et leur demandera de lui fournir de la chair à canon pour faire face à la situation critique sur les fronts est et ouest. Mais il doit s'attendre à des pertes énormes au cours de la campagne d'hiver sur le front est et à l'ouverture d'un second front à l'ouest, tandis que l'Italie, la Roumanie et la Hongrie, accablées devant les perspectives d'un effondrement inévitable de Hitler, s'éloigneront de lui chaque jour davantage. Bref, après le 9 octobre, une seule voie reste ouverte à Hitler, celle de l'anéantissement.

Il y a quelque chose de commun entre la défense de Stalingrad par l'Armée rouge pendant ces quarante-huit jours et sa défense de Moscou l'année dernière: la défense de Stalingrad a fait échouer le plan de Hitler de cette année comme celle de Moscou son plan de l'année dernière. La différence réside dans le fait que l'Armée rouge, malgré la contre-offensive d'hiver qu'elle entreprit immédiatement après la défense de Moscou, dut subir encore cette année une offen-

sive d'été de l'armée allemande, parce que, premièrement, il restait encore à l'Allemagne et à ses partenaires européens des forces disponibles et que, deuxièmement, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis retardaient l'ouverture du second front. Mais, après la bataille pour la défense de Stalingrad, la situation sera entièrement différente. D'une part, l'Union soviétique déclenchera une seconde contre-offensive d'hiver d'une ampleur exceptionnelle, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ne pourront plus différer longtemps l'ouverture du second front (bien qu'il ne soit pas possible d'en préciser la date exacte) et les peuples d'Europe, à leur tour, seront prêts à répondre par des soulèvements. D'autre part, comme l'Allemagne et ses partenaires européens n'ont plus la force d'entreprendre une offensive de grande envergure, Hitler se verra contraint de passer entièrement à la défense stratégique. Or, si Hitler est contraint de passer à la défense stratégique, le sort du fascisme est réglé. En effet, un Etat fasciste comme celui de Hitler a, dès sa naissance, fondé toute sa vie politique et militaire sur l'offensive, et son offensive une fois enrayée, son existence prend fin. La bataille de Stalingrad arrêtera l'offensive fasciste; elle est décisive. Et ce caractère décisif déterminera tout le cours de la guerre mondiale.

Hitler a devant lui trois ennemis puissants: l'Union soviétique, la Grande-Bretagne avec les Etats-Unis, le peuple des régions qu'il occupe. Sur le front est, l'Armée rouge se dresse telle une forteresse inébranlable, et elle poursuivra ses contre-offensives toute la seconde saison d'hiver et au-delà; voilà la force qui décidera de l'issue de la guerre et du destin de l'humanité. Sur le front ouest, même si la Grande-Bretagne et les Etats-Unis continuent à adopter une politique d'attente et d'atermoiement, ils ouvriront tôt ou tard le second front lorsqu'il leur sera donné de s'attaquer à un tigre déjà mort. Il existe en outre un front intérieur contre Hitler: c'est le grand soulèvement populaire qui se prépare en Allemagne, en France et dans d'autres parties de l'Europe. Dès que se déclenchera la contre-offensive générale de l'Union soviétique et que tonneront les canons du second front, les peuples d'Europe répondront par l'ouverture d'un troisième front. Une offensive convergente contre Hitler sur ces trois fronts sera le grand fait historique qui suivra la bataille de Stalingrad.

La carrière politique de Napoléon s'est terminée à Waterloo, mais c'est sa défaite à Moscou qui avait décidé de son sort. Aujourd'hui, Hitler marche sur les traces de Napoléon, et la bataille de Stalingrad a scellé son destin.

Cette situation aura des répercussions directes sur l'Extrême-Orient. L'année qui vient ne promet rien de bon non plus au fascisme japonais. Avec le temps, ses maux de tête iront croissant, jusqu'à ce qu'il descende au tombeau.

Tous ceux qui tirent des conclusions pessimistes des événements mondiaux devraient modifier leur point de vue.

POUR LE VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE DE LA REVOLUTION D'OCTOBRE

(6 novembre 1942)

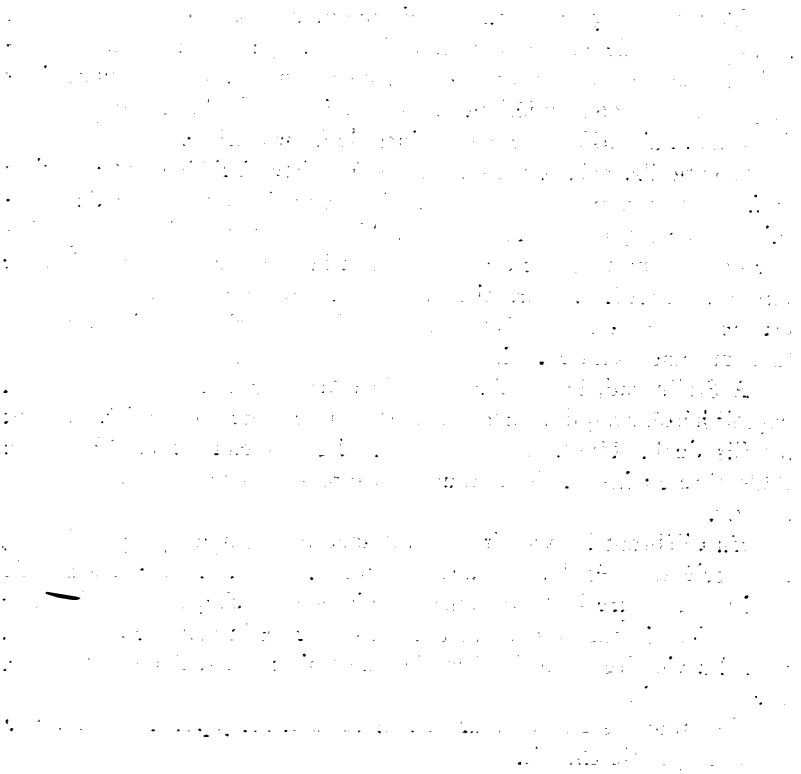
C'est avec le plus grand optimisme que nous célébrons cette année l'anniversaire de la Révolution d'Octobre. Je suis fermement convaincu que cet anniversaire marque un tournant non seulement dans la guerre germano-soviétique, mais aussi dans la lutte que mène le front mondial antifasciste pour vaincre le front fasciste.

Comme l'Armée rouge était seule à résister à l'Allemagne fasciste et à ses partenaires européens, Hitler avait été en mesure de poursuivre ses attaques sans être vaincu. Mais les forces de l'Union soviétique ont grandi au cours de la guerre, et la seconde offensive d'été de Hitler a échoué. Désormais, la tâche du front mondial antifasciste est de passer à l'offensive contre le front fasciste et d'infliger au fascisme une défaite définitive.

A Stalingrad, les combattants de l'Armée rouge ont accompli un exploit héroïque, qui influera sur le destin de toute l'humanité. Ils sont les fils de la Révolution d'Octobre. Le drapeau de la Révolution d'Octobre est invincible, et toutes les forces fascistes sont condamnées à périr.

En célébrant les victoires de l'Armée rouge, nous, peuple chinois, nous célébrons également nos propres victoires. Notre Guerre de Résistance contre le Japon dure depuis plus de cinq ans, et bien que des difficultés nous attendent encore, l'aube de la victoire est déjà en vue. La victoire sur le fascisme japonais n'est pas seulement certaine, elle est proche.

Unir tous ses efforts pour écraser le fascisme japonais, telle est la tâche du peuple chinois.



PROBLEMES ECONOMIQUES ET FINANCIERS DANS LA PERIODE DE LA RESISTANCE AU JAPON*

(Décembre 1942)

Développer l'économie et assurer le ravitaillement, telle est l'orientation générale de notre travail dans les domaines économique et financier. Cependant, beaucoup de nos camarades ne mettent l'accent que sur les finances et ne saisissent pas l'importance que revêt l'ensemble de l'économie; plongés dans des questions purement financières de recettes et de dépenses, ils n'arrivent à résoudre aucun problème, en dépit de leurs efforts. Ce sont là les méfaits de conceptions périmées et conservatrices. Ces camarades ne comprennent pas que si une bonne ou une mauvaise politique financière peut influer sur l'économie, c'est pourtant l'économie qui détermine les finances. Il n'est pas possible de résoudre les difficultés financières quand l'économie manque d'une base solide, ni de se suffire sur le plan financier quand elle ne se développe pas. Le problème des finances dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia est celui des fonds nécessaires à l'entretien et à l'activité des dizaines de milliers de soldats et de membres du personnel civil, en d'autres termes, c'est le problème des fonds nécessaires à la Guerre de Résistance. Ces fonds proviennent en partie des impôts payés par la population, en partie de l'activité

*Ce texte, qui s'intitulait à l'origine "Bilan fondamental du travail accompli", est le premier chapitre du rapport "Les Problèmes économiques et financiers", présenté par le camarade Mao Tsé-toung à une conférence des cadres supérieurs de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. Pour les régions libérées, 1941 et 1942 furent les années les plus dures de la Guerre de Résistance contre le Japon. Les attaques sauvages des envahisseurs japonais ainsi que l'encerclement et le blocus entrepris par le Kuomintang causèrent d'énormes difficultés financières. Le camarade Mao Tsé-toung montra que, pour surmonter les difficultés financières et économiques, le Parti devait s'efforcer d'entraîner le peuple à développer l'agriculture et les autres

productrice propre de ces dizaines de milliers d'hommes. Si nous ne développons pas les secteurs privé et public de notre économie, c'est tout bonnement nous résigner d'avance à notre perte. Nous ne pourrons venir à bout des difficultés financières qu'en développant réellement et efficacement l'économie. Aucun problème ne sera résolu si, partant d'une conception conservatrice, nous négligeons de développer l'économie et de trouver de nouvelles sources de revenus et cherchons à résoudre les difficultés financières uniquement par une compression des dépenses indispensables.

En cinq ans, nous avons franchi plusieurs étapes. Nous avons connu les plus grandes difficultés dans les années 1940 et 1941, lorsque le Kuomintang créa des "frictions" en lançant ses deux campagnes anticommunistes. Nous en étions arrivés au point de n'avoir presque plus de vêtements, d'huile comestible, de papier et de légumes, plus de chaussures ni de chaussettes pour nos soldats, et en hiver, plus de couvertures pour notre personnel civil. Le Kuomintang voulait nous faire périr en supprimant les fonds qui nous étaient dus et en nous imposant le blocus économique; nos difficultés étaient immenses. Mais nous avons pu nous en sortir, grâce à la population de la Région frontière qui nous a ravitaillés en vivres, et surtout parce que nous avons, de nos propres mains, créé avec détermination le secteur public de notre économie. Le gouvernement de la Région frontière a mis sur

---

branches de la production; il invita les organismes, les écoles et les forces armées des régions libérées à faire tout leur possible pour se suffire à eux-mêmes en s'engageant dans la production. Le rapport du camarade Mao Tsé-toung: "Les Problèmes économiques et financiers", ainsi que ses écrits intitulés: "Développer dans les bases d'appui les mouvements pour la réduction des fermages, l'accroissement de la production, 'le soutien au gouvernement et l'amour du peuple'" et "Organisez-vous!" constituèrent le programme fondamental du Parti pour la direction du mouvement de production dans les régions libérées. Dans "Les Problèmes économiques et financiers", le camarade Mao Tsé-toung critique tout particulièrement, d'une part, la conception erronée de ceux qui, négligeant le développement de l'économie, cherchaient une solution dans le seul domaine financier des recettes et des dépenses, et, d'autre part, le style de travail erroné de ceux qui ne faisaient que demander des contributions au peuple sans le mobiliser et l'aider à développer la production pour surmonter les difficultés; il avance la juste politique du Parti: "Développer l'économie et assurer le ravitaillement". Guidé par cette politique, le mouvement de production dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et dans les régions libérées situées sur les arrières de l'ennemi donna des résultats remarquables: non seulement l'armée et la population des régions libérées traversèrent avec succès les années les plus difficiles de la guerre, mais le Parti acquit une riche expérience qui l'aida plus tard à diriger l'édification économique.

pied de nombreuses industries destinées à subvenir à nos besoins; l'armée a mené un vaste mouvement de production et a développé l'agriculture, l'industrie et le commerce, en vue d'assurer son propre ravitaillement; des dizaines de milliers de personnes dans nos organismes et nos écoles ont déployé une activité économique du même genre, pour satisfaire à leurs propres besoins. Cette forme d'économie développée par l'armée, par les organismes et par les écoles en vue de se suffire à eux-mêmes est un produit particulier des conditions actuelles, qui sont elles-mêmes particulières; dans d'autres conditions historiques, elle serait irrationnelle et incompréhensible, mais à présent, elle est parfaitement rationnelle et nécessaire. Et c'est par de tels moyens que nous avons pu surmonter nos difficultés. Ces faits historiques incontestables ne confirment-ils pas la vérité que seul le développement de l'économie peut assurer le ravitaillement? Certes, nous continuons à avoir de nombreuses difficultés, mais les bases de notre secteur public sont maintenant jetées. Dans un an, c'est-à-dire vers la fin de 1943, elles seront encore plus solides.

Développer l'économie est une ligne juste, mais ce développement ne doit pas être hasardeux et dépourvu de fondement. Certains camarades, qui ne tiennent pas compte des conditions concrètes du moment et du lieu, parlent dans le vide: ils demandent, par exemple, l'édification d'une industrie lourde et présentent des projets en vue de la création de vastes salines et de grandes usines d'armement; tout cela n'est ni réaliste ni acceptable. Le Parti suit une ligne juste dans le développement de l'économie; il s'oppose, d'une part, aux conceptions périmées et conservatrices, d'autre part, aux vastes projets dépourvus de fondement et qui ne sont pas réalistes. Telle est, sur deux fronts, la lutte qu'il mène dans son travail financier et économique.

S'il nous faut développer le secteur public de notre économie, nous ne devons pas perdre de vue l'importance de l'aide apportée par la population. Celle-ci nous a fourni des céréales: 90.000 piculs en 1940, 200.000 en 1941 et 160.000 en 1942[1], assurant ainsi le ravitaillement de notre armée et de notre personnel civil. En 1941, la production de céréales dans le secteur public de notre agriculture restait très faible; nous dépendions toujours de la population. L'armée devra à l'avenir en produire davantage, mais pendant un certain temps encore, nous serons obligés de compter essentiellement sur la population. La région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia se trouve à l'arrière et n'a pas souffert

directement des dévastations de la guerre; toutefois, comme son vaste territoire est peu peuplé — un million et demi d'habitants seulement —, il ne lui sera pas facile de nous fournir d'aussi grandes quantités de céréales. La population nous aide dans le transport du sel ou paie une contribution en espèces pour s'en dispenser; de plus, en 1941, elle a souscrit à l'emprunt public pour une somme de cinq millions de yuans; tout cela représente pour elle des charges qui ne sont pas légères. Cependant, pour répondre aux besoins de la Résistance et de la construction nationale, elle doit les supporter et elle en saisit parfaitement la nécessité. Quand le gouvernement est en butte aux plus graves difficultés, il est nécessaire de demander au peuple un effort supplémentaire, et le peuple le comprend. Mais puisque nous nous ravitaillons auprès de la population, nous devons l'aider à développer son économie et à trouver des compensations. Ce qui signifie qu'il faut l'aider, par des mesures et des moyens appropriés, à développer l'agriculture, l'élevage, l'artisanat, l'extraction du sel et le commerce, de sorte que, tout en donnant, elle puisse aussi recevoir, et même recevoir plus qu'elle ne donne; c'est ainsi seulement que nous pourrons soutenir une guerre de résistance de longue durée.

Certains camarades, qui ne tiennent pas compte des nécessités de la guerre, insistent pour que le gouvernement adopte une "politique de bienveillance"; c'est une erreur. Car, si nous ne gagnons pas la guerre contre le Japon, cette politique n'aura aucun sens pour le peuple, et seuls les impérialistes japonais en bénéficieront. En revanche, bien que ses charges soient pour le moment un peu lourdes, le peuple connaîtra des jours heureux lorsque les difficultés du gouvernement et de l'armée auront été surmontées, la Guerre de Résistance menée à son terme et l'ennemi battu; telle est la véritable politique de bienveillance du gouvernement révolutionnaire.

Une autre erreur consiste à "vider l'étang pour attraper le poisson", c'est-à-dire à accabler le peuple d'insatiables exigences, en ignorant ses difficultés et en prenant uniquement en considération les besoins du gouvernement et de l'armée. Ce sont là des manières propres au Kuomintang et que nous ne devons jamais adopter. Nous avons dû temporairement augmenter les charges du peuple, mais nous avons aussitôt entrepris la création du secteur public de notre économie. En 1941 et en 1942, l'armée, les organismes et les écoles ont réussi, par leurs propres efforts, à satisfaire à la plupart de leurs besoins. Cet exploit magnifique, sans précédent dans l'histoire de la Chine, cons-

titue la base matérielle de notre invincibilité. Plus nous développerons cette économie destinée à satisfaire nos propres besoins, plus nous allégerons les charges fiscales du peuple. Au cours de la première étape, de 1937 à 1939, nous avons, pour notre ravitaillement, très peu demandé à la population, qui a pu ainsi largement se refaire. Au cours de la deuxième étape, de 1940 à 1942, le fardeau du peuple s'est accru. La troisième étape commencera en 1943. Si, au cours des deux prochaines années, 1943 et 1944, le secteur public de notre économie continue à se développer et si l'ensemble ou la plus grande partie de nos forces armées, dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, est en mesure de cultiver la terre, le peuple verra de nouveau ses charges allégées au terme de cette période, et il pourra de nouveau se refaire. Cette perspective est possible, et nous devons être prêts à agir dans ce sens.

Nous devons réfuter toute vue erronée et avancer le juste mot d'ordre du Parti: "Développer l'économie et assurer le ravitaillement". Quant au rapport entre le secteur public et le secteur privé, notre mot d'ordre est le suivant: "Tenir compte à la fois des intérêts publics et des intérêts privés" ou, en d'autres termes: "Tenir compte à la fois des intérêts de l'armée et de la population". Nous considérons ces mots d'ordre comme les seuls justes. Ce n'est qu'en développant d'une manière réaliste les secteurs public et privé de notre économie que nous nous assurerons des ressources financières. Même dans les périodes difficiles, il nous faut songer à limiter les impôts, afin que les charges, même si elles doivent être lourdes, n'accablent pas le peuple. Et pour que celui-ci puisse reconstituer ses forces, nous allégerons ces charges dès que nous le pourrons.

Les éléments irréductibles du Kuomintang pensent que l'édification de notre Région frontière ne peut réussir, que les difficultés y sont insurmontables; ils attendent tous les jours son "effondrement". Il est inutile de discuter avec ces gens-là; ils ne verront jamais notre "effondrement", car nous ne cesserons de prospérer. Ils ne comprennent pas que, sous la direction du Parti communiste et du gouvernement révolutionnaire de la Région frontière, les masses populaires soutiendront toujours le Parti et le gouvernement, qui, de leur côté, sauront trouver les moyens de surmonter les difficultés économiques et financières, si graves soient-elles. Certaines difficultés de la période actuelle ont déjà été vaincues, d'autres le seront bientôt. Dans le passé, nous avons dû en affronter de bien plus sérieuses, et pourtant

nous les avons toutes surmontées. Les difficultés que nous rencontrons actuellement dans nos bases d'appui en Chine du Nord et en Chine centrale, où se déroulent chaque jour de violents combats, sont bien plus grandes que celles auxquelles nous nous heurtons dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia; pourtant, ces bases tiennent depuis cinq ans et demi et elles tiendront jusqu'à la victoire. Nous envisageons l'avenir sans pessimisme, nous sommes capables de vaincre n'importe quelle difficulté.

Après cette conférence des cadres supérieurs de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, nous appliquerons la politique: "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée"[2]. Il faudra, cette fois-ci, la poursuivre avec rigueur, avec esprit de suite et partout, et non pas pour la forme, superficiellement et partiellement. Il s'agit d'atteindre cinq objectifs: simplification, unification, efficacité, stricte économie et élimination de la bureaucratie. Ces objectifs ont une importance considérable pour notre travail dans le domaine de l'économie et des finances. En effet, la simplification réduira les dépenses improductives et augmentera les recettes de production, ce qui aura non seulement des effets immédiats et bienfaisants sur nos finances, mais allégera aussi les charges du peuple et lui profitera économiquement. Dans nos organismes économiques et financiers, le manque d'unité, l'esprit d'"indépendance", l'autonomisme et d'autres phénomènes déplorables doivent être éliminés au profit d'un système de travail unifié, maniable, qui garantisse l'application intégrale de notre politique et de nos règlements. Lorsqu'un tel système aura été créé, l'efficacité de notre travail s'en trouvera accrue. Tous nos organismes, et plus particulièrement nos administrations économiques et financières, veilleront à pratiquer une stricte économie, ce qui permettra de supprimer un grand nombre de dépenses superflues ou excessives pouvant atteindre des dizaines de millions de yuans. Tous ceux qui travaillent dans le domaine économique et financier doivent se débarrasser des pratiques bureaucratiques qui subsistent encore, parfois même de façon très sérieuse, sous forme de corruption, d'amour de la façade, de "normalisations" inutiles, de paperasserie, etc. Si nous réalisons entièrement ces cinq objectifs dans le Parti, le gouvernement et l'armée, notre politique: "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée" aura atteint son but; nous surmonterons à coup sûr nos difficultés et nous fermerons la bouche à tous ceux qui se gaussent déjà de notre prochain "effondrement".

NOTES

[1] Ces chiffres représentent les livraisons globales faites par les paysans de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, à titre d'impôt agricole (grain public), dans les années 1940-1942.

[2] Voir "Une politique de la plus haute importance", pp. 101-104 du présent tome.

A PROPOS DES METHODES DE DIRECTION*

(1er juin 1943)

1. Il y a deux méthodes que nous, communistes, devons appliquer dans n'importe quel travail: l'une consiste à lier le général au particulier, l'autre, à lier la direction aux masses.

2. Pour l'accomplissement de quelque tâche que ce soit, il est impossible, sans lancer un appel général, d'entraîner les masses à l'action. Mais si les dirigeants se bornent à cet appel, s'ils ne s'occupent pas personnellement, de façon concrète et approfondie, dans quelques-unes des organisations, de l'exécution du travail pour lequel ils ont lancé l'appel — en sorte que, après avoir obtenu un premier résultat, ils puissent, grâce à l'expérience acquise, orienter le travail dans les autres secteurs qu'ils dirigent —, ils ne seront pas à même de vérifier si l'appel général est juste, ni d'enrichir son contenu; et cet appel général risque alors de n'aboutir à rien. Ainsi, en 1942, au cours du mouvement de rectification, des succès ont été remportés là où on a su lier l'appel général à une direction concrète dans tel ou tel secteur particulier; en revanche, là où on n'a pas adopté cette méthode, aucun succès n'a été obtenu. En 1943, au cours du même mouvement, les bureaux et sous-bureaux du Comité central, les comités régionaux et préfectoraux du Parti doivent, afin d'acquérir de l'expérience, procéder comme suit: Tout en lançant un appel général (le plan du mouvement pour l'année), ils choisiront dans leur propre organisme, ainsi que dans les organismes, les écoles et les forces armées du voisinage, deux ou trois unités (il n'est pas nécessaire d'en prendre beaucoup) qu'ils soumettront à une étude approfondie, pour saisir dans le détail comment s'y déroule le mouvement de rectification et pour examiner de près le cas de quelques membres représentatifs du personnel (là non plus il n'est pas nécessaire d'en prendre beaucoup), examen qui

* Décision relative aux méthodes de direction, rédigée par le camarade Mao Tsé-toung au nom du Comité central du Parti communiste chinois.

portera sur leur passé politique, leurs caractéristiques idéologiques, leur application à l'étude et la qualité de leur travail; ils guideront eux-mêmes les responsables de ces unités dans la recherche d'une solution concrète des questions pratiques. Les responsables de chaque organisme, école ou unité de l'armée doivent procéder de la même manière, puisque ceux-ci se composent à leur tour d'un certain nombre d'unités plus petites. C'est là aussi une méthode qui permet d'apprendre tout en dirigeant. Aucun responsable ne peut assumer la direction générale des unités qui lui sont confiées s'il n'acquiert pas l'expérience pratique dans quelques-unes d'entre elles, auprès de certaines personnes et sur des questions déterminées. Il faut populariser largement cette méthode, afin que les cadres dirigeants à tous les échelons sachent l'appliquer.

3. L'expérience de 1942 a par ailleurs démontré que, pour assurer le succès du mouvement de rectification, il est nécessaire, au cours même du mouvement, de former dans chaque unité un groupe dirigeant composé d'un petit nombre d'éléments actifs réunis autour du principal responsable et d'assurer la liaison étroite de ce groupe dirigeant avec les larges masses qui participent au mouvement. Si actif que soit le groupe dirigeant, son activité se réduirait à l'effort infécond d'une poignée de gens, si elle n'était pas liée avec celle des larges masses. Mais, d'autre part, l'activité des larges masses qui n'est pas orientée comme il convient par un fort groupe dirigeant ne peut se maintenir longtemps, ni se développer dans une direction juste et s'élever à un niveau supérieur. Les masses, en tout lieu, comprennent grosso modo trois sortes d'éléments: ceux qui sont relativement actifs, ceux qui sont relativement arriérés et ceux qui sont entre les deux. C'est pourquoi les dirigeants doivent être capables de réunir autour d'eux le petit nombre des éléments actifs et s'appuyer sur ces derniers pour élever le niveau des éléments intermédiaires et rallier les éléments arriérés. Un groupe dirigeant vraiment uni et lié aux masses se constituera progressivement, dans la lutte même des masses et non à l'écart de celle-ci. Dans la majorité des cas, le groupe dirigeant ne doit ni ne peut rester immuable dans sa composition du début à la fin d'une grande lutte; il faut promouvoir continuellement les éléments actifs qui se sont distingués au cours de la lutte et les substituer aux membres du groupe dirigeant qui sont comparativement moins qualifiés ou qui ont dégénéré. L'une des raisons essentielles pour laquelle, en bien des endroits et dans nombre d'organismes, on n'arrive pas à faire progresser le travail, c'est l'absence d'un tel groupe dirigeant,

solidement uni, lié aux masses et qui demeure constamment sain. Si, par exemple, dans une école d'une centaine de personnes, il n'existe pas de groupe dirigeant constitué en fonction de la situation (et non pas formé arbitrairement), composé de quelques-uns, parfois un peu plus d'une dizaine, des éléments les plus actifs, les plus droits et les plus capables parmi les enseignants, les employés et les élèves, cette école fonctionnera certainement mal. L'indication relative à la création d'un noyau dirigeant, formulée par Staline dans la neuvième des douze conditions de la bolchévisation des partis communistes[1], nous devons l'appliquer partout, sans exception, dans les organismes, les écoles, les unités de l'armée, les usines, les villages, qu'ils soient grands ou petits. Le choix des membres d'un tel groupe dirigeant doit avoir pour critère les quatre conditions qu'a formulées Dimitrov en parlant de la politique des cadres: dévouement le plus profond, liaison avec les masses, capacité de s'orienter par soi-même dans toutes les situations, esprit de discipline[2]. Que l'on accomplisse une des tâches centrales — guerre, production, éducation (mouvement de rectification compris) — ou d'autres tâches, comme le contrôle du travail, la vérification des cadres, il faut, tout en liant l'appel général à une direction concrète dans tel ou tel secteur particulier, assurer la liaison du groupe dirigeant avec les larges masses.

4. Dans toute activité pratique de notre Parti, une direction juste doit se fonder sur le principe suivant: partir des masses pour retourner aux masses. Cela signifie qu'il faut recueillir les idées des masses (qui sont dispersées, non systématiques), les concentrer (en idées généralisées et systématisées, après étude), puis aller de nouveau dans les masses pour les diffuser et les expliquer, faire en sorte que les masses les assimilent, y adhèrent fermement et les traduisent en action, et vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. Puis, il faut encore une fois concentrer les idées des masses et les leur retransmettre pour qu'elles soient mises résolument en pratique. Et le même processus se poursuivra indéfiniment, ces idées devenant toujours plus justes, plus vivantes et plus riches. Voilà la théorie marxiste de la connaissance.

5. Des rapports justes doivent s'établir entre le groupe dirigeant et les larges masses, que ce soit dans une organisation ou au cours d'une lutte; la direction ne peut formuler des idées justes que si elle recueille les idées des masses et les concentre, puis les retransmet aux masses, afin qu'elles les appliquent fermement; en mettant en pratique les idées de l'organisme dirigeant, il faut lier l'appel général à une

direction concrète dans tel ou tel secteur particulier. Au cours du mouvement actuel de rectification, toutes ces conceptions doivent être largement propagées, afin que nos cadres puissent corriger leurs points de vue erronés à propos des méthodes de direction. Beaucoup de camarades ne s'attachent pas à unir autour d'eux les éléments actifs pour former un noyau dirigeant ou ne sont pas capables de le faire; ils ne s'attachent pas à établir un lien étroit entre ce noyau dirigeant et les larges masses ou ne sont pas capables de le faire; c'est pourquoi leur direction devient bureaucratique et se coupe des masses. Beaucoup de camarades ne s'attachent pas à dresser le bilan de l'expérience acquise dans la lutte des masses ou ne sont pas capables de le faire; se croyant intelligents, ils aiment exposer de manière subjective une foule d'opinions qui se réduisent, en fait, à des paroles creuses et qui n'ont aucun rapport avec la réalité. Beaucoup de camarades se contentent de lancer un appel général pour l'accomplissement d'une tâche et ne s'attachent pas à passer immédiatement à un travail de direction particulier et concret ou ne sont pas capables de le faire, de sorte que leur appel reste sur leurs lèvres, sur le papier ou dans la salle de conférence, et leur travail de direction tombe dans le bureaucratisme. Au cours du mouvement actuel de rectification, nous devons corriger ces défauts et apprendre à employer, dans notre étude comme dans le contrôle du travail et la vérification des cadres, les méthodes suivantes: lier la direction aux masses et lier le général au particulier. Nous appliquerons ces méthodes dans tout travail que nous ferons.

6. Recueillir les idées des masses et les concentrer, puis les retransmettre aux masses, afin qu'elles les appliquent fermement, et parvenir ainsi à élaborer de justes idées pour le travail de direction: telle est la méthode fondamentale de direction. Au cours du processus de concentration des idées et de leur ferme application, il faut lier l'appel général à une direction concrète dans tel ou tel secteur particulier; cela fait partie intégrante de la méthode fondamentale. Il faut, à partir de nombreux cas de direction concrète, formuler des idées générales (appel général), les mettre à l'épreuve dans beaucoup d'unités différentes (non seulement il faut le faire soi-même, mais également inviter les autres à le faire), puis concentrer les nouvelles expériences (en faire le bilan) et élaborer des directives nouvelles pour guider partout les masses. Nos camarades doivent procéder ainsi au cours du mouvement actuel de rectification, de même que dans tout autre travail. Une bonne direction découle de l'aptitude des dirigeants à procéder selon cette méthode.

7. Lorsqu'un organisme dirigeant supérieur et ses différents services confient aux échelons inférieurs une tâche quelconque (guerre révolutionnaire, production ou éducation; mouvement de rectification, contrôle du travail ou vérification des cadres; travail de propagande, travail d'organisation ou élimination des éléments hostiles; etc.), ils doivent passer par les principaux responsables de l'organisme inférieur intéressé, pour que ceux-ci prennent eux-mêmes leurs responsabilités; on parviendra ainsi à une division du travail en même temps qu'à une direction unique (centralisation de l'autorité). Il ne faut pas seulement qu'un service d'un organisme supérieur prenne contact avec le service correspondant de l'échelon inférieur (par exemple, un bureau de l'échelon supérieur, chargé de l'organisation, de la propagande ou de l'élimination des éléments hostiles, avec le bureau correspondant de l'échelon inférieur), ce qui laisse dans l'ignorance le principal responsable de l'organisme inférieur (par exemple, le secrétaire, le président, le chef d'un département ou le directeur d'une école) ou l'empêche d'assumer ses responsabilités. Il faut que le principal responsable et les personnes responsables qui lui sont immédiatement subordonnées soient tous informés de la tâche assignée et répondent de son exécution. Cette méthode de centralisation de l'autorité, qui associe la division du travail à une direction unique, permet, par l'intermédiaire du principal responsable, de mobiliser pour une tâche donnée un grand nombre de cadres, parfois même tout le personnel d'un organisme; ainsi, on pourra remédier au manque de cadres dans tel ou tel service et faire qu'un grand nombre de personnes deviennent des cadres actifs dans l'accomplissement de cette tâche. C'est là encore une manière de lier la direction aux masses. Prenons, par exemple, la vérification des cadres. Si ce travail se fait isolément, s'il est confié seulement à un petit nombre de personnes d'une section de l'organisme dirigeant comme le bureau d'organisation, il ne sera sûrement pas bien accompli; mais si, pour procéder à cette vérification, le chef d'un organisme ou d'une école mobilise un grand nombre de personnes de son organisme ou d'étudiants de son établissement, voire parfois tout le personnel ou tous les étudiants, et si le chef du bureau d'organisation de l'échelon supérieur oriente convenablement ce travail et applique le principe qui consiste à lier la direction aux masses, la vérification des cadres sera sûrement faite de façon satisfaisante.

8. Dans une région, il ne saurait y avoir en même temps plusieurs tâches centrales; pour une période donnée, il ne peut y en avoir qu'une

seule, à laquelle s'ajoutent d'autres tâches de deuxième ou de troisième ordre. C'est pourquoi le principal responsable d'une région doit, en tenant compte de l'histoire et des circonstances de la lutte dans cette région, accorder à chacune des tâches la place qui lui revient; il ne doit pas agir sans aucun plan, en passant d'une tâche à l'autre à mesure que les instructions lui parviennent, car cela donnerait lieu à autant de "tâches centrales" et aboutirait à la confusion et au désordre. Les organismes supérieurs, pour leur part, ne doivent pas assigner aux organismes inférieurs beaucoup de tâches à la fois sans les classer selon leur degré d'importance et d'urgence et sans spécifier laquelle est la tâche centrale; car cela désorganiserait le travail des organismes inférieurs et les empêcherait d'obtenir les résultats prévus. Un dirigeant doit considérer la situation dans son ensemble, à la lumière des conditions historiques et des circonstances dans une région donnée, déterminer correctement le centre de gravité et l'ordonnance du travail pour chacune des périodes envisagées, puis faire appliquer fermement la décision prise afin que des résultats certains soient obtenus; cela relève de l'art de diriger. C'est également une question de méthode de direction qu'il faut chercher à résoudre lorsqu'on applique les principes: lier la direction aux masses et lier le général au particulier.

9. Nous n'allons pas épuiser ici tous les éléments du problème des méthodes de direction, mais nous espérons qu'à la lumière des principes qui viennent d'être exposés les camarades, dans les différentes régions, se livreront à de sérieuses réflexions et feront appel à leur faculté créatrice. Plus la lutte est ardue, plus il importe que les communistes lient étroitement leur travail de direction aux exigences des larges masses et leur appel général à une direction concrète dans tel ou tel secteur particulier, pour qu'on en finisse définitivement avec les méthodes de direction subjectivistes et bureaucratiques. Tous les camarades du Parti qui assument une fonction dirigeante doivent, à chaque instant, opposer les méthodes de direction scientifiques, marxistes, aux méthodes subjectivistes, bureaucratiques, et se servir des premières pour éliminer les secondes. Les subjectivistes et les bureaucrates ne connaissent pas les principes qui consistent à lier la direction aux masses et le général au particulier, ce qui entrave considérablement le travail de notre Parti. Pour combattre ces méthodes de direction subjectivistes et bureaucratiques, nous devons propager largement et faire pénétrer en profondeur les méthodes de direction scientifiques, marxistes.

NOTES

[1] Voir J. Staline: "A propos des perspectives du Parti communiste allemand et de la bolchévisation".

[2] Voir G. Dimitrov: "Pour l'unité de la classe ouvrière contre le fascisme", discours de conclusion au VII[e] Congrès de l'Internationale communiste, septième partie: "Des cadres".

QUESTIONS AU KUOMINTANG*

(12 juillet 1943)

Depuis le mois dernier, on constate en Chine, dans le camp de la Résistance, un phénomène inhabituel et stupéfiant: de nombreux organismes dirigés par le Kuomintang — organismes du parti, du gouvernement et de l'armée — ont déclenché une campagne de sape contre l'union et la Résistance. Menée sous l'enseigne de la lutte contre le Parti communiste, cette campagne est dirigée en fait contre la nation chinoise, contre le peuple chinois.

Voyons d'abord les armées du Kuomintang. Parmi toutes les armées du pays qui relèvent de son autorité, pas moins de trois groupes appartenant à ses forces principales sont stationnés dans le Nord-Ouest; ce sont les 34e, 37e et 38e Groupes d'Armées, tous placés sous les ordres de Hou Tsong-nan, commandant en second de la VIIIe Zone de guerre. Alors qu'un seul de ces groupes a été affecté à la défense du fleuve Jaune, de Yitchouan à Tongkouan, contre l'envahisseur japonais, les deux autres ont été utilisés pour encercler la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. Cet encerclement dure depuis plus de quatre ans, et on s'y était habitué aussi longtemps qu'il n'y avait pas de chocs armés. Or, depuis quelques jours, un changement inattendu s'est produit: des trois corps d'armée — les 1er, 16e et 90e — chargés de la défense du fleuve Jaune, deux ont été transférés, le 1er dans la région de Pintcheou-Tchouenhoua, le 90e dans la région de Louotchouan; et ils se préparent activement à attaquer la Région frontière; aussi la plus grande partie de la ligne de défense du fleuve se trouve-t-elle dégarnie devant l'envahisseur.

On ne peut donc s'empêcher de poser cette question: Quels sont exactement les rapports entre ces gens du Kuomintang et les Japonais?

---

* Editorial écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour le quotidien de Yenan, le *Kiéfangjepao*.

Jour après jour, nombre de gens du Kuomintang mènent une propagande effrénée contre le Parti communiste, prétendant qu'il "sape la Résistance", qu'il "sape l'union". Mais peut-on dire que c'est renforcer la Résistance que de retirer le gros des forces de la ligne de défense du fleuve? ou que c'est renforcer l'union que d'attaquer la Région frontière?

Nous aimerions demander aux gens du Kuomintang qui agissent de la sorte: Vous tournez le dos aux Japonais alors qu'ils vous font encore face; que ferez-vous s'ils se mettent à avancer sur vos talons?

Et comment se fait-il qu'après votre abandon d'un large secteur de la défense du fleuve, les Japonais continuent, de la rive opposée, à vous regarder tranquillement, sans bouger, et se contentent de vous observer à travers leurs jumelles, se réjouissant de voir s'éloigner vos silhouettes? Pourquoi aiment-ils tant vous voir de dos? Et pourquoi n'éprouvez-vous aucune inquiétude après avoir abandonné la défense du fleuve et laissé un large secteur dégarni?

Dans une société fondée sur la propriété privée, il est de règle, avant d'aller se coucher, de verrouiller les portes pour la nuit. Tout le monde sait que ce n'est pas une mesure superflue, mais une précaution contre les voleurs. Vous qui laissez maintenant la porte grande ouverte, vous ne craignez donc pas les voleurs? Et pourquoi ceux-ci n'entrent-ils pas, alors que cette porte leur est largement ouverte?

D'après vous, en Chine, c'est le Parti communiste, et lui seul, qui "sape la Résistance", tandis que vous autres, vous n'oubliez jamais de placer "la nation au-dessus de tout". Mais alors, que placez-vous "au-dessus de tout" quand vous tournez le dos à l'ennemi?

D'après vous, c'est également le Parti communiste qui "sape l'union", alors que vous êtes de fervents partisans d'une "union sincère". Mais alors peut-on parler d'"union sincère" quand vous lancez contre la population de la Région frontière les forces considérables de trois groupes d'armées (moins un corps d'armée) dotés d'artillerie lourde, et s'avançant baïonnette au canon?

Ou encore, selon une autre de vos assertions, vous désirez ardemment non pas l'union, mais l'"unification"; et c'est pourquoi vous voulez raser la Région frontière, supprimer ce que vous appelez un "fief féodal" et exterminer les communistes. Bien! Mais alors pourquoi ne craignez-vous pas que les Japonais "unifient" la nation chinoise, et vous-mêmes par-dessus le marché?

Et à supposer que ce soit vous qui réussissiez d'emblée à "unifier" la Région frontière et à liquider le Parti communiste, alors que les

Japonais, endormis par un "breuvage soporifique" ou pétrifiés par une "formule magique" de votre invention, resteraient cloués sur place — la nation et vous-mêmes échappant ainsi à leur "unification" —, consentiriez-vous, chers Messieurs du Kuomintang, à nous révéler un peu du secret de ce breuvage et de cette formule?

Mais si vous ne possédez pas de "breuvage soporifique" ni de "formule magique" contre les Japonais et s'il n'existe pas d'accord tacite entre vous et eux, alors permettez-nous de vous dire formellement: vous ne devez pas attaquer la Région frontière, il ne vous est pas permis de le faire! "Lorsque le héron et l'huître sont aux prises, c'est le pêcheur qui en profite", "lorsque la mante traque la cigale, derrière elle, le loriot est à l'affût" — il y a du vrai dans ces deux fables. Ce que vous devez faire, c'est de vous joindre à nous pour "unifier" les territoires occupés par les Japonais et pour en chasser les diables nippons. Pourquoi êtes-vous si impatients et si pressés d'"unifier" la Région frontière, qui est large comme la main? De vastes contrées de notre beau pays sont sous la coupe de l'ennemi, et vous ne manifestez aucune impatience, vous ne vous pressez pas; par contre, vous êtes impatients d'attaquer la Région frontière, vous êtes pressés d'écraser le Parti communiste. C'est lamentable! C'est honteux!

Passons maintenant aux activités du Kuomintang. Pour lutter contre le Parti communiste, il a créé plusieurs centaines de détachements d'agents secrets, recrutant coquins et fripouilles de toute espèce. Ainsi, le 6 juillet 1943 (an 32 de la République chinoise), la veille même du sixième anniversaire du déclenchement de la Guerre de Résistance, l'Agence centrale d'Information du Kuomintang diffusait une nouvelle, selon laquelle certaines "organisations culturelles" auraient tenu une réunion à Sian, dans le Chensi, et décidé d'adresser un télégramme à Mao Tsé-toung lui demandant de saisir l'occasion offerte par la dissolution de la III[e] Internationale pour "dissoudre" également le Parti communiste chinois, et, en outre, de "supprimer le fief de la Région frontière". Le lecteur pourrait prendre cette information pour une "nouvelle", alors qu'il s'agit d'une vieille histoire.

En effet, toute l'affaire a été l'œuvre d'un de ces détachements d'agents secrets, qui se comptent par centaines. Sur un ordre de l'état-major des services secrets (à savoir le "Bureau d'Investigations et de Statistiques du Conseil militaire du Gouvernement national" et le "Bureau d'Investigations et de Statistiques du Comité exécutif central du Kuomintang"), ce détachement a communiqué ses instruc-

tions au trotskiste et traître Tchang Ti-fei, connu pour ses articles anticommunistes dans *Résistance et Culture* (revue financée par le Kuomintang et dirigée par des traîtres à la nation), et qui est actuellement chef du Service des Instructeurs au Camp de Travail de Sian; le 12 juin, c'est-à-dire vingt-cinq jours avant que l'Agence centrale d'Information ne publiât la nouvelle, Tchang Ti-fei rassemblait neuf personnes et, au cours d'une réunion de dix minutes, faisait "adopter" le texte du prétendu télégramme.

A ce jour, ce télégramme n'est pas encore parvenu à Yenan, mais son contenu est déjà connu. On y soutient, paraît-il, que, la III[e] Internationale étant dissoute, le Parti communiste chinois doit être également "dissous", que "le marxisme-léninisme a fait faillite", etc.

Voilà bien le genre d'allégations de certaines gens du Kuomintang! Nous avons d'ailleurs toujours su que de la bouche de ces individus (qui se ressemble s'assemble) peut sortir n'importe quoi; et comme on pouvait s'y attendre, ils en ont encore une fois fait entendre de belles!

Il y a actuellement en Chine beaucoup de partis politiques. Il existe même deux Kuomintang. L'un porte la marque Wang Tsing-wei, il est installé à Nankin et ailleurs; il a, lui aussi, un drapeau avec un "soleil blanc sur ciel bleu", un comité exécutif central et des détachements d'agents secrets en grand nombre. En outre, on trouve partout, dans les régions occupées, des partis fascistes d'obédience japonaise.

Chers Messieurs du Kuomintang! Comment se fait-il que, depuis la dissolution de la III[e] Internationale, vous vous démeniez à ce point, uniquement pour comploter la "dissolution" du Parti communiste, et que vous ne leviez même pas le petit doigt pour dissoudre tel ou tel parti de trahison nationale ou d'obédience japonaise? Pourquoi, dans le télégramme rédigé à votre instigation par Tchang Ti-fei, n'avez-vous pas, après avoir exigé la dissolution du Parti communiste, ajouté ne fût-ce qu'une phrase pour dire que les partis de trahison nationale ou d'obédience japonaise devaient également être dissous?

Peut-être estimez-vous que c'est trop d'avoir un parti communiste? Or, dans toute la Chine, il n'y a qu'un seul et unique Parti communiste contre deux Kuomintang. Où donc y a-t-il un parti de trop?

Messieurs du Kuomintang! Avez-vous jamais réfléchi à ceci: Pourquoi, à part vous, les Japonais et Wang Tsing-wei s'acharnent-ils, eux aussi, contre le Parti communiste, déclarant qu'un seul Parti communiste, c'est déjà un de trop et qu'il faut donc l'abattre? Pourquoi estiment-ils qu'il n'y a jamais trop mais pas assez de Kuomintang, et

pourquoi soutiennent-ils et entretiennent-ils partout le Kuomintang de la marque Wang Tsing-wei?

Messieurs du Kuomintang! Nous allons prendre la peine de vous expliquer que si les Japonais et Wang Tsing-wei ont une prédilection pour le Kuomintang et les *trois principes du peuple*, c'est qu'ils y trouvent leur compte. Depuis la Première guerre mondiale, la seule période où les impérialistes et les traîtres ne purent aimer le Kuomintang, mais le haïrent et s'efforcèrent de le détruire par tous les moyens, fut celle de 1924 à 1927, lorsque le Kuomintang, réorganisé par le Dr Sun Yat-sen, admit des communistes en son sein et se constitua en une alliance nationale fondée sur la coopération entre le Kuomintang et le Parti communiste. C'est aussi pendant cette période seulement que les impérialistes et les traîtres ne purent aimer mais se mirent à haïr et s'efforcèrent de détruire par tous les moyens les *trois principes du peuple* remaniés par Sun Yat-sen, tels qu'ils sont exposés dans le Manifeste du Ier Congrès national du Kuomintang, c'est-à-dire les *trois principes du peuple* révolutionnaires. Par la suite, le Kuomintang a évincé de ses rangs les communistes, et les *trois principes du peuple* se sont trouvés vidés de l'esprit révolutionnaire de Sun Yat-sen; aussi ont-ils gagné l'affection de tous les impérialistes et de tous les traîtres et, pour les mêmes raisons, celle des fascistes japonais et du traître Wang Tsing-wei, qui les chérissent et les soutiennent, s'y accrochant comme à un trésor inestimable. Autrefois, le drapeau du Kuomintang de Wang Tsing-wei portait encore dans le coin gauche une marque jaune qui permettait de le distinguer de celui de l'autre Kuomintang; aujourd'hui, pour ne pas blesser la vue, on a carrément supprimé cette marque, et les drapeaux sont devenus absolument identiques. Quelle tendre affection!

Les organisations du Kuomintang de la marque Wang Tsing-wei foisonnent non seulement dans les régions occupées, mais aussi dans le "grand-arrière". Les unes sont clandestines, elles constituent la cinquième colonne de l'ennemi. Les autres agissent au grand jour: leurs membres vivent à la solde du Kuomintang ou de ses services secrets; ils ne font rien pour la Résistance et se spécialisent dans l'anti-communisme. Ils ne portent pas sur eux la marque Wang Tsing-wei, mais, au fond, ils sont de la même maison. Ils font partie, eux aussi, de la cinquième colonne de l'ennemi; toutefois, ils usent d'un déguisement quelque peu différent pour se camoufler et tromper le public.

Désormais, la question est tout à fait claire. Quand vous avez donné des instructions à Tchang Ti-fei pour qu'il rédige le télégramme

réclamant la "dissolution" du Parti communiste, vous avez délibérément tenu à n'y faire figurer aucune phrase disant que les partis d'obédience japonaise ou de trahison nationale devaient également être dissous; c'est que, sous le rapport de l'idéologie, de la politique et de l'organisation, vous avez avec eux beaucoup de points communs, dont l'essentiel est cette pensée commune: lutter contre le communisme et contre le peuple.

Une autre question aux gens du Kuomintang: Est-il vrai qu'en Chine, comme dans le monde, la seule doctrine à avoir "fait faillite" est le marxisme-léninisme, alors que toutes les autres seraient florissantes? Outre les *trois principes du peuple* à la Wang Tsing-wei, dont nous avons parlé plus haut, qu'en est-il du fascisme de Hitler, de Mussolini et de Tojo? Qu'en est-il du trotskisme de Tchang Ti-fei? Qu'en est-il, enfin, des doctrines contre-révolutionnaires des services secrets de diverses marques qui travaillent contre la révolution en Chine?

Chers Messieurs du Kuomintang! Comment se fait-il qu'en donnant vos instructions à Tchang Ti-fei, pour la rédaction du télégramme, vous n'ayez pas ajouté un seul mot ni formulé la moindre réserve au sujet de cette multitude de "doctrines" qui ne valent pas mieux que la peste, les punaises ou la crotte? Est-il possible que ces immondices contre-révolutionnaires soient à vos yeux irréprochables et parfaites, alors que seul le marxisme-léninisme aurait définitivement "fait faillite"?

A vrai dire, vous êtes, nous le soupçonnons fort, de connivence avec les partis d'obédience japonaise ou de trahison nationale; c'est pourquoi vous "respirez par les mêmes narines" qu'eux, c'est pourquoi vos paroles et vos actes sont si semblables, si identiques à ceux de l'ennemi et des traîtres qu'on ne peut plus les distinguer. L'ennemi et les traîtres voulaient dissoudre la Nouvelle IV^e^ Armée, vous avez donné l'ordre de le faire; ils veulent dissoudre le Parti communiste, vous le voulez également; ils veulent liquider la Région frontière, vous le voulez aussi; ils ne souhaitent pas que vous défendiez le fleuve Jaune, vous abandonnez donc vos positions; ils attaquent la Région frontière (depuis six ans, les troupes ennemies disposées le long de la rive opposée, face à la ligne Souciteh-Mitche-Kiahsien-Woupao-Tsingkien, n'ont cessé de bombarder les défenses fluviales de la VIII^e^ Armée de Route), vous vous apprêtez à l'attaquer vous aussi; ils font de l'anticommunisme, vous en faites autant; ils se répandent en invectives contre le communisme et les idées libérales, vous faites de même[1]; ils obligent

les communistes qu'ils ont arrêtés à abjurer dans la presse leurs opinions politiques, vous agissez comme eux; à des fins de sabotage, ils introduisent subrepticement des agents contre-révolutionnaires dans les rangs du Parti communiste, de la VIII^e^ Armée de Route et de la Nouvelle IV^e^ Armée, vous procédez de la même façon. Comment se fait-il que vos paroles et vos actes soient si semblables, si identiques à ceux de l'ennemi et des traîtres qu'on ne puisse plus les distinguer? Puisqu'il en est ainsi, comment voulez-vous qu'on ne vous soupçonne pas d'être de mèche avec l'ennemi et les traîtres et d'être parvenus à quelque accord tacite avec eux?

Au Comité exécutif central du Kuomintang nous adressons officiellement la protestation suivante: Il est extrêmement erroné, inadmissible, de retirer des forces importantes de la ligne défensive du fleuve, pour préparer une attaque contre la Région frontière et déclencher la guerre civile. De même, il est extrêmement erroné, inadmissible, d'avoir fait diffuser par votre Agence centrale d'Information, le 6 juillet, une nouvelle qui sape l'union et qui est une insulte au Parti communiste. Ces erreurs sont l'une et l'autre des crimes monstrueux qui ne diffèrent en rien de ceux de l'ennemi et des traîtres. Vous êtes tenus de les réparer.

A M. Tchiang Kaï-chek, chef du Kuomintang, nous adressons officiellement la requête suivante: Vous donnerez l'ordre aux troupes de Hou Tsong-nan de regagner la ligne de défense du fleuve, vous prendrez des sanctions contre l'Agence centrale d'Information et vous châtierez le traître Tchang Ti-fei.

A tous les vrais patriotes au sein du Kuomintang qui n'admettent pas qu'on retire les troupes de la ligne de défense du fleuve pour attaquer la Région frontière, et qui ne réclament pas la dissolution du Parti communiste, nous lançons l'appel suivant: Passez à l'action pour conjurer le danger d'une guerre civile. Nous sommes prêts à coopérer avec vous jusqu'au bout pour sauver la nation.

Nous sommes convaincus de la légitimité absolue de nos revendications.

NOTES

[1] Allusion à l'ouvrage de Tchiang Kaï-chek: *Le Destin de la Chine*, dans lequel il prêchait frénétiquement l'anticommunisme et la lutte contre les idées libérales.

DEVELOPPER DANS LES BASES D'APPUI LES MOUVEMENTS POUR LA REDUCTION DES FERMAGES, L'ACCROISSEMENT DE LA PRODUCTION, "LE SOUTIEN AU GOUVERNEMENT ET L'AMOUR DU PEUPLE"*

(1er octobre 1943)

1. Maintenant que la moisson d'automne est arrivée, les organes dirigeants dans nos bases d'appui doivent charger les organismes du Parti et du gouvernement à tous les échelons de vérifier où en est l'application de notre politique de réduction des fermages. Cette année, il faudra réduire les fermages, sans exception, partout où on ne l'a pas encore fait sérieusement; il faudra mener ce travail à bonne fin partout où on ne l'a pas accompli à fond. Les comités du Parti donneront immédiatement des directives conformément à la politique agraire du Comité central et en tenant compte de la situation locale; ils iront inspecter sur place quelques villages, pour y découvrir les cas exemplaires qui leur permettront de stimuler ailleurs le travail. En même temps, la presse publiera des éditoriaux consacrés à la réduction des fermages, ainsi que des reportages sur les expériences d'avant-garde dans ce domaine. La réduction des fermages est une lutte de masse menée par les paysans; le Parti, par ses directives, et le gouvernement, par ses décrets, guident et aident les masses dans cette lutte, ils ne doivent pas leur accorder cette réduction comme une grâce. Accorder comme une grâce une réduction des fermages, au lieu de soulever les masses pour qu'elles la réalisent par leur propre action, est une erreur et ne peut donner de résultats durables. Au cours de cette lutte, il

* Directive à l'intention du Parti, rédigée par le camarade Mao Tsé-toung au nom du Comité central du Parti communiste chinois.

faut créer des organisations paysannes ou réorganiser celles qui existent déjà. La position du gouvernement est la suivante: il applique le décret sur la réduction des fermages et tient compte des intérêts respectifs du propriétaire foncier et du paysan. Aujourd'hui, puisque nos bases d'appui se sont rétrécies, la tâche de notre Parti, qui est d'y gagner totalement les masses par un travail patient et consciencieux et de partager leur sort dans le meilleur comme dans le pire, revêt une importance encore plus immédiate qu'au cours des six années qui viennent de s'écouler. Si, cet automne, nous arrivons à vérifier dans quelle mesure notre politique de réduction des fermages a été appliquée et parvenons à la réaliser intégralement, nous serons à même de faire jouer l'initiative des masses paysannes, et il nous sera possible, l'an prochain, d'intensifier la lutte contre l'ennemi et de donner une impulsion nouvelle au mouvement de production.

2. La majorité des cadres de nos bases d'appui situées derrière les lignes ennemies ne savent pas encore entraîner dans une vaste activité productrice le personnel des organismes du Parti et du gouvernement, les effectifs de l'armée et les masses populaires (hommes et femmes, jeunes et vieux, militaires et civils, le personnel du secteur public et les simples particuliers, bref tout le monde sans exception). Au cours de cet automne et de l'hiver qui vient, les comités du Parti, le gouvernement et l'armée doivent, dans chaque base d'appui, se bien préparer, afin d'être en mesure de lancer l'année prochaine un vaste mouvement de production, au cours duquel chacun se mettra à la tâche pour surmonter les difficultés (le mot d'ordre: "Assurer largement vêtements et nourriture" ne doit pas être avancé pour l'instant, sauf dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia); ce mouvement englobera, dans le secteur tant public que privé, l'agriculture, l'industrie, l'artisanat, les transports, l'élevage et le commerce; cependant, l'accent sera porté principalement sur l'agriculture. Il faudra prévoir un plan pour chaque foyer, organiser l'entraide dans le travail (tels les "équipes d'échange de travail"[1] comme on les appelle dans le Chensi du Nord, et les "équipes de labour" ou les "groupes d'entraide dans le travail" comme on les appelait autrefois dans les régions rouges du Kiangsi), récompenser les héros du travail, organiser l'émulation dans la production et développer les coopératives destinées à servir les masses. Dans les domaines des finances et de l'économie, le personnel des organismes du Parti et du gouvernement à l'échelon du district et de l'arrondissement doit consacrer les neuf dixièmes de son énergie à aider les paysans à accroître leur production, et un dixième

à percevoir sur eux les impôts. Si l'on travaille dur à la première tâche, la seconde sera chose aisée. Dans les conditions actuelles de la guerre, les organismes, les écoles et les unités de l'armée se livreront tous activement à la culture maraîchère, à l'élevage des porcs, au ramassage du bois de chauffage, à la fabrication du charbon de bois; ils développeront l'artisanat et produiront une partie des céréales qui leur sont nécessaires. Tout en favorisant l'essor de la production collective dans chaque unité, grande ou petite, on encouragera les gens (excepté dans l'armée) à s'occuper un peu d'agriculture et d'artisanat (mais non de commerce) à leurs moments de loisir, et le revenu tiré de cette activité leur appartiendra en propre. On organisera, en divers endroits, des cours de sept à dix jours sur la culture maraîchère et l'élevage des porcs et l'on donnera des cours de même durée aux cuisiniers afin qu'ils sachent améliorer l'alimentation collective. Dans tous les organismes du Parti, du gouvernement et de l'armée, il faudra appliquer un régime de stricte économie, lutter contre le gaspillage et interdire toute malversation. Les dirigeants du Parti, du gouvernement et de l'armée à tous les échelons, ainsi que ceux des écoles apprendront systématiquement l'art de diriger les masses dans la production. N'est pas un bon dirigeant celui qui n'étudie pas attentivement les problèmes de la production. N'est pas un bon combattant ni un bon citoyen le soldat ou le civil qui ne fait que paresser au lieu de s'occuper de la production. Dans les régions rurales, les communistes qui ne sont pas détachés de la production doivent comprendre que l'une des conditions pour devenir un modèle parmi les masses, c'est de se distinguer dans l'accroissement de la production. Sont erronées les conceptions suivantes:

Partir du point de vue conservateur et purement financier qui ne veut trouver de solutions que dans une réduction des dépenses, au lieu de s'attacher, au cours du mouvement pour la production, à développer l'économie.

Se contenter de laisser un petit nombre de fonctionnaires s'affairer à collecter le grain et les impôts, des fonds et des vivres, au lieu d'organiser, en vue d'un mouvement de masse pour la production, l'abondante main-d'œuvre qui existe dans les organismes du Parti et du gouvernement, dans l'armée et la population.

Se borner à exiger des masses du grain et de l'argent, comme le fait le Kuomintang, sans les aider de toutes ses forces à développer la production.

Laisser simplement à quelques organismes économiques le soin d'organiser un petit nombre de gens pour la production, au lieu de déclencher un mouvement général de masse à cet effet.

Considérer comme déshonorant et répréhensible le fait qu'un communiste fasse quelque travail à domicile pour entretenir sa famille (ce qui est le cas dans les régions rurales) ou se livre à la production aux heures libres pour améliorer ses conditions de vie (ce qui est le cas dans les organismes et les écoles), alors que ces activités sont dans l'intérêt de la révolution.

Se contenter d'exhorter les gens, dans les bases d'appui, à lutter tout en endurant les privations, sans les encourager à développer la production et à améliorer de ce fait leurs conditions matérielles.

Considérer les coopératives comme des entreprises lucratives, au profit d'un nombre limité de fonctionnaires, ou comme des magasins exploités par les autorités gouvernementales, et non comme des organisations économiques collectives au service des masses.

Se refuser à introduire partout les méthodes de travail modèles, pratiquées par les héros du travail agricole de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia (entraide dans le travail, labours répétés, sarclages fréquents et large usage des engrais), sous prétexte qu'elles seraient inapplicables dans certaines bases d'appui.

Rejeter, au cours du mouvement, les tâches de la production sur les directeurs des départements chargés de la construction économique, sur les chefs du ravitaillement de l'armée ou sur les chefs des services chargés des affaires administratives courantes, au lieu d'appliquer le système d'attribution de responsabilités personnelles aux principaux dirigeants en s'assurant qu'ils se mettent personnellement à la tâche, de lier le groupe dirigeant aux grandes masses et l'appel général à une direction concrète dans tel ou tel secteur particulier, de faire des enquêtes et des recherches et de différencier les tâches selon leur degré d'urgence et d'importance, afin d'entraîner tout le monde dans la production — hommes et femmes, jeunes et vieux, y compris les éléments déclassés —, de former des cadres et d'éduquer les masses.

Dans les circonstances présentes, la clé du développement de la production, c'est l'organisation de la main-d'œuvre. Dans chaque base d'appui, même dans les conditions actuelles de la guerre, il est possible et même indispensable d'organiser, en vue de la production, la force

de travail des dizaines de milliers de personnes qui sont dans les organismes du Parti et du gouvernement, ainsi que dans l'armée, et des centaines de milliers dans la population (d'organiser, selon les principes de la participation volontaire et de l'échange à valeur égale, tous ceux qui parmi la population ont une capacité de travail entière ou partielle, en adoptant notamment les formes suivantes: plan pour chaque foyer, "équipes d'échange de travail", "équipes de transport", "groupes d'entraide", coopératives). Les communistes assimileront tous ces principes et toutes ces méthodes pour l'organisation de la main-d'œuvre. L'application générale et intégrale, cette année, de la politique de réduction des fermages dans nos bases d'appui stimulera, l'an prochain, le développement de la production sur une vaste échelle. Et le grand mouvement pour la production auquel participeront le personnel des organismes du Parti et du gouvernement, les militaires et les civils — hommes et femmes, jeunes et vieux, tous sans exception — en vue d'accroître l'approvisionnement en grain et en articles de consommation courante, et de nous prémunir contre les calamités naturelles, posera le fondement matériel indispensable au maintien de nos bases antijaponaises. Sinon, nous aurons à affronter d'énormes difficultés.

3. Pour que le Parti, le gouvernement et l'armée ne fassent qu'un avec le peuple, dans l'intérêt de l'extension de la lutte contre l'ennemi et du développement du mouvement de production l'année prochaine, les comités du Parti, les organismes dirigeants de l'armée et du gouvernement dans chaque base d'appui se prépareront tous, sans exception, à lancer l'année prochaine, dès le premier mois du calendrier lunaire, un vaste mouvement de masse pour "le soutien au gouvernement et l'amour du peuple" et pour "le soutien à l'armée et la sollicitude envers les familles des combattants de la Résistance". L'armée réaffirmera publiquement son engagement à soutenir le gouvernement et à aimer le peuple; elle tiendra des réunions d'autocritique, organisera des rencontres amicales avec la population, auxquelles seront invités les représentants des organismes locaux du Parti et du gouvernement; elle réparera tout préjudice causé à la population en la dédommageant et en lui présentant des excuses. Sous la direction des organismes locaux du Parti et du gouvernement ainsi que des organisations de masse, la population, à son tour, renouvellera publiquement son engagement à soutenir l'armée et à témoigner de la sollicitude aux familles des combattants de la Résistance; elle organisera une campagne enthousiaste en vue de faire fête à l'armée. Au cours du mouvement pour "le soutien au gouvernement et l'amour du peuple" et pour "le soutien à l'armée

et la sollicitude envers les familles des combattants de la Résistance", l'armée d'une part, le Parti et le gouvernement de l'autre examineront à fond leurs insuffisances et leurs erreurs de 1943, et les corrigeront résolument en 1944. Désormais, chaque année, au premier mois du calendrier lunaire, il faudra lancer partout ce mouvement, au cours duquel on lira et relira les engagements qu'il comporte; on procédera, à plusieurs reprises et sur une large échelle, à des autocritiques publiques des insuffisances et des erreurs dans les bases d'appui: vexations commises par les troupes à l'endroit des organismes du Parti et du gouvernement ainsi que de la population, assistance insuffisante aux troupes de la part des organismes du Parti et du gouvernement et de la part de la population (chacune des parties se critiquera elle-même, sans critiquer l'autre); puis on éliminera radicalement ces insuffisances et ces erreurs.

NOTES

[1] Voir "Organisez-vous!" note 4, pp. 167-168 du présent tome.

COMMENTAIRE SUR LA ONZIEME SESSION PLENIERE DU COMITE EXECUTIF CENTRAL DU KUOMINTANG ET LA DEUXIEME SESSION DU IIIe CONSEIL POLITIQUE NATIONAL*

(5 octobre 1943)

Le Comité exécutif central du Kuomintang a tenu du 6 au 13 septembre sa onzième session plénière, et le gouvernement du Kuomintang a réuni la deuxième session du IIIe Conseil politique national, du 18 au 27 septembre. Maintenant que nous avons en main tous les matériaux relatifs à ces deux sessions, nous pouvons faire sur elles un commentaire global.

La situation internationale est à la veille d'un grand changement, dont l'imminence est ressentie par toutes les parties. Les puissances européennes de l'Axe en ont pris conscience; Hitler s'est lancé dans une politique désespérée de la dernière extrémité. Ce changement est essentiellement l'œuvre de l'Union soviétique. Celle-ci commence déjà à en retirer les avantages: l'Armée rouge, balayant tout sur son passage, a atteint le Dniepr; la prochaine offensive d'hiver la conduira jusqu'aux anciennes frontières soviétiques, sinon jusqu'aux nouvelles. La Grande-Bretagne et les Etats-Unis cherchent également à tirer profit de ce changement: Roosevelt et Churchill attendent que Hitler chancelle pour pénétrer en France. Bref, la machine de guerre du fascisme allemand est sur le point de se disloquer, la guerre antifasciste en Europe est à la veille de son dénouement, et, dans l'anéantissement du fascisme, l'Union soviétique constitue la force principale. Le pivot de la guerre mondiale antifasciste se situe en Europe, et dès que le problème y sera réglé, le sort des deux grands camps mondiaux — le

* Editorial écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour le quotidien de Yenan, le *Kiéfangjepao.*

camp du fascisme et celui de l'antifascisme — sera tranché. Déjà, les impérialistes japonais se rendent compte que leur situation est sans issue, et, à eux aussi, il ne leur reste d'autre politique que de rassembler toutes leurs forces en vue d'un dernier sursaut. En Chine, ils procèdent à des opérations de "nettoyage" contre les communistes et s'efforcent d'amener le Kuomintang à capituler.

Les gens du Kuomintang ressentent également l'imminence de ce changement. Cette perspective les réjouit et les épouvante tout à la fois. Elle les réjouit, parce qu'ils s'imaginent qu'un règlement en Europe laissera à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis les mains libres pour combattre le Japon à leur place, ce qui leur donnera la possibilité de retourner à Nankin sans coup férir. Elle les épouvante, parce que l'effondrement des trois Etats fascistes inaugurera, dans le monde entier, une ère de libération grandiose et sans précédent dans l'histoire de l'humanité, et que la dictature du Kuomintang, dictature fasciste des compradores et des féodaux, ne sera plus qu'un îlot perdu dans l'immense océan de la liberté et de la démocratie; ils tremblent à l'idée que cet océan puisse engloutir leur fascisme avec sa devise "un parti, une doctrine, un chef".

Voici quelles étaient, à l'origine, leurs intentions: laisser l'Union soviétique se battre seule contre Hitler et pousser les Japonais à attaquer l'U.R.S.S., pour que le pays du socialisme soit frappé à mort ou du moins sérieusement éprouvé; suggérer à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis de renoncer à l'ouverture d'un second ou d'un troisième front en Europe et de transférer toutes leurs forces en Orient pour écraser d'abord le Japon, puis en finir avec le Parti communiste chinois, avant de se soucier de toute autre chose. C'est pour atteindre ce but inavouable qu'ils clamèrent au début: "L'Asie d'abord, l'Europe ensuite", et plus tard: "Attention égale à l'Asie et à l'Europe". En août dernier, quand la Conférence de Québec touchait à sa fin, Roosevelt et Churchill firent venir le ministre des Affaires étrangères du gouvernement du Kuomintang, T. V. Soong, et échangèrent quelques mots avec lui; alors, les gens du Kuomintang, dans la jubilation, claironnèrent: "Roosevelt et Churchill tournent leurs regards vers l'Orient, le plan 'L'Europe d'abord, l'Asie ensuite' est modifié", "la Conférence de Québec est une conférence des trois Grands — Angleterre, Etats-Unis et Chine", etc. Mais ce fut là leur dernière manifestation d'allégresse. Depuis lors, leur humeur a quelque peu changé; leurs mots d'ordre: "L'Asie d'abord, l'Europe ensuite" et "Attention égale à l'Asie et à l'Europe" ont été relégués au musée de l'histoire,

et ils combinent probablement quelque chose de nouveau. Il se peut que la onzième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang et la dernière session du Conseil politique national, qui a délibéré sous le contrôle du Kuomintang, marquent le début d'un plan nouveau.

La onzième session plénière a lancé contre le Parti communiste l'accusation calomnieuse de "saper la Résistance" et de "mettre l'Etat en danger", tandis qu'elle se déclarait en faveur d'une "solution politique" et de la "préparation à un régime constitutionnel". Quant à la deuxième session du III[e] Conseil politique national, qui est sous l'emprise et le contrôle d'une majorité composée de gens du Kuomintang, elle a adopté contre le Parti communiste des résolutions qui coïncident pour l'essentiel avec celles de la onzième session plénière. Cette dernière a, en outre, "élu" Tchiang Kaï-chek président du gouvernement du Kuomintang, afin de renforcer l'appareil dictatorial.

Que comptent faire les gens du Kuomintang après la onzième session plénière? Ils n'ont que trois possibilités: 1) capituler devant l'impérialisme japonais; 2) chercher des atermoiements en s'obstinant dans l'ancienne voie; 3) changer leur orientation politique.

Servant le dessein de l'impérialisme japonais qui veut "frapper le Parti communiste et gagner le Kuomintang", les défaitistes et les capitulards au sein du Kuomintang restent toujours attachés à leur intention de capituler. Ils cherchent constamment à susciter une guerre civile anticommuniste, qui, une fois déclenchée, rendrait naturellement toute résistance impossible; il ne leur resterait alors qu'une issue: la capitulation. Le Kuomintang a massé dans le Nord-Ouest une armée de 400.000 à 500.000 hommes, et il continue d'y concentrer en secret des troupes prélevées sur d'autres fronts. Ses généraux sont, paraît-il, d'une superbe arrogance: "La prise de Yenan ne pose pas de problème!" affirment-ils. C'est le langage qu'ils tiennent depuis que M. Tchiang Kaï-chek a déclaré dans son discours à la onzième session plénière que la question du Parti communiste était "un problème politique à régler par des moyens politiques" et depuis que cette session a adopté des résolutions qui vont pratiquement dans le même sens. D'ailleurs, l'année dernière, la dixième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang avait déjà adopté des résolutions analogues, et l'encre n'en était pas encore sèche que les généraux recevaient l'ordre d'établir un plan d'opérations pour liquider la Région frontière. En juin et juillet derniers, des troupes ont été déplacées en vue d'une opération éclair contre la Région frontière;

et ce plan odieux n'a été provisoirement mis de côté qu'en raison de l'opposition de l'opinion publique, tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. Et maintenant, une fois de plus, à peine la onzième session plénière vient-elle de coucher ses résolutions noir sur blanc que l'on entend les fanfaronnades des généraux et que l'on constate des mouvements de troupes. "La prise de Yenan ne pose pas de problème!" — que signifie une telle affirmation? Elle signifie qu'on a décidé de capituler devant l'impérialisme japonais. Il n'est pas sûr que ceux du Kuomintang qui sont d'accord pour la "prise de Yenan" soient tous des capitulards conscients, déterminés. Certains s'imaginent peut-être que tout en combattant les communistes ils pourront continuer à résister au Japon. Nombre d'officiers du groupe de Whampou[1] raisonnent probablement ainsi. Mais nous, communistes, nous poserons à ces messieurs les questions suivantes: Auriez-vous déjà oublié l'expérience des dix années de guerre civile? Croyez-vous que, si une nouvelle guerre civile éclate, les capitulards bien décidés vous laisseront encore résister au Japon? Les Japonais et Wang Tsing-wei vous le permettront-ils? Etes-vous assez forts pour mener de front la guerre civile et la lutte contre l'envahisseur? Vous prétendez avoir une armée de trois millions d'hommes, mais elle est tellement démoralisée qu'on l'a comparée à des paniers d'œufs suspendus aux deux extrémités d'une palanche — un choc, et tout est fini! C'est ce qui est arrivé dans les batailles qui se sont déroulées dans les monts Tchongtiao, dans les monts Taihang, à la frontière du Tchékiang et du Kiangsi, dans l'ouest du Houpei et dans les monts Tapié. Il faut en chercher la raison dans votre politique funeste de "lutte active contre les communistes" et de "résistance passive à l'envahisseur japonais". Maintenant que l'ennemi de la nation a pénétré profondément dans notre pays, plus vous vous montrez actifs contre les communistes et passifs à l'égard du Japon, plus vos troupes se démoralisent. Et vous qui faites si piètre figure en combattant l'agresseur étranger, croyez-vous que vos soldats deviendront soudain de farouches guerriers face aux communistes et au peuple? C'est impossible. Dès que vous commencerez la guerre civile, vous vous y consacrerez entièrement et vous jetterez par-dessus bord votre "résistance simultanée"; finalement, vous signerez avec l'impérialisme japonais une capitulation sans conditions, la seule politique que vous serez à même de pratiquer. A tous les membres du Kuomintang qui ne veulent pas au fond d'eux-mêmes de cette capitulation, nous disons: Vous finirez inévitablement par devenir des capitulards si vous prenez une part active dans le déclen-

chement ou la poursuite de la guerre civile. C'est sûrement ce qui arrivera si vous vous prêtez aux manœuvres des capitulards et si vous vous servez des résolutions de la onzième session plénière et du Conseil politique national pour mobiliser l'opinion publique et préparer une guerre civile contre les communistes. A supposer même qu'au début vous n'ayez pas l'intention de capituler, vous finirez par le faire à la suite des capitulards si vous vous prêtez à leurs manœuvres et prenez la mauvaise route. Telle est la première voie que peut emprunter le Kuomintang après la onzième session plénière, et le danger qu'il la suive est des plus sérieux. Pour les capitulards, la "solution politique" et la "préparation à un régime constitutionnel" sont les meilleurs moyens de camoufler leurs préparatifs en vue de la guerre civile, autrement dit, de la capitulation. Tous les communistes, tous les patriotes au sein du Kuomintang, tous les partis antijaponais, tous nos compatriotes partisans de la Résistance doivent avoir les yeux grands ouverts et suivre attentivement cette situation d'une extrême gravité, sans se laisser abuser par le camouflage des capitulards. Sachons que le danger de guerre civile n'a jamais été si grand que depuis la onzième session plénière du Kuomintang.

Les résolutions de la onzième session plénière et du Conseil politique national peuvent conduire sur une autre voie: "chercher des atermoiements et se battre plus tard". Cette voie, quelque peu différente de celle des capitulards, est suivie par les gens qui, tout en voulant garder l'apparence de résister au Japon, refusent catégoriquement de renoncer à l'anticommunisme et à la dictature. S'ils s'engagent dans une telle voie, c'est qu'ils se rendent compte que de grands changements vont se produire inévitablement dans la situation internationale, que la défaite de l'impérialisme japonais est inéluctable, que la guerre civile signifie la capitulation, que le peuple est pour la Résistance et contre la guerre civile, que le Kuomintang traverse une crise grave pour s'être coupé des masses, privé de tout soutien du peuple et réduit à un isolement sans précédent, et que les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Union soviétique sont tous opposés au déclenchement d'une guerre civile par le gouvernement chinois; ils se voient donc obligés d'ajourner leur complot de guerre civile et, pour gagner du temps, ils jouent sur les vagues promesses de "solution politique" et de "préparation à un régime constitutionnel". Ils ont toujours excellé dans l'art de duper et de chercher des atermoiements. Même en rêve, ils n'oublient pas leur ambition de "prendre Yenan" et de "liquider le Parti communiste". A cet égard, ils ne diffèrent en rien

des capitulards. Néanmoins, ils désirent encore arborer l'enseigne de la Résistance, ils ne veulent pas que le Kuomintang perde sa position dans le monde, et, parfois, ils redoutent la réprobation de l'opinion publique, à l'étranger comme dans le pays; il est donc possible que, sous le couvert d'une "solution politique" et d'une "préparation à un régime constitutionnel", ils cherchent à gagner du temps dans l'attente de conditions favorables. Ils n'ont aucun désir sincère, du moins pour le moment, d'aboutir à une "solution politique" et d'instaurer un "régime constitutionnel". L'année dernière, à l'époque de la dixième session plénière, le camarade Lin Piao a été envoyé à Tchongking par le Comité central du Parti communiste chinois pour y rencontrer M. Tchiang Kaï-chek; il a attendu là-bas dix longs mois, mais ni M. Tchiang ni le Comité exécutif central du Kuomintang n'ont voulu s'entretenir avec lui, ne fût-ce que d'une seule question concrète. En mars de cette année, M. Tchiang Kaï-chek a publié son livre *Le Destin de la Chine*, dans lequel il insiste sur la nécessité de lutter contre le communisme et les idées libérales, rejette sur les communistes la responsabilité des dix années de guerre civile, traite calomnieusement le Parti communiste, la VIII^{e} Armée de Route et la Nouvelle IV^{e} Armée de "seigneurs de guerre de type nouveau", de "feudataires de type nouveau" et laisse entendre que, dans un délai de deux ans, il aura réussi à en finir avec le Parti communiste. Le 28 juin, il a laissé revenir à Yenan Chou En-laï, Lin Piao et d'autres camarades, mais, au même moment, il a donné l'ordre à ses troupes qui défendaient le fleuve Jaune d'avancer vers la Région frontière et aux autorités locales de tout le pays de mettre à profit la dissolution de la III^{e} Internationale pour réclamer, au nom d'"organisations populaires", celle du Parti communiste chinois. Dans ces circonstances, nous, communistes, nous avons dû en appeler au Kuomintang et au peuple tout entier pour conjurer la guerre civile, et nous avons été obligés de dévoiler les sinistres machinations du Kuomintang qui sapent la Résistance et mettent l'Etat en danger. Nous avons fait preuve de la plus grande patience, comme en témoignent les faits historiques. A aucun moment, depuis la chute de Wouhan, les opérations de grande ou de petite envergure contre les communistes n'ont cessé, que ce soit en Chine du Nord ou en Chine centrale. Voilà deux ans qu'a éclaté la guerre dans le Pacifique; pendant tout ce temps, le Kuomintang a attaqué sans arrêt le Parti communiste en Chine centrale et en Chine du Nord; il a envoyé dans le Kiangsou et le Chantong les deux groupes d'armées de Wang Tchong-lien et de Li Sien-tcheou se

joindre aux troupes qui y opéraient déjà pour combattre les communistes. Le groupe d'armées de Pang Ping-hsiun, dans les monts Taihang, a reçu l'ordre de se consacrer uniquement à la lutte anti-communiste, de même que les troupes du Kuomintang qui se trouvaient dans les provinces de l'Anhouei et du Houpei. Durant une longue période, nous nous sommes même abstenus de rendre ces faits publics. Les journaux et les périodiques du Kuomintang n'ont cessé un seul instant de vilipender le Parti communiste, mais, pendant longtemps, nous n'avons pas répondu un seul mot. Sans la moindre raison, le Kuomintang a donné l'ordre de dissoudre la Nouvelle IV^e Armée qui combattait héroïquement l'envahisseur; il a anéanti plus de 9.000 hommes de ses unités dans l'Anhouei du Sud, arrêté Yé Ting, tué Hsiang Ying et jeté en prison des centaines de ses cadres; c'était un crime monstrueux, une trahison envers notre peuple et notre nation, mais nous avons supporté tout cela dans l'intérêt du pays, nous bornant à protester auprès du Kuomintang et à exiger des réparations. En juin-juillet 1937, lors de sa rencontre à Louchan avec le camarade Chou En-laï, représentant du Parti communiste, M. Tchiang Kaï-chek avait promis que la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia serait désignée par décret comme une circonscription administrative relevant de la juridiction directe du Yuan exécutif du Gouvernement national et que les fonctionnaires de la Région recevraient une nomination officielle. Or, non seulement il a renié ses propres paroles, mais il est allé jusqu'à envoyer 400.000 à 500.000 hommes encercler la Région frontière qu'il a soumise à un blocus militaire et économique; et il ne sera satisfait que lorsqu'il aura acculé à la mort notre population et fait disparaître les organismes de l'arrière de la VIII^e Armée de Route. Personne n'ignore d'ailleurs qu'on a cessé de ravitailler la VIII^e Armée de Route et qu'on a taxé le Parti communiste de "parti traître", la Nouvelle IV^e Armée d'"armée rebelle" et la VIII^e Armée de Route d'"armée de traîtres". Bref, les gens du Kuomintang qui agissent ainsi considèrent le Parti communiste comme un ennemi. A leurs yeux, il est dix fois, cent fois plus haïssable que les Japonais. C'est pour lui que le Kuomintang a le plus de haine et il en reste bien peu, si haine il y a encore, pour les Japonais. Cette attitude concorde avec celle des fascistes japonais, qui traitent différemment le Kuomintang et le Parti communiste. Vouant toute leur haine à ce dernier, ils deviennent de plus en plus aimables à l'égard du premier. Des deux mots d'ordre qu'ils ont lancés: "Combattre le Parti communiste" et "Liquider le Kuomin-

tang", il ne reste que le premier. Les journaux et les périodiques japonais, ainsi que ceux de Wang Tsing-wei, ne mentionnent plus de mots d'ordre tels que "A bas le Kuomintang!" "Renversons Tchiang Kaï-chek!" Le Japon fait peser sur le Parti communiste 58 pour cent de ses forces opérant en Chine, alors qu'il n'en réserve que 42 pour cent pour surveiller le Kuomintang; et pour mieux l'inciter à se rendre, il a relâché récemment cette surveillance, en retirant de nombreuses troupes des provinces du Tchékiang et du Houpei. Les impérialistes japonais n'ont jamais osé articuler le moindre mot pour amener le Parti communiste à capituler, mais ils n'hésitent pas à déverser inlassablement des torrents de paroles pour exhorter le Kuomintang à se rendre. Celui-ci n'est féroce qu'avec le Parti communiste et le peuple, mais il rentre ses griffes face aux Japonais. Non seulement par ses actes il a passé, depuis longtemps, du rôle de participant à celui de spectateur dans la guerre, mais même en paroles il n'ose répondre par la moindre réfutation un peu vigoureuse aux impérialistes japonais qui l'incitent à capituler et qui l'humilient. Les Japonais disent: "Le raisonnement tenu par Tchiang Kaï-chek, dans son livre *Le Destin de la Chine*, n'a rien d'erroné quant à son orientation générale." M. Tchiang Kaï-chek et les gens de son parti ont-ils jamais émis quelque réplique à ces propos? Non, ils ne l'ont pas fait et ils n'osent pas le faire. Comment voulez-vous que les impérialistes japonais n'aient pas de mépris pour le Kuomintang quand ils voient que M. Tchiang Kaï-chek et son parti invoquent les "ordres militaires et décrets gouvernementaux" et la "discipline" à l'égard du seul Parti communiste, mais ne veulent ni n'osent les invoquer contre les 20 membres de leur Comité exécutif central et leurs 58 généraux qui ont passé à l'ennemi! Le peuple chinois et les nations amies dans le monde ont vu M. Tchiang Kaï-chek et le Kuomintang ordonner la dissolution de la Nouvelle IV^{e} Armée, attaquer la VIII^{e} Armée de Route, encercler la Région frontière, nous calomnier en nous qualifiant de "parti traître", d'"armée de traîtres", de "seigneurs de guerre de type nouveau", de "feudataires de type nouveau", nous accuser de "saper la Résistance", de "mettre l'Etat en danger", invoquer sans relâche les "ordres militaires et décrets gouvernementaux" ainsi que la "discipline"; mais ils ne les ont jamais vu appliquer un ordre militaire ou un décret gouvernemental ni prendre de mesure disciplinaire contre les 20 membres du Comité exécutif central du Kuomintang et les 58 généraux du Kuomintang qui ont passé à l'ennemi. De même, les résolutions de la onzième session plénière et du Conseil politique

national sont uniquement dirigées contre le Parti communiste; aucune d'entre elles ne vise les nombreux membres du Comité exécutif central et les nombreux généraux du Kuomintang qui ont trahi la patrie et ont passé à l'ennemi. Que doivent donc penser du Kuomintang le peuple chinois et les nations amies dans le monde! Comme nous pouvions nous y attendre, à la onzième session plénière, on a de nouveau parlé de "solution politique" et de "préparation à un régime constitutionnel"; c'est fort bien, nous ne pouvons que saluer de telles déclarations. Mais, à les juger d'après la ligne politique que suit le Kuomintang depuis de longues années, nous les considérons comme un ramassis de propos destinés à tromper les gens et à lui permettre, en fait, de gagner du temps pour préparer la guerre civile et perpétuer ainsi sa dictature sur le peuple.

Mais le cours des événements pourrait-il suivre une troisième voie? Oui, c'est possible, et c'est la voie que souhaitent une partie des membres du Kuomintang, le peuple tout entier et nous tous, les communistes. Quelle est donc cette troisième voie? C'est le règlement politique, juste et équitable, des rapports entre le Kuomintang et le Parti communiste, l'instauration loyale d'un régime constitutionnel vraiment libre et démocratique, la suppression de la dictature fasciste qui a pour devise "un parti, une doctrine, un chef" et la convocation, pendant la Guerre de Résistance, d'une assemblée nationale réellement élue par le peuple. Nous autres, communistes, nous avons toujours été partisans d'une telle politique. Une partie des membres du Kuomintang l'approuveront également. Pendant longtemps, nous avions même espéré que M. Tchiang Kaï-chek et son groupe au sein du Kuomintang l'appliqueraient, mais à en juger par ce qui s'est passé ces dernières années et ce qui se passe maintenant, rien n'atteste que M. Tchiang Kaï-chek et la majorité des gens du Kuomintang au pouvoir aient de telles intentions.

Pour que cette politique puisse être appliquée, de nombreuses conditions, internationales et intérieures, doivent être réunies. A l'heure actuelle (où le fascisme en Europe est à la veille de son effondrement total), les conditions internationales sont favorables à la guerre de résistance de la Chine, mais c'est précisément à un tel moment que les capitulards se démènent le plus pour susciter une guerre civile qui leur permette de capituler, et que les Japonais et Wang Tsing-wei cherchent le plus à fomenter une telle guerre pour amener la capitulation. "Des frères dévoués resteront toujours des frères, Tchongking prendra certainement le même chemin que nous,

mais nous voudrions que ce soit le plus tôt possible", a déclaré Wang Tsing-wei, d'après une information de l'Agence Domei datée du 1er octobre. Quelle affection, quelle assurance et quelle impatience aussi! Le mieux qu'on puisse attendre du Kuomintang dans la conjoncture présente est donc qu'il continue ses atermoiements; mais le danger d'une brusque aggravation de la situation reste sérieux. Les conditions nécessaires à la troisième voie ne sont pas encore réunies; pour qu'elles se réalisent, les patriotes de tous les partis et groupements politiques et le peuple tout entier doivent faire de grands efforts dans tous les domaines.

A la onzième session plénière, M. Tchiang Kaï-chek a dit:

> Il faut le déclarer sans équivoque, le Comité exécutif central ne demande rien de plus au Parti communiste que de renoncer à maintenir son fief par les armes, de cesser ses attaques par surprise, en divers endroits, contre l'Armée nationale, ainsi que ses activités de sape contre la Résistance, de mettre en pratique sa déclaration de l'an 26 de la République, appelant à unir tous les efforts pour le salut de la patrie, et de remplir les quatre engagements pris dans cette déclaration.

M. Tchiang Kaï-chek parle d'"attaques par surprise . . . contre l'Armée nationale" et d'"activités de sape contre la Résistance"; c'est plutôt au Kuomintang que de tels propos s'appliqueraient, et il est regrettable que M. Tchiang Kaï-chek préfère, contre toute justice et toute conscience, calomnier le Parti communiste. Depuis la chute de Wouhan, en effet, le Kuomintang a lancé trois campagnes anticommunistes, au cours desquelles, comme en témoignent les faits, ses forces ont chaque fois mené des attaques par surprise contre les troupes communistes. Pendant la première campagne, en hiver 1939 et au printemps 1940, les forces du Kuomintang se sont emparées par une attaque brusquée de cinq chefs-lieux de district dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia: Tchouenhoua, Hsiunyi, Tchengning, Ninghsien et Tchenyuan, où des unités de la VIIIe Armée de Route tenaient garnison, et elles ont même utilisé des avions dans leurs opérations. En Chine du Nord, les troupes de Tchou Houai-ping ont été envoyées dans les monts Taihang pour une attaque-surprise contre des forces de la VIIIe Armée de Route, qui n'ont combattu que pour se défendre. La deuxième campagne se situe en janvier 1941. Auparavant, le 19 octobre 1940, Ho Ying-kin et Pai Tchong-hsi avaient adressé un télégramme à Chu Teh, Peng Teh-houai, Yé Ting et Hsiang

Ying, leur donnant l'ordre catégorique de faire passer, dans un délai d'un mois, sur la rive nord du fleuve Jaune, toutes les unités de la VIII^e Armée de Route et de la Nouvelle IV^e Armée qui se trouvaient au sud du fleuve. Nous avons alors accepté de transférer vers le nord nos unités de l'Anhouei du Sud; quant aux autres unités, leur transfert était en fait impossible, mais nous avons tout de même promis de leur faire gagner les positions assignées après la victoire dans la Guerre de Résistance. Or, avant même que nos troupes de l'Anhouei du Sud, fortes de plus de 9.000 hommes, se soient mises en route le 5 janvier conformément aux instructions reçues, M. Tchiang Kaï-chek avait déjà donné l'ordre de les "prendre d'un seul coup de filet". Entre le 6 et le 14 janvier, les troupes du Kuomintang de l'Anhouei du Sud réussirent effectivement à "prendre d'un seul coup de filet" ces unités de la Nouvelle IV^e Armée; le 17 janvier, M. Tchiang Kaï-chek ordonna de dissoudre la Nouvelle IV^e Armée et de faire juger Yé Ting. Depuis lors, dans toutes les bases antijaponaises de la Chine centrale et de la Chine du Nord, la VIII^e Armée de Route et la Nouvelle IV^e Armée ont été attaquées par surprise partout où se trouvaient des troupes du Kuomintang, et elles n'ont riposté que pour se défendre. La troisième campagne a commencé en mars dernier et elle se poursuit encore aujourd'hui. Les forces du Kuomintang n'ont cessé d'assaillir la VIII^e Armée de Route et la Nouvelle IV^e Armée en Chine centrale et en Chine du Nord; de plus, M. Tchiang Kaï-chek a publié son *Destin de la Chine*, diatribe contre le communisme et le peuple; il a déplacé, pour une attaque éclair contre la Région frontière, d'importantes forces armées qui se trouvaient en position de défense le long du fleuve Jaune; il a incité les "organisations populaires" du pays à réclamer la dissolution du Parti communiste; il a mobilisé les membres du Kuomintang, qui détiennent la majorité au Conseil politique national, en vue de faire approuver par ce dernier le rapport militaire calomnieux de Ho Ying-kin contre la VIII^e Armée de Route et de faire adopter des résolutions anticommunistes; il a transformé ainsi le Conseil politique national, qui devrait être le symbole de l'union dans la Résistance, en un organe inféodé au Kuomintang, chargé de fabriquer une opinion publique anticommuniste et de préparer la guerre civile, si bien que le camarade Tong Pi-wou, membre communiste du Conseil, s'est vu obligé de se retirer en signe de protestation. Ces trois campagnes anticommunistes ont été déclenchées par le Kuomintang selon un plan prémédité. Nous voudrions poser une question: Qu'est-ce donc là si ce n'est "saper la Résistance"?

Le 22 septembre de l'an 26 de la République (1937), le Comité central du Parti communiste chinois a publié un manifeste appelant à unir tous les efforts pour le salut de la patrie. Nous y disions notamment:

> Afin d'enlever à l'ennemi tout prétexte possible pour ses intrigues et de dissiper tout malentendu chez ceux qui, bien que sceptiques, ont de bonnes intentions, le Comité central du Parti communiste chinois juge nécessaire de réaffirmer son entier dévouement à la cause de la libération nationale. A cette fin, il déclare solennellement, et une fois de plus, devant toute la nation: 1) Les *trois principes du peuple* du Dr Sun Yat-sen étant aujourd'hui nécessaires à la Chine, notre Parti est prêt à lutter pour leur réalisation complète; 2) Nous mettrons un terme à notre politique insurrectionnelle visant à renverser le pouvoir du Kuomintang et à notre politique de confiscation par la force des terres des propriétaires fonciers; 3) Nous réorganiserons le gouvernement rouge actuel qui deviendra le Gouvernement démocratique de la Région spéciale, dans l'espoir que le pouvoir s'unifiera dans l'ensemble du pays; 4) L'Armée rouge changera de nom et de matricule et se réorganisera en unités de l'Armée révolutionnaire nationale; elle sera placée sous l'autorité du Conseil militaire du Gouvernement national et attendra l'ordre de joindre le front de la Résistance afin d'y remplir son devoir.

Ces quatre engagements, nous les avons intégralement tenus; ni M. Tchiang Kaï-chek ni aucun autre membre du Kuomintang ne pourraient en citer un seul que nous n'ayons rempli. En premier lieu, les mesures politiques appliquées par le Parti communiste dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et dans les bases antijaponaises établies à l'arrière de l'ennemi sont toutes conformes aux *trois principes du peuple* de Sun Yat-sen; pas une seule ne va à leur encontre. En second lieu, à condition que le Kuomintang ne capitule pas devant l'ennemi de la nation, qu'il ne rompe pas la coopération avec notre Parti et ne déclenche pas la guerre civile anticommuniste, nous tiendrons notre promesse de ne pas renverser le pouvoir du Kuomintang et de ne pas confisquer les terres des propriétaires fonciers par la force. Nous avons tenu cet engagement dans le passé, nous le tenons aujourd'hui et le tiendrons aussi à l'avenir. En d'autres termes, nous ne serons obligés de revenir sur nos engagements que si le Kuomintang capitule devant l'ennemi, rompt la coopération avec

nous et déclenche la guerre civile; ce sont là, en effet, les seules circonstances qui nous mettraient dans l'impossibilité de tenir notre parole. En troisième lieu, le pouvoir rouge a été réorganisé dès la première année de la Guerre de Résistance, et le régime démocratique, fondé sur le "système des trois tiers", est institué depuis longtemps; mais jusqu'à présent le Kuomintang, loin de reconnaître la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia comme il l'avait promis, nous accuse d'avoir constitué un "fief féodal". Monsieur Tchiang Kaï-chek, Messieurs les Membres du Kuomintang! Si la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et les bases antijaponaises n'ont pas encore été reconnues par le gouvernement du Kuomintang, si cet état de choses que vous appelez "fief" existe, vous devriez savoir que ce n'est nullement par notre volonté, mais uniquement parce que vous nous l'avez imposé. Quelle raison valable avez-vous de nous accuser d'avoir constitué un "fief", quand, vous-mêmes, revenant sur votre parole, vous refusez de reconnaître cette région comme vous l'aviez promis, et que vous refusez de reconnaître son régime démocratique? Jour après jour, nous réclamons cette reconnaissance, et toujours vous la refusez — qui donc alors est responsable de cette situation? Quelle raison a M. Tchiang Kaï-chek, chef du Kuomintang et du gouvernement de ce parti, pour se répandre en injures, dans son *Destin de la Chine*, contre le "fief", sans s'estimer le moins du monde responsable de cet état de choses? Maintenant qu'il a de nouveau exigé, lors de la onzième session plénière, que nous tenions notre promesse, nous en profitons pour lui demander de tenir la sienne: celle de reconnaître par décret aussi bien la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, où le *principe de la démocratie* est depuis longtemps réalisé, que les bases démocratiques antijaponaises à l'arrière de l'ennemi. Si vous persistez dans votre politique de non-reconnaissance, cela signifie que vous voulez que nous maintenions ce "fief", et la responsabilité, comme par le passé, en retombera entièrement sur vous et non sur nous. En quatrième lieu, il y a longtemps que l'Armée rouge a changé "de nom et de matricule", qu'elle s'est "réorganisée en unités de l'Armée révolutionnaire nationale" et qu'elle a été "placée sous l'autorité du Conseil militaire du Gouvernement national"; par conséquent, cet engagement est depuis longtemps rempli. Actuellement, seule la Nouvelle IV^{e} Armée de l'Armée révolutionnaire nationale est directement subordonnée au Comité central du Parti communiste et non au Conseil militaire du Gouvernement national; et cela pour la bonne raison que ce Conseil a édicté le 17 janvier 1941 un ordre contre-révolutionnaire qui,

sapant la Résistance et mettant l'Etat en danger, a proclamé la "dissolution" de cette armée qualifiée de "rebelle", l'exposant ainsi aux attaques continuelles des troupes du Kuomintang. Or, la Nouvelle IV^e Armée n'a jamais cessé de résister à l'envahisseur en Chine centrale, et elle a toujours rempli les trois premiers des quatre engagements que nous avions pris; bien plus, elle est disposée à se placer de nouveau "sous l'autorité du Conseil militaire du Gouvernement national" et demande à M. Tchiang Kaï-chek d'annuler l'ordre de dissolution, de lui restituer son ancien matricule et de lui permettre de remplir le quatrième engagement.

Par ailleurs, le document relatif au Parti communiste, adopté par la onzième session plénière, déclare:

> Quant aux autres questions, elles pourront toutes être soulevées à l'Assemblée nationale en vue de leur discussion et de leur solution, notre session plénière ayant décidé qu'une assemblée nationale serait convoquée et une Constitution élaborée et promulguée dans un délai d'un an après la fin de la guerre.

Les "autres questions" évoquées ici, c'est l'abolition de la dictature du Kuomintang, la suppression des services secrets fascistes, l'instauration de la démocratie dans tout le pays, la suppression du contrôle économique, des impôts exorbitants et des taxes multiples qui portent atteinte aux conditions de vie du peuple, l'application, à l'échelle nationale, de la politique agraire pour une réduction des fermages et du taux d'intérêt des prêts ainsi que de la politique économique de soutien à la petite et à la moyenne industrie et d'amélioration des conditions matérielles des ouvriers. Le 22 septembre 1937, dans son appel à unir tous les efforts pour le salut de la patrie, notre Parti déclarait:

> Il faut instaurer la démocratie et convoquer une assemblée nationale qui élaborera une Constitution et définira une politique de salut national. Il faut donner au peuple chinois la possibilité de vivre dans la joie et le bonheur, ce qui implique, en premier lieu, l'adoption de mesures efficaces pour secourir les victimes des calamités naturelles, assurer à chacun des moyens d'existence stables, développer une économie en faveur de la défense nationale, soulager le peuple de ses souffrances et améliorer ses conditions de vie.

Puisque M. Tchiang Kaï-chek a affirmé, dans un entretien accordé le lendemain (le 23 septembre), qu'il acceptait entièrement cette déclaration, il ne devrait pas seulement exiger du Parti communiste qu'il

tienne les quatre engagements qu'elle comporte, mais encore exiger que lui-même, le Kuomintang et le gouvernement du Kuomintang appliquent les dispositions que nous venons de mentionner. M. Tchiang Kaï-chek n'est pas seulement aujourd'hui le chef du Kuomintang, il est aussi le président du gouvernement du Kuomintang (nominalement Gouvernement national); il lui incombe donc d'appliquer consciencieusement ces dispositions qui concernent la démocratie et le bien-être du peuple, d'honorer les innombrables promesses qu'il nous a faites lui-même, à nous communistes, ainsi qu'à toute la nation; il doit cesser de renier sa parole, de recourir obstinément à ses méthodes d'oppression et d'affirmer une chose tout en faisant le contraire. Nous, les communistes, et le peuple tout entier, nous voulons des actes, nous nous refusons à écouter des bavardages démagogiques. S'il y a des actes, nous nous en féliciterons; s'il n'y a que des bavardages, ils ne pourront abuser longtemps les gens. Voici les exigences que nous formulons à l'adresse de M. Tchiang Kaï-chek et du Kuomintang: Mener jusqu'au bout la Guerre de Résistance et écarter le danger d'une capitulation, poursuivre la coopération et conjurer le danger d'une guerre civile, reconnaître le régime démocratique de la Région frontière et des bases antijaponaises établies derrière les lignes ennemies, rétablir la Nouvelle IV^{e} Armée, mettre fin aux campagnes anticommunistes, retirer les 400.000 à 500.000 hommes qui encerclent la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, cesser d'utiliser le Conseil politique national comme un organe inféodé au Kuomintang et chargé de fabriquer une opinion publique anticommuniste, lever l'interdit sur les libertés de parole, de réunion et d'association et abolir la dictature d'un seul parti, le Kuomintang, réduire les fermages et le taux d'intérêt des prêts, améliorer les conditions de vie des ouvriers et soutenir la petite et la moyenne industrie, supprimer les services secrets, mettre fin à une éducation contrôlée par les agents secrets et introduire un système d'enseignement démocratique. La plupart de ces exigences correspondent d'ailleurs à vos propres promesses. Si vous acceptez de satisfaire à nos exigences et d'honorer votre parole, nous vous donnons l'assurance que nous continuerons à tenir la nôtre. Nous sommes prêts à reprendre à tout moment les pourparlers entre nos deux partis, si M. Tchiang Kaï-chek et le Kuomintang y sont disposés.

Bref, des trois voies qui s'offrent au Kuomintang, la première, celle de la capitulation et de la guerre civile, signifie la mort pour M. Tchiang Kaï-chek et le Kuomintang. La deuxième, qui est de gagner du temps par un bavardage démagogique, tout en restant au fond attaché à la

dictature fasciste et en s'empressant à préparer en secret la guerre civile, ne les sauvera pas non plus. Seule la troisième, c'est-à-dire le renoncement total à la voie erronée de la dictature fasciste et de la guerre civile et l'adoption de la juste voie de la démocratie et de la coopération, leur apportera le salut. Mais jusqu'à ce jour, ils n'ont encore rien fait de convaincant qui puisse témoigner de leur intention de suivre cette troisième voie. Il faut donc que tout notre peuple reste en garde contre le très grave danger de capitulation et de guerre civile.

Que les patriotes du Kuomintang s'unissent pour empêcher les autorités du Kuomintang de prendre la première voie, pour leur interdire de s'engager plus avant dans la deuxième et pour exiger qu'ils suivent la troisième.

Que les partis et groupements patriotiques et tous les patriotes qui résistent au Japon s'unissent pour empêcher les autorités du Kuomintang de prendre la première voie, pour leur interdire de s'engager plus avant dans la deuxième et pour exiger qu'ils suivent la troisième.

Un changement d'une ampleur sans précédent est imminent dans le monde. Nous espérons qu'à ce grand tournant de l'histoire M. Tchiang Kaï-chek et les membres du Kuomintang sauront se comporter comme il convient, et nous en espérons autant de tous les partis et groupements patriotiques, de tous les patriotes.

NOTES

[1] Il s'agit des généraux et des officiers du Kuomintang qui avaient enseigné ou étudié à l'Académie militaire de Whampou. Ils formaient le groupe dévoué à Tchiang Kaï-chek dans l'armée du Kuomintang.

ORGANISEZ-VOUS!*

(29 novembre 1943)

Au nom du Comité central du Parti communiste, je voudrais dire quelques mots à l'occasion de la réception qu'il donne aujourd'hui en l'honneur de nos héros et héroïnes du travail et de nos travailleurs modèles de la production, désignés par les masses paysannes, les usines, les forces armées, les organismes et les écoles de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. Ce que j'ai à vous dire peut se résumer en ces mots: "Organisez-vous!" Cette année, un mouvement pour la production s'est poursuivi parmi les masses paysannes, dans l'armée, les organismes, les écoles et les usines de la Région frontière, conformément aux résolutions adoptées à la conférence des cadres supérieurs que le Bureau du Nord-Ouest de notre Comité central avait convoquée l'hiver dernier. Nous avons enregistré, au cours de l'année, d'importants succès et de grands progrès dans tous les domaines de la production, et notre Région frontière a pris un visage nouveau. Les faits ont pleinement confirmé la justesse de la politique que nous avions définie à cette conférence et dont le point essentiel est d'organiser les masses, c'est-à-dire de mobiliser et de constituer en une vaste armée du travail toutes les forces disponibles, sans exception, dans la population, l'armée, les organismes et les écoles — hommes et femmes, jeunes et vieux, qu'ils aient une capacité de travail entière ou partielle. Nous avons une armée combattante et une armée du travail. L'armée combattante, formée de la VIII[e] Armée de Route et de la Nouvelle IV[e] Armée, doit être utilisée pour une double tâche: combattre et produire. Disposant ainsi de deux armées dont l'une, l'armée combattante, est capable d'assumer cette double tâche et, en outre, de travailler parmi les masses, nous pouvons vaincre nos difficultés et abattre l'impérialisme japonais. A cet égard, si les succès de notre

* Allocution prononcée par le camarade Mao Tsé-toung à la réception organisée en l'honneur des héros du travail de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia.

mouvement de production dans la Région frontière, enregistrés pendant les années précédentes, n'étaient pas assez importants ni assez sensibles pour être concluants, ils sont, cette année, tout à fait probants, comme chacun peut le constater de ses propres yeux.

Cette année, dans la Région frontière, toutes les unités de l'armée qui ont des terres à leur disposition sont parvenues à cultiver en moyenne dix-huit mous par combattant et elles ont pu pratiquement tout produire et tout faire elles-mêmes: la nourriture, comme les légumes, la viande et les huiles comestibles; l'habillement, comme les vêtements ouatés, les tricots de laine, les chaussures et chaussettes; les bâtiments et logements, comme les maisons, les grottes d'habitation et les salles de réunion; les articles d'usage courant, comme les tables, les chaises et les bancs, le papier, les pinceaux et l'encre; le combustible, comme le bois, le charbon de bois et la houille. Nous avons réussi, en nous mettant nous-mêmes à la tâche, à assurer largement vêtements et nourriture. Chaque combattant n'a besoin de participer à la production que trois mois par an, et peut consacrer le reste du temps à l'entraînement et aux opérations militaires. Nos troupes ne dépendent, pour leur entretien, ni du gouvernement du Kuomintang, ni du gouvernement de la Région frontière, ni de la population: elles subviennent elles-mêmes à leurs propres besoins. Quelle innovation importante pour la cause de notre libération nationale! Depuis six ans et demi que dure la Guerre de Résistance, l'ennemi applique dans les bases antijaponaises la politique de "tout brûler, tout tuer, tout piller", la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia est soumise à un blocus rigoureux par le Kuomintang, et nous nous sommes trouvés dans une situation financière et économique extrêmement difficile; si notre armée n'avait été apte qu'au combat, nous n'aurions pu nous en tirer. Mais nos troupes de la Région frontière ont appris à produire; au front, une partie de nos troupes l'ont également appris, alors que d'autres commencent à s'y mettre. Si, dans nos héroïques et valeureuses VIII[e] Armée de Route et Nouvelle IV[e] Armée, chaque homme sait non seulement se battre et travailler parmi les masses, mais aussi exercer une activité productrice, nous n'aurons plus aucune difficulté à redouter et nous serons, selon le mot de Mencius, "invincibles sous le ciel"[1]. Nos organismes et nos écoles, eux aussi, ont fait cette année un grand pas en avant: une faible partie seulement de leurs dépenses a été couverte par le gouvernement, alors que la plus grande partie l'a été par leur propre production. Ils ont satisfait par leur travail 100 pour cent de leurs besoins en légumes, contre 50 pour cent l'année dernière;

ils ont pu augmenter considérablement leur consommation de viande grâce à l'élevage des porcs et des moutons. Et ils ont mis sur pied un grand nombre d'ateliers pour la fabrication d'articles d'usage courant. L'armée, les organismes et les écoles pourvoyant eux-mêmes à la totalité ou à la majeure partie de leurs besoins matériels, la contribution demandée à la population sous forme d'impôts a diminué, ce qui permet à celle-ci de jouir d'une plus grande part des fruits de son travail. Comme l'armée et la population développent l'une et l'autre la production, elles ont réussi à assurer largement vêtements et nourriture, et tout le monde est content. Par ailleurs, dans nos usines, la production s'est développée, les agents secrets ont été démasqués et la productivité a considérablement augmenté. Sur tout le territoire de notre Région frontière, un grand nombre de héros du travail ont surgi dans l'agriculture et l'industrie, dans les organismes et les écoles, ainsi que dans l'armée; on peut dire que la production y est désormais en bonne voie. Tout cela vient de l'organisation des forces que recèlent les masses.

L'organisation de ces forces constitue une politique. En existe-t-il une contraire? Oui. C'est la politique à laquelle manque le point de vue de masse, celle qui ne s'appuie pas sur les masses ou ne les organise pas et qui, n'accordant aucune attention à l'organisation des larges masses dans les campagnes, les forces armées, les organismes, les écoles et les usines, se préoccupe exclusivement d'organiser un petit nombre de personnes dans les services chargés des finances, de l'approvisionnement et du commerce; elle n'envisage pas le travail économique comme un vaste mouvement ou un large front de combat, mais seulement comme un expédient pour combler l'insuffisance des ressources financières. Telle est la politique contraire, la fausse. Elle a été appliquée autrefois dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, mais après des années d'efforts pour la corriger, grâce surtout à la conférence des cadres supérieurs de l'an dernier et au mouvement de masse de cette année, elle n'a probablement plus qu'un très petit nombre de partisans. Dans nos bases d'appui en Chine du Nord et en Chine centrale, où se livrent de violents combats et où les organismes dirigeants n'ont pas prêté une attention suffisante au mouvement de production des masses, celui-ci n'a pas encore pris une grande extension. Mais depuis que le Comité central a émis sa directive du 1er octobre dernier[2], on se prépare à lancer partout, l'année prochaine, le mouvement de production. Dans les régions du front, les conditions sont encore plus difficiles que dans la région frontière du Chensi-Kansou-

Ninghsia: de durs combats s'y déroulent et de graves calamités naturelles ont frappé certaines contrées. Le seul moyen de soutenir la guerre, de faire face à la politique ennemie de "tout brûler, tout tuer, tout piller" et de secourir les victimes des calamités naturelles, c'est de mobiliser totalement le Parti, le gouvernement, l'armée et la population civile pour la lutte contre l'ennemi et pour l'activité productrice. Avec l'expérience acquise dans la production au front ces dernières années et le travail de préparation entrepris cet hiver sur le plan de l'idéologie et de l'organisation, comme sur le plan matériel, il est possible de donner, l'an prochain, une grande ampleur à ce mouvement, et il est du reste nécessaire de le faire. Dans les régions du front où les combats continuent, nous n'avons pas encore la possibilité d'"assurer largement vêtements et nourriture", mais nous pouvons parfaitement et nous devons "nous mettre à la tâche pour surmonter les difficultés".

Actuellement, sur le plan économique, la forme la plus importante pour l'organisation des masses, c'est la coopérative. Bien qu'il ne soit pas forcément nécessaire d'appliquer ce terme à toutes les activités productrices des masses dans notre armée, dans nos organismes et nos écoles, elles n'en ont pas moins un caractère coopératif, puisque c'est par l'entraide et le travail en commun, sous une direction centralisée, qu'elles visent à satisfaire les besoins matériels de chaque secteur, de chaque unité, de chaque personne. Il s'agit donc bien d'une sorte de coopérative.

Parmi les masses paysannes, c'est l'économie individuelle qui prédomine depuis des millénaires, chaque famille, chaque foyer formant une unité de production. Cette forme de production, individuelle et dispersée, constitue la base économique du régime féodal et maintient les paysans dans un état de pauvreté permanente. Le seul moyen d'en finir avec cette situation, c'est la collectivisation progressive; et la seule voie qui mène à la collectivisation passe, selon Lénine, par la coopération[3]. Nous avons déjà organisé, dans la Région frontière, un grand nombre de coopératives paysannes, mais elles sont encore de forme élémentaire; c'est seulement après plusieurs étapes de développement qu'elles deviendront des coopératives de type soviétique, connues sous le nom de kolkhozes. Notre économie est une économie de démocratie nouvelle. Nos coopératives restent des organisations de travail collectif fondées sur une économie individuelle (sur la propriété privée). Elles sont de plusieurs formes. L'une d'elles est représentée par les organisations d'entraide pour le travail agricole, telles que les "équipes d'échange de travail" et les "équipes d'échange et de location de

travail"[4]. Ces organisations étaient appelées, dans les régions rouges du Kiangsi, "groupes d'entraide dans le travail" ou encore "équipes de labour"[5]; et maintenant on les appelle dans certaines régions du front "groupes d'entraide". Tant que ce sont des organisations d'entraide collective auxquelles les masses adhèrent librement (et en aucun cas sous la contrainte), elles sont toutes bonnes, quel que soit leur nom; peu importe qu'elles comprennent quelques membres ou quelques dizaines, voire des centaines de membres, qu'elles groupent uniquement des personnes ayant une capacité de travail entière ou également des personnes ayant une capacité de travail partielle; peu importe que cette aide mutuelle s'exprime sous forme d'un apport de main-d'œuvre, de force animale ou de matériel, ou que les membres mangent et dorment ou non sous le même toit à l'époque des gros travaux; peu importe enfin que ces organisations aient un caractère provisoire ou permanent. Ces méthodes d'entraide collective sont une invention des masses elles-mêmes. Nous avons autrefois dressé le bilan des expériences acquises par les masses dans le Kiangsi; maintenant, nous le faisons dans le Chensi du Nord. Dans la Région frontière, l'entraide dans le travail est devenue beaucoup plus systématique et s'est encore développée depuis qu'elle a été encouragée, l'an dernier, par la conférence des cadres supérieurs et pratiquée pendant toute l'année en cours. En effet, beaucoup d'équipes d'échange de travail ont fait les labours, les semailles, le sarclage et la moisson collectivement, et elles ont obtenu des récoltes deux fois plus importantes que l'année dernière. Maintenant que les masses ont constaté à quel point les résultats sont substantiels, il y aura certainement l'année prochaine bien plus de gens qui adopteront ce système. Nous ne nous attendons pas à ce que les centaines de milliers d'habitants de la Région frontière qui ont une capacité de travail entière ou partielle s'organisent en coopératives en une seule année, mais ce but peut être atteint en quelques années. Il faut aussi mobiliser les femmes pour qu'elles participent, dans une certaine mesure, à la production. Nous devons rééduquer tous les fainéants et en faire de bons citoyens en les associant à la production. Dans toutes les bases antijaponaises de la Chine du Nord et de la Chine centrale, on organisera largement, avec le libre consentement des masses, des coopératives de production fondées sur l'entraide collective.

Outre la coopérative agricole de production fondée sur l'entraide collective, il existe trois autres sortes de coopératives: la coopérative combinée, comme celle de l'arrondissement sud de Yenan, qui est à la

fois une coopérative de production, de consommation, de transport (transport du sel) et de crédit; la coopérative de transport (par exemple, les équipes pour le transport du sel); la coopérative artisanale.

Avec ces quatre sortes de coopératives créées par les masses, ainsi qu'avec les coopératives fondées sur le travail collectif dans l'armée, dans les organismes et dans les écoles, nous sommes à même d'organiser toutes les forces du peuple en une grande armée du travail. C'est la seule voie que peuvent suivre les masses populaires pour se libérer, pour passer de la pauvreté à la prospérité, pour remporter la victoire dans la Guerre de Résistance. Chaque communiste doit apprendre à organiser le travail des masses. Les communistes d'origine intellectuelle doivent évidemment l'apprendre aussi; s'ils ont de la détermination, ils y arriveront en six mois ou un an. Ils pourront aider les masses à organiser la production, à faire le bilan de leur expérience. Quand nos camarades auront acquis, en plus d'autres compétences, l'art d'organiser le travail des masses, c'est-à-dire quand ils auront appris à aider les paysans dans l'établissement de leur plan de production par foyer, à créer des équipes d'échange de travail, des équipes pour le transport du sel et des coopératives combinées, à organiser la production dans l'armée, les organismes, les écoles et les usines, à organiser l'émulation dans la production, à encourager et à récompenser les héros du travail, à organiser des expositions sur la production, à développer l'activité et l'initiative créatrice des masses, nous serons certainement capables de chasser les impérialistes japonais et, avec tout le peuple, d'édifier une Chine nouvelle.

En toute chose, nous autres, communistes, nous devons savoir nous lier aux masses. Est-ce que les membres de notre Parti pourront se rendre utiles en quoi que ce soit au peuple chinois s'ils passent toute leur existence entre quatre murs, à l'abri des tempêtes et à l'écart du monde? Non, absolument pas. Nous n'avons pas besoin de telles gens comme membres du Parti. Nous autres, communistes, nous devons nous aguerrir dans les tempêtes et nous jeter dans le monde, les grandes tempêtes et le monde grandiose de la lutte des masses. "Trois simples cordonniers font un Tchoukeh Liang"[6]: cela signifie que les masses recèlent d'énormes forces créatrices. En fait, il existe, dans le peuple chinois, des milliers et des milliers de Tchoukeh Liang; il y en a dans chaque village, dans chaque bourg. Nous devons aller dans les masses, nous mettre à leur école, généraliser leur expérience, en dégager des principes et des méthodes meilleurs, plus systématiques, puis les communiquer aux masses (par la propagande), appeler les masses à les

suivre pour résoudre leurs problèmes, de sorte qu'elles se libèrent et conquièrent le bonheur. Si nos camarades qui travaillent dans le secteur civil sont coupés des masses, s'ils ignorent leurs sentiments, s'ils ne les aident pas à organiser la production et à améliorer leurs conditions d'existence, s'ils se contentent de collecter le "grain public pour le salut de la patrie" — sans comprendre qu'un dixième de leur énergie suffirait à cette tâche, à condition d'en consacrer d'abord les neuf dixièmes à aider les masses à résoudre le problème du "grain privé pour le salut du peuple" —, cela signifie qu'ils sont contaminés par le style de travail du Kuomintang et couverts de la poussière bureaucratique. Le Kuomintang ne sait que mettre le peuple à contribution, il ne lui donne absolument rien. Si un communiste agit de la même manière, c'est que son style de travail est celui du Kuomintang, qu'il a le visage couvert d'une couche de poussière bureaucratique et qu'il a besoin de se laver à grande eau. J'ai l'impression que ce style bureaucratique existe dans le travail du secteur civil de toutes nos bases antijaponaises et qu'il y a partout des camarades auxquels le point de vue de masse fait défaut et qui sont donc coupés des masses. Si nous voulons nous unir étroitement à elles, nous devons nous débarrasser résolument de ce style de travail.

En outre, il existe dans notre travail au sein de l'armée un comportement militariste, qui est aussi le comportement du Kuomintang, dont l'armée est coupée des masses. Nos troupes doivent observer les principes justes qui régissent les rapports de l'armée avec le peuple, le gouvernement et le Parti, les rapports entre officiers et soldats, entre le travail militaire et le travail politique et les rapports entre les cadres; en aucun cas, elles ne doivent verser dans le militarisme des seigneurs de guerre. Les officiers doivent aimer leurs hommes; ils ne se montreront pas indifférents à leur égard et ne leur infligeront pas de châtiments corporels; il faut que l'armée aime le peuple, qu'elle ne lèse pas ses intérêts; elle doit respecter le gouvernement et le Parti et ne pas réclamer d'"indépendance". Notre VIII^{e} Armée de Route et notre Nouvelle IV^{e} Armée sont les forces armées du peuple; elles ont toujours été et restent excellentes, elles sont les meilleures troupes du pays. Mais il est vrai qu'au cours de ces dernières années un certain comportement militariste a fait son apparition, et certains camarades qui travaillent dans l'armée sont devenus arrogants et se conduisent d'une manière arbitraire à l'égard des soldats, du peuple, du gouvernement et du Parti. Ils rendent responsables de tout ce qui ne va pas les camarades travaillant dans le secteur civil; quant à eux,

ils s'estiment au-dessus de tout reproche; ils ne voient que leurs succès et sont aveugles à leurs défauts; ils n'aiment que les louanges et ne supportent aucune critique. On peut constater de tels cas, par exemple, dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. Après la conférence des cadres supérieurs et celle des cadres militaires et politiques, tenues l'année dernière, et grâce aussi au mouvement pour "le soutien au gouvernement et l'amour du peuple" et pour "le soutien à l'armée", lancé cette année à la Fête du Printemps[7], cette tendance a été pour l'essentiel éliminée, mais nous devons persévérer dans nos efforts pour en liquider les dernières survivances. Dans nos bases d'appui en Chine du Nord et en Chine centrale, le comportement militariste existe aussi. Les organisations du Parti et nos forces armées dans ces régions doivent s'employer sérieusement à s'en débarrasser.

Qu'il s'agisse de la bureaucratie dans le travail du secteur civil ou de l'esprit militariste dans le travail de l'armée, le mal est de même nature: on est coupé des masses. Nos camarades sont, dans leur écrasante majorité, de bons camarades. Ceux qui ont ces défauts pourront se corriger quand ils auront été soumis à la critique et que leurs erreurs auront été ainsi mises à nu. Mais ils doivent faire leur autocritique, regarder leurs tendances erronées en face et les corriger sérieusement. Si l'on se refuse à critiquer la bureaucratie dans le travail du secteur civil et le comportement militariste dans le travail de l'armée, c'est qu'on tient à conserver le style du Kuomintang, à garder sur sa figure, qui était propre, la poussière bureaucratique et militariste, et on n'est pas un bon communiste. Mais une fois éliminées ces deux tendances, notre travail se développera avec succès dans tous les domaines, y compris, bien entendu, le mouvement de production.

Notre Région frontière a profondément changé d'aspect, par suite des remarquables succès obtenus dans la production tant par les masses paysannes que par les organismes, les écoles, l'armée et les usines, par suite aussi de l'importante amélioration des rapports entre l'armée et le peuple. Tout cela indique que nos camarades ont un point de vue de masse plus net, qu'ils ont fait de grands progrès dans leur liaison avec les masses. Nous ne devons pas pour autant nous reposer sur nos lauriers, mais continuer à pratiquer l'autocritique et à faire des progrès. Dans la production également, nous nous efforcerons sans cesse de progresser. Notre visage peut se salir, nous devons donc nous laver tous les jours. Notre plancher peut se couvrir de poussière, nous devons donc le balayer tous les jours. Bien que la bureaucratie dans le travail du secteur civil et le comportement militariste dans l'armée aient été

pour l'essentiel éliminés, ces tendances nuisibles peuvent renaître. Nous sommes assiégés de tous côtés par l'impérialisme japonais et les forces de la réaction chinoise et nous vivons au milieu d'une petite bourgeoisie indisciplinée, d'où toute cette crasse de bureaucratie et de militarisme qui se dépose chaque jour sur notre visage. C'est pourquoi nous ne devons en aucun cas nous enorgueillir de nos succès. Rabattons notre suffisance, critiquons sans relâche nos propres défauts, comme, chaque jour, nous nous lavons la figure pour rester propres et balayons le plancher pour enlever la poussière.

Héros du travail et Travailleurs modèles de la production! Vous êtes à la tête du peuple, vous avez obtenu de beaux résultats dans votre travail, j'espère que vous non plus vous ne vous reposerez pas sur vos lauriers. J'espère que, de retour chez vous, aux sous-régions de Kouantchong, Longtong, Sanpien, Soueiteh et aux différents districts dépendant de Yenan, de retour dans vos organismes, vos écoles, vos unités de l'armée ou vos usines, vous vous mettrez à la tête du peuple, à la tête des masses, pour accomplir encore mieux votre travail, et qu'avant tout vous grouperez les masses dans les coopératives selon le principe du libre consentement, que vous les organiserez mieux et toujours plus largement. J'espère qu'à votre retour vous vous consacrerez à cette tâche, vous vous en ferez les propagandistes, de sorte que d'ici à la nouvelle conférence des héros du travail, l'année prochaine, nous puissions obtenir des résultats encore plus remarquables.

NOTES

[1] Tiré de *Mencius*, livre III, "Kongsouen Tcheou", I[re] partie.

[2] Il s'agit du texte: "Développer dans les bases d'appui les mouvements pour la réduction des fermages, l'accroissement de la production, 'le soutien au gouvernement et l'amour du peuple' ", pp. 137-142 du présent tome.

[3] Voir V. I. Lénine: "De la coopération", *Œuvres*, tome 33.

[4] Les "équipes d'échange de travail" et les "équipes d'échange et de location de travail", dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, étaient des organisations pour l'entraide collective dans l'agriculture. L'"échange de travail" était un moyen pour les paysans de rajuster entre eux leur force de travail; il revêtait les formes suivantes: échanges de journées de travail d'homme contre journées de travail d'homme, de journées de travail de bœuf contre journées de travail de bœuf, de journées de travail d'homme contre journées de travail de bœuf, etc. Les paysans qui adhéraient aux équipes d'échange de travail apportaient, par roulement et collectivement, une contribution en force de travail humaine ou animale à la culture

des terres de chaque famille membre. Pour régler les comptes, on prenait la journée de travail comme unité d'échange. Ceux qui avaient fourni plus de journées de travail d'homme ou plus de journées de travail animal se faisaient payer la différence par ceux qui en avaient fourni moins. Les "équipes d'échange et de location de travail" étaient en général organisées par les paysans qui n'avaient pas suffisamment de terres; à côté de l'échange de travail entre eux dans un but d'aide mutuelle, leurs membres se louaient collectivement aux familles qui avaient besoin de force de travail.

[5] Voir "Notre politique économique", note 2, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome I, p. 162.

[6] Tchoukeh Liang (181-234), homme d'Etat et stratège de la Chine antique, est considéré dans la légende chinoise comme le symbole même de l'intelligence et de la sagesse.

[7] La Fête du Printemps est le jour de l'An selon le calendrier lunaire chinois.

NOTRE ETUDE ET LA SITUATION ACTUELLE*

(12 avril 1944)

I

Depuis l'hiver dernier, les cadres supérieurs de notre Parti étudient le problème des deux lignes dans l'histoire du Parti, ce qui leur a permis d'élever considérablement leur niveau politique. Beaucoup de questions ont été soulevées par nos camarades au cours de cette étude; sur quelques-unes des questions importantes, le Bureau politique du Comité central est arrivé aux conclusions suivantes:

1) L'attitude à adopter dans l'étude de notre expérience historique. Le Comité central estime que nous devons aider les cadres à acquérir, du point de vue idéologique, une compréhension parfaite des questions touchant à l'histoire du Parti et que nous devons en même temps adopter une politique d'indulgence dans les décisions que nous prenons à l'égard des camarades qui ont commis autrefois des erreurs, afin que, d'une part, les cadres comprennent à fond l'expérience historique de notre Parti et ne retombent pas dans les erreurs du passé, et que, d'autre part, nous puissions unir tous les camarades en vue de l'œuvre commune. Notre Parti a mené, au cours de son histoire, de grandes luttes contre les lignes erronées de Tchen Tou-sieou et de Li Li-san; ces luttes étaient absolument nécessaires. Mais il y avait des défauts dans les méthodes employées. D'abord, les cadres du

* De 1942 à 1944, l'organe dirigeant central et les cadres supérieurs du Parti communiste chinois ont tenu des discussions sur l'histoire du Parti, et plus particulièrement sur la période qui s'étend du début de 1931 à la fin de 1934; ces discussions ont beaucoup contribué à réaliser l'unité idéologique du Parti sur la base du marxisme-léninisme. La réunion élargie du Bureau politique du Comité central, tenue à Tsouenyi dans la province du Koueitcheou, en janvier 1935, avait corrigé la ligne erronée "de gauche" suivie du début de 1931 à la fin de 1934; elle avait modifié la composition de l'organe dirigeant central, établi une nouvelle direction, ayant à sa tête le camarade Mao Tsé-toung, et ramené la ligne du Parti sur une voie juste,

Parti n'ont pas été amenés à comprendre à fond, du point de vue idéologique, les causes de ces erreurs, les circonstances dans lesquelles elles avaient été commises et les mesures précises pour les corriger, de sorte que des erreurs de même nature ont pu se répéter. Ensuite, on a par trop insisté sur les responsabilités personnelles de chacun; aussi n'avons-nous pas réussi à unir autant de camarades que nous aurions pu en vue de l'œuvre commune. Que ces deux défauts nous servent d'avertissement. Cette fois-ci, dans l'examen des questions touchant à l'histoire du Parti, nous devons mettre l'accent, non sur les responsabilités personnelles de certains camarades, mais sur l'analyse des circonstances dans lesquelles les erreurs ont été commises, sur ce qu'étaient ces erreurs, sur leurs origines sociale, historique et idéologique; il faut procéder suivant le principe: "tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme", afin d'atteindre le double but d'éclaircir les idées et d'unir les camarades. La circonspection avec laquelle nous réglons les cas des camarades intéressés, sans glisser sur leurs fautes et sans leur faire tort, est une preuve de la vitalité et de l'épanouissement de notre Parti.

2) Une question, quelle qu'elle soit, doit être traitée d'une manière analytique, et il faut se garder de tout rejeter en bloc. Par exemple, la ligne suivie par la direction centrale, durant la période qui s'étend de la quatrième session plénière[1] à la réunion de Tsouenyi, doit être analysée sous deux aspects. Il faut relever d'une part que la tactique politique et militaire et la politique des cadres adoptées par l'organe dirigeant central durant cette période étaient erronées dans leurs aspects principaux, et faire remarquer d'autre part que les camarades qui avaient commis des erreurs n'avaient pas de divergences avec nous sur des questions aussi fondamentales que la lutte contre Tchiang Kaï-chek, la poursuite de la révolution agraire et la lutte de l'Armée rouge. L'aspect tactique lui-même demande d'ailleurs à être analysé. Sur la question agraire, par exemple, l'erreur de ces camarades a été

---

marxiste-léniniste. Toutefois, de nombreux cadres du Parti ne connaissaient pas à fond la nature des lignes erronées du passé. Afin d'élever davantage le niveau idéologique marxiste-léniniste des cadres du Parti, le Bureau politique discuta à plusieurs reprises, en 1942-1943, de l'histoire du Parti, puis dirigea en 1943-1944 des discussions de même nature parmi les cadres supérieurs de tout le Parti. Toutes ces discussions constituèrent une importante préparation en vue du VII[e] Congrès du Parti, qui se tint en 1945; elles lui permirent de réaliser une unité idéologique et politique sans précédent dans l'histoire du Parti communiste chinois. "Notre étude et la situation actuelle" est le discours que prononça le camarade Mao Tsé-toung, à une conférence des cadres supérieurs à Yenan, sur le thème de ces discussions.

d'adopter une politique gauchiste en vertu de laquelle on n'attribuait aucune terre aux propriétaires fonciers et on laissait les mauvaises terres pour les paysans riches; mais ils étaient d'accord avec nous sur la confiscation des terres des propriétaires fonciers en vue de les partager entre les paysans qui avaient peu de terre ou qui n'en avaient point. L'analyse concrète d'une situation concrète, a dit Lénine, est "la substance même, l'âme vivante du marxisme"[2]. Beaucoup de nos camarades, à qui l'esprit analytique fait défaut, ne cherchent pas à analyser et à étudier les questions complexes, de façon répétée et approfondie, mais préfèrent tirer des conclusions simplistes, absolument affirmatives ou absolument négatives. Le fait qu'il n'y a guère d'articles analytiques dans nos journaux et que l'habitude de l'analyse n'est pas encore suffisamment cultivée au sein du Parti montre que ces insuffisances existent toujours parmi nous. Il faut désormais remédier à cet état de choses.

3) La discussion des documents du VI[e] Congrès du Parti. Il faut noter que ce Congrès a adopté une ligne juste pour l'essentiel, puisqu'il a défini la révolution actuelle comme une révolution de caractère démocratique bourgeois et la situation à cette époque-là comme un intervalle entre deux périodes d'essor révolutionnaire, qu'il a condamné l'opportunisme et le putschisme et qu'il a publié le Programme en dix points[3]. Tout cela était juste. Cependant, le Congrès a eu aussi ses défauts. Citons, parmi ces lacunes ou erreurs, celle de ne pas avoir mis en évidence le caractère extrêmement prolongé de la révolution chinoise et la très grande importance des bases rurales dans cette révolution. Mais, quoi qu'il en soit, il a joué un rôle progressiste dans l'histoire de notre Parti.

4) La direction centrale provisoire constituée à Changhaï en 1931 et la cinquième session plénière[4] qu'elle convoqua par la suite étaient-elles légales ou non? Le Comité central estime qu'elles l'étaient toutes deux, mais il faut faire remarquer que la procédure d'élection était défectueuse et qu'il y a lieu de retenir cela comme une leçon de l'histoire.

5) La question des groupes fractionnels dans l'histoire du Parti. Il convient d'indiquer qu'à la suite de maints changements intervenus depuis la réunion de Tsouenyi les groupes fractionnels, qui existaient jadis et qui ont joué un rôle néfaste dans l'histoire de notre Parti, ont disparu. Dans notre étude actuelle des deux lignes au sein du Parti, il est absolument nécessaire de montrer qu'ils ont bien existé et joué ce rôle néfaste. Mais il serait faux de penser qu'il puisse encore y avoir des groupes fractionnels, qui auraient les programmes politiques et les formes d'organisation erronés d'autrefois, après tous les changements survenus à la suite des nombreuses luttes qui se sont déroulées

au sein du Parti: en janvier 1935, à la réunion de Tsouenyi; en octobre 1938, à la sixième session plénière du Comité central issu du VI[e] Congrès; en septembre 1941, à la réunion élargie du Bureau politique[5]; au cours du mouvement de rectification mené dans tout le Parti en 1942 et du mouvement commencé en hiver 1943 pour l'étude des luttes qui avaient opposé les deux lignes au sein du Parti. Les anciens groupes fractionnels ont disparu. Il ne reste plus que des survivances des conceptions dogmatiques et empiriques, que nous pouvons d'ailleurs éliminer en poussant en profondeur notre mouvement de rectification. Mais aujourd'hui, un phénomène grave se constate pour ainsi dire dans tout notre Parti, c'est le particularisme montagnard[6], tendance caractérisée par la cécité politique. Il y a, par exemple, un manque de compréhension, de respect et de solidarité entre camarades de diverses catégories, en raison des différences liées à leur passé de lutte, des différences entre les régions où ils travaillent (entre telle et telle base d'appui, entre régions occupées par les Japonais, régions contrôlées par le Kuomintang et bases révolutionnaires) et des différences entre leurs secteurs de travail (entre telle et telle unité de l'armée, entre tel travail et tel autre); ce phénomène semble banal, mais en fait il nuit sérieusement à l'unité du Parti et au renforcement de sa capacité de combat. Les racines sociales et historiques du particularisme montagnard résident dans le fait qu'en Chine la petite bourgeoisie est particulièrement nombreuse et que nos bases rurales sont depuis longtemps coupées les unes des autres par l'ennemi; la cause subjective en est l'insuffisance du travail d'éducation dans le Parti. Dégager ces causes, persuader nos camarades d'en finir avec leur aveuglement et d'élever le niveau de leur conscience politique, aplanir les divergences de vues entre camarades, développer la compréhension et le respect mutuels, de façon à réaliser la grande unité de tout le Parti, telle est l'importante tâche qui se pose à nous aujourd'hui.

Une claire compréhension de ces questions par tous les membres du Parti assurera non seulement le succès de l'étude que nous poursuivons actuellement, mais aussi la victoire de la révolution chinoise.

II

La situation actuelle a deux caractéristiques: l'une est le renforcement du front antifasciste et le déclin du front fasciste, l'autre est, au

sein même du front antifasciste, la croissance des forces populaires et le déclin des forces antipopulaires. La première caractéristique est évidente et se constate aisément. Hitler sera bientôt vaincu et les agresseurs japonais, eux aussi, courent à la défaite. La seconde caractéristique n'est pas encore si évidente et tout le monde ne peut la discerner aisément, mais elle devient de jour en jour plus manifeste, tant en Europe, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis qu'en Chine.

Il faut expliquer la croissance des forces populaires en Chine en fonction du développement de notre Parti.

On peut distinguer trois étapes dans le développement de notre Parti durant la Guerre de Résistance. La première va de 1937 à 1940. En 1937 et 1938, soit pendant les deux premières années de la guerre, les militaristes japonais prenaient au sérieux le Kuomintang et faisaient peu de cas du Parti communiste, aussi lancèrent-ils leurs forces principales contre le front du Kuomintang; dans leur politique à l'égard de ce dernier, l'attaque militaire était l'élément principal, et l'action politique pour l'inciter à capituler, l'élément secondaire. Quant aux bases antijaponaises dirigées par notre Parti, ils leur accordaient peu d'importance, croyant n'avoir à faire qu'à une poignée de communistes engagés dans des actions de partisans. Mais, après avoir occupé Wouhan en octobre 1938, les impérialistes japonais se mirent à changer de politique, à prendre au sérieux le Parti communiste et à faire peu de cas du Kuomintang; à l'égard de celui-ci, l'action politique pour l'inciter à capituler devint alors l'élément essentiel, et l'attaque militaire l'élément secondaire; en même temps, ils déplacèrent peu à peu leurs forces principales pour les lancer contre les communistes, s'étant alors rendu compte que ce n'était plus le Kuomintang mais le Parti communiste qu'il fallait redouter. En 1937 et 1938, le Kuomintang se montrait encore plus ou moins actif dans la Guerre de Résistance, et ses relations avec notre Parti étaient encore relativement bonnes; malgré de nombreuses restrictions, il laissait au mouvement populaire antijaponais une liberté d'action assez grande. Mais après la chute de Wouhan, ses défaites dans la guerre et son hostilité croissante à l'égard du Parti communiste le poussèrent à devenir peu à peu plus réactionnaire, plus actif dans la lutte anticommuniste et plus passif dans la Guerre de Résistance. A la suite des revers subis dans la guerre civile, le Parti communiste n'avait en 1937 qu'environ 40.000 membres bien organisés et une armée dépassant à peine 30.000 hommes; c'est pourquoi les militaristes japonais en faisaient peu de cas. Mais en 1940, l'effectif du Parti avait atteint le chiffre de 800.000, notre armée

comptait près de 500.000 hommes, et la population des bases d'appui atteignait un total d'environ 100 millions d'habitants, si l'on compte tous ceux qui nous payaient l'impôt en céréales, y compris ceux qui devaient en outre le payer aux autorités fantoches[7]. En quelques années, notre Parti a étendu à tel point le théâtre des opérations, formé par les régions libérées, que nous avons pu empêcher pendant cinq ans et demi toute offensive stratégique des forces principales de l'envahisseur japonais contre le front du Kuomintang, attirer ces forces autour de nous, sortir le Kuomintang de la situation critique qui régnait sur son propre théâtre d'opérations et soutenir une guerre de résistance prolongée. Mais, durant la première étape, certains de nos camarades ont commis une erreur: ils ont sous-estimé l'impérialisme japonais (ainsi ont-ils méconnu le caractère prolongé et acharné de la guerre, préconisé la primauté de la guerre de mouvement menée avec de grosses formations et minimisé le rôle de la guerre de partisans), ils ont compté sur le Kuomintang et, faute de lucidité, ils n'ont pas su appliquer une politique indépendante (d'où leur esprit de capitulation devant le Kuomintang et leur hésitation à mobiliser hardiment les masses pour créer des bases démocratiques antijaponaises sur les arrières de l'ennemi et à augmenter largement les effectifs des forces armées dirigées par notre Parti). D'autre part, les nouveaux membres que le Parti avait recrutés en grand nombre n'avaient pas d'expérience et nos bases d'appui nouvellement établies derrière les lignes ennemies n'étaient pas encore consolidées. Durant cette étape, une certaine suffisance apparut dans nos rangs en raison du cours favorable des événements, de l'essor de notre Parti et de nos forces armées, et beaucoup de nos membres s'enflèrent d'orgueil. Cependant, nous sommes venus à bout de la déviation de droite dans le Parti et nous avons appliqué une politique indépendante; nous n'avons pas seulement porté des coups à l'impérialisme japonais, créé des bases d'appui et développé la VIII^e^ Armée de Route et la Nouvelle IV^e^ Armée, nous avons aussi fait échec à la première campagne anticommuniste du Kuomintang.

Les années 1941 et 1942 constituent la deuxième étape. Afin de préparer et d'entreprendre la guerre contre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, les impérialistes japonais intensifièrent encore l'application de la politique qu'ils avaient adoptée après la chute de Wouhan en faisant porter leurs attaques principales non plus sur le Kuomintang mais sur le Parti communiste; ils massèrent des effectifs encore plus

importants de leurs forces principales autour de toutes les bases d'appui dirigées par le Parti communiste, firent se succéder leurs campagnes de "nettoyage" et appliquèrent leur politique brutale de "tout brûler, tout tuer, tout piller", concentrant leurs attaques contre notre Parti. Aussi ce dernier se trouva-t-il, durant ces deux années, dans une situation extrêmement difficile. Nos bases d'appui se rétrécirent, la population tomba au-dessous de 50 millions d'habitants, la VIII[e] Armée de Route fut réduite à quelque 300.000 hommes, nos pertes en cadres furent très lourdes, nos finances et notre économie durement touchées. Pendant ce temps, le Kuomintang, se sentant les mains libres, combattait notre Parti par tous les moyens; il déclencha sa deuxième campagne anticommuniste, conjuguant ses attaques avec celles des impérialistes japonais. Mais cette situation difficile fut pleine d'enseignements pour nous, communistes, et nous apprit beaucoup de choses. Nous avons appris à combattre les campagnes de "nettoyage" de l'ennemi, sa politique de "grignotage"[8], sa campagne "pour le renforcement de la sécurité publique"[9], sa politique de "tout brûler, tout tuer, tout piller" et celle d'arracher aux nôtres des rétractations de leurs opinions politiques. Nous avons appris ou commencé à apprendre comment appliquer le "système des trois tiers" dans les organes du pouvoir du front uni, comment mettre en pratique la politique agraire, comment entreprendre le mouvement de rectification des trois styles, style de notre étude, style du Parti dans ses relations intérieures et extérieures et style de nos écrits, comment appliquer la politique: "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée", ainsi que celle de l'unification de la direction, comment étendre le mouvement pour "le soutien au gouvernement et l'amour du peuple", et enfin comment développer la production; nous avons éliminé maints défauts, dont cette suffisance qui s'était manifestée chez nombre de nos camarades au cours de la première étape. Bien que nous ayons subi de lourdes pertes durant cette deuxième étape, nous avons tenu bon; nous avons repoussé d'un côté les attaques de l'envahisseur japonais, et de l'autre la deuxième campagne anticommuniste du Kuomintang. Les attaques du Kuomintang contre le Parti communiste et les luttes que nous avons dû soutenir pour notre légitime défense ont par ailleurs engendré dans le Parti une sorte de déviation gauchiste; ainsi, par exemple, croyant à une rupture prochaine de la coopération entre le Kuomintang et le Parti communiste, on s'est attaqué outre mesure aux propriétaires fonciers et on a négligé de rallier les non-communistes.

Mais là encore, nous sommes venus à bout de la déviation. Dans notre lutte contre les "frictions" créées par le Kuomintang, nous avons affirmé le principe que nous devions avoir le bon droit de notre côté, nous assurer l'avantage et garder la mesure; dans notre travail du front uni, nous avons montré la nécessité de pratiquer "l'union et la lutte, l'union par la lutte", ce qui nous a permis de maintenir le front uni national antijaponais dans nos bases d'appui comme dans l'ensemble du pays.

La troisième étape va de 1943 à aujourd'hui. Nos mesures politiques sont devenues plus efficaces; en particulier, le mouvement de rectification des trois styles et le développement de la production ont donné des résultats si décisifs que notre Parti s'est acquis sur le plan idéologique et matériel une position inexpugnable. De plus, nous avons appris ou commencé d'apprendre, l'année dernière, à procéder à la vérification des cadres et à mener la lutte contre les agents secrets. C'est dans ces circonstances que nos bases d'appui ont repris leur expansion, que leur population s'est élevée à plus de 80 millions d'habitants — si l'on compte tous ceux qui nous paient l'impôt en céréales, y compris ceux qui doivent en outre le payer aux autorités fantoches —, que notre armée a vu ses effectifs passer à 470.000 hommes et notre milice populaire à 2.270.000 hommes, que notre Parti a pu porter les siens à plus de 900.000 membres.

En 1943, les militaristes japonais n'ont guère modifié leur politique à l'égard de la Chine; c'est en effet toujours sur le Parti communiste qu'ils font porter leurs attaques principales. Depuis plus de trois ans, soit à partir de 1941, plus de 60 pour cent des troupes japonaises en Chine pèsent de tout leur poids sur les bases antijaponaises dirigées par notre Parti. Durant ces années, les forces du Kuomintang laissées sur les arrières de l'ennemi — plusieurs centaines de milliers d'hommes — ont été incapables de résister aux coups de l'impérialisme japonais; près de la moitié s'est rendue, près de la moitié a été anéantie; un très petit nombre d'hommes seulement ont survécu ou se sont repliés. Les troupes qui ont capitulé devant l'ennemi se sont tournées ensuite contre notre Parti, qui a dû ainsi, par surcroît, résister à plus de 90 pour cent des troupes fantoches. Le Kuomintang a eu seulement à résister à moins de 40 pour cent des forces japonaises et à moins de 10 pour cent des troupes fantoches. Durant les cinq ans et demi qui se sont écoulés depuis la chute de Wouhan en octobre 1938, les militaristes japonais n'ont déclenché aucune offensive stratégique contre le front du Kuomintang; ils se sont limités à quelques actions relativement

importantes à l'échelle opérationnelle (dans le Tchékiang-Kiangsi, à Tchangcha, dans le Houpei occidental, dans le Honan du Sud et à Tchangteh), qui n'étaient au fond que de simples incursions, alors qu'ils concentraient l'essentiel de leur attention sur les bases antijaponaises dirigées par notre Parti. Dans cette situation, la politique adoptée par le Kuomintang a été de "se retirer dans les montagnes" et de "regarder les autres se battre"; il se contentait de parer les coups quand l'ennemi attaquait et se croisait les bras quand il se retirait. En 1943, le Kuomintang pratiqua une politique intérieure encore plus réactionnaire et lança sa troisième campagne anticommuniste, que nous avons également fait échouer.

De 1943 au printemps de cette année, les agresseurs japonais n'ont cessé de perdre du terrain sur le front du Pacifique, tandis que les Etats-Unis intensifiaient leur contre-offensive; et maintenant, à l'Ouest, Hitler chancelle sous les coups puissants de l'Armée rouge soviétique. Pour éviter la défaite, les impérialistes japonais ont conçu l'idée de s'emparer des voies ferrées Peiping-Hankeou et Hankeou-Canton sur toute leur longueur et, voyant que leur politique pour inciter le Kuomintang de Tchongking à capituler n'a pas encore donné de résultats, ils ont estimé nécessaire de lui porter un nouveau coup; c'est pourquoi ils ont élaboré pour cette année le plan d'une offensive de grande envergure contre le front du Kuomintang. La campagne du Honan[10] dure depuis plus d'un mois. L'ennemi n'y a engagé que quelques divisions, et pourtant les troupes du Kuomintang, fortes de plusieurs centaines de milliers d'hommes, se sont enfuies à la débandade sans livrer bataille; seules les troupes dites d'amalgame[11] ont été capables d'offrir quelque résistance. Dans les forces commandées par Tang En-po, les officiers sont coupés de leurs hommes, et les soldats, de la population; c'est le désordre complet, et plus des deux tiers des effectifs ont été perdus. De même, les quelques divisions que Hou Tsong-nan a envoyées dans le Honan se sont effondrées au premier choc. Cette situation résulte uniquement de la politique réactionnaire appliquée par le Kuomintang depuis quelques années. Pendant cinq ans et demi, depuis la chute de Wouhan, le théâtre d'opérations des régions libérées, dirigées par le Parti communiste, a assumé la lourde tâche de résister aux forces principales de l'envahisseur et des fantoches; bien que certains changements soient possibles dans l'avenir, ils ne pourront être que passagers, car le Kuomintang, qui se trouve dans un état de dégénérescence extrême par suite de sa politique réactionnaire de résistance

passive au Japon et de lutte active contre les communistes, subira certainement de graves revers, ce qui rendra plus lourde encore la tâche de notre Parti dans le combat contre l'envahisseur et ses fantoches. En assistant pendant cinq ans et demi aux événements les bras croisés, le Kuomintang a perdu sa capacité de combat. En menant pendant cinq ans et demi une lutte opiniâtre, le Parti communiste a renforcé la sienne. Voilà qui décidera du sort de la Chine.

Comme nos camarades ont pu le constater, au cours des sept années qui se sont écoulées depuis juillet 1937, les forces démocratiques populaires, dirigées par notre Parti, ont traversé successivement les trois phases suivantes: essor, recul, nouvel essor. Nous avons repoussé les furieuses attaques de l'envahisseur japonais, créé de vastes bases révolutionnaires, donné un développement considérable au Parti et à l'armée, fait échouer trois grandes campagnes anticommunistes du Kuomintang et surmonté les conceptions erronées de droite et "de gauche" au sein du Parti; ce dernier a donc acquis une riche et précieuse expérience. Tel est le bilan de notre travail durant ces sept dernières années.

Notre tâche actuelle est de nous préparer à assumer une responsabilité plus grande encore: celle de chasser de la Chine l'agresseur japonais, quelles que soient les circonstances. A cette fin, nous devons développer et consolider encore plus notre Parti, notre armée et nos bases d'appui; nous devons nous préoccuper du travail dans les grandes villes et le long des principales voies de communication et attacher au travail dans les villes la même importance qu'à celui dans les bases d'appui.

Pour ce qui est des bases d'appui, nos efforts nous ont permis de leur donner une large extension durant la première étape, sans pouvoir toutefois les consolider; aussi se sont-elles rétrécies au cours de la deuxième étape, dès qu'elles ont subi les coups violents de l'ennemi. Dans cette étape, toutes les bases antijaponaises dirigées par notre Parti ont passé par une sévère épreuve, si bien qu'on y a fait de grands progrès par rapport à la première; les cadres et les membres du Parti ont considérablement élevé leur niveau idéologique et ont acquis une connaissance bien meilleure de notre politique; ils ont appris beaucoup de choses qu'ils ignoraient auparavant. Mais pour clarifier les idées et étudier la politique, il faut du temps, et nous avons encore beaucoup à apprendre. Notre Parti n'est pas encore assez fort, assez uni, assez solide; il ne peut donc se charger d'une responsabilité plus grande que

celle qu'il assume actuellement. Il s'agit dorénavant de développer et de consolider encore notre Parti, notre armée et nos bases d'appui dans le cours même de la Guerre de Résistance; c'est la première tâche indispensable dans notre préparation idéologique et matérielle en vue de l'œuvre gigantesque de l'avenir. Si nous ne la remplissons pas, nous ne serons pas capables de chasser l'envahisseur japonais ni de libérer toute la Chine.

Quant à notre travail dans les grandes villes et le long des principales voies de communication, il a toujours été très insuffisant. Si, maintenant, nous ne nous efforçons pas de rallier autour de notre Parti les dizaines de millions d'hommes que représentent les masses laborieuses et les autres éléments de la population opprimés par les impérialistes japonais dans les grandes villes et le long des principales voies de communication, et ne les préparons pas à l'insurrection armée, nos troupes et nos bases rurales seront privées de l'appui des villes et auront à affronter de nombreuses difficultés. Depuis plus de dix ans, nous sommes dans les régions rurales; il a été nécessaire d'encourager les camarades à bien les connaître et de mettre l'accent sur la création de bases d'appui. Au cours de cette période, la tâche de préparer des insurrections dans les villes, telle qu'elle a été décidée par le VI^e^ Congrès du Parti, n'a pas été exécutée et elle ne pouvait pas l'être. Mais maintenant c'est différent; la résolution du VI^e^ Congrès sera appliquée après le VII^e^. Celui-ci se tiendra sans doute sous peu et discutera les problèmes du renforcement de notre travail dans les villes et de la conquête de la victoire à l'échelle nationale.

La conférence industrielle de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, qui siège ces jours-ci, est d'une grande importance. En 1937, la Région frontière avait en tout et pour tout 700 ouvriers; en 1942, leur nombre est passé à 7.000; et, maintenant, il est de 12.000. La signification de ce chiffre ne doit pas être sous-estimée. Il nous faut, dans les bases d'appui mêmes, apprendre à bien administrer l'industrie, le commerce et les communications des grandes villes; sinon, le moment venu, nous serons pris au dépourvu. Aussi la seconde tâche indispensable dans notre préparation idéologique et matérielle est-elle de prendre des dispositions en vue des insurrections armées dans les grandes villes et le long des principales voies de communication et d'apprendre à administrer l'industrie et le commerce. Sans cela non plus, nous ne serons pas capables de chasser l'envahisseur japonais ni de libérer toute la Chine.

III

Pour remporter de nouvelles victoires, nous devons appeler les cadres du Parti à déposer leur fardeau et à mettre la machine en marche. "Déposer leur fardeau" signifie libérer leur esprit de ce qui l'encombre. Beaucoup de choses peuvent devenir un fardeau, une charge, si nous nous y attachons aveuglément et inconsciemment. Prenons quelques exemples. Si vous avez fait des fautes, peut-être avez-vous le sentiment que, de toute façon, elles vous resteront sur le dos, et vous voilà découragé; si vous n'avez pas commis d'erreurs, vous pouvez vous croire infaillible et en tirer vanité. Le manque de succès dans le travail peut engendrer le pessimisme et l'abattement, la réussite susciter l'orgueil et l'arrogance. Un camarade qui n'a encore qu'une brève expérience de la lutte peut, de ce fait, chercher à se dérober aux responsabilités, tandis qu'un vétéran peut se buter à cause de son long passé de lutte. Le camarade ouvrier ou paysan, fier de son origine de classe, peut regarder de haut l'intellectuel, tandis que celui-ci, à cause des quelques connaissances qu'il possède, peut avoir du dédain pour le camarade ouvrier ou paysan. Toute qualification professionnelle peut devenir un capital personnel, qui mène à l'arrogance et au mépris d'autrui. Même l'âge peut être un motif de vanité. Les jeunes, se croyant intelligents et capables, méséstiment les vieux; et ceux-ci, parce qu'ils sont riches d'expérience, dédaignent les jeunes. Tout cela devient charge ou fardeau quand la conscience critique fait défaut. Une raison importante pour laquelle certains camarades se placent au-dessus des masses, se coupent d'elles et commettent erreur sur erreur, c'est qu'ils portent un tel fardeau. Une condition préalable, indispensable, pour se lier aux masses et commettre moins d'erreurs est donc d'examiner les fardeaux qui pèsent sur soi, de s'en défaire et de libérer ainsi son esprit. A plusieurs reprises dans l'histoire de notre Parti, une grande suffisance s'est manifestée dans nos rangs, et nous en avons subi les conséquences. La première fois, ce fut durant la première moitié de l'année 1927. L'Armée de l'Expédition du Nord avait atteint Wouhan, et certains camarades en conçurent un tel orgueil, une telle suffisance, qu'ils oublièrent que le Kuomintang s'apprêtait à nous attaquer. Le résultat en fut la ligne erronée de Tchen Tou-sieou, qui conduisit alors à la défaite de la révolution. La deuxième fois, ce fut en 1930. Profitant d'une guerre de grande envergure menée par Tchiang Kaï-chek contre Feng Yu-

siang et Yen Si-chan[12], l'Armée rouge gagna quelques batailles; et, de nouveau, certains camarades se laissèrent gagner par l'orgueil et la suffisance. Le résultat en fut la ligne erronée de Li Li-san, qui à son tour causa des pertes aux forces révolutionnaires. La troisième fois, ce fut en 1931. L'Armée rouge avait brisé la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" du Kuomintang et, immédiatement après, le peuple chinois avait déclenché, face à l'attaque japonaise, l'impétueux mouvement antijaponais; alors, de nouveau, certains de nos camarades en conçurent de l'orgueil et de la suffisance. Le résultat fut l'apparition d'une ligne erronée encore plus grave, qui nous coûta environ les 90 pour cent des forces révolutionnaires que nous avions constituées avec tant de peine. La quatrième fois, ce fut en 1938. La Guerre de Résistance avait commencé et le front uni avait été établi; une fois de plus, certains camarades s'abandonnèrent à l'orgueil et à la suffisance, ce qui leur fit commettre une erreur assez analogue à la ligne de Tchen Tou-sieou. Cette fois encore, le travail révolutionnaire en souffrit énormément là où les effets de leurs idées erronées s'étaient fait le plus vivement sentir. Dans tout le Parti, les camarades doivent donc tirer la leçon de ces exemples d'erreurs nées de l'orgueil. Récemment, nous avons fait réimprimer l'essai de Kouo Mo-jo sur Li Tse-tcheng[13], pour que les camarades puissent dégager un enseignement de cette histoire et qu'ils ne se laissent plus gagner par la suffisance dans les moments de succès.

"Mettre la machine en marche" signifie faire bon usage de l'organe de la pensée. Certains camarades, bien qu'aucun fardeau n'accable leur esprit et qu'ils aient le mérite d'être liés aux masses, ne savent pas réfléchir et ne veulent pas se creuser la cervelle; aussi n'arrivent-ils pas à accomplir leur tâche. D'autres se refusent à se servir de leur cerveau parce que le fardeau qui pèse sur eux engourdit leur intelligence. Lénine et Staline ont souvent conseillé de bien réfléchir, et nous donnerons le même conseil. Le propre de cette machine que constitue le cerveau, c'est de penser. Mencius disait: "La fonction de l'esprit est de penser[14]." Sa définition du rôle du cerveau est juste. Nous devons toujours utiliser notre cerveau et bien réfléchir à chaque chose. Un dicton affirme: "Un froncement de sourcils, et un stratagème vient à l'esprit." En d'autres termes, mûre réflexion engendre sagesse. Pour nous débarrasser de la pratique, répandue dans notre Parti, d'agir à l'aveuglette, nous devons encourager nos camarades à réfléchir, à apprendre la méthode de l'analyse et à en cultiver l'habitude. Cette habitude est loin d'être courante dans notre Parti. Si nous déposons nos

fardeaux et mettons la machine en marche, si rien ne nous accable et si nous savons réfléchir, nous serons victorieux.

NOTES

[1] Il s'agit de la quatrième session plénière du Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti communiste chinois; elle se tint en janvier 1931.

[2] Voir "Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine", note 10, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome I, p. 282.

[3] Voir "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais", note 32, *Ibidem*, p. 196.

[4] Il s'agit de la cinquième session plénière du Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti communiste chinois; elle se tint en janvier 1934.

[5] Cette réunion examina la question de la ligne politique suivie par le Parti aux diverses périodes de son histoire, et plus particulièrement au cours de la Deuxième guerre civile révolutionnaire.

[6] Le particularisme montagnard est un esprit de coterie né principalement des conditions d'une guerre de partisans prolongée au cours de laquelle les bases révolutionnaires rurales étaient dispersées et coupées les unes des autres. Les premières de ces bases d'appui furent pour la plupart établies dans des régions montagneuses; se considérant comme une unité à part, chacune d'elles ressemblait à un massif isolé, d'où le nom de particularisme montagnard pour désigner cette tendance erronée.

[7] Dans les régions relativement stables des bases d'appui, la population ne payait l'impôt en céréales qu'au gouvernement démocratique antijaponais; mais dans les régions périphériques de ces bases et dans les régions de partisans, constamment soumises aux harcèlements de l'ennemi, elle était souvent forcée de payer une seconde redevance en céréales aux autorités fantoches.

[8] Les impérialistes japonais passèrent de la méthode d'"engloutissement" rapide à celle du "grignotage" lent et progressif du territoire des bases antijaponaises, lorsque leurs vastes offensives contre celles-ci eurent échoué. Ils tentèrent, en consolidant méthodiquement les territoires conquis, en lançant des attaques soigneusement préparées et en enlevant secteur après secteur, de réduire le territoire des bases antijaponaises et d'étendre celui des régions qu'ils occupaient.

[9] En mars 1941, l'envahisseur japonais et les traitres chinois dans la Chine du Nord annoncèrent une "campagne pour le renforcement de la sécurité publique" qui impliquait des perquisitions, l'établissement du système de caution solidaire du *pao-kia*, la vérification d'identité foyer par foyer et l'organisation de troupes fantoches, le tout dans le but de réprimer les forces antijaponaises.

[10] En mars 1944, l'agresseur japonais déclencha cette campagne dans laquelle il engagea 50.000 à 60.000 hommes. Les 400.000 hommes de l'armée du Kuomintang commandés par Tsiang Ting-wen, Tang En-po et Hou Tsong-nan se volatilisèrent littéralement devant l'envahisseur. Trente-huit districts, dont Tchengtcheou et Louoyang, tombèrent successivement aux mains de l'ennemi. Tang En-po perdit 200.000 hommes.

[11] Voir "Développer hardiment les forces antijaponaises, repousser les attaques des irréductibles anticommunistes", note 8, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II, p. 469.

[12] Ce conflit entre seigneurs de guerre, qui se déroula le long des voies ferrées Longhaï et Tientsin-Poukeou, dura six mois, de mai à octobre 1930; les pertes subies par les deux côtés atteignirent 300.000 hommes.

[13] Kouo Mo-jo écrivit en 1944 un essai: "Le Tricentenaire de l'Insurrection de 1644", pour commémorer la victoire de ce soulèvement paysan conduit par Li Tse-tcheng dans les dernières années de la dynastie des Ming. Il y explique que l'armée des insurgés fut vaincue en 1645 parce que, après son entrée à Pékin en 1644, certains de ses chefs furent corrompus par une vie de luxe et de débauche, et qu'une lutte fractionnelle éclata dans ses rangs. L'essai parut d'abord à Tchongking, dans le quotidien *Sinhouajepao*; plus tard, il fut publié en brochure à Yenan et ailleurs, dans les régions libérées.

[14] Tiré de *Mencius*, livre XI, "Kaotse", I[re] partie.

SERVIR LE PEUPLE*

(8 septembre 1944)

Notre Parti communiste ainsi que la VIII[e] Armée de Route et la Nouvelle IV[e] Armée qu'il dirige sont des forces révolutionnaires, totalement dévouées à la libération du peuple et travaillant entièrement dans l'intérêt de ce dernier. Le camarade Tchang Se-teh[1] fut un de ceux qui servaient dans leurs rangs.

Tout homme doit mourir un jour, mais toutes les morts n'ont pas la même signification. Un écrivain de la Chine antique, Sema Tsien, disait: "Certes, les hommes sont mortels; mais certaines morts ont plus de poids que le mont Taichan, d'autres en ont moins qu'une plume[2]." Mourir pour les intérêts du peuple a plus de poids que le mont Taichan, mais se dépenser au service des fascistes et mourir pour les exploiteurs et les oppresseurs a moins de poids qu'une plume. Le camarade Tchang Se-teh est mort en servant les intérêts du peuple, et sa mort a plus de poids que le mont Taichan.

Nous servons le peuple et ne craignons donc pas, si nous avons des insuffisances, qu'on les relève et qu'on les critique. Chacun, quel qu'il soit, peut les relever. S'il a raison, nous nous corrigerons. Si ce qu'il propose est utile au peuple, nous agirons en conséquence. La suggestion d'avoir "moins de troupes mais de meilleures et une administration simplifiée" a été faite par M. Li Ting-ming[3], qui n'est pas communiste; cette idée était bonne, elle était utile au peuple, nous l'avons donc adoptée. Si, dans l'intérêt du peuple, nous persévérons dans ce qui est juste et corrigeons ce qui est erroné, tout s'épanouira dans nos rangs.

Venant de tous les coins du pays, nous nous sommes retrouvés ici en vue d'un objectif révolutionnaire commun, vers lequel nous devons

---

* Allocution prononcée par le camarade Mao Tsé-toung à la réunion tenue par les organismes dépendant directement du Comité central du Parti communiste chinois pour honorer la mémoire du camarade Tchang Se-teh.

poursuivre notre route avec l'immense majorité du peuple. Aujourd'hui, nous dirigeons déjà des bases d'appui englobant une population de 91 millions d'habitants[4], mais cela n'est pas suffisant; il nous en faut de plus vastes si nous voulons libérer toute la nation. Que nos camarades, dans les moments difficiles, ne perdent pas de vue nos succès, qu'ils discernent notre avenir lumineux et redoublent de courage. Le peuple chinois est dans le malheur, nous avons le devoir de l'en tirer; pour cela, il faut lutter de toutes nos forces. Or, quand il y a lutte il y a sacrifice: la mort est chose fréquente. Comme nous avons à cœur les intérêts du peuple, les souffrances de la grande majorité du peuple, mourir pour lui, c'est donner à notre mort toute sa signification. Néanmoins, nous devons réduire au minimum les sacrifices inutiles. Il faut que nos cadres se soucient de chaque combattant, et tous, dans les rangs de la révolution, doivent veiller les uns sur les autres, s'aimer et s'entraider.

Désormais, quand l'un des nôtres viendra à manquer, fût-il cuisinier ou soldat, nous devrons, pour peu qu'il ait fait œuvre utile, célébrer ses obsèques en tenant une réunion pour honorer son souvenir. Cela doit devenir une règle. Cette pratique est à introduire également dans la population. Lorsque quelqu'un mourra dans un village, on organisera une réunion à sa mémoire. Ainsi, en exprimant notre affliction, nous contribuerons à l'union du peuple tout entier.

NOTES

[1] Tchang Se-teh, soldat du Régiment de la Garde du Comité central du Parti communiste chinois, fut un communiste qui servit loyalement les intérêts du peuple — il se joignit à la révolution en 1933, fit la Longue Marche et fut blessé en service. Le 5 septembre 1944, alors qu'il fabriquait du charbon de bois dans les montagnes du district d'Ansai, dans le Chensi du Nord, il périt par suite de l'écroulement d'une meule.

[2] Sema Tsien, célèbre écrivain et historien chinois du IIe siècle av. J.-C., auteur de *Mémoires historiques* en 130 chapitres. La citation est tirée de sa "Réponse à la lettre de Jen Chao-king".

[3] Li Ting-ming, hobereau éclairé du Chensi du Nord qui fut élu vice-président du Gouvernement de la Région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia.

[4] Chiffre total de la population de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et des autres régions libérées créées dans la Chine du Nord, la Chine centrale et la Chine du Sud.

A PROPOS DU DISCOURS DE TCHIANG KAI-CHEK A LA FETE DU DOUBLE DIX*

(11 octobre 1944)

Un des traits distinctifs du discours prononcé par Tchiang Kaï-chek à la fête du Double Dix[1], c'est d'être vide de tout contenu et de ne répondre à aucune des questions qui préoccupent le peuple. Tchiang Kaï-chek déclare qu'il existe encore de vastes territoires dans le grand-arrière et qu'il n'y a donc pas lieu de craindre l'ennemi. Jusqu'ici, on n'a constaté chez les dirigeants autocrates du Kuomintang ni la moindre intention ni la moindre capacité de procéder à des réformes politiques et de tenir l'ennemi en échec; le territoire est le seul "capital" sur lequel ils puissent se rabattre pour résister. Mais chacun sait que ce capital à lui seul ne suffit pas; en effet, sans politique juste ni effort humain, le territoire qui reste est constamment menacé par l'impérialisme japonais. Tchiang Kaï-chek a sans doute vivement ressenti ce danger, puisqu'il ne cesse d'assurer le peuple que la menace n'existe pas, allant jusqu'à déclarer: "Depuis que j'ai fondé l'armée à l'Académie militaire de Whampou, il y a vingt ans, la révolution n'a jamais connu une situation aussi stable qu'aujourd'hui." Et ses appels répétés à "ne pas perdre confiance en soi" révèlent précisément que beaucoup de gens dans les rangs du Kuomintang et de nombreuses personnalités dans les régions contrôlées par ce parti ont perdu confiance. Tchiang Kaï-chek cherche un moyen de la faire renaître. Mais, au lieu de procéder, dans cette intention, à un examen de sa politique ou du travail qu'il a effectué dans les domaines politique, militaire, économique et culturel, il rejette les critiques et justifie les erreurs commises. Il prétend que les "observateurs étrangers" "ignorent le fond du problème", que si "à l'étranger on émet une foule de critiques au sujet de nos affaires militaires et politiques", c'est qu'on fait crédit aux

* Commentaire écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour l'Agence Hsinhua.

"inventions malveillantes de l'agresseur et des traîtres à la nation". Chose curieuse, des étrangers comme Roosevelt rejoignent des membres du Kuomintang tels que Soong Ching Ling, ainsi que de nombreux membres du Conseil politique national et tous les Chinois qui n'ont pas abdiqué leur conscience, dans leur refus de croire aux belles plaidoiries de Tchiang Kaï-chek et de ses hommes de confiance; eux aussi "émettent une foule de critiques au sujet de nos affaires militaires et politiques"! Fort contrarié, Tchiang Kaï-chek est depuis longtemps à la recherche d'un argument qu'il voudrait péremptoire; ce n'est que cette année, à la fête du Double Dix, qu'il l'a trouvé: tous ces gens font crédit aux "inventions malveillantes de l'agresseur et des traîtres à la nation". Et il s'empresse de se déchaîner contre lesdites "inventions" dans de longs passages de son discours. Il s'imagine pouvoir ainsi bâillonner tous les Chinois et tous les étrangers. Ceux qui recommenceront à "émettre une foule de critiques" au sujet de ses affaires militaires et politiques auront tout simplement fait crédit aux "inventions malveillantes de l'agresseur et des traîtres à la nation"! A notre avis, cette accusation de Tchiang Kaï-chek est parfaitement ridicule. Car l'agresseur et les traîtres à la nation n'ont jamais critiqué, mais ont toujours chaleureusement applaudi l'autocratie du Kuomintang, son inertie dans la Résistance, sa corruption et son incurie, les décrets fascistes et les ordres militaires défaitistes de son gouvernement. *Le Destin de la Chine*, ce livre de Tchiang Kaï-chek qui a soulevé le mécontentement général, a recueilli les louanges répétées et enthousiastes des impérialistes japonais. L'agresseur et les traîtres à la nation n'ont jamais dit un seul mot sur la réorganisation du Gouvernement national et de son Haut Commandement, car leur espoir est justement de voir se maintenir ce Gouvernement et ce Commandement qui oppriment le peuple jour après jour et subissent défaite sur défaite. N'est-ce pas un fait que Tchiang Kaï-chek et son groupe ont toujours été l'objet des incitations des impérialistes japonais à la capitulation? N'est-ce pas un fait aussi que des deux mots d'ordre lancés par les impérialistes japonais, l'un: "Liquider le Kuomintang", a été depuis longtemps abandonné, alors que l'autre: "Combattre le Parti communiste", subsiste toujours? Les impérialistes japonais n'ont pas encore à ce jour déclaré la guerre au gouvernement du Kuomintang, et l'état de guerre, disent-ils, n'existe pas entre le Japon et ce gouvernement! Dans la région de Changhaï-Nankin-Ningpo, les biens des hautes personnalités du Kuomintang sont toujours soigneusement protégés par l'agresseur et par les traîtres à la nation. Le chef militaire

japonais Shunroku Hata a envoyé ses représentants à Fenghoua faire des offrandes sur la tombe des ancêtres de Tchiang Kaï-chek. Et les hommes de confiance de Tchiang Kaï-chek ont délégué en sous-main à Changhaï et ailleurs des émissaires qui maintiennent presque sans discontinuer des contacts avec l'agresseur japonais et conduisent avec lui des négociations secrètes. Ces contacts et ces négociations se multiplient surtout quand s'intensifient les attaques de l'agresseur japonais. Est-ce que ce ne sont pas là des faits? Ceux qui "émettent une foule de critiques" au sujet des affaires militaires et politiques de Tchiang Kaï-chek et de son groupe ignorent-ils donc vraiment "le fond du problème" ou ne le connaissent-ils au contraire que trop bien? Après tout, où se trouve "le fond du problème"? Dans les "inventions malveillantes de l'agresseur et des traîtres à la nation" ou chez Tchiang Kaï-chek lui-même et les gens de son groupe?

Dans un autre passage de son discours, Tchiang Kaï-chek nie l'éventualité d'une guerre civile en Chine. Mais il ajoute: "Personne n'osera plus jamais trahir la République et saper la Résistance, comme l'ont fait Wang Tsing-wei et consorts." Ici, Tchiang Kaï-chek cherche un prétexte pour déclencher la guerre civile et il le trouve. Tout Chinois qui a de la mémoire se rappellera qu'en 1941, au moment même où des traîtres au pays ont ordonné la dissolution de la Nouvelle IV^{e} Armée et où le peuple chinois s'est dressé pour conjurer le danger d'une guerre civile, Tchiang Kaï-chek a affirmé, dans l'un de ses discours, qu'il n'y aurait plus jamais de guerre d'"extermination des communistes" et que, si une guerre devait avoir lieu, ce ne pourrait être qu'une expédition punitive contre des rebelles. Ceux qui ont lu *Le Destin de la Chine* se rappelleront aussi que Tchiang Kaï-chek y prétend qu'en 1927, à l'époque du gouvernement de Wouhan, le Parti communiste chinois était "de connivence" avec Wang Tsing-wei. Dans les résolutions de la onzième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang, tenue en 1943, une étiquette en huit caractères signifiant "saper la Résistance et mettre l'Etat en danger" était accolée au Parti communiste chinois. Et aujourd'hui, à la lecture du dernier discours de Tchiang Kaï-chek, on sent que le danger d'une guerre civile non seulement existe, mais qu'il a même grandi. Désormais, le peuple chinois doit avoir l'idée bien ancrée qu'un beau matin Tchiang Kaï-chek pourrait ordonner une expédition punitive contre de prétendus rebelles qu'il accusera de "trahir la République", de "saper la Résistance", "comme l'ont fait Wang Tsing-wei et consorts". Tchiang Kaï-chek est passé maître dans ce jeu; s'il ne vaut rien pour dénoncer

comme rebelles des gens tels que Pang Ping-hsiun, Souen Liang-tcheng et Tchen Hsiao-kiang[2], ou pour lancer des expéditions punitives contre eux, il excelle en revanche à déclarer "rebelles" la Nouvelle IV^e Armée en Chine centrale et les Détachements de la Mort[3] qui opèrent au Chansi, et tout particulièrement à lancer contre eux des expéditions punitives. Le peuple chinois ne doit absolument pas oublier que Tchiang Kaï-chek, tout en affirmant ne pas vouloir déclencher la guerre civile, a déjà envoyé des troupes fortes de 775.000 hommes dont la seule mission est d'encercler ou d'attaquer la VIII^e Armée de Route, la Nouvelle IV^e Armée, ainsi que les détachements populaires de partisans qui combattent en Chine du Sud.

Le discours de Tchiang Kaï-chek est dépourvu de tout contenu positif; il ne répond en rien à l'ardent désir du peuple chinois de voir se renforcer le front antijaponais. Par ses aspects négatifs, ce discours est gros de dangers. L'attitude de Tchiang Kaï-chek devient de plus en plus insolite, comme en témoignent son opposition obstinée aux réformes politiques réclamées par le peuple, sa violente hostilité au Parti communiste chinois et son allusion au prétexte pour déclencher la guerre civile anticommuniste qu'il prépare. Mais aucun de ses desseins ne peut réussir. Il ne fera que soulever une pierre pour se la laisser retomber sur les pieds s'il refuse de changer sa manière d'agir. Nous espérons sincèrement qu'il la modifiera, car elle ne peut le conduire qu'à une impasse. Puisqu'il déclare qu'"une plus grande latitude sera accordée à l'expression des opinions"[4], il ne doit ni menacer les gens qui "émettent une foule de critiques", ni les faire taire en les accusant calomnieusement de croire aux "inventions malveillantes de l'agresseur et des traîtres à la nation". Puisqu'il affirme que "la période de tutelle politique sera écourtée", il ne doit pas rejeter la demande d'une réorganisation du gouvernement et du haut commandement. Puisqu'il proclame que "la question du Parti communiste sera réglée par des moyens politiques", il ne doit pas se mettre en quête d'un motif pour justifier la guerre civile qu'il prépare.

NOTES

[1] Le Double Dix, autrement dit le 10 octobre, est l'anniversaire de l'Insurrection de Wouchang. Celle-ci inaugura la Révolution de 1911, qui renversa le gouvernement autocratique des Tsing.

[2] Pang Ping-hsiun, Souen Liang-tcheng et Tchen Hsiao-kiang sont des généraux du Kuomintang qui, l'un après l'autre, ont ouvertement passé du côté de l'agresseur japonais.

[3] Forces armées antijaponaises de la population du Chansi, qui se sont développées dès le début de la Guerre de Résistance, sous la direction et l'influence du Parti communiste. Voir "Unir toutes les forces antijaponaises, combattre les irréductibles anticommunistes", note 3, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II, p. 422.

[4] A partir de 1944, le peuple, dans les régions contrôlées par le Kuomintang, exigeait partout la suppression du régime dictatorial du Kuomintang, l'instauration de la démocratie et la garantie de la liberté de parole. Devant les exigences pressantes du peuple, le Kuomintang annonça, pour la forme, en avril 1944: "Une plus grande latitude sera accordée à l'expression des opinions"; puis, en mai, au cours de sa douzième session plénière, le Comité exécutif central du Kuomintang proclama "la garantie de la liberté de parole". Mais le Kuomintang ne tint jamais la moindre des promesses qu'il avait été contraint de faire, et, devant l'essor du mouvement populaire pour la démocratie, il multiplia les mesures destinées à étouffer l'opinion du peuple.

LE FRONT UNI DANS LE TRAVAIL CULTUREL*

(30 octobre 1944)

Tout notre travail vise à abattre l'impérialisme japonais. Les impérialistes japonais, tout comme Hitler, seront bientôt anéantis. Mais nous ne pourrons les anéantir définitivement que si nous poursuivons nos efforts. Dans notre travail, la guerre occupe la première place, puis vient la production, puis la culture. Une armée sans culture est une armée ignorante, et une armée ignorante ne peut vaincre l'ennemi.

La culture dans les régions libérées présente déjà un aspect progressiste, mais elle a encore son côté arriéré. Là, il existe déjà une nouvelle culture du peuple, mais le passé féodal a laissé bien des vestiges. Dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, sur un million et demi d'habitants, on compte encore plus d'un million d'analphabètes et deux mille guérisseurs; la superstition continue à exercer son influence sur les grandes masses. Ce sont là des ennemis tapis dans l'esprit des masses. Et la lutte contre ces ennemis est souvent plus dure que la lutte contre l'impérialisme japonais. Nous devons dire aux masses de se dresser elles-mêmes contre leur propre analphabétisme, leur propre superstition, leurs propres habitudes antihygiéniques. Pour mener cette lutte, il faut un front uni qui soit large. Et il doit l'être particulièrement dans une contrée comme la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, qui est si peu peuplée, si pauvre en voies de communication, qui part d'un niveau culturel si bas et qui, de plus, se trouve dans les conditions du temps de guerre. C'est pourquoi nous devons avoir, dans le domaine de l'instruction publique, non seulement des écoles primaires et secondaires du type normal, établies dans les centres, mais également des écoles rurales en dehors des normes, disper-

* Discours prononcé par le camarade Mao Tsé-toung à une conférence des travailleurs de la culture et de l'éducation de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia.

sées un peu partout, des cercles de lecture des journaux et des groupes pour apprendre à lire. A côté des écoles modernes, nous devons également utiliser, tout en les transformant, les écoles rurales du type ancien. Dans le domaine de l'art, nous n'avons pas seulement besoin du théâtre moderne, mais également de l'opéra de Ts'in et du *yangko*[1]. Nous n'avons pas seulement besoin d'un nouvel opéra de Ts'in, d'un nouveau *yangko*, il nous faut également utiliser, tout en les réorganisant progressivement, les troupes du vieux théâtre, les troupes de *yangko* du type ancien qui constituent les 90 pour cent de l'ensemble des troupes de *yangko*. Ce qui vient d'être dit s'applique encore plus à la médecine. Dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, la mortalité de la population et du bétail est très élevée; beaucoup de gens croient encore aux guérisseurs. Dans de telles conditions, la médecine moderne ne suffit pas à elle seule. La médecine moderne est évidemment meilleure que l'ancienne, mais si les médecins qui la pratiquent ne se soucient pas des souffrances du peuple, s'ils ne forment pas un personnel médical plus nombreux pour le peuple, s'ils ne s'unissent pas aux médecins et aux vétérinaires du type ancien, qui sont plus d'un millier dans la Région frontière, s'ils ne les aident pas à progresser, cela signifie en définitive qu'ils rendent service aux guérisseurs et restent indifférents devant la forte mortalité de la population et du bétail. Le front uni implique deux principes: le premier, c'est l'union, le second, c'est la critique, l'éducation et la rééducation. S'il est faux d'adopter, au sein du front uni, une position capitulationniste, il est également faux de pratiquer un sectarisme qui conduit à évincer les gens et à les mépriser. Nous avons pour tâche de nous allier avec les intellectuels de l'ancienne culture, les artistes et les médecins de l'ancienne école qui peuvent nous être utiles, et de les aider, de les convaincre, de les rééduquer. Pour les rééduquer, il faut d'abord nous unir avec eux. Si nous nous acquittons bien de cette tâche, ils feront bon accueil à notre aide.

Notre culture est une culture populaire. Les travailleurs culturels doivent servir le peuple avec le plus grand dévouement; ils doivent se lier aux masses et non se couper d'elles. Pour établir une liaison avec les masses, nous devons nous conformer à leurs besoins, à leurs désirs. Dans tout travail pour les masses, nous devons partir de leurs besoins, et non de nos propres désirs, si louables soient-ils. Il arrive souvent que les masses aient objectivement besoin de telles ou telles transformations, mais que subjectivement elles ne soient pas conscientes de ce besoin, qu'elles n'aient ni la volonté ni le désir de les réaliser. Dans ce cas, nous devons attendre avec patience; c'est seulement lorsque, à la

suite de notre travail, les masses seront, dans leur majorité, conscientes de la nécessité de ces transformations, lorsqu'elles auront la volonté et le désir de les faire aboutir qu'on pourra les réaliser. Sinon, on risque de se couper des masses. Tout travail exigeant la participation des masses deviendra quelque chose de tout à fait formel et aboutira finalement à l'échec si les masses n'ont pas pris conscience de la nécessité de ce travail, n'ont pas manifesté le désir d'y participer volontairement. "Qui se hâte n'atteint pas le but[2]." Cela, bien entendu, ne veut pas dire qu'il ne faille pas agir avec rapidité, cela signifie seulement qu'il ne faut pas se lancer à l'aventure, car tout aventurisme conduit inévitablement à l'échec. Il en est ainsi de tout travail et, en particulier, du travail culturel et éducatif visant à la rééducation idéologique des masses. Deux principes doivent nous guider: premièrement, les besoins réels des masses et non les besoins nés de notre imagination; deuxièmement, le désir librement exprimé par les masses, les résolutions qu'elles ont prises elles-mêmes et non celles que nous prenons à leur place.

NOTES

[1] L'opéra de Ts'in constitue l'une des variétés de l'opéra du Chensi. Comme, dans les temps anciens, la principauté de Ts'in se trouvait sur le territoire du Chensi actuel, cette variété a reçu le nom d'opéra de Ts'in.

Yangko, danse populaire accompagnée de chant et de musique.

[2] Voir "Tse-lou", dans *Entretiens de Confucius*.

APPRENDRE LE TRAVAIL ECONOMIQUE*

(10 janvier 1945)

Héros du travail et Travailleurs modèles!

Vous vous êtes réunis en conférence et vous avez fait le bilan de votre expérience; nous vous saluons et nous vous honorons. Vous avez trois qualités et jouez trois rôles. Premièrement, le rôle de promoteurs. Grâce à votre magnifique effort et à vos nombreuses innovations, votre travail est devenu un exemple pour tous; vous avez élevé les normes et entraîné les autres à se mettre à votre école. Deuxièmement, le rôle d'ossature. La plupart d'entre vous ne sont pas encore des cadres, mais vous formez déjà l'ossature, le noyau des masses; grâce à vous, il est plus facile de faire progresser notre travail. Dans l'avenir, vous pourrez devenir des cadres; pour l'instant, vous en formez la réserve. Troisièmement, le rôle de pont. Vous êtes le pont qui relie les dirigeants et la grande masse. Par vous, les opinions de la masse sont transmises à la direction, et les opinions de la direction à la masse.

Vous avez beaucoup de qualités, vous avez rendu des services méritoires, mais gardez-vous de toute présomption. Vous avez l'estime de tous, et à juste titre, mais c'est précisément ce qui mène facilement à la présomption. Si vous devenez orgueilleux — si vous manquez de modestie, si vous ne faites plus d'efforts, si vous ne respectez pas les autres, si vous ne respectez pas les cadres et les masses —, vous cesserez d'être des héros du travail et des travailleurs modèles. De tels cas se sont présentés dans le passé, et j'espère que vous ne suivrez pas cette voie.

La présente conférence a fait le bilan de votre expérience. C'est un très bon bilan, qui est également valable pour les autres régions

* Discours prononcé par le camarade Mao Tsé-toung à une conférence des héros du travail et des travailleurs modèles de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia.

libérées; mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Je voudrais seulement dire quelques mots de notre travail économique.

Au cours de ces dernières années, nous avons commencé à savoir nous y prendre et nous avons déjà remporté d'importants succès dans le domaine de l'économie; mais ce n'est qu'un début. Nous devons faire en sorte qu'en deux ou trois ans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et les autres régions libérées établies sur les arrières de l'ennemi puissent subvenir elles-mêmes, totalement ou en majeure partie, à leurs besoins en céréales et en produits manufacturés et même disposer d'excédents. Il nous faut obtenir dans l'agriculture, l'industrie et le commerce des succès encore plus importants. A ce moment-là seulement, nous pourrons dire que nous en savons davantage et que nous avons appris à faire mieux. Si, dans une région, les conditions de vie de l'armée et de la population ne se sont pas améliorées, si la base matérielle pour la contre-offensive demeure mal assurée, si l'agriculture, l'industrie et le commerce ne se développent pas d'année en année mais restent stationnaires ou même accusent un recul, c'est la preuve que les cadres du Parti, du gouvernement et de l'armée n'ont pas encore appris à mener un bon travail économique, et on se heurtera à d'énormes difficultés.

Il est un point sur lequel je dois encore une fois attirer votre attention, c'est que nos idées doivent s'adapter au milieu dans lequel nous vivons. Actuellement, ce milieu, c'est la campagne; il semble impossible d'en douter: qui, en effet, pourrait ignorer où nous nous trouvons? Pourtant, cette évidence ne s'impose pas à tous. Beaucoup de nos camarades ne connaissent pas la campagne ou du moins ne la connaissent pas à fond, bien qu'ils y vivent tous les jours et croient même la comprendre. Ils ne partent pas du fait que notre milieu est la campagne, où la base est l'économie individuelle, une campagne morcelée par l'ennemi et, par conséquent, engagée dans la guerre de partisans; aussi est-ce souvent de façon inappropriée ou peu appropriée qu'ils règlent les questions politiques, militaires, économiques et culturelles, les affaires du Parti et les problèmes que posent les mouvements des ouvriers, des paysans, de la jeunesse et des femmes. Ils abordent les questions rurales d'un point de vue urbain, échafaudent subjectivement de nombreux plans inadéquats dont ils imposent l'application, si bien qu'ils donnent souvent de la tête contre un mur. Certes, ces dernières années, grâce au mouvement de rectification et en raison même des échecs subis dans leur travail, nos camarades ont fait beaucoup de progrès. Mais nous devons veiller à adapter parfaitement nos idées à notre

milieu; c'est ainsi seulement que nous obtiendrons des résultats, et rapidement, dans chaque domaine de notre travail. Si nous comprenons réellement que les bases rurales dans lesquelles nous nous trouvons sont fondées sur l'économie individuelle, qu'elles sont morcelées par l'ennemi et de ce fait engagées dans la guerre de partisans, si nous faisons de cette réalité le point de départ de tout notre travail, les résultats que nous obtiendrons sembleront peut-être très lents et peu spectaculaires; mais voyons un peu ce qu'ils sont en réalité en les comparant à ceux que pourrait nous procurer un autre point de départ, le point de vue urbain par exemple. Loin d'être lents, ils se révéleront au contraire très rapides. Car si nous partons du point de vue urbain, si nous nous coupons de la réalité présente, il ne sera plus question de résultats lents ou rapides, mais bien d'échecs constants, d'insuccès complets.

C'est ce que prouvent de manière éclatante les immenses succès que remporte, sous sa forme actuelle, le mouvement de production mené à notre appel par l'armée et la population.

Nous voulons écraser l'agresseur japonais, nous voulons nous préparer à nous emparer des villes et à recouvrer les territoires perdus. Mais comment y parvenir alors que nous nous trouvons dans des régions rurales fondées sur l'économie individuelle, coupées les unes des autres et engagées dans la guerre de partisans? Nous ne pouvons imiter le Kuomintang, qui ne remue même pas le petit doigt et qui dépend exclusivement de l'étranger, ne serait-ce que pour des articles de consommation courante tels que les cotonnades. Nous soutenons qu'il nous faut compter sur nos propres forces. Nous espérons recevoir une aide extérieure, mais nous ne devons pas en dépendre; nous comptons sur nos propres efforts, sur la force créatrice de toute notre armée et de toute notre population. Mais alors, comment atteindre notre but? En lançant, dans l'armée et la population, un vaste mouvement de production.

Comme nous sommes à la campagne, que la main-d'œuvre et les ressources matérielles y sont dispersées, nous adoptons, pour la production et le ravitaillement, la politique définie par la formule: "direction unique et gestion décentralisée".

Comme nous sommes à la campagne, que les paysans sont des producteurs individuels dispersés utilisant des instruments de production rudimentaires, que la plus grande partie des terres reste aux mains des propriétaires fonciers et que les paysans sont soumis, par le fermage, à l'exploitation féodale, nous adoptons la politique de la réduc-

tion des fermages et du taux d'intérêt des prêts, ainsi que la politique de l'organisation de l'entraide dans le travail, afin de stimuler l'intérêt des paysans à la production et d'élever la productivité du travail agricole. Effectivement, la réduction des fermages a amené les paysans à s'intéresser davantage à la production et l'entraide a élevé la productivité du travail agricole. Les matériaux d'information que j'ai reçus de différentes régions de la Chine du Nord et de la Chine centrale affirment tous qu'après la réduction des fermages les paysans manifestent un intérêt beaucoup plus grand pour la production et organisent volontiers, à l'instar des équipes d'échange de travail que nous connaissons ici, des groupes d'entraide dans lesquels la productivité du travail de trois personnes égale celle de quatre auparavant. Ainsi, 90 millions de personnes peuvent faire le travail de 120 millions. Il arrive même que deux personnes fournissent tout autant de travail que trois précédemment. Si, au lieu de recourir à la contrainte et à l'autoritarisme, qui ne mènent à rien pour vouloir aller trop vite, nous adoptons une politique de persuasion patiente et d'éducation par l'exemple, nous pourrons, en quelques années, obtenir que la majorité des paysans s'organisent en groupes d'entraide pour la production agricole ou artisanale. Lorsque ces groupes deviendront chose courante, il y aura non seulement un accroissement considérable de la production et toutes sortes d'innovations, mais on constatera aussi des progrès dans le domaine politique, une élévation du niveau d'instruction, une amélioration des conditions d'hygiène, des succès dans la rééducation des dévoyés, un changement dans les coutumes sociales; et, en peu de temps, même les instruments de production se perfectionneront. Alors, notre société rurale s'édifiera progressivement sur de nouvelles bases.

Si nos cadres étudient soigneusement ce secteur du travail, s'ils aident avec la plus grande énergie la population rurale à développer le mouvement de production, nos campagnes disposeront en abondance, d'ici quelques années, de céréales et d'articles de consommation courante, ce qui nous permettra de soutenir l'effort de guerre et de faire face aux années de disette, et même de constituer des réserves importantes pour l'avenir.

Nous devons organiser pour la production non seulement les paysans, mais aussi les unités de l'armée et les différents organismes.

Comme nous sommes à la campagne, et que celle-ci est constamment ravagée par l'ennemi et se trouve engagée dans une guerre de longue durée, notre armée et nos organismes doivent se livrer à une activité productrice; ils le peuvent en raison du caractère dispersé de la guerre

de partisans. Dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, les effectifs de l'armée et le personnel des organismes sont d'ailleurs trop nombreux par rapport à la population. Ils connaîtraient donc la faim s'ils ne produisaient pas eux-mêmes; d'autre part, si l'on demandait trop à la population, elle ne pourrait supporter le fardeau et connaitrait, elle aussi, la faim. C'est pour toutes ces raisons que nous avons décidé de lancer un vaste mouvement de production. Prenons, à titre d'exemple, la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. Les besoins annuels en céréales (millet) de notre armée et de nos organismes se montent à 260.000 piculs (un picul vaut 300 livres), dont 160.000 sont prélevés sur la population; ils produisent eux-mêmes le reste, faute de quoi, soit eux-mêmes, soit la population souffrirait fatalement de la faim. Mais, grâce à notre mouvement de production, nous sommes à l'abri de la faim; en fait l'armée et la population sont fort bien nourries.

A l'exception des céréales, des vêtements et du matériel de couchage, les organismes de la Région frontière se suffisent à eux-mêmes pour la plupart de leurs besoins, et certains en assurent la totalité. Beaucoup d'entre eux pourvoient même en partie à leurs besoins en céréales, en vêtements et en matériel de couchage.

Les unités de l'armée de la Région frontière ont encore plus de mérite. Beaucoup d'entre elles subviennent entièrement à leurs besoins en céréales, en vêtements, en matériel de couchage et pour tout ce qui leur est indispensable; autrement dit, elles se suffisent à cent pour cent et ne demandent rien au gouvernement. C'est là la première norme, la plus élevée, et elle a été atteinte graduellement, en l'espace de quelques années.

Au front, où l'on doit se battre, il n'est pas possible d'adopter cette norme. On peut en établir une deuxième ou une troisième. La deuxième norme implique qu'à l'exception des céréales, des vêtements et du matériel de couchage, qui sont fournis par le gouvernement, la production propre couvre tout le reste: huile (une demi-once par homme et par jour), sel (une demi-once par homme et par jour), légumes (une livre à une livre et demie par homme et par jour), viande (une à deux livres par homme et par mois), combustible, fournitures de bureau et frais divers, subventions pour l'instruction et la santé publiques, frais pour l'entretien des armes, approvisionnement en tabac, chaussures, chaussettes, gants, serviettes de toilette, brosses à dents, etc., soit environ 50 pour cent de toutes les dépenses. Cette norme peut être atteinte graduellement, en deux ou trois ans; dans

certains endroits, elle a déjà été atteinte. Elle peut être adoptée dans les régions consolidées des bases d'appui.

La troisième norme s'applique aux régions périphériques de nos bases et aux régions de partisans, qui ne peuvent suffire à leurs besoins dans la même proportion, mais dans celle de 15 à 25 pour cent seulement. Et ce sera déjà un bon résultat si cette norme est atteinte.

Bref, toutes les unités de l'armée et tous les organismes — sauf cas particuliers — se consacreront à la production dans les intervalles des combats, en dehors des heures d'entraînement militaire ou de travail. D'autre part, outre la mise à profit de ces intervalles et du temps libre pour une participation collective à la production, ils doivent affecter spécialement à la production un certain nombre de camarades en les chargeant de créer des fermes, des potagers, des centres d'élevage, des ateliers, de petites fabriques, des équipes de transport, des coopératives, ou de s'associer avec les paysans pour la culture des céréales et des légumes. Dans les circonstances présentes, chaque organisme, chaque unité de l'armée doit, pour surmonter les difficultés, établir sa propre "économie domestique". Ce serait une honte, un comportement de fainéant, que de refuser de le faire. Afin de stimuler la production, nous devons aussi instituer pour tous ceux qui y participent directement un système de primes individuelles, en fonction de la qualité du travail fourni. De plus, les cadres dirigeants assumeront leurs responsabilités et se mettront personnellement à la tâche; ils appliqueront la méthode qui consiste à lier le groupe dirigeant aux masses, à combiner l'appel général avec un travail de direction concret. C'est un moyen efficace pour faire progresser le travail productif.

D'aucuns prétendent que si les troupes participent à la production, elles ne pourront plus combattre ni s'entraîner, que si les organismes prennent part à la production, ils ne pourront plus accomplir leur propre travail. Cette assertion est fausse. Au cours des dernières années, nos troupes de la Région frontière, en se livrant à une large activité productrice, ont satisfait amplement à leurs besoins en nourriture et en habillement; parallèlement, elles se sont consacrées avec encore plus de succès à l'entraînement ainsi qu'à l'étude politique et à l'acquisition de connaissances générales, et l'unité au sein de l'armée comme celle entre l'armée et le peuple se sont encore renforcées. Dans les régions du front, alors qu'un vaste mouvement de production a été entrepris l'année dernière, de grands succès ont également été obtenus sur le plan des opérations militaires, et l'on a commencé partout le mouvement pour l'instruction des troupes. Grâce à son activité

productrice, le personnel des divers organismes vit dans de meilleures conditions; on a l'esprit plus tranquille et le travail gagne en efficacité; cela est vrai aussi bien pour la Région frontière que pour les régions du front.

Ainsi donc, vivant dans les conditions imposées par la guerre de partisans à la campagne, les unités de l'armée et les organismes qui développent le mouvement de production pour couvrir eux-mêmes leurs besoins font preuve dans les combats, à l'entraînement et dans le travail d'une énergie et d'un dynamisme accrus; ils renforcent leur discipline ainsi que leur cohésion interne et leur union avec la population civile. Ce mouvement est le produit de la guerre de partisans prolongée qui se déroule en Chine; il est notre gloire. Si nous savons le mener comme il faut, nous ne redouterons plus aucune difficulté matérielle. D'année en année, nous gagnerons en vigueur et en énergie et, de combat en combat, nous deviendrons plus puissants; c'est nous qui écraserons l'ennemi, et nous n'aurons jamais à craindre qu'il nous écrase.

Il faut à ce propos attirer l'attention de nos camarades du front sur un autre point. Certaines de nos régions nouvellement établies sont fort riches en ressources matérielles; se prévalant de cette situation, les cadres ne veulent ni être économes ni produire. Attitude très fâcheuse qu'ils paieront certainement cher un jour. En tout lieu, nous devons faire le meilleur usage de nos ressources humaines et matérielles; nous ne devons en aucun cas penser seulement au moment présent et nous laisser aller à la prodigalité et au gaspillage. Partout où nous nous trouverons, il faudra, dès la première année, établir nos calculs en fonction de nombreuses années à venir, en tenant compte de la longue guerre que nous avons à soutenir, de la contre-offensive qui interviendra, ainsi que du travail de reconstruction après l'expulsion de l'ennemi. Gardons-nous de la prodigalité et du gaspillage, tout en développant activement la production. Dans le passé, certaines régions ont payé très cher pour avoir manqué de prévoyance, pour avoir négligé d'économiser les ressources humaines et matérielles et de développer la production. La leçon est là et elle doit retenir notre attention.

Quant aux produits industriels, la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia a décidé d'arriver en deux ans à subvenir totalement à ses besoins en coton, en filés et tissus de coton, en fer, en papier ainsi qu'en beaucoup d'autres articles ou produits. Tout ce que nous ne produisons pas ou que nous produisons en faibles quantités, nous le

cultiverons ou le fabriquerons par nos propres moyens pour nous libérer ainsi de toute dépendance de l'extérieur. Cette tâche sera accomplie par les trois secteurs, public, privé et coopératif. Pour toutes nos productions, nous exigeons non seulement la quantité, mais aussi la qualité, c'est-à-dire la solidité, la résistance à l'usure. Le gouvernement de la Région frontière, le Commandement de la VIII^e^ Armée de Route pour la Défense commune et le Bureau du Nord-Ouest du Comité central du Parti ont absolument raison de prendre sérieusement les choses en main. J'espère que toutes les régions du front en feront autant. En beaucoup d'endroits, on s'est mis à l'œuvre, et je souhaite que le succès réponde aux efforts déployés.

Dans notre Région frontière et dans les autres régions libérées, il nous faut apprendre encore deux ou trois ans avant de savoir travailler dans tous les domaines de l'économie. Le jour où, cultivant nous-mêmes nos céréales et fabriquant nous-mêmes nos produits manufacturés, nous pourrons subvenir totalement ou en majeure partie à nos besoins, et même disposer d'excédents, sera aussi le jour où nous aurons entièrement appris à accomplir le travail économique dans les régions rurales. Plus tard, lorsque nous aurons chassé l'ennemi des villes, nous saurons affronter les nouvelles tâches économiques. Efforçons-nous de bien apprendre, car la Chine compte sur nous pour son édification.

LA PRODUCTION EST EGALEMENT POSSIBLE DANS LES REGIONS DE PARTISANS*

(31 janvier 1945)

La question de savoir si, dans les bases d'appui relativement solides des régions libérées situées sur les arrières de l'ennemi, nous pouvons et devons lancer un mouvement pour la production au sein de l'armée et parmi la population est depuis longtemps résolue et ne se pose plus. Mais est-il possible d'en faire autant dans les régions de partisans, dans les régions situées loin sur les arrières de l'ennemi? Voilà une question qui, dans l'esprit de beaucoup de gens, n'a pas été résolue, faute de preuves.

Or, nous avons maintenant des preuves. En 1944, la production a été entreprise sur une vaste échelle dans de nombreuses régions de partisans du Chansi-Tchahar-Hopei, et les résultats sont excellents, comme le rapporte le camarade Tchang Ping-kai dans son article publié le 28 janvier par le *Kiéfangjepao* et consacré au mouvement de production des partisans de la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei. Les secteurs et les unités de l'armée qu'il énumère dans son reportage sont les suivants: pour le Hopei central, la 6e sous-région, le 4e corps territorial de la 2e sous-région, le 8e corps territorial de la 4e sous-région, le détachement de Siuchouei-Tinghsien, le détachement de Paoting-Mantcheng et le détachement de Yunpiao; pour le Chansi, les troupes des districts de Taihsien et de Kouohsien. Or, dans ces différents secteurs, les conditions sont très mauvaises:

> Les points d'appui et les fortins de l'envahisseur et de ses fantoches sont aussi nombreux que les arbres dans la forêt, les fossés, les remparts et les routes aussi serrés que les mailles d'un

* Editorial écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour le quotidien de Yenan, le *Kiéfangjepao*.

filet; l'ennemi profite de sa supériorité militaire et des facilités de communication pour lancer fréquemment contre nous des attaques-surprise ainsi que des opérations d'encerclement et de "nettoyage". Dans ces conditions, les détachements de partisans sont souvent obligés de se déplacer plusieurs fois par jour.

Ils ont pourtant réussi à assurer la production, en profitant des intervalles entre les combats, et voici les résultats qu'ils ont obtenus:

L'approvisionnement s'est amélioré; chacun reçoit une demi-once d'huile et de sel et une livre de légumes par jour, ainsi qu'une livre et demie de viande par mois. En outre, on peut de nouveau se procurer des brosses à dents, de la poudre dentifrice et les premiers manuels de lecture, dont on était privé depuis des années.

Eh bien! Peut-on encore prétendre qu'il est impossible d'assurer la production dans les régions de partisans?

Beaucoup de gens affirment que là où la population est dense il ne reste plus de terres à cultiver. En est-il vraiment ainsi? Regardez la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei:

Tout d'abord, on a résolu le problème de la terre conformément à la politique du développement prioritaire de l'agriculture. On a utilisé au total neuf procédés différents: 1) raser les remparts et combler les fossés dont l'ennemi s'est servi pour le blocus; 2) détruire les routes carrossables qu'il peut utiliser, et ensemencer les bandes de terre aménagées de chaque côté; 3) utiliser les petits lopins de terre laissés en friche; 4) cultiver, par les nuits claires et en dépit de l'ennemi, les terres situées près de ses forteresses, tout en assurant avec la milice populaire une protection armée; 5) labourer les champs sur la base de l'association avec les paysans qui manquent de force de travail; 6) sous un déguisement paysan, cultiver quasi ouvertement les terres situées à proximité des points d'appui et des fortins ennemis; 7) transformer les rives des cours d'eau en champs cultivables en construisant des digues et en enlevant les sables; 8) aider les paysans à transformer les terres arides en champs irrigués; 9) participer aux travaux des champs dans les villages situés dans le rayon d'action des partisans.

Mais, si l'agriculture est possible, il n'en est peut-être pas de même pour l'artisanat et les autres formes de production. Est-ce vraiment le cas? Voyez encore la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei:

L'activité productrice des troupes, aux alentours des lignes et des fossés de blocus de l'ennemi, ne se limite pas à l'agriculture; on y développe l'artisanat et les transports comme dans les régions consolidées. Le 4e corps territorial a installé un atelier de bonnets de feutre, une huilerie et une minoterie qui, en sept mois, ont réalisé des bénéfices atteignant 500.000 yuans en monnaie locale. Il a ainsi non seulement surmonté ses propres difficultés, mais encore satisfait aux besoins de la population dans sa région de partisans. Les combattants peuvent maintenant se suffire entièrement en tricots et en chaussettes de laine.

Puisque les combats sont si fréquents dans les régions de partisans, l'activité productrice des troupes ne risque-t-elle pas d'affecter le déroulement des opérations? Qu'en est-il en fait? Regardez encore une fois la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei:

On a appliqué le principe de la combinaison du travail productif et de l'activité militaire, en accordant une égale importance aux tâches de production et de combat.

Ainsi:

Prenons l'exemple du 4e corps territorial de la 2e sous-région. Dès le début des labours de printemps, tout en lançant une puissante offensive politique, il a envoyé un détachement spécial attaquer l'ennemi. Il en est résulté une activité militaire plus intense et un accroissement de la capacité de combat des troupes. De février au début de septembre, ce petit détachement a livré 71 combats, enlevé les points d'appui de Tchoutongcheh, Changtchouang, Yétchouang, Fengkiatchai et Yaiteou, tué ou blessé 165 soldats japonais et fantoches, fait prisonniers 91 soldats fantoches, capturé 3 mitrailleuses légères ainsi que 101 fusils et pistolets.

D'autre part:

Coordonnant l'action militaire avec la propagande pour un vaste mouvement de production, on a lancé immédiatement une offensive politique avec le mot d'ordre: "Frappons quiconque essaie de saboter le grand mouvement de production!" Dans les chefs-lieux des districts de Taihsien et de Kouohsien, l'ennemi a demandé aux habitants: "Pourquoi la VIIIe Armée de Route est-elle devenue si terrible ces derniers temps?" Ils ont répondu:

"Parce que vous sabotez le grand mouvement de production de la Région frontière." Les soldats de l'armée fantoche se sont dit entre eux: "Mieux vaut ne pas faire de sorties pendant qu'ils font leur grand mouvement de production."

Est-ce que, dans les régions de partisans, les masses populaires peuvent, elles aussi, lancer un mouvement de production? Les paysans sont-ils intéressés à l'augmentation de la production là où les fermages n'ont peut-être pas encore été réduits ou bien ne l'ont pas été comme il faut? A cette question également, la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei donne une réponse affirmative:

Grâce au développement du mouvement de production aux alentours des lignes et des fossés de blocus de l'ennemi, les troupes ont pu, en outre, apporter une aide directe à la population locale. D'une part, elles ont assuré la protection armée des masses engagées dans la production, d'autre part, elles les ont partout secondées par un apport en main-d'œuvre. Certaines unités se sont fait une règle de consacrer la moitié de leur force de travail à les aider bénévolement à l'époque des gros travaux. Aussi l'ardeur des masses pour la production s'est-elle considérablement accrue; les rapports entre l'armée et le peuple sont devenus plus harmonieux encore, et en outre les masses ont suffisamment à manger. Dès lors, dans les régions de partisans, la sympathie et l'appui qu'elles accordent au Parti communiste et à la VIII^{e} Armée de Route ont encore augmenté.

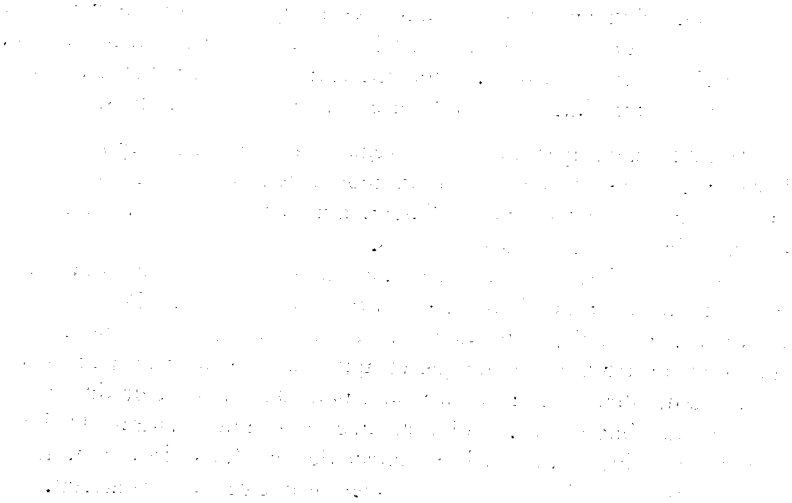
Tous les doutes sont donc levés quant à la possibilité et à la nécessité pour l'armée et la population d'entreprendre un vaste mouvement de production dans les régions de partisans. Nous demandons à tous les cadres du Parti, du gouvernement et de l'armée, dans les régions libérées, et notamment dans les régions de partisans, de bien s'en convaincre. Lorsqu'ils auront pleinement compris cette possibilité et cette nécessité, la production se développera partout. C'est précisément par là qu'on a commencé dans la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei:

Du fait que, dans le mouvement de production, les cadres ont transformé leur façon de penser et se sont mis à attacher de l'importance à la production, à la combinaison du travail productif et de l'activité militaire et qu'ils ont formé, parmi les masses, des héros du travail et des travailleurs modèles (au nombre

de 66, selon un premier bilan), les troupes qui se trouvent aux alentours des lignes et des fossés de blocus de l'ennemi ont pu, en cinq mois seulement, accomplir leur plan de production et par surcroît introduire de nombreuses innovations pratiques.

Il faut qu'en 1945 toutes les régions libérées développent dans l'armée et dans la population un mouvement de production d'une ampleur accrue; au début de l'hiver, nous comparerons les résultats obtenus dans les différentes régions.

La guerre n'est pas seulement une compétition sur le plan militaire et politique, c'est aussi une compétition économique. Pour vaincre l'agresseur japonais, nous devons, en plus des autres tâches, nous appliquer au travail économique et apprendre en deux ou trois ans à bien l'accomplir; en cette année 1945, nous devons obtenir des succès encore plus importants. Voilà ce que le Comité central du Parti communiste chinois attend instamment de tous les cadres et de toute la population des régions libérées; espérons que ce but sera atteint.



LES DEUX DESTINS DE LA CHINE*

(23 avril 1945)

Camarades! Aujourd'hui s'ouvre le VII[e] Congrès du Parti communiste chinois.

En quoi réside l'importance toute particulière de ce Congrès? C'est qu'il concerne, nous devons le dire, le sort de 450 millions de Chinois. Deux destins s'offrent à la Chine: sur l'un d'eux, on a déjà écrit un livre[1]; notre Congrès représente l'autre destin de la Chine, et nous aussi, nous écrirons un livre[2]. Notre Congrès veut le renversement de l'impérialisme japonais et la libération de tout le peuple chinois. C'est un congrès pour la défaite de l'agresseur japonais et pour l'édification d'une Chine nouvelle, un congrès pour l'union de tout le peuple chinois et l'union avec tous les peuples du monde, en vue de la victoire finale.

Le moment nous est très favorable. En Europe, Hitler est sur le point d'être abattu. Le théâtre principal de la guerre mondiale contre le fascisme se trouve en Occident, où l'heure de la victoire est proche grâce aux efforts de l'Armée rouge soviétique. Déjà, on entend ses canons à Berlin, dont la chute est sans doute imminente. En Orient, la guerre pour écraser l'impérialisme japonais touche également à la victoire. Notre Congrès se réunit donc à la veille de la victoire finale dans la guerre contre le fascisme.

Deux voies s'ouvrent devant le peuple chinois — la voie de la lumière et la voie des ténèbres. Deux destins attendent la Chine — l'un radieux, l'autre sombre. L'impérialisme japonais n'est pas encore battu. Mais même après sa défaite, ces deux perspectives d'avenir resteront ouvertes: ou bien une Chine indépendante, libre, démocratique, unifiée, forte et prospère, c'est-à-dire une Chine radieuse, la Chine nouvelle d'un peuple libéré, ou bien l'autre Chine, semi-coloniale

* Discours d'ouverture prononcé par le camarade Mao Tsé-toung au VII[e] Congrès du Parti communiste chinois.

et semi-féodale, divisée, faible et pauvre, c'est-à-dire l'ancienne Chine. Une Chine nouvelle ou l'ancienne Chine, telles sont les deux perspectives qui s'offrent à notre peuple, au Parti communiste chinois et à notre Congrès.

Puisque le Japon n'est pas encore battu et que ces deux perspectives resteront ouvertes même après sa défaite, comment nous faut-il mener notre travail? Quelle est notre tâche? Notre seule tâche est de mobiliser hardiment les masses, d'accroître la force du peuple, d'unir toutes les énergies de la nation qui peuvent être unies, en vue de la lutte menée sous la direction de notre Parti pour vaincre l'agresseur japonais, édifier une Chine nouvelle et radieuse, une Chine indépendante, libre, démocratique, unifiée, forte et prospère. Nous devons lutter de toutes nos forces pour un avenir lumineux, un destin radieux, contre un avenir ténébreux, un sombre destin. Voilà notre seule et unique tâche! Voilà la tâche de notre Congrès, de tout notre Parti, de tout le peuple chinois!

Nos espoirs peuvent-ils se réaliser? Nous le pensons. Cette possibilité existe parce que nous jouissons des quatre conditions suivantes:

1° Un puissant Parti communiste, riche en expérience et fort de 1.210.000 membres;

2° De puissantes régions libérées, avec une population de 95.500.000 habitants, une armée de 910.000 hommes et une milice populaire de 2.200.000 membres;

3° L'appui des masses de tout le pays;

4° Le soutien des peuples du monde entier et en particulier celui de l'Union soviétique.

Ces conditions étant réunies — un puissant Parti communiste, de puissantes régions libérées, l'appui du peuple tout entier et le soutien des peuples du monde —, nos espoirs pourront-ils se réaliser? Nous le pensons. Dans le passé, la Chine n'avait jamais connu de telles conditions. Certes, elles existent dans une certaine mesure depuis un bon nombre d'années, mais elles ne se sont jamais manifestées comme aujourd'hui dans toute leur plénitude. Jamais le Parti communiste chinois n'a été aussi puissant, l'armée et la population des bases révolutionnaires aussi nombreuses; à aucun moment, le prestige du Parti communiste chinois auprès de la population des régions occupées par les Japonais et des régions dominées par le Kuomintang n'a été aussi grand, alors que les forces révolutionnaires représentées par l'Union soviétique et par les peuples des autres pays sont plus puissantes que jamais. On peut donc affirmer qu'en bénéficiant de telles

conditions il est tout à fait possible de vaincre l'agresseur et d'édifier une Chine nouvelle.

Nous devons avoir une politique juste, dont l'élément fondamental est de mobiliser hardiment les masses et d'en accroître la force, afin que, sous la direction de notre Parti, elles mettent en échec l'agresseur et édifient une Chine nouvelle.

Au cours de ses vingt-quatre années d'existence, c'est-à-dire depuis sa création en 1921, le Parti communiste chinois a traversé trois périodes historiques de luttes héroïques — l'Expédition du Nord, la Guerre révolutionnaire agraire et la Guerre de Résistance contre le Japon — et il a acquis une riche expérience. Aujourd'hui, notre Parti est devenu le centre de gravité du peuple chinois en lutte contre l'agression japonaise et pour le salut de la patrie, son centre de gravité dans la lutte pour la libération, pour la victoire sur l'envahisseur et pour l'édification d'une Chine nouvelle. Le centre de gravité de la Chine est ici même où nous sommes, et nulle part ailleurs.

Nous devons être modestes et prudents, nous garder de toute présomption et de toute précipitation, servir le peuple chinois de tout notre cœur, afin de l'unir pour vaincre l'agresseur japonais dans le présent et pour édifier un Etat de démocratie nouvelle dans l'avenir. Si nous savons agir ainsi, si nous avons une politique juste, si nous conjuguons nos efforts, nous accomplirons notre tâche.

A bas l'impérialisme japonais!

Vive la libération du peuple chinois!

Vive le Parti communiste chinois!

Vive le VII^{e} Congrès du Parti communiste chinois!

NOTES

[1] Il s'agit du livre de Tchiang Kaï-chek: *Le Destin de la Chine*, publié en 1943.

[2] Il s'agit du rapport: "Du gouvernement de coalition" que le camarade Mao Tsé-toung allait présenter au même Congrès.

DU GOUVERNEMENT DE COALITION*

(24 avril 1945)

I. LES REVENDICATIONS FONDAMENTALES DU PEUPLE CHINOIS

Notre Congrès s'ouvre dans les circonstances suivantes: Après une lutte résolue, héroïque et inflexible, poursuivie pendant près de huit années contre l'agresseur japonais et marquée par des difficultés, des privations et des sacrifices sans nombre, notre peuple se trouve aujourd'hui en présence d'une situation nouvelle — des victoires décisives ont été remportées dans la guerre juste et sacrée menée à travers le monde contre les agresseurs fascistes, et l'heure est proche où le peuple chinois, de concert avec les pays alliés, infligera une défaite définitive à l'envahisseur japonais. Mais la Chine n'est toujours pas unie, elle traverse encore une crise grave. Que devons-nous faire dans ces circonstances? Il est hors de doute qu'il faut de toute urgence former un gouvernement démocratique provisoire de coalition qui unisse les représentants de tous les partis et groupements politiques, ainsi que des personnalités sans-parti, pour procéder à des réformes démocratiques, surmonter la crise actuelle, mobiliser et unifier toutes les forces antijaponaises du pays et, par une action énergique menée en coordination avec les opérations militaires des pays alliés, écraser les agresseurs japonais et permettre au peuple chinois de se libérer de leur emprise. Ensuite, il faudra convoquer, sur une large base démocratique, une assemblée nationale et constituer définitivement un gouvernement démocratique, qui sera aussi un gouvernement de coalition, avec une participation encore plus représentative des différents partis et groupe-

* Rapport politique présenté par le camarade Mao Tsé-toung au VII[e] Congrès du Parti communiste chinois.

ments politiques ainsi que des personnalités sans-parti; sa tâche sera de guider le peuple libéré dans l'édification d'un nouvel Etat indépendant, libre, démocratique, unifié, fort et prospère. Bref, il faut prendre la voie de l'union et de la démocratie, écraser l'envahisseur et édifier une Chine nouvelle.

Nous pensons que c'est seulement ainsi qu'on pourra refléter les revendications fondamentales du peuple chinois. L'essentiel de mon rapport sera donc consacré à l'examen de ces revendications. Faut-il ou non former en Chine un gouvernement démocratique de coalition? C'est une question qui préoccupe le peuple chinois et l'opinion démocratique des pays alliés. Je m'y arrêterai donc tout particulièrement.

En huit années de guerre de résistance, le Parti communiste chinois a surmonté bien des difficultés et remporté d'immenses succès; mais, dans l'état actuel des choses, notre Parti et notre peuple se heurtent encore à de sérieux obstacles. La situation présente exige de notre Parti qu'il travaille avec une efficacité accrue à l'accomplissement de ses tâches pressantes, qu'il s'attache continuellement à vaincre les difficultés et qu'il lutte pour la réalisation des revendications fondamentales du peuple chinois.

II. LA SITUATION INTERNATIONALE ET LA SITUATION INTERIEURE

Le peuple chinois est-il en mesure de faire passer dans la réalité ces revendications fondamentales? Cela dépendra de son niveau de conscience politique, de sa cohésion et de ses efforts. De toute façon, la situation internationale et la situation intérieure présentent aujourd'hui des conditions qui lui sont extrêmement favorables. S'il sait les utiliser judicieusement, s'il déploie des efforts énergiques, résolus et persévérants, il n'y a aucun doute qu'il parviendra à vaincre l'agresseur et à édifier une Chine nouvelle. Le peuple chinois doit redoubler d'efforts dans sa lutte pour l'accomplissement de ses tâches sacrées.

Quelle est actuellement la situation internationale?

Sur le plan militaire, l'armée soviétique s'est lancée à l'assaut de Berlin, les forces alliées de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France, opérant en coordination avec elle, attaquent les débris des troupes hitlériennes, et le peuple italien s'est soulevé. Tout cela

permettra d'en finir une fois pour toutes avec Hitler. Et alors, la défaite de l'agresseur japonais ne tardera pas. Contrairement aux prévisions des réactionnaires chinois et étrangers, les forces d'agression fascistes seront écrasées, et les forces démocratiques populaires seront victorieuses. Le monde prendra la voie du progrès et non celle de la réaction. Nous devons, bien entendu, garder toute notre vigilance et savoir que le cours des événements peut comporter temporairement des détours, parfois fort dangereux. Dans de nombreux Etats, les forces de la réaction sont encore puissantes, elles ne veulent pas que le peuple de leurs propres pays et celui des autres s'unissent, progressent et se libèrent. Qui perd cela de vue commettra des erreurs politiques. Néanmoins, le cours général de l'histoire est d'ores et déjà tracé, il ne changera pas. Ce n'est un mal que pour les fascistes et pour les réactionnaires des différents pays qui, en fait, les soutiennent, tandis que c'est un bien pour les peuples et pour les forces démocratiques organisées de tous les pays. Le peuple, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle. Le peuple soviétique s'est constitué en une force puissante et il joue le rôle principal dans l'écrasement du fascisme. C'est grâce à ses efforts, conjugués avec ceux des peuples des autres pays alliés en lutte contre le fascisme, qu'il est devenu possible de l'écraser. La guerre a instruit le peuple, et le peuple gagnera la guerre, la paix et aussi le progrès.

Cette situation nouvelle est toute différente de celle que nous avons connue pendant la Première guerre mondiale. L'Union soviétique n'existait pas et, dans de nombreux pays, le peuple n'avait pas le niveau de conscience politique qu'il a atteint aujourd'hui. Les deux guerres mondiales représentent deux époques totalement différentes.

Cependant, avec la défaite des pays agresseurs fascistes, la fin de la Seconde guerre mondiale et l'instauration de la paix dans le monde, la lutte ne cessera pas pour autant. Les forces fascistes qui subsistent en bien des endroits ne manqueront pas de susciter encore des troubles. Dans le camp de ceux qui luttent contre l'agression fasciste, il existe des forces qui s'opposent à la démocratie et qui oppriment d'autres nations; elles continueront d'opprimer les peuples de divers pays, ainsi que les peuples des colonies et des semi-colonies. C'est pourquoi, même une fois la paix mondiale instaurée, les luttes seront encore nombreuses dans une grande partie du monde, entre les masses antifascistes et ce qui reste des forces fascistes, entre les forces démocratiques et les forces antidémocratiques, entre les forces de libération

nationale et les forces d'oppression nationale. C'est seulement après de longs efforts, lorsque auront été détruits les vestiges des forces fascistes, les forces antidémocratiques et toutes les forces impérialistes, que les peuples pourront remporter la victoire la plus large. Ce jour n'arrivera pas très rapidement ni très aisément, mais il arrivera sûrement. La victoire dans la Seconde guerre mondiale antifasciste ouvrira la voie à la victoire des peuples dans leurs luttes d'après-guerre. L'issue victorieuse de ces luttes pourra seule assurer une paix solide et durable.

Quant à la situation à l'intérieur du pays, comment se présente-t-elle actuellement?

La longue guerre que soutient la Chine a exigé et exigera encore de son peuple de lourds sacrifices; mais, en même temps, c'est elle qui l'a trempé. Plus qu'aucune des grandes luttes qu'il a menées au cours des cent dernières années, elle a contribué à élever sa conscience politique et à promouvoir son union. Le peuple chinois a devant lui non seulement le puissant ennemi de la nation, mais aussi les puissantes forces réactionnaires de l'intérieur qui soutiennent en fait cet ennemi. Voilà un aspect de la question. Mais l'autre aspect, c'est que la conscience politique du peuple est plus élevée que jamais, et que, par ailleurs, de puissantes régions libérées ont été créées tandis qu'un mouvement démocratique à l'échelle nationale grandit de jour en jour. Telles sont les conditions favorables qui existent à l'intérieur du pays. Si les défaites ou les revers subis par notre peuple au cours des luttes qu'il a menées durant ces cent dernières années s'expliquent par l'absence de certaines conditions indispensables, tant sur le plan international que sur le plan national, la situation n'est plus la même aujourd'hui: toutes les conditions nécessaires sont réunies. Il est maintenant entièrement possible d'éviter la défaite et de remporter la victoire. Si nous savons unir tout notre peuple dans une lutte énergique et lui donner une bonne direction, nous serons victorieux.

Le peuple chinois a maintenant une confiance beaucoup plus grande dans sa capacité de s'unir pour vaincre l'agresseur et pour édifier une Chine nouvelle. Le moment est venu où il surmontera toutes ses difficultés et fera triompher ses revendications fondamentales, dont l'importance historique est immense. Y a-t-il le moindre doute à ce sujet? Je ne le pense pas.

Telle est aujourd'hui la situation générale, sur le plan international et intérieur.

III. LES DEUX LIGNES DANS LA GUERRE DE RESISTANCE CONTRE LE JAPON

LA CLE DES PROBLEMES QUI SE POSENT EN CHINE

En abordant la situation intérieure, nous devons aussi soumettre à une analyse concrète la guerre de résistance de la Chine contre le Japon.

La Chine est l'un des cinq grands Etats du monde en guerre contre le fascisme, et le principal pays en lutte contre l'envahisseur japonais sur le continent asiatique. Si le rôle du peuple chinois est des plus importants dans la guerre contre le Japon, il sera tout aussi considérable pour le maintien de la paix dans le monde d'après-guerre et il sera décisif pour le maintien de la paix en Orient. Engagée dans la Résistance depuis huit ans déjà, la Chine a déployé, pour se libérer et pour aider ses alliés, des efforts magnifiques, qui sont essentiellement fournis par le peuple. Sur le front, un grand nombre d'officiers et de soldats combattent et versent leur sang; à l'arrière, les ouvriers, les paysans, les intellectuels et les milieux industriels travaillent avec acharnement; les ressortissants chinois à l'étranger envoient des dons pour soutenir la guerre; tous les partis politiques antijaponais, à l'exception des éléments opposés au peuple, y apportent leur contribution. Bref, depuis huit longues années, notre peuple verse son sang et sa sueur dans la lutte héroïque qu'il mène contre l'agresseur japonais. Mais, pendant des années, les réactionnaires chinois n'ont cessé de répandre des rumeurs et de duper l'opinion, afin de cacher au monde le vrai rôle que joue le peuple chinois dans la guerre. Par ailleurs, personne encore n'a établi un bilan complet de l'expérience qu'il a acquise dans ses huit années de résistance. Il appartient donc à notre Congrès de dresser un bilan approprié qui servira à éduquer le peuple et qui fournira à notre Parti une base pour l'élaboration de sa politique.

Dès qu'on s'apprête à faire ce bilan, on voit clairement qu'il existe en Chine deux lignes directrices différentes: l'une permet de vaincre l'agresseur japonais, tandis que l'autre, loin de le permettre, à certains égards aide en fait l'agresseur et sape la Guerre de Résistance.

La politique réactionnaire adoptée par le gouvernement du Kuomintang, politique de résistance passive au Japon et de répression active à l'égard du peuple, a entraîné des revers militaires, la perte d'une grande partie de notre territoire, une crise financière et

économique, l'oppression et la misère pour le peuple, tout en nuisant à l'union nationale. Cette politique a fait obstacle à la mobilisation et à l'unification de toutes les forces antijaponaises du peuple chinois pour la poursuite efficace de la guerre, ainsi qu'à la prise de conscience et à l'union de notre peuple. Cependant, cette prise de conscience et cette union n'ont cessé de progresser, tout en suivant une voie sinueuse sous le double joug de l'agresseur japonais et du gouvernement du Kuomintang. Manifestement, il existe depuis longtemps en Chine deux lignes: la ligne d'oppression du peuple et de résistance passive, qui est celle du gouvernement du Kuomintang, et la ligne propre à assurer la prise de conscience et l'union du peuple chinois en vue d'une guerre populaire. C'est là que réside la clé de tous les problèmes chinois.

L'HISTOIRE SUIT UNE ROUTE SINUEUSE

Pour aider à comprendre pourquoi cette question des deux lignes est la clé de tous les problèmes qui se posent en Chine, il est nécessaire de retracer l'histoire de notre Guerre de Résistance.

La guerre du peuple chinois contre l'agresseur japonais a suivi une route sinueuse. Elle a commencé en 1931. Le 18 septembre de cette année-là, l'agresseur occupa Chenyang et, en quelques mois, s'empara des trois provinces du Nord-Est. Le gouvernement du Kuomintang adopta une politique de non-résistance. Cependant, dirigées ou aidées par le Parti communiste chinois, et contrairement à la volonté du gouvernement du Kuomintang, les masses populaires et les troupes patriotes de ces provinces, s'organisant d'abord en Détachements de Volontaires antijaponais, puis en Armée coalisée antijaponaise, se lancèrent héroïquement dans la guerre de partisans, qui, à un certain moment, prit une grande ampleur; malgré bien des difficultés et des revers, elle ne put être étouffée par l'ennemi. En 1932, lorsque l'envahisseur attaqua Changhaï, un groupe de patriotes du Kuomintang, à la tête de la XIX^{e} Armée de Route, entreprit de résister, défiant ainsi une fois de plus la volonté du gouvernement du Kuomintang. En 1933, les Japonais envahirent le Jehol et le Tchahar. Alors, pour la troisième fois, un groupe de patriotes du Kuomintang brava le gouvernement de ce parti, et, coopérant avec le Parti communiste, constitua l'Armée alliée antijaponaise pour résister à l'ennemi. Seuls le peuple chinois, le Parti communiste, les groupements démocratiques et les patriotes

vivant à l'étranger apportèrent leur soutien à toutes ces actions militaires contre le Japon. Le gouvernement du Kuomintang, conformément à sa politique de non-résistance, ne leur en accorda aucun; au contraire, il fit échouer les actions entreprises à Changhaï et dans le Tchahar contre l'envahisseur, et liquida le gouvernement populaire créé en 1933 dans le Foukien par la XIX^{e} Armée de Route.

Pourquoi adopta-t-il une politique de non-résistance? La principale raison en est que le Kuomintang avait, en 1927, rompu la coopération avec le Parti communiste et brisé l'unité du peuple chinois.

En 1924, le Dr Sun Yat-sen, acceptant les propositions du Parti communiste chinois, convoqua le I^{er} Congrès national du Kuomintang auquel participèrent les communistes, définit les trois thèses politiques fondamentales — alliance avec la Russie, alliance avec le Parti communiste, soutien aux paysans et aux ouvriers —, fonda l'Académie militaire de Whampou et créa un front uni national qui groupait le Kuomintang, le Parti communiste et le peuple de tous les milieux. Aussi, en 1924-1925, les forces réactionnaires furent-elles balayées dans le Kouangtong; en 1926-1927, l'Expédition du Nord se déroula avec succès: la majeure partie des bassins du Yangtsé et du fleuve Jaune fut occupée, le gouvernement des seigneurs de guerre du Peiyang fut battu, et la lutte de libération du peuple prit une ampleur sans précédent dans l'histoire de la Chine. Mais, à la fin du printemps et au début de l'été 1927, au moment décisif où l'Expédition du Nord était en plein développement, le front uni national du Kuomintang, du Parti communiste et du peuple de tous les milieux, qui représentait la cause de la libération du peuple chinois, de même que tous ses principes politiques révolutionnaires furent détruits par la politique antipopulaire de trahison que poursuivaient les autorités du Kuomintang, politique d'"épuration du Parti" et de répression sanglante. Les alliés d'hier — le Parti communiste chinois et le peuple chinois — furent considérés comme des ennemis, et les ennemis d'hier — les impérialistes et les féodaux — comme des alliés. Ainsi, un coup perfide fut porté à l'improviste au Parti communiste et au peuple chinois, et notre grande révolution, si pleine de vie et de force, fut enterrée. Dès lors, à l'union se substitua la guerre civile, à la démocratie la dictature, à une Chine radieuse une Chine enveloppée de ténèbres. Mais le Parti communiste et le peuple chinois ne se laissèrent ni effrayer, ni soumettre, ni exterminer. Ils se relevèrent, essuyèrent le sang, ensevelirent les camarades tombés au combat et poursuivirent la lutte. Levant haut le grand drapeau de la révolution, ils entreprirent de résister par les

armes. Dans de vastes régions de la Chine, ils instaurèrent le pouvoir du peuple, procédèrent à la réforme du système agraire, créèrent une armée populaire, l'Armée rouge chinoise; ils conservèrent ainsi, puis développèrent les forces révolutionnaires du peuple chinois. Les *trois principes du peuple* révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen, rejetés par les réactionnaires du Kuomintang, furent maintenus par le peuple, le Parti communiste et d'autres démocrates.

Après l'invasion des trois provinces du Nord-Est par le Japon, le Parti communiste proposa, en 1933, aux forces du Kuomintang qui attaquaient les bases révolutionnaires et l'Armée rouge la conclusion d'un armistice en vue d'une résistance commune à l'envahisseur; cette proposition comportait les trois conditions suivantes: arrêter les attaques, accorder au peuple les libertés démocratiques, armer le peuple. Mais les autorités du Kuomintang la repoussèrent.

Dès lors, le gouvernement du Kuomintang poursuivit avec une fureur accrue sa politique de guerre civile, tandis que s'élevait, de plus en plus impérieuse, la voix du peuple chinois qui réclamait la cessation de la guerre civile et l'union pour la résistance au Japon. Toutes sortes d'organisations populaires patriotiques se formèrent à Changhaï et en beaucoup d'autres endroits. De 1934 à 1936, sous la direction de notre Comité central, les forces principales de l'Armée rouge, qui se trouvaient au nord et au sud du Yangtsé, se déplacèrent et, après avoir subi mille épreuves, arrivèrent dans le Nord-Ouest, où elles firent jonction avec les unités de l'Armée rouge qui y opéraient déjà. C'est au cours de ces deux années que, pour répondre à la situation nouvelle, le Parti communiste chinois établit et appliqua une ligne politique nouvelle et complète, celle de la création d'un front uni national antijaponais, avec comme objectif de combat l'union pour la résistance au Japon et la fondation d'une république de démocratie nouvelle. Le 9 décembre 1935, la grande masse des étudiants de Peiping déclencha, sous la direction de notre Parti, un héroïque mouvement patriotique; elle créa l'Avant-garde pour la Libération de la Nation chinoise[1] et étendit le mouvement à toutes les grandes villes du pays. Le 12 décembre 1936, à la tête de l'Armée du Nord-Est et de la XVII[e] Armée de Route, deux groupes patriotes du Kuomintang, partisans de la Résistance, s'unirent et s'opposèrent courageusement à la politique réactionnaire des autorités du Kuomintang, politique de compromis avec l'envahisseur et de répression sanglante à l'intérieur du pays; ainsi eut lieu le célèbre Incident de Sian. D'autres patriotes, au sein du Kuomintang, étaient également mécontents de la politique prati-

quée par les autorités de ce parti. Aussi celles-ci se virent-elles contraintes de renoncer à leur politique de guerre civile et de faire état des exigences du peuple. Le règlement pacifique de l'Incident de Sian marqua un tournant: des rapports de coopération s'établirent à l'intérieur du pays dans des circonstances nouvelles, et ce fut le début de la guerre de résistance à l'échelle nationale. En mai 1937, peu de temps avant l'Incident de Loukeoukiao, notre Parti convoqua une conférence nationale de portée historique, qui approuva la nouvelle ligne politique appliquée depuis 1935 par le Comité central.

Durant la période qui s'étend de l'Incident de Loukeoukiao, survenu le 7 juillet 1937, à la chute de Wouhan, en octobre 1938, le gouvernement du Kuomintang fut relativement actif dans la guerre contre le Japon. Au cours de cette période, les attaques de grande envergure lancées par l'envahisseur japonais et la montée de l'indignation patriotique du peuple chinois obligèrent le gouvernement du Kuomintang à faire de la lutte contre l'envahisseur l'élément principal de sa politique, ce qui permit, dans des conditions relativement favorables, un essor de la résistance antijaponaise de toute l'armée et de tout notre peuple et engendra, pour quelque temps, une atmosphère nouvelle d'enthousiasme général. Tout le peuple, y compris les communistes et les démocrates, fondait à cette époque de grands espoirs sur le gouvernement du Kuomintang: il attendait de ce gouvernement qu'il procédât à des réformes démocratiques et mît en pratique les *trois principes du peuple* révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen, à un moment où la nation était en péril et où l'élan populaire prenait son essor. Mais ces espoirs furent déçus. Même au cours de ces deux années de résistance relativement active, les autorités du Kuomintang continuèrent de s'opposer à la mobilisation des larges masses pour une guerre populaire, et de freiner les efforts spontanés de notre peuple qui cherchait à s'unir pour mener des activités antijaponaises et démocratiques. Quoiqu'il eût quelque peu modifié son attitude envers le Parti communiste chinois et les autres partis et groupements politiques antijaponais, le gouvernement du Kuomintang refusa cependant de les traiter sur un pied d'égalité et limita leur activité par tous les moyens possibles. Il ne voulut pas relâcher les nombreux détenus politiques qui avaient été arrêtés pour leur activité patriotique. Et surtout, il continua de maintenir la dictature oligarchique qu'il avait établie après avoir déclenché la guerre civile en 1927, ce qui rendait impossible la création d'un gouvernement démocratique de coalition jouissant de l'appui de toute la nation.

Dès le début de cette période, nous, communistes, nous avons montré l'existence de deux lignes dans la Guerre de Résistance: ou une guerre générale, menée par le peuple, et qui conduit à la victoire, ou une guerre partielle, qui maintient le peuple opprimé, et qui conduit à la défaite. Nous avons également indiqué que la guerre serait longue, que de nombreuses difficultés et privations seraient inévitables, mais que, grâce à ses efforts, le peuple chinois remporterait la victoire finale.

LA GUERRE POPULAIRE

Au cours de cette période, les forces principales de l'Armée rouge chinoise dirigée par le Parti communiste, qui avaient été transférées dans le Nord-Ouest, prirent une nouvelle dénomination et devinrent la VIII^e^ Armée de Route de l'Armée révolutionnaire nationale de Chine; quant aux détachements de partisans de l'Armée rouge, qui étaient restés au nord et au sud du Yangtsé, ils prirent, eux aussi, une nouvelle dénomination et devinrent la Nouvelle IV^e^ Armée de l'Armée révolutionnaire nationale; la première alla se battre en Chine du Nord, la seconde en Chine centrale. Pendant la période de la guerre civile, l'Armée rouge chinoise conserva et développa les traditions démocratiques de l'Académie militaire de Whampou et de l'Armée révolutionnaire nationale du temps de l'Expédition du Nord. Ses effectifs avaient atteint à un moment donné plusieurs centaines de milliers d'hommes. Mais, par suite de la sauvage répression exercée par le gouvernement du Kuomintang dans nos bases d'appui du Sud et des pertes éprouvées au cours de la Longue Marche, et pour d'autres raisons encore, ils avaient diminué au point de ne plus compter, au début de la Guerre de Résistance contre le Japon, que quelques dizaines de milliers d'hommes. Aussi d'aucuns dédaignaient-ils cette armée, estimant que, dans la Guerre de Résistance, il fallait compter essentiellement sur le Kuomintang. Mais le peuple est le meilleur juge; il savait que la VIII^e^ Armée de Route et la Nouvelle IV^e^ Armée, quoique peu nombreuses, étaient des troupes de haute qualité, qu'elles seules étaient capables de mener une guerre authentiquement populaire, et qu'une fois arrivées sur le front de la Résistance et unies aux larges masses du lieu elles auraient devant elles des perspectives illimitées. Le peuple voyait juste, puisque au moment où je présente ce rapport notre armée compte déjà 910.000 hommes; quant à la milice populaire, dont les membres ne sont pas détachés de la production agricole, elle

dépasse 2.200.000 hommes. Il est vrai que notre armée régulière le cède de beaucoup en nombre aux forces dont dispose le Kuomintang (et qui comprennent des unités contrôlées par l'autorité centrale et des unités dépendant des autorités locales), mais si l'on considère l'importance des effectifs japonais et fantoches qu'elle combat et l'étendue de ses zones d'opérations, si l'on pense à sa capacité combative, si l'on tient compte de l'appui que lui apportent dans ses opérations les masses populaires, si l'on envisage enfin ses qualités politiques, son unité interne et sa cohésion, elle est bien devenue la force principale dans la guerre de résistance que mène la Chine contre le Japon.

Cette armée est forte parce que les hommes qui la composent obéissent à une discipline consciente; ils se sont unis et combattent non pour les intérêts d'une poignée de gens ou d'un groupe restreint, mais pour les intérêts des larges masses populaires, pour les intérêts de la nation tout entière. Se tenir fermement aux côtés du peuple chinois, servir de tout cœur le peuple chinois, tel est l'unique dessein de cette armée.

Guidée par un tel dessein, cette armée va toujours de l'avant, intrépide et décidée à triompher de n'importe quel ennemi. Jamais elle ne se laissera soumettre. Quelles que soient les circonstances, et aussi difficiles qu'elles puissent être, elle se battra jusqu'au dernier homme.

Guidée par un tel dessein, cette armée connaît une remarquable cohésion dans ses rapports internes comme dans ses relations extérieures. A l'intérieur de l'armée, la cohésion règne dans les rapports entre officiers et soldats, entre supérieurs et subordonnés, entre le travail militaire proprement dit, le travail politique et les services de l'Intendance; à l'extérieur, elle règne dans les relations entre l'armée et le peuple, entre l'armée et les organes du pouvoir, entre nos troupes et les troupes amies. Tout ce qui peut nuire à cette cohésion doit être banni.

Guidée par un tel dessein, cette armée applique une politique juste afin de gagner à elle les officiers et les soldats de l'ennemi; elle agit de même dans le traitement des prisonniers de guerre. Tous ceux qui se rendent à nous, qui passent de notre côté ou qui, après avoir déposé les armes, désirent participer à la lutte contre l'ennemi commun seront les bienvenus et recevront une éducation appropriée. Il n'est permis à personne de tuer, de maltraiter ou d'humilier un prisonnier de guerre.

Guidée par un tel dessein, cette armée a élaboré une série de principes stratégiques et tactiques indispensables à la guerre populaire.

Elle sait mener la guerre de partisans avec mobilité et souplesse, en s'adaptant aux conditions concrètes d'une situation changeante; elle sait également mener la guerre de mouvement.

Guidée par un tel dessein, cette armée a créé un système de travail politique indispensable à la guerre populaire et qui vise à promouvoir la cohésion dans ses rangs, l'union avec les troupes amies ainsi que l'union avec le peuple, à provoquer la désagrégation de l'armée ennemie et à assurer la victoire dans les combats.

Guidée par un tel dessein, cette armée tout entière peut, dans les conditions de la guerre de partisans, entreprendre, comme elle l'a déjà fait, la production des céréales et d'autres biens de première nécessité, en utilisant les intervalles entre les combats, ainsi que les heures libres qui suivent l'entraînement, ce qui lui permet de subvenir elle-même, totalement, pour moitié ou pour une petite partie, à ses propres besoins et de surmonter ainsi les difficultés économiques, d'améliorer ses conditions matérielles et d'alléger la charge du peuple. Elle a en outre exploité toutes les possibilités pour créer dans ses bases d'appui un grand nombre de petites usines d'armement.

De plus, cette armée est forte parce qu'elle est appuyée dans ses opérations par les vastes organisations armées des masses que sont les forces populaires d'autodéfense et la milice populaire. Dans les régions libérées de Chine, toute la jeunesse ainsi que les adultes des deux sexes s'organisent en forces populaires d'autodéfense antijaponaises, sur la base du volontariat et des principes démocratiques, et sans se détacher de la production. Les éléments d'élite de ces forces d'autodéfense, à l'exception de ceux qui rejoignent l'armée et les détachements de partisans, s'organisent en milice populaire. Sans l'appui de ces forces armées des masses, il serait impossible de vaincre l'ennemi.

Enfin, cette armée est forte parce qu'elle se compose de deux parties, les forces principales et les unités territoriales; les premières peuvent à tout moment être appelées à exécuter des opérations qui ne se limitent pas à une seule région, tandis que les secondes ont uniquement pour tâche de défendre leur propre région ou d'y porter des coups à l'adversaire, de concert avec la milice populaire et les forces d'autodéfense. La population approuve entièrement cette juste répartition des tâches. Si l'on ne procédait pas de cette manière, si, par exemple, on ne prêtait attention qu'aux forces principales en négligeant le rôle des unités territoriales, il serait également impossible, dans les conditions où se trouvent les régions libérées de Chine, de vaincre l'ennemi. Les unités territoriales ont formé un grand nombre

d'équipes de travail armées, composées d'hommes bien entraînés et, partant, mieux préparés au travail militaire et politique, ainsi qu'au travail de masse; de grands succès ont été remportés par ces équipes, qui, en pénétrant profondément dans les régions occupées, ont porté des coups à l'ennemi, soulevé les masses populaires contre l'envahisseur japonais et appuyé par là même les opérations menées de front dans les régions libérées.

Sous la direction du pouvoir démocratique, un appel a été lancé, dans les régions libérées de Chine, à toute la population civile en lutte contre l'envahisseur pour qu'elle se groupe dans des organisations d'ouvriers, de paysans, de jeunes ou de femmes, dans des organisations culturelles, professionnelles ou autres, qui, pour soutenir l'armée, accompliront avec ardeur les tâches les plus variées. Il s'agit non seulement d'encourager la population à s'enrôler, à transporter les vivres pour le compte de l'armée, à prendre soin des familles des combattants, à aider l'armée à résoudre ses difficultés matérielles, mais également de mobiliser les détachements de partisans, la milice populaire et les forces d'autodéfense, afin qu'ils déclenchent et développent un mouvement pour l'exécution de coups de main et la pose de mines, qu'ils accomplissent des missions de reconnaissance, liquident traîtres et espions, transportent et protègent les blessés, apportant ainsi une aide directe aux opérations de l'armée. En même temps, toute la population des régions libérées travaillera avec ardeur à l'édification dans les domaines politique, économique et culturel, ainsi que dans le domaine de la santé publique. L'essentiel est de mobiliser toute la population pour la production des céréales et des articles de consommation courante, et, d'autre part, d'obtenir de tous les organismes et de toutes les écoles, à l'exception de ceux qui se trouvent dans des circonstances particulières, qu'ils participent durant les heures libres au travail productif en vue de pourvoir à leurs propres besoins et qu'ils s'associent ainsi au mouvement déclenché dans le même but par la population civile et par l'armée. On pourra alors susciter un immense élan pour la production, qui permettra de soutenir une guerre de résistance prolongée. Dans les régions libérées, les dégâts causés par l'ennemi sont extrêmement sérieux; et les inondations, la sécheresse, les dommages occasionnés par les insectes nuisibles y sont fréquents. Mais, sous la direction du pouvoir démocratique, la population a surmonté et surmonte avec méthode toutes ces difficultés. Des succès sans précédent ont été obtenus dans le grand mouvement de masse lancé en vue de combattre les sauterelles et les inondations et

de secourir les sinistrés, c'est cela qui nous a permis de soutenir si longtemps la Guerre de Résistance. Bref, tout pour le front, tout pour la défaite de l'envahisseur japonais et la libération du peuple chinois, tel est le mot d'ordre général, telle est la politique générale pour l'armée et la population civile des régions libérées de Chine.

Voilà la véritable guerre populaire, la seule qui nous permette de vaincre l'ennemi de la nation. Si le Kuomintang subit des défaites, c'est qu'il s'oppose frénétiquement à la guerre populaire.

Lorsque l'armée des régions libérées de Chine sera dotée d'armes modernes, elle sera encore plus puissante et elle pourra écraser définitivement l'envahisseur japonais.

LES DEUX FRONTS DE LA GUERRE

En Chine, la Guerre de Résistance s'est engagée dès le début sur deux fronts: celui du Kuomintang et celui des régions libérées.

Après la chute de Wouhan en octobre 1938, l'envahisseur japonais cessa son offensive stratégique contre le front du Kuomintang et transféra progressivement ses principales forces armées sur le front des régions libérées. En même temps, exploitant les dispositions défaitistes qui se manifestaient au sein du gouvernement du Kuomintang, il fit connaître son désir d'arriver avec lui à une paix de compromis, et, adoptant une politique destinée à duper la nation chinoise, il amena le traître Wang Tsing-wei à quitter Tchongking et à créer à Nankin un gouvernement fantoche. Dès lors, le gouvernement du Kuomintang commença à modifier sa politique: il en déplaça progressivement le centre de gravité, le faisant passer de la résistance au Japon à la lutte contre les communistes et le peuple. Cette modification se manifesta avant tout dans le domaine militaire. Pour conserver ses forces, le gouvernement du Kuomintang adopta une politique de résistance passive à l'égard du Japon et fit supporter le poids principal de la guerre aux régions libérées, en laissant l'agresseur entreprendre de vastes offensives contre elles, tandis que lui-même "observait le combat des tigres du haut de la montagne".

En 1939, le gouvernement du Kuomintang adopta les "Mesures pour la limitation de l'activité des partis hérétiques", mesures réactionnaires qui retiraient au peuple et aux partis et groupements politiques antijaponais les quelques droits qu'ils avaient pu conquérir au début de la guerre. Dès lors, dans les régions du Kuomintang, tous les partis

et groupements démocratiques, et, en tout premier lieu, le Parti communiste chinois furent rejetés dans la clandestinité. Dans les provinces contrôlées par le Kuomintang, les prisons et les camps de concentration s'emplirent de communistes, de jeunes patriotes et d'autres militants démocrates. En cinq ans, de 1939 à l'automne 1943, le gouvernement du Kuomintang déclencha trois grandes "campagnes anticommunistes"[2]; il brisa ainsi l'union nationale et plaça le pays devant le grave danger d'une guerre civile. C'est au cours de cette période que la "dissolution" de la Nouvelle IV[e] Armée fut ordonnée et qu'une partie de ses troupes, forte de plus de 9.000 hommes, fut anéantie dans l'Anhouei du Sud — événement qui souleva une grande émotion dans le pays et à l'étranger. Jusqu'à présent, les troupes du Kuomintang n'ont pas cessé d'attaquer les forces des régions libérées, et rien ne permet de prévoir quand elles mettront fin à leurs attaques. Dans ces circonstances, les réactionnaires du Kuomintang ont vomi toutes sortes de calomnies et d'injures: "parti traître", "armée de traîtres", "régions de traîtres", "saper la Résistance et mettre l'Etat en danger", etc., autant de qualificatifs et d'expressions qu'ils ont fabriqués en vue de diffamer le Parti communiste, la VIII[e] Armée de Route, la Nouvelle IV[e] Armée et les régions libérées. Le 7 juillet 1939, le Comité central du Parti communiste chinois publia un manifeste dans lequel, par souci de surmonter la crise qui avait éclaté, il avançait le mot d'ordre suivant: "Persévérer dans la Résistance et s'opposer à la capitulation, persévérer dans l'union et s'opposer à la division, persévérer dans le progrès et s'opposer à la régression". Conformément à ce mot d'ordre qui répondait aux exigences du moment, notre Parti, au cours de ces cinq années, repoussa énergiquement à trois reprises les "campagnes anticommunistes", réactionnaires et antipopulaires, et, chaque fois, il surmonta la crise.

Durant cette période, il n'y eut, en fait, pas d'opérations sérieuses sur le front du Kuomintang. Les baïonnettes de l'envahisseur étaient surtout dirigées contre les régions libérées. En 1943, les forces armées et la population civile des régions libérées durent tenir tête à 64 pour cent des forces japonaises en Chine et à 95 pour cent des troupes fantoches, alors que sur le front du Kuomintang il n'y avait que 36 pour cent des forces japonaises et 5 pour cent des troupes fantoches.

En 1944, lorsque l'envahisseur japonais entreprit des opérations militaires pour s'emparer, sur toute sa longueur, de la ligne de communication qui relie le nord et le sud du pays, l'armée du Kuomintang, désemparée, se montra incapable d'offrir la moindre

résistance. En quelques mois, de vastes régions du Honan, du Hounan, du Kouangsi et du Kouangtong tombèrent aux mains de l'ennemi. C'est à cette époque seulement que se produisit un certain changement dans la proportion des forces ennemies engagées contre les deux fronts. Mais, au moment même où je présente mon rapport, sur les 40 divisions japonaises engagées dans l'agression contre la Chine et fortes de 580.000 hommes (sans compter les troupes japonaises en Mandchourie), le front des régions libérées résiste à 22 divisions et demie, groupant 320.000 hommes, soit à 56 pour cent de l'ensemble des forces de l'adversaire, alors qu'il n'y a, sur le front du Kuomintang, que 17 divisions et demie, soit 260.000 hommes, ou 44 pour cent de l'ensemble des forces ennemies. Quant à la proportion des troupes fantoches, elle n'a nullement changé.

Notons par ailleurs que l'armée fantoche (troupes régulières et forces locales), dont l'effectif se monte à plus de 800.000 hommes, se compose en majeure partie d'unités qui avaient suivi des généraux du Kuomintang dans leur désertion à l'ennemi ou d'unités mises sur pied par des officiers du Kuomintang qui s'étaient rendus aux Japonais. Les réactionnaires du Kuomintang avaient, au préalable, doté cette armée fantoche de la théorie absurde et traîtresse du "salut de la patrie par une voie détournée". Par la suite, ils lui ont apporté un soutien tant du point de vue moral que sur le plan de l'organisation, pour qu'elle attaque les régions libérées du peuple chinois, en coordination avec l'envahisseur japonais. En outre, ils ont massé des forces importantes — pas moins de 797.000 hommes — pour établir un blocus et lancer des attaques contre la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et les autres régions libérées. De nombreux Chinois et étrangers ignorent la gravité de cette situation, en raison de la sévère censure établie par le gouvernement du Kuomintang.

LES REGIONS LIBEREES DE CHINE

Les régions libérées de Chine, dirigées par le Parti communiste, comptent actuellement une population de 95.500.000 habitants. Elles se sont établies jusqu'en Mongolie intérieure, au nord, et jusqu'à l'île de Haïnan, au sud. Dans la plupart des régions que l'ennemi a pu atteindre, opèrent la VIII^{e} Armée de Route, la Nouvelle IV^{e} Armée et les autres forces populaires. Le vaste territoire libéré se compose de dix-neuf grandes régions qui embrassent soit la majeure partie, soit

une faible partie des provinces du Liaoning, du Jehol, du Tchahar, du Soueiyuan, du Chensi, du Kansou, du Ninghsia, du Chansi, du Hopei, du Honan, du Chantong, du Kiangsou, du Tchékiang, de l'Anhouei, du Kiangsi, du Houpei, du Hounan, du Kouangtong et du Foukien. Yenan est le centre dirigeant de toutes ces régions libérées. La région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia, qui se trouve à l'ouest du fleuve Jaune, avec une population de 1.500.000 habitants seulement, n'est qu'une des dix-neuf régions qui composent le vaste territoire libéré; elle vient au dernier rang quant à la population, à l'exception de deux autres régions, l'une dans le Tchékiang oriental, l'autre dans l'île de Haïnan. Ceux qui ne sont pas au courant de la situation s'imaginent que les régions libérées de Chine comprennent essentiellement la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia. C'est là une idée fausse qui provient de la politique de blocus pratiquée par le gouvernement du Kuomintang. Dans chacune des régions libérées, sont appliquées toutes les mesures qu'exige la politique de front uni national antijaponais; des organes du pouvoir élus par le peuple et où coopèrent les communistes, les représentants des autres partis et groupements politiques antijaponais, ainsi que les personnalités sans-parti opposées au Japon, c'est-à-dire des gouvernements locaux de coalition, ont été créés ou sont en voie de création. Les énergies de toute la population y sont mises en œuvre. Ainsi, malgré la pression d'un puissant agresseur, malgré les attaques et le blocus entrepris par l'armée du Kuomintang, malgré l'absence totale d'aide extérieure, ces régions ont pu se maintenir, et même se développer de jour en jour tout en réduisant les territoires occupés par l'ennemi et en étendant les leurs; elles sont devenues le modèle d'une Chine démocratique, la force principale qui chassera l'envahisseur japonais, en coordination avec les pays alliés, et libérera le peuple chinois. Les forces des régions libérées — la VIII^e^ Armée de Route, la Nouvelle IV^e^ Armée et les autres forces populaires — donnent l'exemple non seulement par leur héroïsme dans la guerre contre le Japon, mais aussi quand il s'agit d'appliquer les mesures démocratiques qu'implique la politique de front uni national antijaponais. Le 22 septembre 1937, le Comité central du Parti communiste chinois publiait un manifeste dans lequel il déclare: "Les *trois principes du peuple* du Dr Sun Yat-sen étant aujourd'hui nécessaires à la Chine, notre Parti est prêt à lutter pour leur réalisation complète." Ce manifeste a été entièrement mis en œuvre dans les régions libérées.

LES REGIONS CONTROLEES PAR LE KUOMINTANG

La principale clique dirigeante du Kuomintang, qui se cramponne à son régime de dictature, pratique une politique de résistance passive à l'égard du Japon et une politique intérieure dirigée contre le peuple. En conséquence, ses forces armées ont diminué de plus de la moitié, et la plupart de celles qui subsistent ont pratiquement perdu leur capacité combative; un abîme profond s'est creusé entre cette clique et les masses populaires, et une crise grave a éclaté: le peuple, réduit à la misère, bout d'indignation et se soulève de toutes parts. La principale clique dirigeante du Kuomintang, dont le rôle dans la Guerre de Résistance s'est brutalement affaibli, est devenue un obstacle pour la mobilisation et l'unification de toutes les forces antijaponaises du peuple chinois.

Pourquoi une situation aussi grave a-t-elle pu se créer sous sa domination? C'est parce qu'elle représente les intérêts des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores de Chine, c'est-à-dire d'une couche réactionnaire formée d'une infime minorité de gens qui contrôlent tous les leviers de commande dans les organismes militaires, politiques, économiques et culturels placés sous l'autorité du gouvernement du Kuomintang. Les gens de cette clique font passer la défense de leurs propres intérêts avant la résistance au Japon. Ils déclarent que "la nation est au-dessus de tout", mais leurs actes ne s'accordent pas avec les revendications de la majorité de la nation. Ils déclarent que "l'Etat est au-dessus de tout", mais l'Etat qu'ils entendent est celui de la dictature féodalo-fasciste des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores, et non l'Etat démocratique des masses populaires. C'est pourquoi ils ont peur que le peuple ne se lève, ils redoutent le mouvement démocratique et craignent une mobilisation effective de toute la nation dans la guerre contre le Japon. Voilà la cause première de leur politique de résistance passive à l'égard du Japon et de leur politique intérieure réactionnaire, dirigée contre le peuple, la démocratie et le Parti communiste. Ils appliquent une politique double dans tous les domaines. Par exemple, tout en luttant contre le Japon, ils adoptent une politique de résistance passive; de plus, ils sont constamment l'objet des manœuvres de l'agresseur japonais qui les incite à capituler. Ils parlent de développer l'économie de la Chine, mais, en fait, ils procèdent à l'accumulation de leur propre capital bureaucratique, à savoir le capital des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores; ils monopolisent les secteurs vitaux de

l'économie chinoise, tout en opprimant cruellement les paysans, les ouvriers, la petite bourgeoisie et la bourgeoisie libérale. Ils parlent de réaliser "la démocratie", de "rendre le pouvoir au peuple", mais, en réalité, ils répriment brutalement le mouvement démocratique du peuple et refusent d'introduire la moindre réforme démocratique. Ils disent que "la question du Parti communiste est un problème politique à régler par des moyens politiques", et pourtant ils font peser sur le Parti communiste chinois une brutale oppression militaire, politique et économique, en considérant ce dernier comme "l'ennemi numéro un" et l'envahisseur japonais comme un ennemi de second plan; et, chaque jour, ils se préparent activement à la guerre civile, ruminant toutes sortes de plans en vue d'anéantir notre Parti. Ils disent qu'ils veulent créer un "Etat moderne", mais en fait ils s'emploient par tous les moyens à préserver la dictature féodalo-fasciste des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores. Ils maintiennent, pour la forme, des relations diplomatiques avec l'Union soviétique, mais, dans la pratique, ils adoptent à son égard une attitude hostile. En chœur avec les isolationnistes américains, ils chantent: "L'Asie d'abord, l'Europe ensuite", afin de prolonger les jours de l'Allemagne fasciste, autrement dit, ceux du fascisme en général, donc aussi de leur propre domination fasciste sur le peuple chinois; mais, par ailleurs, ils se livrent à des manœuvres diplomatiques et jouent les héros antifascistes. Si vous cherchez à découvrir l'origine de toute cette politique double, contradictoire, vous la trouverez dans la couche sociale des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores.

Mais le Kuomintang n'est pas un parti homogène. Bien qu'il soit dominé et dirigé par la clique réactionnaire qui représente les grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores, on ne saurait l'assimiler entièrement à elle. Une partie de ses leaders n'appartiennent pas à cette clique qui, pour sa part, les attaque, les évince ou les méprise. Beaucoup de ses cadres et de ses membres de la base, ainsi que de nombreux membres de la Ligue de la Jeunesse des *Trois Principes du Peuple* sont mécontents de la direction exercée par cette clique; certains même s'y opposent. Semblable situation se retrouve dans les armées, les administrations gouvernementales, les organismes économiques et culturels du Kuomintang, que contrôle cette clique: on y compte bon nombre de démocrates. Et la clique elle-même, divisée en plusieurs groupes rivaux, n'est nullement monolithique. On aurait incontestablement tort de considérer le Kuomintang comme une masse homogène, uniquement composée de réactionnaires.

UN CONTRASTE

Le peuple chinois voit clairement le contraste entre les régions libérées et les régions du Kuomintang.

N'est-ce pas évident? Nous avons devant nous deux lignes, la ligne de la guerre populaire et celle de la résistance passive qui s'oppose à la guerre populaire; la première conduit à la victoire, en dépit des conditions difficiles des régions libérées et de l'absence d'aide extérieure; la seconde conduit à la défaite, en dépit des conditions extrêmement favorables et de l'aide étrangère dont jouissent les régions du Kuomintang.

Le gouvernement du Kuomintang attribue ses défaites à un armement insuffisant. Mais qui manque vraiment d'armes, les troupes du Kuomintang ou celles des régions libérées? De toutes les forces armées de Chine, ce sont celles des régions libérées qui en manquent le plus. Elles se les procurent soit en les prenant à l'ennemi, soit en les fabriquant elles-mêmes dans les conditions les plus défavorables.

Les forces placées directement sous l'autorité centrale du Kuomintang ne sont-elles pas bien mieux équipées que les forces locales? Pourtant, en capacité combative, les premières, dans leur majorité, le cèdent aux secondes.

Le Kuomintang dispose d'un potentiel humain énorme; cependant, en raison de sa mauvaise politique de recrutement, il lui est extrêmement difficile de compléter ses forces. Quant aux régions libérées, coupées les unes des autres par l'ennemi et obligées de livrer des combats incessants, elles possèdent des réserves inépuisables, parce qu'on y a appliqué partout le système de la milice populaire et des forces d'autodéfense, adapté aux besoins du peuple, et qu'on a réussi à éviter tout emploi abusif et tout gaspillage des ressources humaines.

Le Kuomintang dispose de vastes régions riches en céréales, et la population lui fournit 70 à 100 millions de piculs de grain par an; néanmoins, l'armée du Kuomintang manque constamment de vivres et ses soldats sont amaigris par la sous-alimentation, parce que ceux qui ont la charge des grains s'en approprient la majeure partie. La plupart des régions libérées, qui se trouvent sur les arrières de l'ennemi, subissent les destructions dues à sa politique de "tout brûler, tout tuer, tout piller", alors que d'autres, comme le Chensi du Nord, sont formées de contrées très arides; cependant, nous avons réussi à résoudre le problème du ravitaillement en développant la production agricole grâce à nos propres efforts.

Les régions du Kuomintang traversent une crise économique extrêmement grave; la plupart des industries sont ruinées, et même des articles de consommation courante, telles les cotonnades, doivent être importés des Etats-Unis. En revanche, les régions libérées sont capables de couvrir elles-mêmes leurs besoins en cotonnades et autres articles de consommation courante grâce au développement de l'industrie.

Dans les régions du Kuomintang, les ouvriers, les paysans, les employés de commerce, les fonctionnaires, les intellectuels et les travailleurs culturels vivent dans la plus noire misère. Dans les régions libérées, toute la population est assurée de recevoir nourriture, vêtements et travail.

C'est un trait marquant des régions du Kuomintang que des gens y profitent de la Guerre de Résistance pour s'enrichir aux dépens de la nation, que de gros fonctionnaires y font figure de brasseurs d'affaires, que la corruption est monnaie courante, que l'intégrité et l'honneur ont disparu. C'est un trait marquant des régions libérées que les gens y mènent une vie exemplaire de dur combat, qu'ils consacrent leur temps libre à l'activité productrice, que la probité y est récompensée et la corruption bannie.

Dans les régions du Kuomintang, le peuple est privé de toute liberté. Dans les régions libérées, il jouit d'une liberté pleine et entière.

A qui reprocher toutes ces anomalies devant lesquelles se trouvent placés les gouvernants du Kuomintang? Aux autres ou à eux-mêmes? Aux pays étrangers, qui leur auraient donné une aide insuffisante, ou au gouvernement du Kuomintang, qui pratique la dictature, qui est pourri et incapable? La réponse n'est-elle pas évidente?

QUI DONC "SAPE LA RESISTANCE ET MET L'ETAT EN DANGER"?

Les faits n'ont-ils pas pleinement prouvé que c'est bien le gouvernement du Kuomintang qui sape la Résistance du peuple chinois et met notre pays en danger? Pendant dix années entières, ce gouvernement s'est jeté corps et âme dans la guerre civile, en dirigeant la pointe de son épée contre le peuple et en négligeant totalement la défense nationale; sa politique de non-résistance a entraîné la perte des quatre provinces du Nord-Est. Quand l'envahisseur japonais passa au sud de la Grande Muraille, les gens du Kuomintang ne surent lui opposer que le plus grand désarroi, et reculèrent de Loukeoukiao jusque dans

le Koueitcheou. Et ce sont eux qui osent prétendre que "les communistes sapent la Résistance et mettent l'Etat en danger" (voir les résolutions de la onzième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang, septembre 1943). Leur seul argument, c'est que le Parti communiste, ralliant le peuple de tous les milieux, a créé des régions libérées, qui résistent héroïquement au Japon. La logique de ces gens diffère à tel point de celle du peuple chinois qu'il n'est pas étonnant qu'on ne puisse arriver à trouver un langage commun sur de nombreux problèmes.

Deux questions se posent:

Premièrement, pour quelle raison, en définitive, le gouvernement du Kuomintang a-t-il abandonné à l'ennemi un territoire aussi vaste, aussi peuplé, s'étendant d'abord du Heilongkiang à Loukeoukiao, puis de Loukeoukiao au Koueitcheou? N'est-ce pas parce qu'il a suivi une politique de non-résistance, puis de résistance passive, et une politique intérieure dirigée contre le peuple?

Deuxièmement, pour quelle raison, en définitive, nos régions libérées ont-elles réussi à repousser les attaques acharnées et continuelles des troupes japonaises et fantoches, à reprendre à l'ennemi de notre nation un territoire aussi vaste et à libérer une population aussi nombreuse? N'est-ce pas à cause de la juste ligne de la guerre populaire?

"DESOBEISSANCE AUX DECRETS GOUVERNEMENTAUX ET AUX ORDRES MILITAIRES"

Le gouvernement du Kuomintang accuse constamment le Parti communiste chinois de "désobéissance aux décrets gouvernementaux et aux ordres militaires". Nous nous contenterons de dire ceci: Il est heureux que les communistes aient conservé ce bon sens propre au peuple chinois et qu'ils n'aient pas obéi à ces "décrets gouvernementaux" et à ces "ordres militaires", qui visaient au fond à rendre à l'envahisseur japonais les régions libérées que le peuple chinois lui avait arrachées au prix d'une lutte âpre et difficile. De ces prétendus ordres et décrets relèvent notamment les "Mesures pour la limitation de l'activité des partis hérétiques" (1939), la "dissolution de la Nouvelle IV^{e} Armée" et le "retrait des troupes au nord de l'ancien lit du fleuve Jaune" (1941), la "dissolution du Parti communiste chinois" (1943), la "dissolution, dans un délai déterminé, de toutes les troupes, sauf dix

divisions" (1944); il y a aussi la proposition — baptisée "concession" par le gouvernement du Kuomintang — faite au cours des récents pourparlers et demandant aux communistes de remettre au Kuomintang leurs troupes et les organes locaux du pouvoir, en échange, non pas d'un accord sur la formation d'un gouvernement de coalition, mais de quelques portefeuilles ministériels dans son gouvernement dictatorial. Heureusement, nous ne nous sommes pas laissé soumettre, et nous avons conservé intacte au peuple chinois une partie de son territoire, ainsi qu'une armée qui lutte héroïquement contre l'envahisseur. Le peuple chinois ne doit-il pas se féliciter de cette "désobéissance"? N'est-ce pas assez que le gouvernement du Kuomintang ait, par ses décrets fascistes et ses ordres militaires défaitistes, cédé à l'envahisseur, avec toute sa population, l'immense territoire qui s'étend du Heilongkiang au Koueitcheou? A part l'envahisseur japonais et les réactionnaires chinois qui approuvent ces "décrets gouvernementaux" et ces "ordres militaires", se trouve-t-il, dans toute la Chine, un seul patriote honnête pour y souscrire? A moins de voir s'établir un gouvernement de coalition authentique et non de pure forme, un gouvernement démocratique et non de dictature fasciste, peut-on s'imaginer que le peuple chinois permette aux communistes d'abandonner délibérément au gouvernement du Kuomintang, défaitiste, fasciste et dictatorial, les régions libérées, où lui-même s'est émancipé, ainsi que les forces armées populaires qui se sont illustrées dans la Guerre de Résistance? Sans les régions libérées et sans leurs forces armées, qu'en serait-il aujourd'hui de la lutte du peuple chinois contre l'envahisseur? Quel avenir s'offrirait à notre nation?

LE DANGER D'UNE GUERRE CIVILE

Aujourd'hui encore, la principale clique dirigeante du Kuomintang s'obstine dans sa politique réactionnaire de dictature et de guerre civile. Bien des indices montrent qu'elle se prépare depuis longtemps, et aujourd'hui plus que jamais, à déclencher une guerre civile dès que les armées d'une certaine puissance alliée auront, dans une bonne mesure, chassé l'envahisseur japonais de la partie continentale de la Chine. Elle espère aussi que certains généraux de cette puissance alliée joueront en Chine le même rôle que le général britannique Scobie[3] en Grèce. Elle applaudit à la répression sanglante exercée par celui-ci et le gouvernement réactionnaire grec. Elle cherche à précipiter la Chine

dans le gouffre d'une guerre civile, semblable à celle de 1927-1937. Derrière le rideau de fumée de la "convocation de l'Assemblée nationale" et de la "solution politique", elle s'y prépare sourdement. Si nos compatriotes ne se tiennent pas sur leurs gardes, s'ils ne dénoncent pas son complot ni n'arrêtent ses préparatifs, ils entendront tonner, un beau matin, les canons de la guerre civile.

LES POURPARLERS

Pour écraser l'envahisseur japonais et édifier une Chine nouvelle, pour prévenir la guerre civile, le Parti communiste chinois, en accord avec les partis et groupements démocratiques, réclama, lors de la session du Conseil politique national en septembre 1944, la suppression immédiate de la dictature du seul Kuomintang et la création d'un gouvernement démocratique de coalition. Cette demande était sans aucun doute opportune, et, en quelques mois, elle gagna l'approbation des masses populaires.

Au sujet de l'abolition de la dictature d'un seul parti, de la création d'un gouvernement de coalition et de l'introduction des réformes démocratiques indispensables, nous eûmes, à de nombreuses reprises, des pourparlers avec le gouvernement du Kuomintang, mais ce dernier rejeta toutes nos propositions. Non seulement le Kuomintang refuse d'abolir la dictature d'un seul parti et d'envisager la création d'un gouvernement de coalition, il refuse même de procéder à des réformes démocratiques d'urgence, telles que la suppression des services secrets, l'abolition des lois et décrets réactionnaires, qui étouffent les libertés démocratiques, la libération des détenus politiques, la reconnaissance du statut légal des partis et groupements politiques, la reconnaissance des régions libérées, le retrait des troupes qui font le blocus de ces régions et qui les attaquent. Voilà pourquoi les rapports politiques sont devenus extrêmement tendus en Chine.

DEUX PERSPECTIVES

En considération de la situation, prise dans son ensemble, et de l'analyse que je viens de faire de ses différents éléments, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays, je voudrais mettre en garde nos camarades: ils ne doivent pas croire que chez nous tout sera facile, que

tout ira à merveille. Il n'en sera pas ainsi. En fait, il existe deux possibilités, c'est-à-dire deux perspectives — l'une défavorable, l'autre favorable. La première, c'est que la dictature fasciste se maintiendra et que les réformes démocratiques ne seront pas autorisées; que l'essentiel des efforts sera dirigé contre le peuple et non contre l'envahisseur japonais; que même après la défaite de ce dernier la guerre civile pourra éclater, ce qui ramènera la Chine à la condition misérable d'un pays qui ne possède ni indépendance, ni liberté, ni démocratie, ni unification, ni prospérité, ni puissance. Cette possibilité, cette perspective subsiste, elle n'est pas du tout exclue, elle n'a nullement disparu d'elle-même du fait que la situation internationale est favorable, que, dans le pays, la conscience politique du peuple s'est élevée et que ses forces organisées se sont développées. Ceux qui voudraient voir se réaliser cette possibilité ou perspective sont, en Chine, la clique antipopulaire au sein du Kuomintang et, à l'étranger, les réactionnaires aux aspirations impérialistes. C'est là un aspect de la question auquel il faut prêter attention.

Mais son autre aspect, c'est que, toujours en considération de la situation, prise dans son ensemble, et de l'analyse de ses différents éléments, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays, nous pouvons, avec une confiance et un courage accrus, lutter pour la seconde possibilité ou perspective. Il s'agit de triompher de toutes les difficultés, d'unir tout le peuple, d'abolir la dictature fasciste du Kuomintang, de procéder à des réformes démocratiques, de consolider et d'accroître les forces antijaponaises, d'infliger une défaite définitive à l'agresseur japonais et d'édifier une Chine nouvelle qui soit indépendante, libre, démocratique, unifiée, forte et prospère. Ceux qui voudraient que cette possibilité ou perspective devienne une réalité sont, en Chine, les masses populaires, le Parti communiste et les partis et groupements démocratiques et, à l'étranger, toutes les nations qui nous traitent sur un pied d'égalité, les progressistes et les masses populaires.

Nous savons fort bien que devant nous et devant le peuple chinois se dressent encore de grandes difficultés et de nombreux obstacles, que notre route sera longue et sinueuse. Mais nous savons aussi qu'avec tout notre peuple nous surmonterons ces difficultés et ces obstacles, et accomplirons les tâches que l'histoire a assignées à la Chine. Lutter de toutes nos forces pour écarter la première possibilité et pour réaliser la seconde, lutter contre la première perspective et pour la seconde, voilà la grande tâche qui se pose à nous et à tout notre peuple. Ainsi, comme je viens de l'expliquer, la situation extérieure et intérieure

nous est essentiellement favorable, à nous et à tout notre peuple. Nous espérons que les autorités du Kuomintang tiendront compte de la tendance générale dans le monde et du sentiment populaire en Chine, qu'elles auront le courage de mettre fin à leur politique erronée, afin d'assurer la victoire dans la Guerre de Résistance, d'alléger les souffrances du peuple chinois et de hâter la naissance d'une Chine nouvelle. Sachons bien que, aussi sinueuse que soit notre route, l'indépendance et la liberté du peuple chinois seront finalement conquises, et que le temps d'agir est venu. Il incombe à notre génération de réaliser ces grandes aspirations pour lesquelles, depuis plus d'un siècle, tant d'hommes ont donné leur vie; quiconque cherche à nous en empêcher va à coup sûr à l'échec.

IV. LA POLITIQUE DU PARTI COMMUNISTE CHINOIS

J'ai analysé plus haut les deux lignes suivies pendant la Guerre de Résistance en Chine. Cet examen était tout à fait nécessaire. En effet, dans la masse de notre peuple, nombreux sont ceux qui ignorent encore ce qui se passe réellement dans cette guerre. La politique de blocus, appliquée par le gouvernement du Kuomintang, a voilé la vue à beaucoup de gens dans les régions du Kuomintang et à l'étranger. Ils ne connaissaient pratiquement rien des régions libérées jusqu'au jour où un groupe de journalistes chinois et étrangers vinrent les visiter en 1944. Mais dès le retour de ce groupe, le gouvernement du Kuomintang, qui craignait fort que la situation réelle dans les régions libérées ne fût connue à l'extérieur, en ferma l'accès et n'autorisa plus un seul journaliste à s'y rendre. Il interdit également toute diffusion d'informations susceptibles de révéler la vérité sur ses propres régions. Voilà pourquoi je crois qu'il est de notre devoir de faire connaître, dans toute la mesure du possible, la vérité sur les "deux zones" en Chine. Ce n'est qu'en ayant une image claire de la situation dans l'ensemble du pays qu'on saisira pourquoi il existe une telle différence de politique entre les deux plus grands partis de Chine — le Parti communiste et le Kuomintang, et pourquoi il y a une telle lutte entre les deux lignes. Ainsi seulement pourra-t-on comprendre que le différend entre les deux partis n'est pas, comme l'affirment certains, une querelle vaine et sans importance, une simple chicane, mais une controverse de principe qui décide du sort de centaines de millions d'êtres.

Devant la grave situation que connaît actuellement la Chine, le peuple, les partis et groupements démocratiques, les éléments démocrates du pays ainsi que ceux qui, à l'étranger, s'intéressent à ce qui se passe dans notre pays espèrent tous que chez nous la division fera place de nouveau à l'unité et que l'on procédera à des réformes démocratiques; ils veulent tous connaître la politique que le Parti communiste chinois applique pour résoudre les nombreux et importants problèmes actuels. Les membres de notre Parti, bien entendu, s'en préoccupent au premier chef.

Notre politique de front uni national antijaponais a toujours été claire et précise; elle a soutenu l'épreuve de huit années de guerre. Notre Congrès se doit d'en tirer les conclusions qui nous guideront dans notre lutte à venir.

Je m'arrêterai maintenant sur quelques conclusions définitives auxquelles a déjà abouti notre Parti à propos de mesures politiques importantes destinées à résoudre les problèmes de la Chine.

NOTRE PROGRAMME GENERAL

Pour mobiliser et unir toutes les forces antijaponaises du peuple chinois, pour écraser définitivement l'agresseur japonais et pour édifier une Chine nouvelle qui soit indépendante, libre, démocratique, unifiée, forte et prospère, notre peuple, le Parti communiste chinois et tous les autres partis et groupements démocratiques antijaponais ont un besoin urgent d'un programme commun sur lequel ils soient d'accord.

On peut diviser ce programme en deux parties: l'une d'ordre général, l'autre traitant des problèmes concrets. Je commencerai par le programme général, puis je passerai au programme concret.

Partant de la condition préalable qu'il faut écraser définitivement l'envahisseur japonais et édifier une Chine nouvelle, nous, communistes, nous sommes, à l'étape actuelle de notre pays, du même avis que l'écrasante majorité de la population sur les points essentiels suivants:

1° La Chine ne doit pas avoir un régime d'Etat féodal, fasciste et antipopulaire, régime de dictature des gros propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie, car dix-huit années de domination de la principale clique dirigeante du Kuomintang ont déjà prouvé sa faillite complète.

2° Il ne peut non plus s'y instaurer un Etat de dictature démocratique de l'ancien type, où le pouvoir est détenu exclusivement

par la bourgeoisie nationale, et par conséquent on ne doit pas tenter de le faire, car, d'une part, la bourgeoisie nationale s'est révélée, économiquement et politiquement, très faible dans notre pays, d'autre part, un facteur nouveau est depuis longtemps apparu, à savoir un prolétariat conscient qui, avec le Parti communiste pour guide, a fait preuve de grandes capacités dans l'arène politique, et dirige les larges masses de la paysannerie, de la petite bourgeoisie urbaine, des intellectuels et des autres forces démocratiques.

3° De même, à l'étape actuelle, le peuple chinois n'a pas la possibilité d'instituer un régime d'Etat socialiste, puisque sa tâche est toujours de lutter contre l'oppression étrangère et féodale et que les conditions socio-économiques nécessaires à un tel régime font encore défaut.

Que préconisons-nous donc dans ces conditions? Nous préconisons d'établir, après la défaite complète de l'envahisseur japonais, un régime d'Etat, que nous appellerons démocratie nouvelle et qui sera une alliance démocratique à caractère de front uni, fondée sur l'immense majorité de la population et placée sous la direction de la classe ouvrière.

Ce régime d'Etat répondra véritablement aux exigences de l'immense majorité de la population, parce qu'il pourra être approuvé, et qu'en fait il est déjà approuvé, tout d'abord par des millions d'ouvriers de l'industrie et par des dizaines de millions d'ouvriers artisanaux et de salariés agricoles, ensuite par la paysannerie, qui constitue les 80 pour cent de la population chinoise, soit 360 millions d'habitants sur 450 millions, enfin par la nombreuse petite bourgeoisie des villes, la bourgeoisie nationale, les hobereaux éclairés et les autres patriotes.

Il va de soi qu'il y aura toujours entre ces classes des contradictions, dont l'une des plus manifestes sera, par exemple, la contradiction entre le Travail et le Capital. Il s'ensuit que chacune de ces classes aura des revendications qui lui sont propres. Ce serait une hypocrisie, une erreur de vouloir ignorer ces contradictions, ces revendications. Mais, durant toute l'étape de la démocratie nouvelle, elles ne sortiront pas du cadre des revendications communes à toutes ces classes, et l'on ne devra d'ailleurs pas permettre qu'elles en sortent. Elles pourront cependant faire l'objet de rajustements, ce qui permettra à ces diverses classes d'accomplir en commun les tâches politiques, économiques et culturelles qu'implique l'édification de l'Etat de démocratie nouvelle.

La démocratie nouvelle que nous préconisons vise, sur le plan politique, à l'affranchissement du joug étranger, à la liquidation de l'oppression intérieure, féodale et fasciste, puis, à l'instauration d'un régime politique qui sera fondé, non sur la démocratie de type ancien, mais sur le front uni de toutes les classes démocratiques. Ce que nous préconisons coïncide entièrement avec les thèses révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen. Celui-ci écrivait dans le Manifeste du Ier Congrès national du Kuomintang:

> Dans les Etats modernes, le système dit démocratique est le plus souvent monopolisé par la bourgeoisie et est devenu un simple instrument pour opprimer le peuple. Par contre, selon le *principe de la démocratie* du Kuomintang, le système démocratique est le bien commun de tout le peuple, et non quelque chose qu'une minorité peut s'approprier.

C'est là un grand précepte politique du Dr Sun Yat-sen. Notre peuple, les communistes chinois et tous les autres démocrates doivent l'observer et le mettre résolument en pratique; ils lutteront fermement contre toute personne, contre tout groupement qui l'enfreint ou qui s'y oppose; ils défendront et développeront ainsi le principe politique parfaitement juste de la démocratie nouvelle.

Le principe d'organisation du pouvoir de démocratie nouvelle sera le centralisme démocratique; les assemblées populaires détermineront les grandes lignes politiques et éliront les gouvernements aux différents échelons. Ce système sera à la fois démocratique et centralisé, c'est-à-dire que la centralisation sera fondée sur la démocratie, et la démocratie pratiquée sous une direction centralisée. Lui seul permettra de réaliser une large démocratie en donnant aux assemblées populaires, à tous les échelons, la plénitude du pouvoir; en même temps, il assurera la centralisation dans le règlement des affaires d'Etat en donnant aux gouvernements établis à tous les échelons la possibilité d'accomplir d'une manière centralisée toutes les tâches qui leur seront confiées par les assemblées populaires correspondantes tout en garantissant au peuple la liberté d'exercer les activités démocratiques indispensables.

L'armée et les autres forces armées seront une partie constitutive importante de l'appareil du pouvoir de démocratie nouvelle; sans elles, on ne pourrait assurer la défense de l'Etat. Toutes les forces armées de l'Etat de démocratie nouvelle, comme les autres organes du pouvoir, appartiendront au peuple et assumeront la charge de le défendre.

Elles se distingueront entièrement de la vieille armée, de la vieille police et des autres anciennes forces armées, qui appartiennent à une petite minorité et qui oppriment le peuple.

L'économie de démocratie nouvelle que nous préconisons répond, elle aussi, aux principes du Dr Sun Yat-sen. Dans la question agraire, ce dernier avança le principe: "La terre à ceux qui la travaillent". A propos de l'industrie et du commerce, il déclara dans le Manifeste du Ier Congrès national du Kuomintang:

> Toute entreprise, appartenant aux Chinois ou aux étrangers, qui a un caractère monopoliste ou dépasse, par son envergure, les possibilités d'un particulier, comme la banque, les chemins de fer et les transports aériens, doit être administrée par l'Etat, afin que le capital privé ne puisse dominer la vie économique du peuple. Tel est le sens fondamental du contrôle du capital.

A l'étape actuelle, nous sommes entièrement d'accord avec ces vues du Dr Sun Yat-sen sur les questions économiques.

Certains soupçonnent les communistes chinois d'être opposés au développement de l'initiative individuelle, au développement du capital privé, à la protection de la propriété privée. Mais ils se trompent. Ce sont l'oppression étrangère et l'oppression féodale qui entravent impitoyablement l'initiative individuelle des Chinois ainsi que le développement du capital privé, et qui causent la ruine des masses populaires. Or, la tâche du régime de démocratie nouvelle que nous préconisons est justement de briser ces entraves et d'empêcher cette ruine, d'offrir à la masse des Chinois la possibilité de développer librement leur initiative individuelle dans le cadre de la vie sociale, d'assurer le libre développement de cette économie privée capitaliste qui doit, non pas "dominer la vie économique du peuple", mais lui être profitable, et enfin de garantir toute propriété privée légitimement acquise.

Selon les principes du Dr Sun Yat-sen et l'expérience de la révolution chinoise, l'économie de la Chine comprendra, à l'étape actuelle, un secteur d'Etat, un secteur privé et un secteur coopératif. Mais l'Etat dont il est question ne sera, en aucun cas, un Etat "qu'une minorité peut s'approprier", mais un Etat de démocratie nouvelle, dirigé par le prolétariat et constituant "le bien commun de tout le peuple".

La culture de démocratie nouvelle sera, elle aussi, "le bien commun de tout le peuple", c'est-à-dire une culture nationale et scientifique des

masses populaires, et non pas une culture "qu'une minorité peut s'approprier".

Tout ce que je viens d'exposer constitue le programme général ou fondamental que nous, communistes, nous préconisons pour l'étape actuelle, c'est-à-dire pour toute l'étape de la révolution démocratique bourgeoise. C'est notre programme minimum, par rapport à notre programme pour l'avenir, ou programme maximum, qui est pour l'instauration du socialisme et du communisme. L'exécution de notre programme minimum fera faire un pas en avant à la Chine d'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'elle permettra à notre pays et à notre société, de caractère colonial, semi-colonial et semi-féodal, de se transformer en un pays et en une société de démocratie nouvelle.

La direction politique exercée par le prolétariat, ainsi que le secteur d'Etat et le secteur coopératif de l'économie dirigés par lui, comme le prévoit notre programme, sont des facteurs du socialisme. Néanmoins, la réalisation de ce programme n'aura pas encore fait de la Chine une société socialiste.

Nous autres communistes, nous ne dissimulons jamais nos aspirations politiques. Il est certain, indubitable, que notre programme pour l'avenir, ou programme maximum, a pour but de conduire la Chine au socialisme et au communisme. Le nom même de notre Parti ainsi que notre conception marxiste du monde indiquent clairement cet idéal suprême que nous voulons réaliser dans l'avenir, idéal infiniment beau et radieux. Tout communiste, en entrant au Parti, a en vue deux objectifs bien définis: révolution de démocratie nouvelle dans le présent, socialisme et communisme dans l'avenir; il luttera pour leur réalisation en dépit de l'hostilité, des calomnies, des injures ou des railleries d'adversaires stupides et abjects du communisme. A celles-ci nous nous opposerons résolument. Quant aux sceptiques qui n'ont pas d'intentions malveillantes, nous ne devons pas les attaquer, mais leur donner avec patience et bienveillance les éclaircissements nécessaires. Tout cela est parfaitement clair, établi, sans équivoque possible.

Mais, en Chine, tout communiste, tout sympathisant du communisme doit lutter d'abord pour les objectifs de l'étape présente: combattre l'oppression étrangère et briser le joug féodal, soustraire notre peuple au sort tragique d'un pays colonial, semi-colonial et semi-féodal, édifier une Chine de démocratie nouvelle dirigée par le prolétariat et ayant pour tâche principale l'affranchissement de la paysannerie, c'est-à-dire une Chine des *trois principes du peuple* révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen, une Chine indépendante, libre, démocra-

tique, unifiée, forte et prospère. Et c'est ce que nous faisons; depuis vingt-quatre ans, nous, les communistes, nous menons, avec la grande masse du peuple chinois, une lutte héroïque pour atteindre ce but.

Si un communiste ou un sympathisant ne lutte pas pour ces objectifs, mais se contente de disserter du socialisme et du communisme, s'il dédaigne la révolution démocratique bourgeoise et relâche ou ralentit tant soit peu ses efforts, si, pour cette cause, il manque si peu que ce soit de dévouement et de zèle, s'il répugne à verser son sang ou à sacrifier sa vie pour elle, c'est donc qu'il commet, consciemment ou inconsciemment, des actes de trahison plus ou moins graves envers le socialisme et le communisme et qu'il n'est pas un communiste conscient et dévoué. On ne peut arriver au socialisme qu'en passant par l'étape de la démocratie, c'est une loi du marxisme. Et en Chine, la lutte pour la démocratie sera encore longue. Ce serait une pure chimère que de vouloir construire une société socialiste sur les ruines d'un ordre colonial, semi-colonial et semi-féodal sans l'existence d'un Etat unifié de démocratie nouvelle, sans le développement du secteur d'Etat de l'économie de démocratie nouvelle, du secteur privé capitaliste et du secteur coopératif, sans le développement d'une culture nationale et scientifique des masses populaires, c'est-à-dire d'une culture de démocratie nouvelle, sans l'émancipation et le développement de l'initiative individuelle de centaines de millions d'hommes, en un mot, sans une révolution démocratique bourgeoise, conséquente et de type nouveau, dirigée par le Parti communiste.

Certains se demandent pourquoi les communistes, loin de redouter le capitalisme, en préconisent au contraire le développement dans des conditions données. Notre réponse est simple: la substitution d'un capitalisme développé jusqu'à un certain degré au joug de l'impérialisme étranger et du féodalisme intérieur n'est pas seulement un progrès, c'est un processus inéluctable. Cela est profitable tant à la bourgeoisie qu'au prolétariat, et même plus à ce dernier. Ce qui est de trop dans la Chine d'aujourd'hui, c'est l'impérialisme étranger et le féodalisme intérieur, et non pas le capitalisme national; au contraire, il y a trop peu de capitalisme chez nous. Chose étrange, certains porte-parole de la bourgeoisie chinoise n'osent pas préconiser ouvertement le développement du capitalisme, et ils abordent la question de biais. Il se trouve même des gens pour nier catégoriquement la nécessité d'un certain développement du capitalisme en Chine, prétendant qu'on peut passer d'emblée à la société socialiste et "accomplir d'un seul coup" les tâches des *trois principes du peuple* et du socialisme. Il est

bien évident que ces opinions reflètent la faiblesse de la bourgeoisie nationale chinoise ou relèvent de la démagogie des gros propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie. Partant de la conception marxiste des lois du développement social, nous, communistes, nous comprenons clairement qu'en Chine, sous le régime d'Etat de démocratie nouvelle, il est nécessaire, dans l'intérêt même du progrès social, de faciliter, outre l'essor de l'économie d'Etat et de l'économie individuelle et coopérative des travailleurs, le développement de l'économie privée capitaliste, dans la mesure où elle ne domine pas la vie économique du peuple. Les communistes chinois sont des gens à l'esprit lucide; aucune parole oiseuse, aucune tricherie ne pourra les abuser.

Certains mettent en doute notre sincérité, à nous autres, communistes, quand nous déclarons: "Les *trois principes du peuple* étant aujourd'hui nécessaires à la Chine, notre Parti est prêt à lutter pour leur réalisation complète." Ces doutes s'expliquent par l'incompréhension du fait que les thèses fondamentales des *trois principes du peuple*, telles qu'elles ont été exposées par le Dr Sun Yat-sen dans le Manifeste du Ier Congrès national du Kuomintang en 1924 — thèses que nous avons reconnues — coïncident avec certains principes fondamentaux du programme de notre Parti pour l'étape actuelle, c'est-à-dire de notre programme minimum. Remarquons toutefois que cette coïncidence porte uniquement sur certains principes fondamentaux et non sur tous les points. Le programme de démocratie nouvelle présenté par notre Parti est, évidemment, bien plus complet que les *trois principes du peuple* du Dr Sun Yat-sen, d'autant plus que notre théorie, notre programme et notre pratique de la démocratie nouvelle se sont considérablement développés avec les progrès accomplis par la révolution chinoise au cours de ces vingt dernières années qui ont suivi la mort du Dr Sun Yat-sen, et qu'ils connaîtront, à l'avenir, un développement encore plus grand. Néanmoins, ces *trois principes du peuple* du Dr Sun Yat-sen, qui diffèrent de ses *trois principes du peuple* antérieurs, des anciens, constituent dans leur essence un programme de démocratie nouvelle; il va sans dire qu'ils sont "aujourd'hui nécessaires à la Chine" et que "notre Parti est prêt à lutter pour leur réalisation complète". Aux yeux des communistes chinois, lutter pour le programme minimum du Parti ou lutter pour les *trois principes du peuple* révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen, c'est-à-dire les nouveaux *trois principes du peuple*, c'est, pour l'essentiel (et non en tous points), une seule et même tâche. Ainsi, il a été prouvé autrefois comme aujourd'hui, et l'avenir le confirmera, que ce sont les communistes

chinois qui témoignent de la plus grande sincérité et persévérance dans l'application des *trois principes du peuple* révolutionnaires.

Certains se demandent si, une fois au pouvoir, le Parti communiste ne va pas, à l'instar de la Russie, instaurer la dictature du prolétariat et un régime de parti unique. Nous leur répliquerons qu'entre l'Etat de démocratie nouvelle, fondé sur l'alliance de plusieurs classes démocratiques, et l'Etat socialiste, fondé sur la dictature du prolétariat, il y a une différence de principe. Il est hors de doute que notre régime de démocratie nouvelle sera établi sous la direction du prolétariat et du Parti communiste, mais, durant toute la période de la démocratie nouvelle, il ne peut pas et partant il ne doit pas y avoir en Chine de dictature d'une seule classe ni de gouvernement d'un seul parti. Nous n'avons aucune raison de ne pas travailler avec les partis, les groupes sociaux ou les personnalités qui ne sont pas hostiles au Parti communiste et qui sont disposés à coopérer avec lui. Le système russe est le produit de l'histoire de la Russie; dans ce pays, le système social de l'exploitation de l'homme par l'homme a été aboli, et on y a créé un système politique, économique et culturel du type démocratique le plus récent, c'est-à-dire du type socialiste; le peuple a rejeté tous les partis opposés au socialisme et soutient uniquement le parti bolchévik. Ainsi s'est créée la situation qui existe en Russie, où elle est parfaitement nécessaire et justifiée. Mais même dans ce pays où il n'y a pas d'autre parti que le parti bolchévik, le système appliqué dans les organes du pouvoir d'Etat reste un système fondé sur l'alliance des ouvriers, des paysans et des intellectuels, sur l'alliance des communistes et des sans-parti, et ne réserve pas à la classe ouvrière et aux bolchéviks seuls le droit d'y occuper des fonctions. La Chine établira un système qui corresponde à l'étape actuelle de son histoire; pour une longue période à venir, il y existera une forme particulière d'Etat et de pouvoir politique, tout à fait nécessaire et justifiée pour nous, mais différente du système russe; il s'agit de l'Etat et du pouvoir de démocratie nouvelle, fondés sur l'alliance de plusieurs classes démocratiques.

NOTRE PROGRAMME CONCRET

Sur la base du programme général que je viens d'exposer, notre Parti doit avoir en outre un programme concret pour chaque période. Notre programme général de démocratie nouvelle est demeuré et

demeurera inchangé durant toute l'étape de la révolution démocratique bourgeoise, c'est-à-dire pendant plusieurs dizaines d'années. Mais comme la situation s'est modifiée et se modifiera encore au cours des différentes phases de cette étape, il est évident que nous avons dû et que nous devrons apporter à notre programme concret les changements qui s'imposent. Ainsi, pendant l'Expédition du Nord, la Guerre révolutionnaire agraire et la Guerre de Résistance, notre programme général de démocratie nouvelle n'a pas changé, mais il y a eu des modifications dans notre programme concret, parce que nos amis et nos ennemis ne sont pas restés les mêmes pendant ces trois périodes.

Actuellement, le peuple chinois se trouve devant la situation suivante:

1) L'agresseur japonais n'est pas encore battu;

2) Le peuple chinois a un besoin urgent de resserrer ses rangs et de procéder à une réforme démocratique, afin de réaliser l'union nationale, de mobiliser et d'unifier rapidement toutes les forces antijaponaises, de battre l'agresseur japonais de concert avec les pays alliés;

3) Le gouvernement du Kuomintang sape l'union nationale et fait obstacle à cette réforme démocratique.

Quel est, dans ces circonstances, notre programme concret ou, en d'autres termes, quelles sont les revendications immédiates du peuple chinois?

Voici, à notre avis, les revendications qui sont justifiées et qui constituent un minimum:

Mobiliser toutes les forces disponibles et, de concert avec les pays alliés, infliger une défaite définitive à l'envahisseur japonais et instaurer la paix dans le monde;

Abolir la dictature du seul Kuomintang, créer un gouvernement démocratique de coalition et un haut commandement conjoint;

Châtier tous les éléments projaponais, fascistes et défaitistes, qui sapent l'union nationale et s'opposent au peuple, et réaliser l'union nationale;

Châtier les réactionnaires qui menacent le pays d'une guerre civile, et assurer la paix intérieure;

Châtier les traîtres à la nation, entreprendre des actions punitives contre les officiers passés à l'ennemi et châtier les espions à la solde du Japon;

Liquider tous les services secrets, instruments réactionnaires d'oppression du peuple, mettre fin à leur activité et supprimer les camps de concentration;

Abroger les lois et décrets réactionnaires dirigés contre la liberté de parole, de presse, de réunion, d'association, de pensée, de conscience et contre la liberté de la personne, afin d'assurer au peuple la pleine jouissance de ces droits;

Reconnaître le statut légal de tous les partis et groupements démocratiques;

Relâcher tous les détenus politiques arrêtés pour leur activité patriotique;

Retirer toutes les troupes qui encerclent ou attaquent les régions libérées de Chine et les envoyer au front combattre l'envahisseur japonais;

Reconnaître toutes les forces armées antijaponaises des régions libérées, ainsi que les gouvernements de ces régions, élus par le peuple;

Consolider et étendre les régions libérées et leurs forces armées, recouvrer tous les territoires perdus;

Aider la population des régions d'occupation japonaise à organiser des forces armées clandestines et à préparer des soulèvements armés;

Autoriser le peuple à s'armer de sa propre initiative pour défendre ses foyers et la patrie;

Procéder à la réforme politique et militaire des forces armées relevant directement du Haut Commandement du Kuomintang, qui ne cessent de perdre des batailles, d'opprimer la population et de pratiquer la discrimination à l'égard des autres corps de troupes, châtier les généraux responsables des défaites désastreuses;

Améliorer le système de recrutement et les conditions de vie des officiers et des soldats;

Accorder un traitement de faveur aux familles des combattants de la Résistance, afin de libérer de tout souci de famille les officiers et les soldats qui se battent au front;

Accorder un traitement de faveur aux familles des combattants morts pour la patrie et aux mutilés de guerre, et aider les soldats démobilisés à assurer leur existence matérielle et à trouver du travail;

Développer l'industrie de guerre dans l'intérêt des opérations militaires;

Répartir équitablement, entre les différentes armées anti-japonaises, l'aide militaire et financière reçue des puissances alliées;

Châtier les fonctionnaires corrompus et assurer une administration intègre;

Améliorer le traitement des fonctionnaires des échelons moyens et inférieurs;

Accorder les droits démocratiques au peuple chinois;

Supprimer le système du *pao-kia*[4], instrument qui sert à opprimer le peuple;

Secourir les réfugiés de guerre et les victimes des calamités naturelles;

Créer un important fonds de secours, qui permettra, après la reconquête du territoire national, de donner une large assistance aux populations ayant souffert de l'occupation;

Supprimer les impôts exorbitants et les taxes multiples et créer un impôt unique et progressif;

Introduire des réformes à la campagne, réduire les fermages et le taux d'intérêt des prêts, garantir de façon appropriée aux paysans leurs droits sur les terres prises à ferme, accorder aux paysans nécessiteux des crédits à faible intérêt, aider les paysans à s'organiser, afin de favoriser le développement de la production agricole;

Proscrire le capital bureaucratique;

Mettre fin à la politique actuelle de contrôle économique;

Arrêter l'inflation galopante et la hausse vertigineuse des prix;

Aider les industries privées en leur accordant des facilités pour l'obtention de crédits, l'achat de matières premières et l'écoulement des produits;

Améliorer les conditions de vie des ouvriers, secourir les chômeurs, aider les ouvriers à s'organiser, afin de favoriser le développement de la production industrielle;

Mettre fin, dans l'enseignement, à l'endoctrinement pratiqué par le Kuomintang[5], développer une culture et une éducation nationales et scientifiques des masses populaires;

Assurer l'existence matérielle des enseignants et du personnel administratif des écoles et garantir la liberté des activités intellectuelles;

Défendre les intérêts des jeunes, des femmes et des enfants, secourir les étudiants qui ont dû interrompre leurs études, aider les jeunes et les femmes à s'organiser et à participer, de plein droit, à toute activité utile à la Guerre de Résistance et au progrès social,

assurer la liberté du mariage et l'égalité des sexes, donner aux jeunes et aux enfants un enseignement utile;

Améliorer la situation de nos minorités nationales et leur accorder le droit à l'autonomie;

Défendre les intérêts des ressortissants chinois établis à l'étranger et aider ceux d'entre eux qui reviennent au pays;

Protéger les étrangers qui, pour échapper à l'oppression japonaise, se sont réfugiés en Chine, et soutenir leur lutte contre l'agresseur japonais;

Améliorer les relations sino-soviétiques.

Pour réaliser toutes ces revendications, il importe avant tout de mettre immédiatement fin à la dictature du seul Kuomintang, et de constituer, avec l'approbation de tout le pays, un gouvernement central provisoire, qui soit un gouvernement démocratique de coalition réunissant les représentants de tous les partis et groupements politiques antijaponais, ainsi que des personnalités antijaponaises sans-parti. Sans cette condition préalable, il sera impossible de procéder à des réformes tant soit peu sérieuses dans les régions du Kuomintang, donc dans l'ensemble du pays.

Ces revendications expriment les aspirations des masses populaires chinoises et aussi celles de l'opinion démocratique des pays alliés.

Un programme concret minimum, approuvé par tous les partis démocratiques antijaponais, est indispensable, et nous sommes prêts à entrer en consultation avec ces partis sur la base du programme qui vient d'être exposé. Chaque parti peut avoir ses revendications propres, mais tous doivent s'entendre sur un programme commun.

Pour les régions du Kuomintang, un tel programme demeure encore au stade de la revendication; pour les régions d'occupation japonaise, sa mise en application, à l'exception du point qui concerne l'organisation de forces clandestines en vue de soulèvements armés, ne peut commencer qu'une fois nos territoires reconquis; pour les régions libérées, il est depuis longtemps mis en œuvre et on doit continuer à l'appliquer.

Les revendications immédiates du peuple chinois, c'est-à-dire le programme concret que je viens d'exposer, touchent un grand nombre de problèmes majeurs de la période de guerre et de l'après-guerre, qu'il est nécessaire d'élucider ici. Ce faisant, nous soumettrons à la critique certains des points de vue erronés de la principale clique dirigeante du Kuomintang et nous dissiperons les doutes qui ont pu naître chez d'autres personnes.

1. Ecraser définitivement l'envahisseur japonais, n'admettre aucun compromis à mi-chemin

La Conférence du Caire[6] a eu raison de décider d'imposer la capitulation sans conditions à l'envahisseur japonais. Mais, actuellement, celui-ci manœuvre dans les coulisses pour obtenir une paix de compromis, tandis que des éléments projaponais au sein du gouvernement du Kuomintang s'abouchent, par l'intermédiaire du gouvernement fantoche de Nankin, avec des émissaires secrets du Japon, et leur activité ne rencontre aucun obstacle. Le danger d'un compromis à mi-chemin n'est donc pas encore entièrement écarté. La Conférence a bien fait de décider aussi la restitution à la Chine des quatre provinces du Nord-Est, de Taïwan et des îles Penghou. Toutefois, étant donné la politique actuelle du gouvernement du Kuomintang, on ne saurait compter sur ce dernier pour se battre jusqu'au Yalou et pour recouvrer tous les territoires perdus. Que doit donc faire, dans ces conditions, le peuple chinois? Il exigera du gouvernement du Kuomintang qu'il écrase définitivement l'envahisseur japonais, et n'admettra aucun compromis à mi-chemin. Toute intrigue en vue d'un compromis doit cesser immédiatement. Le peuple chinois exigera du gouvernement du Kuomintang qu'il renonce à sa politique actuelle de résistance passive et utilise toute sa force militaire dans une guerre active contre le Japon. Il accroîtra ses propres forces armées — la VIII[e] Armée de Route, la Nouvelle IV[e] Armée et les autres forces populaires; là où se trouve l'ennemi, il développera largement, et de sa propre initiative, ses forces armées antijaponaises, afin de se préparer à recouvrer, par des actions militaires menées en coordination directe avec les puissances alliées, tous les territoires perdus; en aucun cas il ne comptera uniquement sur le Kuomintang. Battre l'agresseur japonais, c'est là le droit sacré du peuple chinois. Si les réactionnaires chinois cherchent à l'en priver, s'ils tentent de réprimer ses activités antijaponaises et de saper ses forces de résistance, il ripostera résolument en état de légitime défense, quand la persuasion pratiquée à leur égard se sera révélée inefficace; car, par une telle trahison des intérêts de la nation, ces réactionnaires ne font que servir l'envahisseur.

2. Abolir la dictature du seul Kuomintang, former un gouvernement démocratique de coalition

Pour écraser définitivement l'envahisseur japonais, il faut procéder à des réformes démocratiques dans tout le pays. Mais c'est chose

impossible sans l'abolition de la dictature du seul Kuomintang et sans la création d'un gouvernement démocratique de coalition.

La dictature du seul Kuomintang est, en fait, la dictature de la clique antipopulaire de ce parti; c'est elle qui sape l'union nationale, qui est responsable des défaites essuyées sur le front du Kuomintang et qui constitue l'obstacle principal à la mobilisation et à l'unification des forces antijaponaises du peuple chinois. Ce dernier, à la suite de huit années d'amère expérience durant la Guerre de Résistance, est profondément convaincu du caractère criminel de cette dictature; aussi en exige-t-il tout naturellement la suppression immédiate. Cette dictature dirigée contre le peuple recèle en outre le danger d'une guerre civile, dont les calamités vont de nouveau s'abattre sur lui s'il n'abolit pas immédiatement un tel régime.

La voix du peuple chinois qui réclame cette abolition s'élève partout avec une telle force que les autorités du Kuomintang elles-mêmes ont été obligées de reconnaître publiquement la nécessité de "mettre fin avant le terme prévu à la tutelle politique"; on voit donc à quel point cette "tutelle politique", ou dictature d'un seul parti, est devenue impopulaire et combien elle s'est discréditée aux yeux du peuple. Il n'y a plus personne en Chine pour oser prétendre qu'elle soit une bonne chose ou qu'il ne faille pas l'abolir et y "mettre fin", et cela marque un grand changement dans la situation actuelle.

Il est certain qu'il faut y "mettre fin", il n'y a pas le moindre doute à ce sujet. Mais comment le faire? C'est là que les avis sont partagés. Les uns disent: il faut en finir immédiatement et constituer un gouvernement démocratique provisoire de coalition; les autres disent qu'il faut attendre un peu, qu'on doit d'abord convoquer l'"Assemblée nationale", puis "rendre le pouvoir au peuple" et non le transférer à un gouvernement de coalition.

De quoi s'agit-il en fait?

Il s'agit de deux façons de procéder, l'une honnête, l'autre malhonnête.

D'abord, la façon honnête. Elle consiste à proclamer immédiatement l'abolition de la dictature du seul Kuomintang et la formation d'un gouvernement central provisoire, composé de représentants du Kuomintang, du Parti communiste, de la Ligue démocratique, ainsi que de personnalités sans-parti, et à promulguer un programme démocratique d'action politique, conforme aux revendications immédiates du peuple chinois que nous venons d'exposer, afin de rétablir l'union nationale et de battre l'agresseur japonais. Il convient de convoquer,

pour examiner ces questions, une conférence de la table ronde, réunissant les représentants de tous les partis et groupements politiques, ainsi que des personnalités sans-parti, d'arriver à un accord et de se mettre à la tâche. C'est là une politique d'union que le peuple chinois soutient fermement.

Ensuite, la façon malhonnête. Elle consiste à convoquer arbitrairement, en négligeant les revendications des masses populaires et de tous les partis et groupements démocratiques, une "Assemblée nationale" montée de toutes pièces par la clique antipopulaire du Kuomintang et à lui faire adopter une "Constitution" qui, en réalité, maintiendrait la dictature de cette clique et serait antidémocratique; on draperait dans la toge de la légalité un "Gouvernement national" illégal, nommé en privé par quelques dizaines de membres du Kuomintang, qui ne serait aucunement fondé sur la volonté du peuple mais qui aurait été imposé par la force à ce dernier; ainsi, tout en feignant de "rendre le pouvoir au peuple", on le "rendrait" en fait à la même clique antipopulaire du Kuomintang. Tous ceux qui exprimeraient leur désapprobation se verraient accusés de saboter la "démocratie" et l'"unification", et on aurait une "raison" pour ordonner contre eux une expédition punitive. C'est là une politique de division à laquelle le peuple chinois s'oppose fermement.

Les mesures que comptent adopter, dans la ligne de cette politique de division, nos "héros" ennemis du peuple risquent de les mener à leur propre destruction. Ils s'apprêtent à se passer au cou une corde dont ils n'arriveront jamais à se libérer; cette corde, c'est l'"Assemblée nationale". Leur intention est d'utiliser celle-ci comme une arme magique qui leur permettrait, premièrement, d'empêcher la formation d'un gouvernement de coalition, deuxièmement, de maintenir leur régime de dictature et, troisièmement, de trouver une justification à la guerre civile. Mais la logique de l'histoire ira à l'encontre de leur projet, ils ne feront que "soulever une pierre pour se la laisser retomber sur les pieds". Chacun sait en effet que, dans les régions du Kuomintang, le peuple ne jouit d'aucune liberté, que la population des régions d'occupation japonaise ne peut participer aux élections, alors que les régions libérées, où le peuple a conquis sa liberté, ne sont pas reconnues par le gouvernement du Kuomintang. Dans ces conditions, comment peut-il y avoir des représentants de la nation? Et comment peut-il y avoir une "Assemblée nationale"? Cette "Assemblée nationale" qu'on réclame à cor et à cri est en fait celle-là même que le gouvernement dictatorial du Kuomintang a fabriquée de toutes pièces, il y a huit ans,

pendant la guerre civile. Si elle se réunit, le peuple tout entier se dressera à coup sûr contre elle; alors, qu'on nous permette de poser cette question: Comment nos "héros" ennemis du peuple s'en sortiront-ils? En dernière analyse, la convocation de cette pseudo-Assemblée nationale ne pourra que les conduire à leur propre perte.

Pour en finir avec la dictature du seul Kuomintang, nous proposons, nous communistes, de procéder en deux temps: premièrement, à l'étape présente, créer un gouvernement provisoire de coalition, sur la base d'un accord entre les représentants de tous les partis et groupements politiques, ainsi que des personnalités sans-parti; deuxièmement, à l'étape suivante, convoquer, après des élections libres, exemptes de restrictions, une assemblée nationale et former définitivement un gouvernement de coalition. Bref, dans les deux cas, ce sera un gouvernement de coalition qui groupera des représentants de toutes les classes et de tous les partis désireux d'y participer, en vue de lutter, selon un programme démocratique commun, pour la Résistance dans le présent et pour l'édification du pays dans l'avenir.

Quoi qu'en pensent les gens du Kuomintang et les autres partis, groupements ou individus, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils en aient conscience ou non, c'est la seule voie que peut suivre la Chine. C'est là une loi historique, une tendance nécessaire, inéluctable, irréversible.

Sur cette question comme sur toutes celles qui ont trait aux réformes démocratiques, nous communistes, nous déclarons ce qui suit: En dépit de l'obstination actuelle des autorités du Kuomintang à poursuivre leur politique erronée, et quelle que soit leur façon d'utiliser les négociations pour gagner du temps et pour apaiser l'opinion publique, nous sommes disposés à reprendre les pourparlers avec elles dès qu'elles auront manifesté le désir de renoncer à cette politique erronée et consenti à des réformes démocratiques. Toutefois, ces négociations devront être menées sur la base du principe général de la Résistance, de l'union et de la démocratie. Aucun règlement, aucun projet, aucun discours qui s'en écarterait ne saurait, si attrayant soit-il, obtenir notre assentiment.

3. Liberté pour le peuple

Actuellement, la lutte du peuple chinois pour la conquête de sa liberté est d'abord et surtout dirigée contre l'envahisseur japonais. Mais le gouvernement du Kuomintang a privé le peuple de ses libertés et lui a lié pieds et poings pour l'empêcher de combattre cet envahisseur.

Tant qu'on ne remédiera pas à cette situation, il sera impossible de mobiliser et d'unifier, à l'échelle du pays, toutes les forces antijaponaises. C'est justement pour délivrer le peuple de ses liens et lui donner la liberté de résister au Japon, de réaliser l'union et la démocratie que nous avons formulé dans notre programme les revendications suivantes: abolir la dictature d'un seul parti; former un gouvernement de coalition; supprimer les services secrets; abroger les lois et décrets répressifs; châtier les traîtres, les espions, les éléments projaponais, les fascistes et les fonctionnaires corrompus; relâcher les détenus politiques; reconnaître le statut légal de tous les partis et groupements démocratiques; retirer les troupes qui encerclent ou qui attaquent les régions libérées; reconnaître les régions libérées; abolir le système du *pao-kia*; ainsi que toute une série d'autres revendications concernant l'économie, la culture et le mouvement de masse.

C'est au peuple lui-même de conquérir sa liberté, et nul ne peut la lui accorder comme une faveur. La population des régions libérées de Chine a déjà conquis la liberté, celle des autres régions peut et doit également le faire. Plus le peuple chinois conquerra de liberté et plus les forces démocratiques organisées seront puissantes, plus grande sera la possibilité de créer un gouvernement de coalition provisoire, unifié. Une fois établi, ce gouvernement accordera, à son tour, une pleine liberté au peuple et, par là même, renforcera sa propre base. C'est ainsi seulement qu'il sera possible, après l'anéantissement de l'agresseur, de procéder dans tout le pays à des élections libres, exemptes de restrictions, de constituer une assemblée nationale démocratique et de créer définitivement un gouvernement unifié de coalition. Sans la liberté du peuple, il ne saurait y avoir ni véritable assemblée nationale ni véritable gouvernement élus par le peuple. N'est-ce pas clair?

La liberté de parole, de presse, de réunion, d'association, de pensée, de conscience et la liberté de la personne sont les plus importantes. En Chine, c'est seulement dans les régions libérées qu'on en jouit pleinement.

Dans le testament qu'il fit en 1925 sur son lit de mort, le Dr Sun Yat-sen disait:

> Pendant quarante années, je me suis dévoué à la cause de la révolution nationale afin d'obtenir pour la Chine la liberté et l'égalité. L'expérience accumulée durant ces quarante années m'a profondément convaincu que, pour atteindre ce but, nous devons

éveiller les masses populaires et nous unir, en une lutte commune, avec les nations du monde qui nous traitent sur un pied d'égalité.

Les indignes héritiers du Dr Sun Yat-sen, qui l'ont trahi, loin d'éveiller les masses populaires, les oppriment; ils les ont privées de toute liberté de parole, de presse, de réunion, d'association, de pensée, de conscience et de toute liberté de la personne; quant au Parti communiste, à la VIII^e Armée de Route et à la Nouvelle IV^e Armée, aux régions libérées, qui s'emploient réellement à éveiller les masses populaires, à protéger leurs libertés et leurs droits, ils sont traités respectivement de "parti traître", d'"armées de traîtres", de "régions de traîtres". Nous souhaitons que l'on cesse au plus vite d'appeler blanc ce qui est noir. Le peuple chinois ne tolérera pas que cette situation se prolonge.

4. Unification par le peuple

Afin d'anéantir l'envahisseur japonais, de conjurer la guerre civile et d'édifier une Chine nouvelle, il est indispensable de transformer la Chine divisée en une Chine unifiée. Telle est la tâche historique de notre peuple.

Mais de quel genre d'unification s'agira-t-il? D'une unification despotique imposée par un dictateur ou d'une unification démocratique réalisée par le peuple? A commencer par Yuan Che-kai, les seigneurs de guerre du Peiyang avaient tenté obstinément d'établir une unification despotique. Mais qu'en était-il résulté? Le contraire de ce qu'ils désiraient: non pas l'unification mais la division; finalement, ils ont été eux-mêmes renversés. La clique antipopulaire du Kuomintang, marchant sur les traces de Yuan Che-kai et cherchant à établir une unification despotique, s'est livrée, durant dix ans exactement, à la guerre civile, si bien qu'elle a laissé entrer l'envahisseur japonais et qu'elle a dû se retirer sur le mont Omei[7]. Et maintenant, de cette montagne, elle recommence à prêcher sa théorie de l'unification despotique. A qui s'adresse-t-elle? Se trouvera-t-il un seul Chinois honnête, patriote, pour l'écouter? Le peuple, qui a connu pendant seize ans la domination des seigneurs de guerre du Peiyang et pendant dix-huit ans la dictature du Kuomintang, a suffisamment d'expérience et de pénétration. Il veut une unification démocratique, réalisée par les masses populaires, et non une unification despotique, imposée par un dictateur. Nous, communistes, nous avons formulé dès 1935 la politique de front uni national antijaponais et, depuis, nous n'avons cessé un seul jour de lutter pour elle. En 1939, lorsque le Kuomintang appli-

quait ses mesures réactionnaires dites "Mesures pour la limitation de l'activité des partis hérétiques", créant ainsi un danger imminent de capitulation, de division et de régression, et que ses hommes prêchaient leur théorie de l'unification despotique, nous avons déclaré qu'il fallait une unification fondée sur la Résistance et non sur la capitulation, sur l'union et non sur la division, sur le progrès et non sur la régression, que c'était là la seule véritable unification et que toute autre était une imposture[8]. Six années se sont écoulées, mais la question reste entière.

Peut-on parvenir à l'unification si le peuple n'a ni liberté ni démocratie? Dès qu'il les aura acquises, l'unification sera aussitôt réalisée. Le mouvement du peuple chinois pour la liberté, la démocratie et un gouvernement de coalition est également un mouvement pour l'unification. Lorsque, dans notre programme concret, nous formulons toute une série de revendications en vue de la liberté, de la démocratie et d'un gouvernement de coalition, nous visons dans le même temps à l'unification. Sans l'abolition de la dictature de la clique antipopulaire du Kuomintang et sans la formation d'un gouvernement démocratique de coalition, il est impossible, dans les régions du Kuomintang, de procéder à quelque réforme démocratique que ce soit et de mobiliser tous les militaires et tous les civils pour vaincre l'envahisseur japonais, impossible aussi d'éviter les calamités d'une guerre civile. C'est là une simple vérité que beaucoup de gens ont comprise. Pourquoi tant de démocrates, qu'ils appartiennent ou non à un parti, y compris tous ceux qu'on trouve au sein du Kuomintang, exigent-ils unanimement un gouvernement de coalition? Parce qu'ils sont parfaitement conscients de la crise actuelle, qu'ils comprennent qu'il n'y a pas d'autre moyen de la surmonter et de réaliser l'union nécessaire à la lutte contre l'ennemi et à l'édification du pays.

5. L'armée du peuple

Sans une armée qui soit avec lui, le peuple chinois ne peut ni obtenir sa liberté, ni réaliser l'unification du pays, ni établir un gouvernement de coalition; il ne peut pas non plus écraser définitivement l'envahisseur japonais ni édifier une Chine nouvelle. Aujourd'hui, les seules forces qui se tiennent sans réserve à ses côtés sont les armées, pas encore très nombreuses, des régions libérées, c'est-à-dire la VIII^{e} Armée de Route et la Nouvelle IV^{e} Armée, ce qui est loin d'être suffisant. Néanmoins, la clique antipopulaire du Kuomintang ne pense qu'à les briser et à les anéantir. En 1944, le gouvernement du Kuomin-

tang a émis une "recommandation" exigeant du Parti communiste qu'il "dissolve dans un délai déterminé" les quatre cinquièmes de ces forces armées. Et, en 1945, au cours des récents pourparlers, il a demandé au Parti communiste de lui remettre la totalité de ces troupes, en échange de quoi il lui donnerait un "statut légal".

On disait aux communistes: Remettez-nous vos troupes et nous vous accorderons la liberté. Il découle de cette "théorie" que les partis qui n'ont pas de troupes devraient jouir de la liberté. Or, de 1924 à 1927, le Parti communiste chinois n'avait que très peu de troupes, mais dès que le gouvernement du Kuomintang eut commencé à appliquer sa politique d'"épuration du Parti" et de répression sanglante, il ne connut plus la moindre liberté. Actuellement, la Ligue démocratique et les démocrates du Kuomintang ne possèdent pas de troupes, mais ils n'ont pas de liberté non plus. Au cours des dix-huit dernières années, dans les régions soumises au contrôle du gouvernement du Kuomintang, les ouvriers, les paysans, les étudiants et tous ceux qui, dans les milieux de la culture, de l'enseignement et de l'industrie, aspiraient au progrès n'avaient pas de troupes, et pas davantage de liberté. Refuse-t-on la liberté à ces partis démocratiques et à ces diverses couches de la population parce qu'ils ont organisé une armée, constitué un "fief féodal", créé une "région de traîtres" ou enfreint les "décrets gouvernementaux" et les "ordres militaires"? Nullement. Au contraire, c'est bien parce qu'ils n'ont rien fait de semblable qu'on les prive de liberté.

"L'armée appartient à l'Etat." Rien de plus juste. Il n'est pas d'armée au monde qui n'appartienne à un Etat. Mais à quelle sorte d'Etat doit-elle appartenir? A un Etat de dictature féodalo-fasciste des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores ou à un Etat de démocratie nouvelle des masses populaires? Le seul Etat qui soit à créer en Chine est un Etat de démocratie nouvelle et, sur cette base, sera établi un gouvernement de coalition, de démocratie nouvelle; c'est au gouvernement d'un tel Etat que doivent appartenir toutes les forces armées du pays, qui défendront la liberté du peuple et lutteront efficacement contre les envahisseurs. Aussitôt qu'un gouvernement de coalition, de démocratie nouvelle, aura été créé en Chine, les troupes des régions libérées lui seront transférées. Mais, en même temps, ce doit être aussi le cas pour toutes les troupes du Kuomintang.

En 1924, le Dr Sun Yat-sen disait: "A partir d'aujourd'hui, la révolution nationale doit entrer dans une ère nouvelle. . . . Le premier pas consiste à lier les forces armées au peuple; le second, à trans-

former ces forces en armées nationales[9]." C'est précisément parce que la VIII[e] Armée de Route et la Nouvelle IV[e] Armée ont appliqué cette politique et sont devenues des "armées nationales", c'est-à-dire l'armée du peuple, qu'elles ont pu remporter des victoires. Durant la première phase de l'Expédition du Nord, l'armée du Kuomintang avait fait ce "premier pas" dont parle le Dr Sun Yat-sen; aussi fut-elle victorieuse. Mais depuis la dernière phase de l'Expédition du Nord, et cela jusqu'au moment présent, elle ne veut même plus se prêter à ce "premier pas" et adopte une position antipopulaire; c'est pourquoi sa dégradation, sa déchéance va s'accélérant; "experte en matière de guerre civile", elle ne peut être que "profane dans la guerre contre l'ennemi extérieur". Dans l'armée du Kuomintang, tout officier patriote et honnête doit s'employer à faire renaître l'esprit du Dr Sun Yat-sen pour réformer ses troupes.

Au cours de la réforme des anciennes armées, on donnera une éducation appropriée à tous les officiers susceptibles d'être rééduqués, on les aidera à se débarrasser de leurs vieilles conceptions et à en acquérir de justes, afin qu'ils puissent servir dans l'armée populaire.

Le devoir du peuple chinois tout entier est de lutter pour la création d'une armée populaire. Sans armée populaire, le peuple n'a rien. C'est une question qui ne souffre aucun bavardage.

Nous, communistes, nous sommes prêts à appuyer la réforme de l'armée chinoise. Notre VIII[e] Armée de Route et notre Nouvelle IV[e] Armée doivent considérer comme des armées amies toutes celles qui, au lieu de se battre contre les régions libérées de Chine, sont disposées à s'unir avec le peuple et à lutter contre l'envahisseur japonais, et elles doivent leur apporter une aide appropriée.

6. Le problème agraire

Pour anéantir l'envahisseur japonais et pour édifier une Chine nouvelle, il est nécessaire de réformer le système agraire et d'émanciper la paysannerie. Le principe du Dr Sun Yat-sen: "La terre à ceux qui la travaillent" est juste pour notre révolution dans sa période actuelle, qui est une révolution de caractère démocratique bourgeois.

Pourquoi disons-nous que notre révolution dans sa période actuelle est une "révolution de caractère démocratique bourgeois"? Nous entendons par là qu'elle est dirigée non pas contre la bourgeoisie en général mais contre l'oppression étrangère et le joug féodal, que les mesures qu'elle prend visent en général non pas à l'abolition de la

propriété privée mais à sa protection; elle aura pour conséquence de permettre à la classe ouvrière d'accumuler des forces en vue de conduire la Chine vers le socialisme, mais, pendant une assez longue période, elle laissera encore au capitalisme la possibilité de se développer dans la mesure qui convient. "La terre à ceux qui la travaillent" signifie que les terres des exploiteurs féodaux passeront aux mains des paysans, que la propriété privée des propriétaires fonciers féodaux se transformera en propriété privée des paysans, que ces derniers se libéreront des rapports agraires féodaux, ce qui permettra de transformer un pays agricole en un pays industriel. Ainsi, ce principe revêt un caractère démocratique bourgeois et non socialiste prolétarien; ce ne sont pas seulement les communistes, mais tous les démocrates révolutionnaires qui le préconisent. La différence, c'est que, dans les conditions de la Chine, nous, communistes, nous sommes les seuls à le considérer avec tout le sérieux nécessaire, que nous ne le soutenons pas seulement en paroles, mais le mettons en pratique. Quelles sont les forces démocratiques révolutionnaires? Si le prolétariat est la plus conséquente de ces forces, la paysannerie en est de loin la plus nombreuse. A l'exception des paysans riches, qui sont quelque peu marqués par le féodalisme, l'immense majorité des paysans demandent avec instance qu'on donne "la terre à ceux qui la travaillent". La petite bourgeoisie urbaine est, elle aussi, une force démocratique révolutionnaire; elle tirera avantage de l'application de ce principe, qui contribuera au développement des forces productives dans l'agriculture. La bourgeoisie nationale est une classe instable; ayant besoin de débouchés, elle approuve ce principe; mais comme elle est en majorité liée à la propriété foncière, nombre de ses éléments ont peur de voir distribuer "la terre à ceux qui la travaillent". Sun Yat-sen fut le premier démocrate révolutionnaire de Chine; représentant la fraction révolutionnaire de la bourgeoisie nationale ainsi que la petite bourgeoisie urbaine et la paysannerie, il mena une révolution armée et préconisa les principes: "Egalisation du droit à la propriété de la terre" et "La terre à ceux qui la travaillent". Mais, malheureusement, quand il fut au pouvoir, il ne prit aucune initiative pour réformer le système agraire. Et lorsque la clique antipopulaire du Kuomintang s'empara du pouvoir, elle trahit tous les principes qu'il avait préconisés. C'est précisément cette clique qui s'oppose aujourd'hui avec obstination au principe: "La terre à ceux qui la travaillent", parce qu'elle représente la couche des grands propriétaires fonciers, banquiers et compradores. Comme il n'y a pas, en Chine, de parti qui représente exclusivement

la paysannerie et que les partis de la bourgeoisie nationale n'ont pas de programme agraire conséquent, le Parti communiste chinois est devenu le dirigeant de la paysannerie et de toutes les forces démocratiques révolutionnaires, puisqu'il est le seul parti qui ait élaboré et appliqué un programme agraire conséquent, combattu sérieusement pour les intérêts de la paysannerie et gagné ainsi la masse paysanne la plus large dont il a fait sa grande alliée.

De 1927 à 1936, il prit des mesures pour réformer complètement le système agraire, appliquant ainsi le principe du Dr Sun Yat-sen: "La terre à ceux qui la travaillent". Et c'est cette clique antipopulaire du Kuomintang, ramassis d'indignes successeurs de Sun Yat-sen, qui, pendant ces dix années, mena avec un acharnement féroce la guerre contre le peuple, s'opposant donc au principe: "La terre à ceux qui la travaillent".

Pendant la Guerre de Résistance, le Parti communiste chinois a fait une grande concession en remplaçant sa politique fondée sur le principe: "La terre à ceux qui la travaillent" par une politique de réduction des fermages et du taux d'intérêt des prêts. Cette concession était justifiée; elle amena le Kuomintang à participer à la Résistance et les propriétaires fonciers des régions libérées à moins s'opposer à nos efforts pour mobiliser les masses paysannes en vue de la guerre. S'il n'y a pas d'obstacles particuliers, nous sommes prêts à poursuivre cette politique après la guerre, en étendant à l'ensemble du pays la réduction des fermages et du taux d'intérêt; et ensuite, nous adopterons des mesures appropriées pour la réalisation méthodique du principe: "La terre à ceux qui la travaillent".

Cependant, ceux qui ont trahi le Dr Sun Yat-sen ne se prononcent pas seulement contre la distribution de "la terre à ceux qui la travaillent", ils sont même contre la réduction des fermages et du taux d'intérêt. Le gouvernement du Kuomintang n'applique pas les décrets qu'il a lui-même promulgués, notamment celui qui prescrit de "réduire de 25 pour cent les fermages"; nous sommes les seuls à l'appliquer dans les régions libérées, crime pour lequel elles sont qualifiées de "régions de traîtres".

Pendant la Guerre de Résistance est apparue ce qu'on appelle la théorie des deux étapes, avec une étape dite de révolution nationale et une étape dite de révolution pour la démocratie et le bien-être du peuple. Cette théorie est fausse.

Face à un ennemi puissant, il ne faudrait pas soulever la question des réformes démocratiques et du bien-être du peuple, mieux vaut

attendre que les Japonais soient partis — telle est la thèse inepte de la clique antipopulaire du Kuomintang dont le but est d'empêcher la victoire complète dans la Guerre de Résistance. Et dire qu'il y a des gens qui font chorus avec cette stupidité, qui l'approuvent servilement!

Face à un ennemi puissant, il nous est impossible de créer des bases d'appui pour résister aux attaques de l'envahisseur à moins d'apporter une solution au problème de la démocratie et du bien-être du peuple — telle est la thèse préconisée par le Parti communiste chinois, qui l'a déjà mise en pratique et en a retiré d'excellents résultats.

Pendant la Guerre de Résistance, la réduction des fermages et du taux d'intérêt, ainsi que les autres réformes démocratiques sont toutes au service de la guerre. Afin d'amener les propriétaires fonciers à diminuer leur opposition à l'effort de guerre, nous avons seulement réduit les fermages et le taux d'intérêt au lieu d'abolir leur droit à la propriété foncière; en même temps, nous les encourageons à placer leurs capitaux et leurs biens dans l'industrie, et nous invitons les hobereaux éclairés à participer, avec les représentants des autres couches de la population, aux activités publiques en faveur de la Résistance et au travail dans les organes du pouvoir. Quant aux paysans riches, nous les encourageons à développer la production. Toutes ces mesures sont dans la ligne de l'application conséquente des réformes démocratiques à la campagne, elles sont absolument nécessaires.

Il existe donc deux lignes: ou bien empêcher obstinément la paysannerie chinoise de résoudre le problème de la démocratie et du bien-être, ce qui conduirait à la corruption et à l'incurie, ainsi qu'à l'incapacité de résister au Japon; ou bien lui apporter résolument notre aide dans la solution de ce problème, ce qui nous assurerait l'allié le plus fort, représentant les 80 pour cent de la population, et nous permettrait, par conséquent, d'organiser de puissantes forces de combat. La première ligne est celle du gouvernement du Kuomintang, la seconde, celle de nos régions libérées.

L'attitude des opportunistes est d'osciller entre les deux lignes; ils soutiennent en paroles la paysannerie, mais manquent de résolution quand il s'agit de réduire les fermages et le taux d'intérêt, d'armer les paysans et d'instaurer dans les régions rurales le pouvoir démocratique.

Mobilisant toutes ses forces, la clique antipopulaire du Kuomintang déchaîne contre le Parti communiste chinois les attaques les plus perfides, ouvertes ou secrètes, militaires ou politiques, sanglantes ou non. Au point de vue social, la controverse entre les deux partis porte, au fond, sur la question des rapports agraires. Qu'est-ce qui nous a valu

la fureur de la clique antipopulaire du Kuomintang si ce n'est précisément cette question? Et si cette clique est bien vue de l'envahisseur japonais et même encouragée par lui, n'est-ce pas justement parce qu'elle lui a rendu un grand service à ce sujet? Si on prétend que "le Parti communiste sape la Résistance et met l'Etat en danger", si on use à notre égard des qualificatifs de "parti traître", d'"armée de traîtres" et de "régions de traîtres", si on nous accuse de "désobéissance aux décrets gouvernementaux et aux ordres militaires", n'est-ce pas précisément parce que, dans ce domaine, le Parti communiste chinois a fait du travail sérieux, qui répond réellement aux intérêts de la nation?

Les paysans forment le milieu dont sont issus les ouvriers chinois. Dans l'avenir, des dizaines de millions d'entre eux gagneront la ville et entreront à l'usine. Si la Chine veut créer une puissante industrie nationale, construire de nombreuses grandes villes modernes, elle devra, par un long processus, transformer la population rurale en population urbaine.

Les paysans jouent un rôle de première importance sur le marché de l'industrie chinoise. Ce sont eux qui fournissent le plus de produits alimentaires et de matières premières, qui absorbent aussi le plus de produits industriels.

Les paysans sont la source à laquelle puise l'armée chinoise: les soldats sont des paysans en uniforme. Ce sont les ennemis jurés des agresseurs japonais.

Les paysans représentent à l'étape actuelle la force principale qui lutte pour la démocratie en Chine. Les démocrates chinois n'aboutiront à aucun résultat s'ils ne s'appuient pas sur les 360 millions de paysans.

C'est aux paysans que s'adresse principalement le mouvement culturel en Chine, à l'étape actuelle. La liquidation de l'analphabétisme, la popularisation de l'enseignement, la littérature et l'art pour les masses, la protection de la santé publique, tout cela ne serait-il pas, dans une grande mesure, que de vains bavardages si on laissait de côté les 360 millions de paysans?

Il est évident que je ne sous-estime pas pour autant le rôle important que jouent sur les plans politique, économique et culturel les autres 90 millions de Chinois, et notamment la classe ouvrière qui est, politiquement, la classe la plus consciente et qui, pour cette raison, est qualifiée pour diriger l'ensemble du mouvement révolutionnaire. Il ne doit y avoir là aucun malentendu.

Il est absolument nécessaire que ces points soient compris non seulement des communistes mais également de tous les démocrates de Chine.

Quand on aura effectué la réforme du système agraire, même s'il ne s'agit que d'une réforme élémentaire comme la réduction des fermages et du taux d'intérêt, les paysans s'intéresseront davantage à la production. Et lorsque, par la suite, on les aura aidés à s'organiser, progressivement et sur la base du libre consentement, en coopératives agricoles de production ou autres coopératives, on verra les forces productives se développer. Pour l'instant, les coopératives agricoles de production peuvent seulement prendre la forme d'organisations de travail collectif et d'entraide, fondées sur l'économie individuelle, c'est-à-dire sur la base de la propriété privée des paysans, telles que les équipes d'échange de travail, les équipes d'entraide et les groupes d'échange de travail; mais déjà la productivité et la production accusent un accroissement extraordinaire. Dans les régions libérées, ce système a déjà reçu une large application, et il y a lieu de l'étendre le plus possible à l'avenir.

Il convient de signaler que les organisations coopératives du type équipe d'échange de travail avaient déjà existé parmi les paysans. Néanmoins, ce n'était que l'un des moyens auxquels ils avaient recours pour alléger leur misère. Maintenant, dans les régions libérées, les équipes d'échange de travail sont différentes, tant par leur forme que par leur contenu; elles sont devenues pour les masses paysannes un moyen de développer la production et de lutter pour une vie meilleure.

Pour savoir quel rôle jouent la politique et l'activité pratique de tel ou tel parti dans la vie du peuple chinois, si ce rôle est positif ou négatif, important ou modeste, il faudra, en fin de compte, voir si elles contribuent au développement des forces productives, et dans quelle mesure, si elles les freinent ou si elles les libèrent. Seuls l'anéantissement de l'envahisseur japonais, l'application de la réforme agraire, l'émancipation de la paysannerie, le développement d'une industrie moderne et l'édification d'une Chine nouvelle qui soit indépendante, libre, démocratique, unifiée, forte et prospère permettront de libérer les forces productives sociales et auront l'approbation du peuple chinois.

Il convient également de signaler qu'il n'est pas facile pour les intellectuels de la ville qui viennent travailler à la campagne de comprendre que les régions rurales sont toujours fondées sur l'économie individuelle, dispersée et arriérée, que, de plus, les régions libérées sont encore, pour le moment, coupées les unes des autres par l'ennemi et

engagées dans la guerre de partisans. Faute de comprendre ces particularités, ils ont souvent une manière inappropriée d'envisager les problèmes ruraux et d'aborder le travail à la campagne, parce qu'ils partent du point de vue de la vie ou du travail dans les villes, ce qui les écarte de la réalité rurale et les empêche de faire corps avec les paysans. C'est par l'éducation qu'il faut surmonter ces insuffisances.

La masse des intellectuels révolutionnaires de Chine doivent prendre conscience de la nécessité de se lier avec les paysans, qui ont besoin d'eux et qui attendent leur aide. Il faut qu'ils aillent avec enthousiasme dans les régions rurales, qu'ils abandonnent leur accoutrement d'étudiant pour revêtir l'habit de toile grossière et qu'ils se mettent de bon gré à la tâche, si modeste soit-elle, qu'ils cherchent à comprendre les aspirations des paysans, les aident à prendre conscience et à s'organiser, afin de mener à son terme la révolution démocratique à la campagne, qui est une tâche d'importance exceptionnelle dans la révolution démocratique en Chine.

Après l'anéantissement de l'envahisseur japonais, les terres dont il s'est emparé ainsi que celles des grands traîtres seront confisquées et distribuées aux paysans qui ont peu de terre ou qui n'en ont pas du tout.

7. Le problème de l'industrie

Pour vaincre l'envahisseur japonais et pour édifier une Chine nouvelle, il faut développer l'industrie. Mais, sous la domination du gouvernement du Kuomintang, on dépend pour tout de l'étranger; de plus, la politique financière et économique de ce gouvernement sape toute la vie économique du peuple. Les petites entreprises industrielles, d'ailleurs très peu nombreuses, des régions du Kuomintang n'ont pu, dans la plupart des cas, éviter la faillite. Sans réformes politiques, toutes les forces productives iront infailliblement à la ruine, dans l'industrie comme dans l'agriculture.

Si l'on considère le problème dans son ensemble, le développement de l'industrie est impossible sans une Chine indépendante, libre, démocratique et unifiée. Anéantir l'envahisseur, c'est conquérir l'indépendance; abolir la dictature du seul Kuomintang, former un gouvernement de coalition démocratique et unifié, transformer toutes les troupes du pays en forces armées du peuple, réaliser la réforme agraire, émanciper la paysannerie, c'est obtenir la liberté, la démocratie et l'unification. Sans l'indépendance, la liberté, la démocratie et l'unification, il est impossible de développer véritablement l'industrie sur

une vaste échelle. Sans industrie, il ne peut y avoir ni défense nationale solide, ni bien-être du peuple, ni prospérité et puissance pour le pays. L'histoire des cent cinq dernières années, depuis la Guerre de l'Opium en 1840, et surtout celle des dix-huit dernières années, depuis l'arrivée au pouvoir du Kuomintang, a montré clairement au peuple chinois ce point capital. Une Chine forte et prospère, et non faible et pauvre, suppose une Chine indépendante et non coloniale ou semi-coloniale, libre et démocratique et non semi-féodale, unifiée et non divisée. Dans la Chine semi-coloniale, semi-féodale et divisée, combien d'hommes ont rêvé, pendant de longues années, de développer l'industrie, de renforcer la défense nationale, d'apporter le bien-être au peuple, de donner au pays la prospérité et la puissance, mais tous leurs rêves ont été déçus. Nombre d'éducateurs, d'hommes de science et d'étudiants pleins de bonnes intentions se sont plongés à corps perdu dans le travail ou l'étude, sans s'occuper de politique; ils croyaient pouvoir servir le pays par leurs seules connaissances, mais là aussi, ce ne furent que rêves déçus. C'était d'ailleurs une bonne chose, car l'effondrement de leurs illusions naïves est à l'origine de la lutte pour une Chine forte et prospère. Notre peuple a beaucoup appris dans la Guerre de Résistance; il s'est convaincu de la nécessité d'édifier, après la défaite de l'agresseur, une Chine de démocratie nouvelle qui lui permettra d'obtenir l'indépendance, la liberté, la démocratie, l'unification, la prospérité et la puissance, conditions toutes interdépendantes et indispensables. S'il agit dans ce sens, il y a de l'espoir pour la Chine. Il ne sera pas possible de libérer les forces productives du peuple et de leur donner un plein développement avant que se réalisent, pour tout le pays, les conditions politiques de démocratie nouvelle. Les gens qui le comprennent sont de jour en jour plus nombreux.

Quand ces conditions seront réunies, le peuple chinois et son gouvernement devront prendre des mesures effectives en vue de créer graduellement, en un certain nombre d'années, une industrie lourde et une industrie légère, et de faire de la Chine agricole un pays industriel. L'Etat de démocratie nouvelle ne pourra se renforcer que sur la base d'une économie solide, c'est-à-dire d'une agriculture avancée et nettement plus développée que notre agriculture actuelle, d'une industrie de grande envergure qui occupe une position prédominante dans l'économie du pays, avec un développement correspondant des communications, du commerce et des finances.

Nous, communistes, nous sommes prêts à lutter pour la réalisation de ces objectifs, de concert avec tous les partis et groupements démo-

cratiques et tous les milieux industriels du pays. La classe ouvrière chinoise aura un grand rôle à jouer dans l'accomplissement de cette tâche.

Après la Première guerre mondiale, elle a commencé, en tant que force consciente, à lutter pour l'indépendance et la libération du pays. En 1921 est né son détachement d'avant-garde, le Parti communiste chinois; dès lors, la lutte libératrice de la Chine est entrée dans une étape nouvelle. Pendant les trois périodes suivantes — l'Expédition du Nord, la Guerre révolutionnaire agraire et la Guerre de Résistance contre le Japon —, la classe ouvrière et le Parti communiste chinois ont déployé d'immenses efforts pour la libération du peuple chinois, à laquelle ils ont apporté une contribution inestimable. La classe ouvrière chinoise jouera un très grand rôle dans la lutte finale contre l'envahisseur japonais, et en particulier dans la lutte pour recouvrer nos grandes villes et nos principales voies de communication. Il est à prévoir qu'après la fin de la Guerre de Résistance les efforts de cette classe et sa contribution seront encore plus considérables. Sa tâche n'est pas seulement de lutter pour un Etat de démocratie nouvelle, mais également pour l'industrialisation de la Chine et la modernisation de son agriculture.

Sous le régime de démocratie nouvelle, on appliquera la politique destinée à rajuster les intérêts du Travail et du Capital. D'une part, les intérêts des ouvriers seront protégés: on adoptera la journée de travail de huit à dix heures selon les circonstances, on accordera aux chômeurs des secours appropriés, on introduira dans la mesure qui convient les assurances sociales et on préservera les droits syndicaux. D'autre part, on garantira aux entreprises d'Etat, aux entreprises privées et coopératives les profits légitimes d'une gestion rationnelle. Ainsi, le secteur public et le secteur privé, le Travail et le Capital contribueront de concert au développement de la production industrielle.

Après la défaite du Japon, les entreprises et les biens de l'envahisseur, ainsi que ceux des grands traîtres, seront confisqués et mis à la disposition du gouvernement.

8. Le problème de la culture, de l'éducation et des intellectuels

Parmi les maux dont souffre le peuple chinois du fait de l'oppression étrangère et féodale, il faut compter ceux qui affectent la culture

nationale, et plus particulièrement les institutions culturelles et éducatives progressistes ainsi que les hommes de culture et les éducateurs progressistes. Pour liquider l'oppression étrangère et féodale, pour édifier un Etat de démocratie nouvelle, il nous faut un grand nombre d'intellectuels dévoués au peuple, comprenant éducateurs et enseignants, hommes de science, ingénieurs, techniciens, médecins, journalistes, écrivains, hommes de lettres, artistes et autres travailleurs de la culture. Ils auront à cœur de servir le peuple et travailleront avec acharnement. Tous les intellectuels qui ont rendu au peuple des services méritoires seront entourés de respect, et il faut les considérer comme un bien précieux pour l'Etat et la société. La Chine, dont la culture est restée arriérée en raison de l'oppression étrangère et féodale, a un urgent besoin d'intellectuels dans la lutte libératrice de son peuple; le problème des intellectuels revêt donc une importance particulière. Depuis un demi-siècle, et plus particulièrement depuis le Mouvement du 4 Mai et pendant ces huit années de guerre de résistance, la masse des intellectuels révolutionnaires a joué un très grand rôle dans la lutte pour la libération du peuple chinois. Dans les luttes à venir, son rôle sera encore plus important. C'est pourquoi le gouvernement populaire devra former méthodiquement, dans les différents domaines, des cadres intellectuels issus des masses populaires, tout en prenant soin de rallier et d'éduquer ceux des intellectuels déjà existants qui peuvent être utiles.

Liquider l'analphabétisme, qui affecte les 80 pour cent de la population, est une tâche importante de la Chine nouvelle.

Des mesures appropriées et énergiques seront prises pour supprimer toute culture et toute éducation asservissantes, féodales et fascistes.

Une action vigoureuse sera entreprise pour prévenir et combattre les maladies parmi la population et pour développer les services populaires de l'hygiène et de la santé.

On rééduquera, par des méthodes appropriées, les intellectuels de type ancien qui travaillent dans les domaines de la culture, de l'enseignement et de la médecine, afin qu'ils puissent assimiler les nouvelles conceptions et les nouvelles méthodes de travail et qu'ils se mettent au service du peuple.

La culture et l'éducation en Chine seront celles de la démocratie nouvelle; en d'autres termes, la Chine créera une culture et une éducation nouvelles, qui soient nationales, scientifiques et au service des masses populaires.

Quant à la culture étrangère, on aurait tort de pratiquer à son égard une politique de rejet pur et simple; il faut assimiler autant que possible tout ce qu'elle contient de progressiste et qui soit susceptible de servir au développement de la nouvelle culture chinoise. Mais on aurait tort aussi de l'adopter aveuglément; il faut l'assimiler avec un esprit critique, selon les besoins réels du peuple chinois. La culture nouvelle créée en U.R.S.S. nous servira de modèle dans l'édification de la culture populaire. De même, la culture chinoise des temps anciens ne doit être ni rejetée totalement, ni adoptée sans discernement, mais être assimilée avec un esprit critique, dans l'intérêt du développement de la nouvelle culture chinoise.

9. Le problème des minorités nationales

La clique antipopulaire du Kuomintang nie qu'il existe en Chine de multiples nationalités; à l'exception des Hans, elle les appelle toutes des "clans"[10]. Elle pratique à l'égard des minorités nationales une politique réactionnaire, entièrement héritée du gouvernement des Tsing et de celui des seigneurs de guerre du Peiyang: elle les opprime et les exploite par tous les moyens possibles. Témoin le massacre, en 1943, des Mongols de la Ligue d'Ikh-tchao, la répression armée exercée depuis 1944 contre les minorités nationales du Sinkiang, ainsi que le massacre des Houeis, dans le Kansou, au cours des dernières années. Ce sont là les manifestations d'une conception et d'une politique erronées, inspirées par le chauvinisme grand-han.

En 1924, le Dr Sun Yat-sen écrivait dans le Manifeste du Ier Congrès national du Kuomintang:

> Le *principe du nationalisme* du Kuomintang a une double signification: d'une part, libération de la nation chinoise par elle-même; d'autre part, égalité des droits pour toutes les nationalités de Chine.

Et plus loin:

> Le Kuomintang déclare solennellement qu'il reconnaît le droit d'autodétermination à toutes les nationalités de Chine et qu'après la victoire de la révolution dirigée contre les impérialistes et les seigneurs de guerre sera créée une république chinoise libre et unie (fondée sur l'union librement consentie de toutes ses nationalités).

Le Parti communiste chinois approuve entièrement cette politique du Dr Sun Yat-sen à l'égard des nationalités. Les communistes doivent

soutenir activement les masses populaires des minorités nationales dans la lutte qu'elles mènent pour son application; ils aideront ces masses, y compris tous les dirigeants qui sont liés à elles, dans leur lutte pour l'émancipation et le développement politiques, économiques et culturels; de même, ils aideront à la création de forces armées qui appartiennent en propre aux minorités nationales et qui défendent les intérêts de leurs masses. La langue, l'écriture, les mœurs et les coutumes des minorités nationales, ainsi que leurs croyances religieuses, seront respectées.

Depuis des années, une attitude juste a été observée dans la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et dans les régions libérées de la Chine du Nord à l'égard des Mongols et des Houeis, et le travail accompli a été fructueux.

10. Le problème de la politique extérieure

Le Parti communiste chinois approuve la Charte de l'Atlantique, ainsi que les décisions des conférences internationales de Moscou, du Caire, de Téhéran et de Crimée[11], car ces décisions contribuent à la défaite des agresseurs fascistes et à la défense de la paix dans le monde.

Le principe fondamental de la politique extérieure du Parti communiste chinois est le suivant: Sur la base de la lutte pour abattre définitivement l'agresseur japonais, de la défense de la paix mondiale, du respect mutuel de l'indépendance et de l'égalité des droits, ainsi que de la promotion réciproque des intérêts et de l'amitié entre les Etats et entre les peuples, la Chine établira des relations diplomatiques avec tous les pays et les renforcera, en vue de résoudre toutes les questions d'intérêt commun, telles que la coordination des opérations militaires, les conférences de la paix, les échanges commerciaux et les investissements.

Le Parti communiste chinois approuve entièrement les propositions de la Conférence de Dumbarton Oaks et les décisions de la Conférence de Crimée au sujet de la création d'une organisation chargée d'assurer la paix et la sécurité internationales après la guerre. Il salue la "Conférence des Nations unies sur l'Organisation internationale" de San Francisco. Il a envoyé à cette Conférence son représentant, qui fait partie de la délégation chinoise, afin d'y exprimer la volonté du peuple chinois[12].

Nous estimons que le gouvernement du Kuomintang doit mettre fin à son hostilité envers l'Union soviétique et améliorer sans tarder

les relations sino-soviétiques. L'Union soviétique a été le premier Etat à dénoncer les traités inégaux et à conclure avec la Chine de nouveaux traités sur un pied d'égalité. A l'époque du Ier Congrès national du Kuomintang, convoqué en 1924 par le Dr Sun Yat-sen, et plus tard, au cours de l'Expédition du Nord, seule l'Union soviétique a soutenu notre guerre de libération. Quand la Guerre de Résistance a commencé en 1937, c'est encore elle qui fut la première à venir en aide à la Chine dans la lutte contre l'agresseur japonais. Le peuple chinois en exprime sa reconnaissance au gouvernement et au peuple soviétiques. Nous estimons que la solution définitive et complète des problèmes du Pacifique est impossible sans la participation de l'Union soviétique.

Nous demandons aux gouvernements des pays alliés, et, en premier lieu, à ceux des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, de prêter une attention sérieuse à la voix de la grande masse du peuple chinois et de ne pas porter préjudice à leurs liens d'amitié avec lui en donnant à leur politique extérieure une orientation contraire à sa volonté. Nous soutenons que tout gouvernement étranger qui aiderait les réactionnaires chinois et qui s'opposerait à la lutte de notre peuple pour la démocratie commettrait une très grave erreur.

Le peuple chinois salue les déclarations que de nombreux gouvernements étrangers ont faites à propos de leur décision de dénoncer les traités inégaux imposés à la Chine et de conclure avec elle de nouveaux traités sur un pied d'égalité. Néanmoins, nous estimons que la conclusion de ces traités ne signifiera pas pour autant que la Chine jouisse vraiment de l'égalité des droits. L'égalité effective, véritable, ne saurait être un simple don des gouvernements étrangers, elle doit être conquise avant tout par les efforts du peuple chinois lui-même; c'est en transformant la Chine, sur les plans politique, économique et culturel, en un Etat de démocratie nouvelle qu'il y parviendra, sinon l'indépendance et l'égalité ne seront que nominales et non effectives. En d'autres termes, la politique actuelle du gouvernement du Kuomintang ne permettra jamais à la Chine d'obtenir véritablement l'indépendance et l'égalité des droits.

Nous estimons qu'après la défaite et la capitulation sans conditions de l'envahisseur japonais il sera nécessaire, pour éliminer complètement le fascisme et le militarisme japonais, ainsi que les causes politiques, économiques et sociales qui les ont engendrés, d'aider toutes les forces démocratiques du peuple japonais à instaurer leur propre régime démocratique. Sinon, il sera impossible d'en finir avec le

fascisme et le militarisme japonais et d'assurer la paix dans le Pacifique.

Nous considérons que la décision de la Conférence du Caire au sujet de l'indépendance de la Corée est juste; le peuple chinois doit aider le peuple coréen à se libérer.

Nous espérons que l'Inde deviendra indépendante. Car une Inde indépendante et démocratique, nécessaire au peuple indien lui-même, l'est aussi à la paix mondiale.

En ce qui concerne les pays du Sud-Est asiatique — la Birmanie, la Malaisie, l'Indonésie, le Vietnam, les Philippines —, nous espérons qu'après la défaite de l'envahisseur japonais les peuples de ces pays pourront exercer leur droit de créer leurs propres Etats indépendants et démocratiques. Quant à la Thaïlande, il conviendra de la traiter de la même manière que les pays satellites fascistes d'Europe.

* * *

Tels sont les points essentiels de notre programme concret.

Je le répète, aucun de ces points ne pourra être appliqué avec succès à l'échelle du pays sans un gouvernement démocratique de coalition jouissant de l'appui de toute la nation.

Par ses vingt-quatre années de lutte pour la libération du peuple chinois, le Parti communiste a conquis une position telle que tous les partis politiques ou groupes sociaux, tous les Chinois ou étrangers qui ne prendraient pas en considération son opinion sur les questions relatives à la Chine commettraient une très grave erreur et se condamneraient à l'échec. Il y a eu et il y a encore des gens assez butés pour essayer de n'en faire qu'à leur tête, sans tenir compte de nos opinions; mais, finalement, ils se sont engagés ou s'engagent tous dans une impasse. Pourquoi? Simplement parce que nos opinions répondent aux intérêts de la grande masse du peuple chinois. Le Parti communiste est le porte-parole le plus fidèle du peuple chinois; quiconque refuse de le respecter refuse en fait de respecter la grande masse du peuple chinois, et il va inévitablement à l'échec.

NOS TACHES DANS LES REGIONS DU KUOMINTANG

Je viens d'exposer, en détail, le programme général et le programme concret de notre Parti. Il ne fait aucun doute qu'ils seront appliqués

dans toute la Chine; la situation, tant internationale qu'intérieure, permet au peuple chinois d'en être convaincu. Néanmoins, les conditions sont actuellement différentes dans les régions du Kuomintang, dans les régions d'occupation japonaise et dans les régions libérées, ce qui nous oblige à appliquer ces programmes différemment selon les régions. A situations différentes, tâches différentes. J'ai déjà exposé certaines de ces tâches, il convient maintenant d'en examiner encore quelques autres.

Dans les régions du Kuomintang, le peuple n'est pas libre d'exercer une activité patriotique, et le mouvement démocratique est considéré comme illégal; et pourtant on y voit se développer une action de plus en plus intense, à laquelle prennent part de nombreuses couches de la population, beaucoup de partis et groupements démocratiques et un grand nombre de démocrates. La Ligue démocratique de Chine a publié, en janvier dernier, un manifeste réclamant la fin de la dictature du seul Kuomintang et la formation d'un gouvernement de coalition. Et bien d'autres milieux ont fait des déclarations de même nature. Au sein même du Kuomintang, beaucoup de membres expriment toujours plus de doutes et un mécontentement croissant au sujet de la politique suivie par leur propre organe dirigeant; ils sont de plus en plus conscients du danger que court leur parti pour s'être isolé de la grande masse du peuple et ils réclament des réformes démocratiques qui correspondent aux exigences du moment. A Tchongking et ailleurs, le mouvement démocratique se développe parmi les ouvriers, les paysans, les étudiants, les femmes, les fonctionnaires, ainsi que dans les milieux de la culture, de l'enseignement, de l'industrie et du commerce, voire chez une partie des militaires. Ces faits montrent que toutes les couches opprimées font converger peu à peu leur mouvement démocratique vers le même objectif. Cependant un point faible du mouvement actuel, c'est que les couches fondamentales de la société n'y prennent pas encore une large part: les forces extrêmement importantes que sont les paysans, les ouvriers, les soldats, les petits fonctionnaires et les instituteurs, qui mènent tous une vie si misérable, ne se sont pas encore organisées. Un autre point faible, c'est que, parmi les démocrates qui participent à ce mouvement, beaucoup n'ont pas encore adopté une position nette et ferme quant à la politique fondamentale qui vise à obtenir un changement dans la situation par un combat mené sur une large base démocratique. Toutefois, la situation objective oblige toutes les couches sociales, tous les partis politiques et tous les groupes sociaux qui souffrent de l'oppression à prendre

conscience et à s'unir progressivement. Aucune répression exercée par le gouvernement du Kuomintang n'empêchera ce mouvement de se développer.

Toutes les couches sociales, tous les partis politiques et tous les groupes sociaux victimes de l'oppression dans les régions du Kuomintang doivent assurer à leur mouvement démocratique un large développement et rassembler graduellement toutes leurs forces encore dispersées, en vue de lutter pour l'union nationale, pour un gouvernement de coalition, pour la défaite de l'envahisseur japonais et pour l'édification d'une Chine nouvelle. Le Parti communiste chinois et la population des régions libérées apporteront à ce mouvement toute l'aide possible.

Dans les régions du Kuomintang, les communistes doivent poursuivre leur politique de large front uni national antijaponais. Dans la lutte pour l'objectif commun, nous devons collaborer avec quiconque ne s'oppose pas à nous aujourd'hui, eût-il été contre nous hier encore.

NOS TACHES DANS LES REGIONS D'OCCUPATION JAPONAISE

Dans les régions occupées, les communistes doivent lancer un appel à tous ceux qui sont opposés au Japon pour que, suivant l'exemple de la France et de l'Italie, ils se groupent dans diverses organisations, créent des forces clandestines et préparent des soulèvements armés, afin de pouvoir, le moment venu, anéantir l'envahisseur japonais par une action intérieure menée en coordination avec les troupes attaquant de l'extérieur. Les atrocités, les pillages, les viols et les outrages commis par l'envahisseur japonais et ses serviteurs dociles contre nos frères et nos sœurs des régions occupées ont suscité la furieuse colère de tout le peuple chinois, et l'heure du châtiment va bientôt sonner. Les victoires sur le théâtre européen des opérations et celles que remportent notre VIII^e^ Armée de Route et notre Nouvelle IV^e^ Armée ont exalté, au plus haut degré, les sentiments antijaponais de la population des régions occupées. Celle-ci désire ardemment s'organiser, afin de se libérer au plus vite. Il faut donc accorder au travail dans les régions occupées une importance aussi grande qu'au travail dans les régions libérées. Nous devons y envoyer un grand nombre de cadres. Nous devons y former et promouvoir un grand nombre d'activistes au sein même de la population pour qu'ils

participent au travail du lieu. Nous devons intensifier notre travail clandestin dans les quatre provinces du Nord-Est, occupées depuis plus longtemps que toute autre région et qui constituent pour l'envahisseur japonais une région industrielle clé et une importante zone de concentration de troupes. En vue de reconquérir ces territoires, il nous faut encore renforcer notre solidarité avec les réfugiés du Nord-Est qui se trouvent maintenant au sud de la Grande Muraille.

Les communistes doivent appliquer dans toutes les régions occupées la politique du front uni national antijaponais le plus large. Afin de venir à bout de l'ennemi commun, ils doivent s'allier avec quiconque est décidé à lutter contre l'envahisseur japonais et ses serviteurs dociles.

A toutes les troupes et à toute la police fantoches ainsi qu'à tous les autres éléments qui aident l'ennemi à combattre nos compatriotes, nous lançons cet avertissement: Prenez conscience, au plus vite, du caractère criminel de votre action, repentez-vous avant qu'il ne soit trop tard, et rachetez vos crimes en soutenant vos compatriotes dans leur lutte contre l'ennemi. Sinon, quand ce dernier s'effondrera, vous n'échapperez pas à la justice de la nation.

Les communistes doivent effectuer un travail de persuasion auprès des organisations fantoches qui groupent des masses plus ou moins importantes, pour que ces masses abusées se joignent à notre lutte contre l'ennemi de la nation. En même temps, il faut recueillir des preuves contre les traîtres coupables des crimes les plus odieux et qui ne veulent pas se repentir, afin qu'ils soient châtiés selon la loi lorsque les territoires perdus auront été recouvrés.

Aux éléments réactionnaires du Kuomintang qui trahissent la nation en organisant des traîtres pour qu'ils luttent contre le peuple chinois, contre le Parti communiste chinois, contre la VIII^{e} Armée de Route, la Nouvelle IV^{e} Armée et les autres forces armées populaires, il faut lancer un avertissement les sommant de se repentir au plus vite. Sinon, quand les territoires perdus auront été recouvrés, ils devront répondre de leurs crimes devant la justice, au même titre que les traîtres à la nation, et ils seront châtiés sans aucune indulgence.

NOS TACHES DANS LES REGIONS LIBEREES

Dans les régions libérées, notre Parti a déjà appliqué intégralement son programme de démocratie nouvelle et des succès évidents ont été

obtenus; il a réussi à constituer d'importantes forces antijaponaises, qu'il s'agit désormais de développer et de consolider sous différents rapports.

Dans les conditions actuelles, les forces armées des régions libérées doivent étendre leurs attaques à toutes les localités susceptibles d'être arrachées à l'envahisseur et aux fantoches, afin d'élargir les régions libérées et de réduire les territoires occupés.

Mais on n'oubliera pas que l'ennemi est encore fort et qu'il pourrait lancer de nouvelles attaques contre les régions libérées. L'armée et la population civile doivent donc toujours se tenir prêtes à les briser; elles veilleront à consolider dans tous les domaines les régions libérées.

Il faut, dans ces régions, accroître les effectifs de nos armées, de nos unités de partisans, de notre milice populaire et de nos détachements d'autodéfense, et élever leur capacité combative en accélérant leur instruction et leur consolidation, afin de préparer des forces suffisantes pour vaincre définitivement l'envahisseur.

Dans les régions libérées, l'armée doit soutenir le gouvernement et aimer le peuple, tandis que le gouvernement démocratique doit diriger le peuple dans ses efforts pour soutenir l'armée et pour prendre soin des familles des combattants de la Résistance, et cela afin d'améliorer encore les rapports entre l'armée et le peuple.

Dans leur travail au sein des gouvernements locaux de coalition et dans toutes leurs activités publiques, les communistes continueront, sur la base du programme de démocratie nouvelle, de coopérer étroitement avec tous les démocrates antijaponais.

De même, sur le plan militaire, ils s'appliqueront à travailler en parfaite harmonie avec tous les démocrates antijaponais disposés à coopérer avec nous, qu'ils appartiennent ou non aux forces armées des régions libérées.

Afin d'encourager les ouvriers, les paysans et les autres masses travailleuses à redoubler d'ardeur dans la Résistance et la production, nous devons appliquer à fond notre politique de réduction des fermages et du taux d'intérêt, ainsi que notre politique d'amélioration des conditions matérielles des ouvriers et des employés. Les cadres des régions libérées s'efforceront d'apprendre à bien accomplir le travail économique. Nous devons mobiliser toutes les forces disponibles pour développer largement l'agriculture, l'industrie et le commerce, et pour améliorer la situation matérielle de l'armée et de la population. Il convient, à cet effet, d'organiser l'émulation dans le travail et de

récompenser les héros du travail et les travailleurs modèles. Nos cadres devront apprendre rapidement à mener le travail économique dans les villes, une fois que l'envahisseur en aura été chassé.

Pour élever la conscience politique des masses dans nos régions libérées et, avant tout, celle des ouvriers, des paysans et des soldats, et afin de former des cadres en grand nombre, nous devons développer la culture et l'éducation. Ceux qui s'y consacrent leur donneront un contenu et une forme adaptés aux particularités actuelles de la campagne ainsi qu'aux besoins de la population, tout en s'assurant la participation volontaire des masses aux activités culturelles et éducatives.

Quel que soit le travail que nous entreprenons dans les régions libérées, nous devons faire le meilleur usage des ressources locales en hommes et en matériel, prévoir à cet effet un plan à long terme et éviter tout mauvais emploi ou tout gaspillage de ces ressources. Cela est indispensable non seulement pour vaincre l'agresseur japonais, mais aussi pour édifier une Chine nouvelle.

Tout travail dans les régions libérées exige que nous veillions très attentivement à aider les gens du pays à administrer eux-mêmes leurs affaires, et à former un grand nombre de cadres locaux choisis parmi les meilleurs représentants de la population. Les camarades venus d'ailleurs ne pourront accomplir la grande tâche de la révolution démocratique à la campagne que s'ils font corps avec la population, s'ils aident les cadres locaux avec chaleur et sincérité, d'une façon qui réponde aux conditions de l'endroit, et s'ils les traitent comme leurs propres frères et leurs propres sœurs.

La VIII^e^ Armée de Route, la Nouvelle IV^e^ Armée et les autres forces armées populaires, partout où elles arriveront, aideront immédiatement la population locale à organiser des forces armées qui seront dirigées par des cadres du pays, et qui comprendront non seulement la milice populaire et des détachements d'autodéfense, mais aussi des unités ou des formations territoriales susceptibles de devenir plus tard des unités ou des formations intégrées aux forces principales de notre armée et au commandement desquelles participeraient des cadres du pays. C'est là une tâche d'une importance primordiale. Si on ne la mène pas à bien, il ne sera possible ni d'établir des bases antijaponaises solides ni de développer les forces armées populaires.

Il va de soi que, pour leur part, les gens du pays réserveront un accueil chaleureux et apporteront leur aide aux cadres révolutionnaires et aux forces populaires qui viennent d'autres régions.

Il convient d'attirer l'attention de tous sur l'action à mener contre les saboteurs camouflés de la cause nationale. Car, s'il est facile de reconnaître et de contrecarrer les ennemis déclarés, qui se livrent ouvertement à des attentats contre la nation, il n'en est pas de même des ennemis cachés, qui mènent contre elle en secret des activités de sape. Il importe donc de traiter leur cas avec rigueur, tout en ne prenant des mesures contre eux qu'après mûre réflexion.

Conformément au principe de la liberté de conscience, l'exercice de tous les cultes est autorisé dans les régions libérées. Les protestants, les catholiques, les musulmans, les bouddhistes et les adeptes des autres religions sont assurés de la protection du gouvernement populaire dans la mesure où ils respectent la loi. Chacun est libre de pratiquer ou non une religion; on n'admettra aucune contrainte ni aucune discrimination à cet égard.

Notre Congrès doit proposer au peuple de toutes les régions libérées qu'une conférence de ses représentants soit convoquée au plus tôt à Yenan, pour examiner les moyens de coordonner l'activité des différentes régions libérées, de renforcer le travail qu'exige la Résistance, de soutenir le mouvement démocratique antijaponais de la population des régions du Kuomintang, d'aider le peuple des régions occupées à créer des forces armées clandestines, de contribuer à l'union de toute la nation et à la création d'un gouvernement de coalition[13]. Les régions libérées représentent actuellement le centre de gravité dans la lutte de notre peuple contre l'envahisseur japonais et pour le salut de la patrie. C'est en nous que, partout dans le pays, les masses populaires mettent leur espoir; notre devoir est de ne pas les décevoir. La conférence que nous proposons donnera un puissant élan à la cause de la libération nationale du peuple chinois.

V. QUE TOUT LE PARTI S'UNISSE ET LUTTE POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE SES TACHES!

Camarades! Maintenant que nous connaissons nos tâches et la politique qui permet de les mener à bien, quelle va être notre attitude dans l'application de cette politique et dans l'accomplissement de ces tâches?

A nous et à tout le peuple chinois, la situation internationale et intérieure ouvre un brillant avenir et offre des conditions plus favo-

rables que jamais; cela est évident, incontestable. Mais, en même temps, de graves difficultés subsistent. Celui qui ne voit que le côté radieux des choses et non les difficultés ne pourra lutter avec succès pour l'accomplissement des tâches du Parti.

Au cours de ses vingt-quatre années d'existence, dont huit années de Guerre de Résistance, notre Parti a créé pour le peuple chinois, en luttant à ses côtés, des forces puissantes; les succès remportés dans notre travail sont évidents, incontestables. Mais on y trouve aussi des insuffisances. Celui qui ne voit que les succès et non les insuffisances ne pourra pas non plus lutter avec efficacité pour l'accomplissement des tâches du Parti.

Au cours des vingt-quatre années qui se sont écoulées depuis sa naissance, en 1921, le Parti communiste chinois a connu trois grandes luttes: l'Expédition du Nord, la Guerre révolutionnaire agraire et la Guerre de Résistance contre le Japon, qui se poursuit encore. Dès sa création, notre Parti s'est fondé sur le marxisme-léninisme, car cette doctrine résulte de la cristallisation de la pensée scientifique la plus juste et la plus révolutionnaire du prolétariat mondial. Dès que la vérité universelle du marxisme-léninisme fut liée à la pratique concrète de la révolution chinoise, celle-ci prit un tour entièrement nouveau, et ce fut le début de toute l'étape historique de la démocratie nouvelle. Armé de la théorie marxiste-léniniste, le Parti communiste a apporté au peuple chinois un nouveau style de travail dont les éléments essentiels sont l'union de la théorie et de la pratique, la liaison étroite avec les masses et l'autocritique.

La vérité universelle du marxisme-léninisme, qui reflète la pratique de la lutte du prolétariat mondial, devient pour notre peuple une arme toujours victorieuse, dès qu'on l'unit à la pratique concrète de la lutte révolutionnaire du prolétariat et des masses populaires de Chine. C'est ce qu'a fait le Parti communiste chinois. Notre Parti s'est développé et a progressé au cours d'une lutte résolue contre toutes les manifestations de dogmatisme et d'empirisme, qui vont à l'encontre du marxisme-léninisme. Le dogmatisme s'isole de la pratique concrète, alors que l'empirisme prend à tort l'expérience partielle pour une vérité universelle; ces deux conceptions opportunistes sont contraires au marxisme. Au cours de ses vingt-quatre années de combat, notre Parti a surmonté, et continue de surmonter, de telles conceptions erronées, se renforçant ainsi considérablement du point de vue idéologique. Actuellement, il compte déjà 1.210.000 membres. La grande majorité d'entre eux y ont adhéré pendant la Guerre de Résistance, et leurs conceptions ne

sont pas exemptes d'impuretés. Cela est vrai aussi pour les camarades qui sont entrés au Parti avant cette guerre. Le travail de rectification effectué au cours des dernières années a été des plus fructueux, il a puissamment contribué à éliminer ces impuretés. Il faut donc le poursuivre et développer davantage l'éducation idéologique au sein du Parti selon le principe: "Tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme". Il est nécessaire de faire comprendre à nos cadres dirigeants de tous les échelons que l'union étroite de la théorie et de la pratique est l'un des traits marquants qui nous distinguent, nous communistes, de tous les autres partis politiques. Aussi la tâche centrale est-elle de prendre en main l'éducation idéologique si l'on veut unir tout le Parti en vue de ses grandes luttes politiques. Sinon, le Parti ne pourra accomplir aucune de ses tâches politiques.

Un autre trait marquant qui nous distingue, nous communistes, de tous les autres partis politiques, c'est que nous sommes intimement liés aux masses les plus larges. Servir le peuple de tout cœur, sans nous couper un seul instant des masses; partir, en tout, des intérêts du peuple et non des intérêts de l'individu ou d'un petit groupe; identifier notre responsabilité devant le peuple avec notre responsabilité devant les organes dirigeants du Parti — voilà ce qui doit inspirer nos actes. Un communiste doit être toujours prêt à défendre la vérité, car toute vérité s'accorde avec les intérêts du peuple. Il sera toujours prêt à corriger ses fautes, car toute faute va à l'encontre des intérêts du peuple. Vingt-quatre années d'expérience nous montrent qu'une tâche, qu'une politique, qu'un style de travail justes sont toujours en accord avec les exigences des masses à un moment et en un lieu donnés et nous lient à elles; mais qu'une tâche, qu'une politique, qu'un style de travail erronés ne correspondent jamais aux exigences des masses à un moment et en un lieu donnés et nous coupent de celles-ci. Si des maux tels que le dogmatisme, l'empirisme, l'autoritarisme, le suivisme, le sectarisme, la bureaucratie, la présomption dans le travail sont absolument nuisibles et inadmissibles, si ceux qui en sont atteints se doivent de les vaincre, c'est parce que ces maux nous coupent des masses. Notre Congrès doit appeler tout le Parti à redoubler de vigilance, à veiller à ce qu'aucun camarade, quel que soit le domaine de son activité, ne se coupe des masses. Il faut apprendre à chaque camarade à aimer les masses populaires et à prêter une oreille attentive à leur voix; à s'intégrer aux masses où qu'il aille, à se confondre avec elles et non à se placer au-dessus d'elles; à les éveiller ou à élever leur conscience

politique en tenant compte de leur niveau; et conformément au principe du libre consentement, à les aider à s'organiser progressivement et à développer graduellement toutes les luttes nécessaires que permettent les conditions internes et externes du lieu et du moment donnés. Dans tout travail, l'autoritarisme est une erreur, car il dépasse le niveau de conscience des masses et viole le principe de libre adhésion; il est une manifestation de ce mal qu'on appelle précipitation. Nos camarades ne doivent pas croire que tout ce qu'ils comprennent soit également compris des larges masses. Seule une enquête effectuée parmi les masses permet de s'assurer si elles ont saisi telle ou telle idée, si elles sont prêtes à passer à l'action. C'est en agissant de cette manière que nous éviterons l'autoritarisme. Dans tout travail, le suivisme est également une erreur, car il demeure au-dessous du niveau de conscience des masses et viole le principe qui consiste à guider les masses dans leur marche en avant; il est une manifestation de cet autre mal qu'on appelle lenteur. Nos camarades ne doivent pas croire que les masses ne comprennent rien de ce qu'eux-mêmes n'ont pas encore compris. Il arrive souvent qu'elles nous devancent et éprouvent le besoin impérieux de faire un pas en avant, alors que nos camarades, incapables de les diriger, se mettent à la remorque de certains éléments arriérés, dont ils reflètent les vues en les prenant à tort pour celles des larges masses. Bref, il faut faire savoir à chaque camarade que toutes les paroles, que tous les actes d'un communiste doivent avoir pour premier critère la conformité aux intérêts suprêmes du peuple et l'adhésion des masses les plus larges. Il faut faire comprendre à chaque camarade qu'aussi longtemps que nous prendrons appui sur le peuple, que nous croirons fermement aux inépuisables forces créatrices des masses, plaçant ainsi notre confiance dans le peuple et faisant corps avec lui, nous vaincrons n'importe quelles difficultés; et tout ennemi, quel qu'il soit, loin de pouvoir nous écraser, sera infailliblement anéanti.

Il est encore un trait marquant qui nous distingue des autres partis, c'est la pratique consciencieuse de l'autocritique. Comme nous l'avons déjà dit, nous devons constamment balayer notre chambre, sinon la poussière s'y entassera; nous devons nous laver régulièrement la figure, sinon elle sera toute souillée. Dans l'esprit de nos camarades et le travail de notre Parti, bien de la poussière peut aussi s'amasser; c'est pourquoi nous devons balayer et laver. Le proverbe: "L'eau courante ne peut croupir et le gond d'une porte n'est jamais vermoulu" signifie que le mouvement constant empêche l'action corruptrice des microbes et des parasites. Examiner sans cesse notre travail, introduire large-

ment dans cet examen le style de travail démocratique, ne redouter ni la critique ni l'autocritique, appliquer les maximes si instructives du peuple chinois: "Ne tais rien de ce que tu sais, ne garde rien pour toi de ce que tu as à dire", "Nul n'est coupable pour avoir parlé, à celui qui écoute de tirer la leçon", "Si tu as des défauts, corrige-toi; si tu n'en as pas, surveille-toi"; voilà la seule manière efficace de préserver l'esprit de nos camarades et l'organisme de notre Parti de toute contamination par les poussières et les microbes politiques. La grande efficacité du mouvement de rectification, dont le but a été de "tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme", est due au fait que la critique et l'autocritique que nous y avons pratiquées étaient justes et non faussées, sérieuses et non de pure forme. Nous autres, communistes chinois, qui prenons pour point de départ les intérêts suprêmes de la grande masse du peuple chinois, qui sommes convaincus que notre cause est entièrement juste, nous n'hésitons pas à lui sacrifier tout ce qui nous est personnel et nous sommes toujours prêts à donner pour elle notre propre vie; y a-t-il donc encore une idée, une conception, une opinion ou une méthode ne répondant pas aux besoins du peuple que nous ne puissions abandonner? Pourrions-nous nous réjouir que des saletés et des microbes politiques viennent souiller notre visage, infecter notre organisme? Le souvenir des innombrables martyrs de notre révolution qui ont donné leur vie pour le peuple emplit d'affliction le cœur des vivants. Est-il alors intérêt personnel que nous ne puissions sacrifier, défaut que nous ne puissions corriger?

Camarades, nous rejoindrons le front à l'issue de notre Congrès, et, conformément à ses résolutions, nous lutterons pour vaincre définitivement l'envahisseur japonais et pour édifier une Chine nouvelle. A cette fin, nous devons faire bloc avec le peuple tout entier. Je le répète: Nous devons rallier à nous toute classe, tout parti, tout groupe social, tout individu qui soit pour la défaite de l'envahisseur japonais et pour l'édification d'une Chine nouvelle. A cette fin, nous devons unir étroitement toutes les forces de notre Parti, sur la base des principes d'organisation et de discipline du centralisme démocratique. Nous devons assurer l'union avec tout camarade, quel qu'il soit, à condition qu'il veuille observer le programme, les statuts et les décisions du Parti. Pendant l'Expédition du Nord, notre Parti comptait à peine 60.000 membres; la plupart de ses organisations furent plus tard détruites par l'ennemi. Pendant la Guerre révolutionnaire agraire, ses effectifs ne dépassaient pas 300.000 membres; par la suite, la plupart de ses orga-

nisations furent à nouveau détruites par l'ennemi. Actuellement, notre Parti compte plus de 1.200.000 membres et, cette fois, nous ne devons absolument pas nous laisser détruire. Si nous savons mettre à profit l'expérience de ces trois périodes, si nous agissons avec modestie en nous gardant de toute présomption, si, à l'intérieur du Parti, nous arrivons à renforcer l'unité avec tous nos camarades, et, à l'extérieur, avec le peuple tout entier, nous sommes assurés de ne jamais nous laisser détruire, mais au contraire de pouvoir anéantir résolument, radicalement, intégralement et totalement l'envahisseur japonais et ses serviteurs dociles, puis édifier une Chine de démocratie nouvelle.

L'expérience des trois périodes de la révolution, en particulier celle de la Guerre de Résistance, nous a donné, à nous et à tout notre peuple, la conviction que, sans les efforts du Parti communiste chinois, sans les communistes chinois, ces piliers du peuple, il sera impossible à la Chine de conquérir son indépendance et d'obtenir sa libération, il lui sera impossible également de réaliser son industrialisation et de moderniser son agriculture.

Camarades, j'ai la ferme conviction qu'avec le Parti communiste chinois, fort de l'expérience de trois révolutions, nous accomplirons notre grande mission politique.

Des milliers et des milliers de martyrs ont donné héroïquement leur vie pour le peuple. Levons haut leur drapeau, avançons sur la voie que leur sang nous a tracée!

Le jour est proche où naîtra une Chine de démocratie nouvelle. Saluons ce grand jour!

NOTES

[1] L'Avant-garde pour la Libération de la Nation chinoise était une organisation de la jeunesse révolutionnaire; elle avait été créée sous la direction du Parti communiste chinois, en février 1936, par les jeunes progressistes qui avaient participé au Mouvement du 9 Décembre 1935. Quand la Guerre de Résistance contre le Japon eut éclaté, un grand nombre de ses membres s'y engagèrent et prirent part à la création de bases d'appui sur les arrières de l'ennemi. Dans les régions du Kuomintang, les organisations de l'Avant-garde pour la Libération de la Nation chinoise furent dissoutes en 1938 par le gouvernement de Tchiang Kaï-chek, alors que dans les régions libérées elles furent incorporées dans l'Association de la Jeunesse pour le Salut de la Nation, organisation qui groupait un nombre encore plus grand de jeunes.

[2] A propos des trois campagnes anticommunistes lancées par Tchiang Kaï-chek, voir "Commentaire sur la onzième session plénière du Comité exécutif central du

Kuomintang et la deuxième session du IIIe Conseil politique national", pp. 143-158 du présent tome.

[3] Scobie, commandant des troupes d'agression de l'impérialisme britannique en Grèce. En octobre 1944, lorsque l'envahisseur allemand battit en retraite sur le continent européen, il débarqua en Grèce à la tête de troupes britanniques, ramenant avec lui le gouvernement réactionnaire grec qui était en exil à Londres. Il poussa et aida ce dernier à lancer une offensive contre l'Armée populaire de Libération de Grèce, qui s'était longtemps battue avec héroïsme contre l'envahisseur allemand, et à massacrer les patriotes grecs; il plongea la Grèce dans un bain de sang.

[4] Système qui permettait à la clique réactionnaire du Kuomintang d'exercer sa domination fasciste à l'échelon de base. Le 1er août 1932, Tchiang Kaï-chek promulgua les "Règlements sur l'organisation des *pao* et des *kia* et sur le contrôle de la population dans les districts", qui furent appliqués dans les provinces du Honan, du Houpei et de l'Anhouei. Ces Règlements stipulent que "les *pao* et les *kia* doivent être organisés sur la base de la famille, un chef devant se trouver à la tête de chaque famille, de chaque *kia* formé de dix familles et de chaque *pao* formé de dix *kia*". Ce système de caution solidaire liait les voisins, qui devaient se surveiller et se dénoncer mutuellement. Différentes mesures contre-révolutionnaires visant à imposer des corvées furent également prévues. Le 7 novembre 1934, le gouvernement du Kuomintang annonça officiellement l'extension de ce système de domination fasciste à toutes les provinces et municipalités placées sous son autorité.

[5] Il s'agit de l'enseignement fasciste féodalo-comprador pratiqué par le gouvernement du Kuomintang.

[6] La Conférence du Caire réunit en novembre 1943, dans la capitale de l'Egypte, les représentants de la Chine, des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. Elle publia la Déclaration du Caire, qui précisait que Taïwan et d'autres territoires seraient restitués à la Chine. En juin 1950, le gouvernement des Etats-Unis répudia ouvertement cet accord en envoyant une flotte à Taïwan pour y établir son contrôle et pour frustrer la Chine de ses droits souverains sur cette île.

[7] Le mont Omei est situé dans le sud-ouest du Setchouan. Ici, le camarade Mao Tsé-toung emploie ce nom dans un sens plus général, pour désigner les régions montagneuses du Setchouan, qui servirent de dernier refuge à la clique dirigeante de Tchiang Kaï-chek pendant la Guerre de Résistance contre le Japon.

[8] Voir les textes "Il faut châtier les réactionnaires" (pp. 275-279), "Unir toutes les forces antijaponaises, combattre les irréductibles anticommunistes" (pp. 417-423) et "Demande en dix points adressée au Kuomintang" (pp. 425-431), *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II.

[9] Sun Yat-sen: "Déclaration à propos de mon départ pour le Nord", 10 novembre 1924.

[10] Terme calomnieux employé par Tchiang Kaï-chek dans son livre contre-révolutionnaire *Le Destin de la Chine*.

[11] La Charte de l'Atlantique fut publiée conjointement par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne en août 1941, à l'issue de la Conférence de l'Atlantique. La Conférence de Moscou réunit, en octobre 1943, les ministres des Affaires étrangères de l'U.R.S.S., des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. La Conférence de Téhéran se déroula dans la capitale de l'Iran en novembre-décembre 1943 avec la participation de l'U.R.S.S., des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. La Conférence de Crimée se tint à Yalta, dans le sud de l'U.R.S.S., en février 1945; elle réunissait les représentants de l'U.R.S.S., des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. Au cours de toutes ces con-

férences internationales, les signataires confirmèrent leur résolution de conjuguer leurs efforts pour vaincre l'Allemagne et le Japon fascistes et pour, après la guerre, empêcher la renaissance des forces d'agression et du fascisme, maintenir la paix dans le monde et aider les peuples à réaliser leurs aspirations à l'indépendance et à la démocratie. Mais, sitôt la guerre terminée, les gouvernements des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne torpillèrent et répudièrent les accords internationaux qui avaient été conclus.

[12] D'août à octobre 1944, les représentants de l'U.R.S.S., des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et de la Chine siégèrent en conférence à Dumbarton Oaks, aux Etats-Unis, conformément aux décisions des conférences de Moscou et de Téhéran, et élaborèrent un projet relatif à l'organisation des Nations unies. D'avril à juin 1945 se déroula à San Francisco la Conférence des Nations unies sur l'Organisation internationale, qui réunissait les représentants de cinquante pays. Le camarade Tong Pi-wou y participa en qualité de représentant des régions libérées de Chine.

[13] Après le VII[e] Congrès du Parti communiste chinois fut formé à Yenan le Comité préparatoire pour la Conférence des Représentants du Peuple des Régions libérées de Chine; et une réunion constitutive du Comité préparatoire s'y tint avec la participation des représentants de toutes les régions libérées. Mais, comme la situation changea dans le pays après la capitulation du Japon, la conférence ne fut pas convoquée.

COMMENT YUKONG DEPLAÇA LES MONTAGNES*

(11 juin 1945)

Notre Congrès a été un très grand succès. Trois choses ont été accomplies. Premièrement, nous avons défini la ligne de notre Parti: mobiliser hardiment les masses, accroître les forces du peuple et, sous la direction de notre Parti, vaincre les agresseurs japonais, libérer le peuple tout entier et fonder une Chine de démocratie nouvelle. Deuxièmement, nous avons adopté les nouveaux statuts du Parti. Troisièmement, nous avons élu notre organe dirigeant: le Comité central. Notre tâche est désormais de guider tout le Parti dans l'application de la ligne adoptée. Nous avons tenu un congrès de la victoire, un congrès de l'unité. Les délégués ont exprimé des avis fort intéressants sur les trois rapports. Nombre de camarades ont pratiqué l'autocritique; aspirant à l'unité, nous y sommes parvenus par ce moyen. Ce Congrès est un modèle d'unité, d'autocritique et de démocratie à l'intérieur du Parti.

A l'issue de nos travaux, beaucoup de nos camarades retourneront à leur poste ou se rendront sur les divers fronts de la guerre. Partout où vous irez, Camarades, vous ferez connaître la ligne du Congrès et, par l'intermédiaire des membres de tout le Parti, un large travail d'explication devra être accompli auprès des masses populaires.

En faisant connaître cette ligne, nous donnerons à tout le Parti et à tout le peuple la certitude que notre révolution triomphera. Il faut, en premier lieu, que le détachement d'avant-garde en soit conscient, qu'il s'arme de résolution, ne recule devant aucun sacrifice et surmonte toutes les difficultés pour remporter la victoire. Mais cela ne suffit pas; il faut, en outre, que les larges masses de notre pays en prennent conscience, qu'elles combattent de plein gré à nos côtés

* Discours de clôture prononcé par le camarade Mao Tsé-toung au VII[e] Congrès du Parti communiste chinois.

pour arracher la victoire. Il faut que tout notre peuple ait la conviction que la Chine appartient au peuple chinois et non aux réactionnaires. Dans la Chine antique, il y avait une fable intitulée "Comment Yukong déplaça les montagnes". On y raconte qu'il était une fois, en Chine septentrionale, un vieillard appelé Yukong des Montagnes du Nord. Sa maison donnait, au sud, sur deux grandes montagnes, le Taihang et le Wangwou, qui en barraient les abords. Yukong décida d'enlever, avec l'aide de ses fils, ces deux montagnes, à coups de pioche. Un autre vieillard, nommé Tcheseou, les voyant à l'œuvre, éclata de rire et leur dit: "Quelle sottise faites-vous là! Vous n'arriverez jamais, à vous seuls, à enlever ces deux montagnes!" Yukong lui répondit: "Quand je mourrai, il y aura mes fils; quand ils mourront à leur tour, il y aura les petits-enfants, ainsi les générations se succéderont sans fin. Si hautes que soient ces montagnes, elles ne pourront plus grandir; à chaque coup de pioche, elles diminueront d'autant; pourquoi donc ne parviendrions-nous pas à les aplanir?" Après avoir ainsi réfuté les vues erronées de Tcheseou, Yukong, inébranlable, continua de piocher, jour après jour. Le Ciel en fut ému et envoya sur terre deux génies célestes, qui emportèrent ces montagnes sur leur dos. Aujourd'hui, il y a également deux grosses montagnes qui pèsent lourdement sur le peuple chinois: l'une est l'impérialisme, l'autre le féodalisme. Le Parti communiste chinois a décidé depuis longtemps de les enlever. Nous devons persévérer dans notre tâche et y travailler sans relâche, nous aussi nous arriverons à émouvoir le Ciel. Notre Ciel à nous n'est autre que la masse du peuple chinois. Si elle se dresse tout entière pour enlever avec nous ces deux montagnes, comment ne pourrions-nous pas les aplanir?

Voici ce que j'ai dit hier à deux Américains qui allaient rentrer aux Etats-Unis: Le gouvernement américain veut nous détruire, mais cela ne sera pas. Nous nous opposons à sa politique qui est de soutenir Tchiang Kaï-chek contre le Parti communiste. Toutefois, nous établissons une différence, premièrement, entre le gouvernement des Etats-Unis et le peuple américain; et deuxièmement, au sein même de l'appareil gouvernemental, entre ceux qui déterminent la politique et ceux qui sont de simples subordonnés. J'ai donc dit aux deux Américains: Faites savoir à ceux qui déterminent la politique de votre gouvernement que l'accès de nos régions libérées vous est interdit à vous autres, parce que la politique américaine est de soutenir Tchiang Kaï-chek contre le Parti communiste, et que nous nous méfions de vous. Vous pouvez venir chez nous si c'est pour combattre le Japon, mais il faut d'abord conclure un accord. Nous ne vous permettrons pas d'aller fureter

partout. Du moment que Hurley s'est publiquement prononcé contre toute coopération avec le Parti communiste chinois[1], pourquoi donc venir rôder dans nos régions libérées?

La politique du gouvernement américain de soutien à Tchiang Kaï-chek contre le Parti communiste est une preuve de la démence de la réaction américaine. Mais toute tentative des réactionnaires chinois et étrangers pour faire obstacle à la victoire de notre peuple est condamnée à l'échec. Dans le monde actuel, les forces démocratiques constituent le courant principal, alors que la réaction, qui est antidémocratique, n'est qu'un contre-courant. Pour le moment, ce dernier cherche à l'emporter sur le courant principal de l'indépendance nationale et de la démocratie populaire, mais il ne deviendra jamais le courant principal. Les trois grandes contradictions relevées par Staline, il y a longtemps, subsistent de nos jours dans le vieux monde: la première est celle qui existe dans les pays impérialistes entre le prolétariat et la bourgeoisie; la deuxième est celle entre les différentes puissances impérialistes; la troisième, enfin, oppose les pays coloniaux et semi-coloniaux aux métropoles impérialistes[2]. Ces trois contradictions subsistent, elles sont même devenues plus aiguës et ont pris plus d'ampleur. Le contre-courant antisoviétique, anticommuniste et antidémocratique qui existe actuellement sera vaincu un jour, en raison même de ces contradictions et de leur développement.

Deux congrès se tiennent en ce moment en Chine: le VI^e^ Congrès national du Kuomintang et le VII^e^ Congrès du Parti communiste chinois. Leurs objectifs sont tout à fait différents: il s'agit, pour l'un, d'anéantir le Parti communiste et les forces démocratiques de Chine et de précipiter notre pays dans les ténèbres; pour l'autre, d'abattre l'impérialisme japonais et ses valets, les forces féodales chinoises, d'édifier une Chine de démocratie nouvelle et de conduire notre pays vers la lumière. Ces deux lignes se combattent l'une l'autre. Nous sommes fermement convaincus que notre peuple, guidé par le Parti communiste chinois et la ligne de son VII^e^ Congrès, remportera une victoire complète et que la ligne contre-révolutionnaire du Kuomintang est vouée à l'échec.

NOTES

[1] Patrick J. Hurley, politicien réactionnaire du Parti républicain des Etats-Unis, nommé fin 1944 ambassadeur en Chine. L'appui qu'il apporta à la politique anticom-

muniste de Tchiang Kaï-chek suscita la ferme opposition du peuple chinois, si bien qu'il fut obligé de quitter son poste en novembre 1945. Sa déclaration publique contre la coopération avec le Parti communiste chinois fut faite le 2 avril 1945 à Washington, lors d'une conférence de presse du Département d'Etat. Pour plus de détails, voir "Le Duo Hurley-Tchiang Kaï-chek a fait fiasco", pp. 299-303 du présent tome.

[2] Voir J. Staline: "Des principes du léninisme", partie I: "Les racines historiques du léninisme".

DE LA PRODUCTION PAR L'ARMEE DES BIENS NECESSAIRES A SES BESOINS ET DE L'IMPORTANCE DES DEUX GRANDS MOUVEMENTS POUR LA RECTIFICATION DU STYLE DE TRAVAIL ET POUR LE DEVELOPPEMENT DE LA PRODUCTION*

(27 avril 1945)

Au moment où notre armée affronte des difficultés matérielles extrêmes et où ses forces opèrent séparément dans différentes régions, son approvisionnement ne doit en aucun cas incomber aux seuls organes dirigeants supérieurs, car, d'une part, ce serait entraver l'initiative des nombreux officiers et soldats des échelons inférieurs et, d'autre part, il serait de toute façon impossible de satisfaire les besoins. Nous devons dire: "Camarades, mettons-nous tous au travail pour surmonter les difficultés!" Si les organes dirigeants supérieurs fixent judicieusement les tâches et laissent hardiment aux échelons inférieurs la liberté d'agir pour surmonter les difficultés par leurs propres efforts, le problème sera résolu, et beaucoup mieux. Si, au contraire, les organes dirigeants supérieurs se chargent, comme autrefois, de tout le travail, qui excède en fait leurs possibilités, s'ils ont peur de laisser agir les échelons inférieurs et ne suscitent pas l'activité des masses pour qu'elles triomphent elles-mêmes de leurs difficultés, ils se trouveront en dépit de tous leurs efforts, et avec eux les échelons inférieurs, dans une situation difficile, sans avoir résolu pour autant le problème de l'approvisionnement dans les conditions présentes. L'expérience des dernières années l'a pleinement confirmé. Le principe "direction centralisée et gestion décentralisée" est, comme cela a déjà

* Editorial écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour le quotidien de Yenan, le *Kiéfangjepao.*

été démontré, un principe juste pour organiser, dans les conditions actuelles, toute la vie économique de nos régions libérées.

Les armées des régions libérées comptent déjà plus de 900.000 hommes; pour écraser les envahisseurs japonais, il est nécessaire de porter les effectifs à plusieurs fois ce nombre. Or, nous n'avons pas reçu d'aide extérieure. A supposer même que nous en recevions à l'avenir, nous n'en devrons pas moins assurer notre subsistance nous-mêmes; à cet égard, nous ne devons entretenir aucune illusion. Dans un proche avenir, et afin d'attaquer des objectifs déterminés, il faudra concentrer les forces nécessaires qui devront alors quitter les régions où, à l'heure actuelle, elles opèrent séparément. Opérant d'une manière concentrée, les grandes formations ainsi constituées ne pourront entreprendre une activité productrice pour subvenir à leurs besoins et exigeront de l'arrière de grandes quantités d'approvisionnement; seules les troupes locales et les unités territoriales restées dans leurs régions (elles seront encore en grand nombre) pourront, comme par le passé, à la fois se battre et se consacrer à une activité productrice. Peut-on dès lors douter que toutes nos troupes sans exception doivent profiter des circonstances actuelles pour apprendre à assurer par la production la satisfaction partielle de leurs besoins, sans que cela nuise à leurs opérations et à leur entraînement?

Que, dans les conditions où nous nous trouvons, une armée subvienne par la production à ses propres besoins peut apparaître comme une mesure retardataire, régressive; en fait, il s'agit là de quelque chose qui revêt un caractère progressif, une grande importance historique. En apparence, nous enfreignons le principe de la division du travail. Mais dans les conditions où nous nous trouvons — pauvreté et morcellement du pays (dus à l'activité criminelle de la principale clique dirigeante du Kuomintang), longue guerre populaire de partisans dans des régions coupées les unes des autres —, ce que nous faisons est progressiste. Voyez comme les soldats de l'armée du Kuomintang sont maigres et pâles, et comme les combattants des régions libérées sont pleins de vigueur et de santé. Voyez dans quelles difficultés nous étions lorsque nous ne produisions pas nous-mêmes de quoi satisfaire nos besoins, et combien les choses sont plus faciles maintenant que nous y pourvoyons nous-mêmes. Prenons deux unités, disons deux compagnies, et que chacune choisisse l'un des deux procédés pour recevoir ses moyens de subsistance: la première dépendra entièrement des organes dirigeants supérieurs, l'autre, ou bien n'en recevra rien, ou bien n'en recevra que peu de chose, mais s'occupera de production

afin de satisfaire elle-même la totalité, la majeure partie, la moitié ou une petite partie de ses besoins. Où seront les meilleurs résultats? Quel procédé se révélera préférable? Si, pendant une année, par exemple, on applique sérieusement le second procédé, il ne fait pas de doute qu'il donnera les meilleurs résultats et qu'il apparaîtra préférable; il ne fait pas de doute que le premier donnera des résultats moins bons et qu'il faudra l'abandonner. C'est que le second procédé permet à tous nos hommes d'améliorer leurs conditions de vie, alors que le premier, dans les mauvaises conditions matérielles d'aujourd'hui, ne peut pas satisfaire leurs besoins, quels que soient les efforts des organes dirigeants supérieurs pour les ravitailler. Comme nous avons adopté ce procédé apparemment "retardataire" et "régressif", nos troupes ont pu triompher des difficultés matérielles et améliorer leurs conditions de vie, si bien que chaque combattant est plein de vigueur et de santé; par suite, nous avons été à même d'alléger le fardeau des contributions pesant sur le peuple également en butte à de grandes difficultés, nous assurant par là même son appui; et nous sommes en état de poursuivre une guerre de longue durée comme d'accroître nos effectifs, grâce à quoi il est possible d'étendre le territoire des régions libérées, de réduire celui des régions occupées et d'arriver finalement à anéantir les agresseurs et à libérer toute la Chine. Peut-on alors nier la grande portée historique de ce procédé?

La production par laquelle l'armée subvient à ses besoins non seulement améliore ses conditions d'existence, allège la charge du peuple et permet ainsi d'accroître les effectifs, mais apporte une série d'autres avantages immédiats, à savoir:

1) L'amélioration des relations entre officiers et soldats. Travaillant côte à côte dans la production, ils s'entendent comme des frères.

2) Le renforcement de l'amour du travail. Nous n'appliquons aujourd'hui ni l'ancien système de recrutement de mercenaires, ni le service militaire obligatoire, mais un troisième système: le recrutement de volontaires. Ce système est supérieur à celui des mercenaires, car il ne peut entraîner l'existence d'un aussi grand nombre de fainéants; mais il est inférieur au service militaire obligatoire. Les conditions actuelles nous obligent à n'avoir recours qu'aux seuls volontaires et nous ne sommes pas encore en état de passer au service militaire obligatoire. Or, avec le recrutement de volontaires, les soldats passent une longue partie de leur vie dans

l'armée et cela risque de leur faire perdre l'amour du travail; finalement, certains pourraient devenir des fainéants et prendre de ces mauvaises habitudes propres aux soldats des armées des seigneurs de guerre. Depuis que l'armée s'occupe de production pour subvenir elle-même à ses besoins, l'amour du travail s'y est accru et les mauvaises habitudes propres aux fainéants ont été éliminées.

3) Le renforcement de la discipline. La discipline du travail dans l'activité productrice n'affaiblit pas la discipline des soldats pendant les combats et dans leur vie quotidienne, mais au contraire la renforce.

4) L'amélioration des relations entre l'armée et le peuple. Dans la mesure où les troupes ont leurs propres exploitations, on voit diminuer, ou même disparaître complètement, les atteintes aux biens du peuple. Ce dernier et l'armée s'aident mutuellement dans la production, ce qui renforce encore leur amitié.

5) Les troupes manifestent plus rarement du mécontentement envers les organes du pouvoir, et ainsi leurs relations s'améliorent.

6) Le grand mouvement de la population civile pour le développement de la production se trouve stimulé. Quand l'armée s'occupe elle-même de production, les divers organismes voient plus clairement la nécessité d'en faire autant et s'y consacrent avec plus d'énergie; bien entendu, la population civile voit mieux elle aussi, de ce fait, la nécessité du mouvement général pour le développement de la production et se met à la tâche avec plus d'énergie.

Le mouvement général pour la rectification du style de travail et celui pour le développement de la production, qui ont commencé respectivement en 1942 et 1943, ont joué et continuent de jouer un rôle décisif l'un dans notre vie morale et l'autre dans notre vie matérielle. Si nous ne parvenons pas à saisir au moment propice ces deux maillons, toute la chaîne de la révolution nous échappera, et nous ne serons pas en état de faire progresser notre lutte.

Tout le monde sait que des membres qui étaient entrés dans le Parti avant 1937 il ne reste que quelques dizaines de milliers; or, notre Parti compte actuellement plus de 1.200.000 adhérents.[1] La plupart d'entre eux sont issus de la paysannerie et des autres couches de la petite bourgeoisie; ils font preuve d'une activité révolutionnaire louable et aspirent à recevoir une formation marxiste; néanmoins, ils ont apporté avec eux, dans le Parti, une idéologie qui s'accorde mal ou ne s'accorde pas du tout avec le marxisme. On peut d'ailleurs en dire

autant d'une partie des communistes entrés au Parti avant 1937. Cela constitue une contradiction des plus sérieuses, une difficulté énorme. Pouvons-nous, dans ces conditions, avancer avec succès si nous ne développons pas un mouvement général pour l'éducation marxiste, c'est-à-dire pour la rectification du style de travail? Bien sûr que non. Mais dans la mesure où nous avons aplani et aplanissons cette contradiction qui existe chez de nombreux cadres — la contradiction, au sein du Parti, entre l'idéologie prolétarienne et l'idéologie non prolétarienne (surtout l'idéologie petite-bourgeoise, mais aussi celle de la bourgeoisie, voire celle des propriétaires fonciers), c'est-à-dire la contradiction entre l'idéologie marxiste et l'idéologie non marxiste, notre Parti a pu, dans une unité sans précédent (encore qu'elle ne soit pas totale) sur le plan idéologique, politique et de l'organisation, progresser rapidement et à pas assurés. A l'avenir, notre Parti pourra et devra se développer encore davantage et nous serons capables, en nous guidant sur les principes de l'idéologie marxiste, de diriger encore mieux sa croissance ultérieure.

L'autre maillon est le mouvement pour le développement de la production. La Guerre de Résistance dure depuis huit années déjà; au début de la guerre, nous avions encore vivres et vêtements, puis la situation s'est aggravée, si bien que des difficultés considérables ont apparu: manque de grain, d'huiles comestibles, de sel, de couvertures, de vêtements, d'argent. Ces difficultés, ces contradictions énormes ont surgi de 1940 à 1943, quand les envahisseurs japonais avaient déclenché une vaste offensive et que le gouvernement du Kuomintang avait, à trois reprises, lancé de grandes attaques contre le peuple (les "campagnes anticommunistes"). Si nous n'avions pas surmonté ces difficultés et aplani ces contradictions, si nous n'avions pas saisi ce maillon, aurions-nous pu faire progresser notre lutte contre le Japon? Bien sûr que non. Mais nous avons appris et nous continuons d'apprendre à nous occuper de la production; grâce à cela, nous avons repris des forces, nous sommes à nouveau pleins de vie. Encore quelques années, et nous ne redouterons plus aucun ennemi; nous serons en état de vaincre n'importe quel ennemi.

On comprend donc parfaitement toute l'importance historique des mouvements pour la rectification du style de travail et pour le développement de la production.

Développons, élargissons encore davantage ces deux grands mouvements qui servent de base à l'accomplissement d'autres missions

dans notre combat. Si nous y parvenons, la libération totale du peuple chinois sera assurée.

Nous sommes à l'époque des labours de printemps; nous espérons que dans toutes les régions libérées les camarades dirigeants, le personnel des divers organismes et les masses populaires ne laisseront pas échapper l'occasion et se saisiront du maillon de la production pour remporter des succès encore plus grands que ceux de l'an dernier. Et plus spécialement dans les régions où l'on n'a pas encore appris à s'occuper de la production, il faudra s'y mettre très sérieusement cette année.

LE DUO HURLEY-TCHIANG KAI-CHEK A FAIT FIASCO*

(10 juillet 1945)

Le 7 juillet s'est ouverte à Tchongking la session du IVe Conseil politique national, convoquée dans le dessein de dissimuler sous de belles couleurs le régime dictatorial de Tchiang Kaï-chek. Jamais séance d'ouverture n'a vu assistance aussi clairsemée. Etaient absents non seulement les représentants du Parti communiste chinois, mais encore un grand nombre d'autres membres du Conseil. Sur un total de 290 membres, 180 seulement étaient présents. A cette séance, Tchiang Kaï-chek, se mettant à discourir, a notamment déclaré:

> Le gouvernement n'a pas l'intention de présenter un projet concret sur les questions relatives à la convocation de l'Assemblée nationale; il vous laisse, Messieurs, la possibilité de mener d'amples discussions à ce sujet. Il est prêt à écouter vos avis en toute bonne foi et sincérité.

Il est probable que l'affaire de la convocation de l'Assemblée nationale, prévue pour le 12 novembre prochain, en restera là. L'impérialiste Hurley n'est pas étranger à cette affaire. En effet, c'est lui qui a vivement encouragé Tchiang Kaï-chek à entreprendre une telle manœuvre; c'est pour cette raison que ce dernier a osé manifester quelque assurance dans son discours du Nouvel An[1], et même beaucoup d'aplomb dans son discours du 1er mars[2], où il parlait de sa détermination de "rendre le pouvoir au peuple" le 12 novembre. Dans ce dernier discours, il rejetait catégoriquement la proposition du Parti communiste chinois qui, traduisant la volonté du peuple, demandait la convocation d'une conférence de tous les partis politiques et la formation d'un gouvernement de coalition. En revanche, il prônait avec un enthou-

* Commentaire écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour l'Agence Hsinhua.

siasme délirant la création d'une commission formée de trois personnes, dont un Américain, en vue de "réorganiser" les troupes du Parti communiste chinois; il poussait même l'audace jusqu'à déclarer que celui-ci devait lui livrer ses troupes avant de se voir octroyer un "statut légal". Dans toute cette affaire, l'appui de Sa Seigneurie Patrick J. Hurley a été décisif. En effet, dans une déclaration faite le 2 avril à Washington, ce dernier, tout en reprenant la vieille rengaine impérialiste — négation du rôle du Parti communiste chinois, calomnies contre son activité, refus de coopérer avec lui —, s'est employé à faire du battage autour de l'"Assemblée nationale" et d'autres projets perfides de Tchiang Kaï-chek. C'est ainsi que le duo Hurley-Tchiang Kaï-chek, l'un discourant aux Etats-Unis, l'autre en Chine, mais tous deux avec le même objectif de sacrifier le peuple chinois, atteignit son diapason le plus élevé. Mais il semble que dès ce moment les choses aient commencé à se gâter. Parmi les Chinois et parmi les étrangers, au sein et en dehors du Kuomintang, parmi les membres des différents partis ainsi que chez les sans-parti, partout se sont élevées d'innombrables voix de protestation. L'unique raison en est que le jeu Hurley-Tchiang Kaï-chek, en dépit de toute la publicité dont il s'entoure, vise en fin de compte à sacrifier les intérêts du peuple chinois, à saper encore plus son unité et à poser une mine destinée à faire éclater une vaste guerre civile en Chine, ce qui compromettrait également les intérêts communs du peuple des Etats-Unis et des peuples des autres pays alliés, qu'il s'agisse de la guerre contre le fascisme ou de la coexistence pacifique d'après-guerre. On ignore actuellement à quoi peut bien s'affairer Hurley; de toute façon, il semble qu'il se soit dissimulé pour le moment, si bien que Tchiang Kaï-chek n'a pu que débiter des inepties devant le Conseil politique national. Le 1er mars, Tchiang Kaï-chek avait déclaré:

> Chez nous, la situation n'est pas la même que dans d'autres pays; jusqu'à la convocation de l'Assemblée nationale, nous n'aurons aucune organisation responsable qui puisse représenter le peuple et auprès de laquelle le gouvernement puisse s'informer de la volonté du peuple.

Dans ce cas, pourquoi notre Généralissime vient-il "écouter" les "avis" du Conseil? Selon lui, il n'existe dans toute la Chine aucune "organisation responsable . . . auprès de laquelle le gouvernement puisse s'informer de la volonté du peuple"; il s'ensuit que le Conseil est une "organisation" qui n'est bonne à rien, et qu'il n'y a aucune raison légale

de l'"écouter". Quoi qu'il en soit, il suffira au Conseil de dire ne fût-ce qu'un mot contre la convocation de cette pseudo-Assemblée nationale pour faire œuvre utile et mériter la grâce divine, même si, en agissant ainsi, il viole l'Edit impérial du 1er mars et commet un crime de lèse-majesté. Certes, il est prématuré de porter aujourd'hui un jugement sur la session du Conseil; il faut attendre encore quelques jours avant de savoir ce qu'elle va faire "écouter" au Généralissime. Mais une chose est certaine: depuis que le peuple chinois, unanime, s'est dressé contre la convocation de cette pseudo-Assemblée nationale, même les fervents partisans de la "monarchie constitutionnelle" éprouvent des inquiétudes au sujet de notre "monarque"; ils lui ont conseillé de ne pas se mettre la corde au cou en convoquant un "Parlement de vendus"[3] et d'éviter le triste sort de Yuan Che-kai[4]. Il se peut donc que notre "monarque" s'en tienne là. Néanmoins, lui et son entourage ne laisseront jamais le peuple s'emparer de la moindre parcelle de pouvoir, dût-il ne leur en coûter qu'un cheveu. Nous en avons une preuve toute récente: ce "monarque" a qualifié les justes critiques du peuple d'"attaques effrénées". Il a en effet déclaré:

> . . . en temps de guerre, il ne peut évidemment être question d'élections générales dans les régions occupées. La session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang a donc décidé, il y a deux ans, de convoquer l'Assemblée nationale et d'instituer un régime constitutionnel au cours de l'année qui suivrait la fin de la guerre. Et dans certains milieux, on a alors lancé des attaques effrénées.

On pensait, selon lui, que ces mesures viendraient trop tard. Sur ce, notre "monarque", "considérant que l'issue finale de la guerre peut être retardée et qu'il ne sera sans doute pas possible de rétablir rapidement l'ordre partout, même après la cessation des hostilités", proposait "de convoquer l'Assemblée nationale aussitôt la situation militaire stabilisée". Or, à sa grande surprise, les "attaques effrénées" reprenaient contre lui, le plongeant dans un terrible embarras. Mais le peuple chinois doit donner à Tchiang Kaï-chek et à son groupe cet avertissement: Quoi que vous disiez et quoi que vous fassiez, aucune supercherie qui enfreint la volonté du peuple ne sera tolérée. Ce que veut le peuple chinois, c'est l'introduction immédiate de réformes démocratiques, qui consistent notamment à libérer les détenus politiques, à supprimer les services secrets, à accorder la liberté au peuple et un statut légal aux partis politiques. Vous ne faites rien de tout cela, et

vous vous livrez, à propos du prétendu problème de la date de convocation de l'"Assemblée nationale", à des tours de passe-passe qui ne tromperaient même pas un enfant de trois ans. Sans un minimum de réformes démocratiques véritables, toutes vos assemblées, grandes ou petites, ne sont bonnes qu'à être jetées à la voirie. Appelez cela des "attaques effrénées", si vous voulez, mais toute supercherie de ce genre doit être dénoncée résolument, radicalement, intégralement, totalement; il est inadmissible d'en laisser subsister la moindre trace, pour la simple raison qu'il s'agit d'une supercherie. Convoquer ou non une assemblée nationale est une chose, introduire ou non un minimum de réformes démocratiques en est une autre. On peut se passer provisoirement d'assemblée nationale; mais les réformes démocratiques, il faut les réaliser immédiatement. Et puisque Tchiang Kaï-chek et son groupe veulent "rendre le pouvoir au peuple" "avant le terme prévu", pourquoi se refusent-ils à procéder "avant le terme prévu" à un minimum de réformes démocratiques? Messieurs du Kuomintang, me voici parvenu à la fin de mon article: vous devez bien reconnaître que les communistes chinois ne lancent pas d'"attaques effrénées" contre vous, mais se bornent à vous poser une question. N'en auraient-ils pas le droit? Et refuseriez-vous d'y répondre? La question à laquelle il vous faut répondre est celle-ci: Pourquoi n'acceptez-vous pas de procéder à des réformes démocratiques, vous qui voulez "rendre le pouvoir au peuple"?

NOTES

[1] Discours radiodiffusé, prononcé le 1er janvier 1945 par Tchiang Kaï-chek. Dans ce discours, il ne fait pas la moindre allusion aux défaites honteuses essuyées l'année précédente par les troupes du Kuomintang lors des attaques de l'envahisseur japonais; en revanche, il calomnie effrontément le peuple et s'oppose à la proposition, appuyée par tout le peuple ainsi que par tous les partis et groupements politiques antijaponais, de supprimer la dictature d'un seul parti, celle du Kuomintang, et de créer un gouvernement de coalition et un haut commandement conjoint; il insiste sur le maintien de la dictature du seul Kuomintang et, pour se protéger contre la colère du peuple, parle de la convocation d'une "Assemblée nationale" inféodée au Kuomintang, bien qu'une telle assemblée ait été rejetée par toute la nation.

[2] Discours prononcé le 1er mars 1945, à Tchongking, devant l'Association pour l'Etablissement d'un Régime constitutionnel, et dans lequel, tout en maintenant les positions réactionnaires de son "Discours du Nouvel An", Tchiang Kaï-chek propose la création d'une commission formée de trois personnes, dont un représentant des

Etats-Unis, en vue de "réorganiser" la VIII[e] Armée de Route et la Nouvelle IV[e] Armée, ce qui revenait à demander ouvertement aux impérialistes américains d'intervenir dans les affaires intérieures de la Chine.

[3] En 1923, Tsao Kouen, seigneur de guerre du Peiyang, se fit élire "président de la République chinoise" en soudoyant des membres du Parlement à raison de 5.000 yuans-argent le suffrage. Il devint dès lors célèbre en tant que président élu par corruption; les membres soudoyés furent appelés "députés vendus", et le parlement constitué, "Parlement de vendus".

[4] Voir "Le Régime constitutionnel de démocratie nouvelle", note 9, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II, p. 447.

LE DANGER DE LA POLITIQUE DE HURLEY*

(12 juillet 1945)

Il apparait de plus en plus clairement que la politique des Etats-Unis à l'égard de la Chine, incarnée par leur ambassadeur Patrick J. Hurley, est pour notre pays une menace de guerre civile. Depuis sa formation il y a dix-huit ans, le gouvernement du Kuomintang, qui s'obstine dans sa politique réactionnaire, ne se maintient que par la guerre civile; seuls l'Incident de Sian, en 1936, et la pénétration japonaise au sud de la Grande Muraille, en 1937, l'ont contraint d'y renoncer provisoirement, à l'échelle nationale. A partir de 1939, cette guerre a repris, mais à l'échelle locale, et elle n'a jamais cessé depuis. "Combattre d'abord les communistes", tel est le mot d'ordre de mobilisation que le gouvernement du Kuomintang utilise dans ses rangs, alors que la résistance au Japon est reléguée au second plan. Actuellement, toutes ses dispositions militaires sont axées non sur la lutte contre l'envahisseur japonais, mais sur l'attaque des régions libérées de la Chine pour le "recouvrement des territoires perdus" et sur la liquidation du Parti communiste chinois. Cette situation est à prendre sérieusement en considération, que ce soit pour remporter la victoire dans la Guerre de Résistance ou pour assurer l'édification pacifique après la guerre. Feu le président Roosevelt en a tenu compte, et dans l'intérêt même des Etats-Unis, il s'est abstenu d'aider le Kuomintang dans ses attaques armées contre le Parti communiste chinois. Lorsque, en novembre 1944, Hurley vint à Yenan en qualité de représentant personnel de Roosevelt, il approuva le plan du Parti communiste chinois visant à mettre fin à la dictature du seul Kuomintang et à former un gouvernement démocratique de coalition. Mais par la suite il changea d'attitude et renia ce qu'il avait dit à Yenan. Ce revirement apparut cyniquement dans la déclaration qu'il fit le 2 avril à Washing-

* Commentaire écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour l'Agence Hsinhua.

ton; cette fois, dans la bouche du même Hurley, le gouvernement du Kuomintang, représenté par Tchiang Kaï-chek, était devenu la Belle, et le Parti communiste chinois, la Bête; de plus, Hurley déclara sans ambages que les Etats-Unis collaboreraient uniquement avec Tchiang Kaï-chek et non avec le Parti communiste chinois. Ce n'est pas là, bien entendu, le point de vue du seul Hurley, mais celui de tout un groupe au sein du gouvernement des Etats-Unis; ce point de vue est erroné et dangereux. C'est à ce moment-là que mourut Roosevelt, et Hurley, ne se sentant pas de joie, regagna l'ambassade des Etats-Unis à Tchongking. La politique américaine à l'égard de la Chine, telle qu'elle est représentée par Hurley, est dangereuse, parce qu'elle pousse le gouvernement du Kuomintang à devenir encore plus réactionnaire et qu'elle accroît la menace d'une guerre civile en Chine. Si cette politique se poursuit, le gouvernement des Etats-Unis s'enlisera irrémédiablement dans le cloaque profond et nauséabond de la réaction chinoise, il s'attirera l'hostilité des centaines de millions de Chinois qui ont pris ou sont en train de prendre conscience, et il deviendra un obstacle pour la présente Guerre de Résistance ainsi que pour la paix mondiale dans l'avenir. Ne voit-on pas clairement que c'en serait le résultat inévitable? Une partie de l'opinion américaine s'inquiète du danger que comporte la politique du type Hurley, adoptée à l'égard de la Chine, et réclame des changements, car, envisageant l'avenir de la Chine, elle a compris que les forces du peuple chinois, qui revendiquent l'indépendance, la liberté et l'unité, sont irrésistibles et qu'en un essor impétueux elles se substitueront inéluctablement aux forces d'oppression étrangères et féodales. Nous ne pouvons pas encore dire aujourd'hui si la politique des Etats-Unis changera ni quand elle changera. Mais une chose est certaine: si la politique du type Hurley, politique de soutien aux forces antipopulaires chinoises et d'hostilité à l'égard d'un peuple aussi nombreux que le nôtre, ne change pas, elle constituera un fardeau écrasant pour le gouvernement et le peuple des Etats-Unis et leur causera des maux sans fin; c'est là un point qu'il faut porter clairement à la connaissance de la nation américaine.

TELEGRAMME
AU CAMARADE WILLIAM Z. FOSTER

(29 juillet 1945)

Au Camarade William Z. Foster et au Comité national
du Parti communiste des Etats-Unis

Nous sommes heureux d'apprendre que la Conférence extraordinaire de l'Association politique communiste des Etats-Unis a décidé de rejeter la ligne révisionniste, c'est-à-dire capitulationniste, de Browder[1], qu'elle a rétabli une direction marxiste et fait renaître le Parti communiste des Etats-Unis. Nous vous exprimons nos chaleureuses félicitations pour cette grande victoire de la classe ouvrière et du mouvement marxiste des Etats-Unis. Toute la ligne révisionniste-capitulationniste de Browder (pleinement exprimée dans son livre: *Téhéran*) reflète, par essence, l'influence des groupes capitalistes réactionnaires des Etats-Unis au sein du mouvement ouvrier américain. Actuellement, ces groupes s'efforcent d'étendre leur influence en Chine, où ils soutiennent la politique erronée, antinationale et antipopulaire, de la clique réactionnaire du Kuomintang, faisant peser sur le peuple chinois la menace d'une guerre civile et portant préjudice aux intérêts des peuples de nos deux grands pays: la Chine et les Etats-Unis. La victoire de la classe ouvrière américaine et de son détachement d'avant-garde, le Parti communiste des Etats-Unis, sur le révisionnisme-capitulationnisme de Browder apportera sûrement une importante contribution à la grande cause commune à nos deux peuples: la guerre actuelle contre le Japon et l'édification d'un monde de paix et de démocratie après la guerre.

NOTES

[1] Earl Browder, renégat du prolétariat, fut secrétaire général du Parti communiste des Etats-Unis de 1930 à 1944. Durant la Seconde guerre mondiale, les idées dévia-

tionnistes de droite qu'il représentait au sein de ce Parti se sont développées en une ligne révisionniste-capitulationniste, antimarxiste. A partir de décembre 1943, il se mit à prôner cette ligne dans toute une série de discours et d'articles; en avril 1944, il publia *Téhéran*, qui représentait son programme opportuniste de droite. "Révisant" la thèse fondamentale du léninisme selon laquelle l'impérialisme est un capitalisme monopoliste, décadent et moribond, et niant le caractère impérialiste du capitalisme américain, il affirmait que ce dernier "conservait certains traits d'un capitalisme *jeune*" et qu'aux Etats-Unis le prolétariat et la grande bourgeoisie avaient un "intérêt commun"; ainsi, il se prononçait pour la sauvegarde du système des trusts et rêvait d'épargner au capitalisme américain les crises inévitables par la "conciliation des classes". Partant du jugement absurde qu'il portait sur le capitalisme américain, et conformément à sa ligne capitulationniste de collaboration de classe avec le capital monopoliste, il présida en mai 1944 à la dissolution du Parti communiste des Etats-Unis — parti du prolétariat américain — et fonda l'Association politique communiste des Etats-Unis, une organisation n'ayant plus le caractère d'un parti. Dès le début, sa ligne erronée fut combattue par de nombreux communistes américains, qui avaient à leur tête le camarade William Z. Foster. En juin 1945, sous la direction de ce dernier, l'Association politique communiste des Etats-Unis adopta une résolution condamnant la ligne de Browder. En juillet de la même année, elle se réunit en conférence nationale extraordinaire et décida de liquider complètement cette ligne et de reconstituer le Parti communiste des Etats-Unis. Browder fut exclu du Parti en février 1946, parce qu'il persistait dans ses positions de renégat du prolétariat, soutenait ouvertement la politique impérialiste de l'Administration Truman et se livrait à des activités fractionnelles antiparti.

LA DERNIERE BATAILLE CONTRE L'AGRESSEUR JAPONAIS

(9 août 1945)

Le 8 août, le gouvernement de l'Union soviétique a déclaré la guerre au Japon; le peuple chinois salue chaleureusement cet événement. Cet acte de l'Union soviétique va réduire considérablement la durée de la guerre contre le Japon. Celle-ci en est déjà à sa dernière phase; l'heure de la victoire finale sur l'envahisseur japonais et tous ses laquais va sonner. Dans ces circonstances, toutes les forces antijaponaises du peuple chinois doivent déclencher une contre-offensive à l'échelle nationale, en assurant une coordination étroite et efficace de leurs opérations avec celles de l'Union soviétique et des autres puissances alliées. La VIII^{e} Armée de Route, la Nouvelle IV^{e} Armée et les autres forces populaires, saisissant toutes les occasions possibles, lanceront partout des attaques contre l'envahisseur et ses laquais qui refusent de capituler, afin d'anéantir leurs forces, de s'emparer de leurs armes et de leur matériel, d'étendre vigoureusement les régions libérées et de réduire les territoires occupés. On formera hardiment des équipes de travail armées qui, par centaines, par milliers, s'infiltreront en profondeur dans les territoires situés sur les arrières de l'ennemi et organiseront la population civile en vue de détruire les lignes de communication de l'envahisseur et d'appuyer les forces régulières dans leurs opérations. On mobilisera sans réserve les millions et les millions d'habitants des régions occupées et on y organisera sans tarder des forces clandestines qui prépareront des soulèvements armés et anéantiront l'ennemi en coordination avec les troupes attaquant de l'extérieur. On ne négligera pas pour autant la consolidation des régions libérées. Au cours de l'hiver et du printemps prochains, dans ces régions, qui groupent déjà 100 millions d'habitants, et dans celles qui auront été libérées entre-temps, il faudra partout réduire les fermages et le taux d'intérêt des prêts, développer la production, créer un pouvoir du

peuple ainsi que des forces armées populaires, intensifier le travail de la milice populaire, renforcer la discipline dans l'armée, persévérer dans la politique pour un front uni du peuple de tous les milieux et éviter tout gaspillage des ressources en hommes et en matériel. Toutes ces mesures sont destinées à renforcer nos offensives contre l'ennemi. La nation entière redoublera de vigilance pour conjurer le danger d'une guerre civile et s'efforcera d'aboutir à la formation d'un gouvernement démocratique de coalition. La guerre de libération nationale en Chine est entrée dans une phase nouvelle; notre peuple doit renforcer son unité dans la lutte pour la victoire finale.

TABLE DES MATIERES

PERIODE DE LA GUERRE DE RESISTANCE CONTRE LE JAPON (II)

PREFACE ET POSTFACE AUX *ENQUETES A LA CAMPAGNE* (*Mars et avril 1941*) 7

Préface 7

Postface 10

REFORMONS NOTRE ETUDE (*Mai 1941*) 13

DEMASQUER LE COMPLOT D'UN MUNICH D'EXTREME-ORIENT (*25 mai 1941*) 23

A PROPOS DU FRONT UNI INTERNATIONAL CONTRE LE FASCISME (*23 juin 1941*) 25

DISCOURS PRONONCE A L'ASSEMBLEE DE LA REGION FRONTIERE DU CHENSI-KANSOU-NINGHSIA (*21 novembre 1941*) 27

POUR UN STYLE DE TRAVAIL CORRECT DANS LE PARTI (*1er février 1942*) 31

CONTRE LE STYLE STEREOTYPE DANS LE PARTI (*8 février 1942*) 49

INTERVENTIONS AUX CAUSERIES SUR LA LITTERATURE ET L'ART A YENAN (*Mai 1942*) 67

Intervention en guise d'introduction 67

Discours de conclusion 72

UNE POLITIQUE DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE (*7 septembre 1942*) 101

LE TOURNANT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE (*12 octobre 1942*) 105

POUR LE VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE DE LA REVOLUTION D'OCTOBRE (*6 novembre 1942*) 111

PROBLEMES ECONOMIQUES ET FINANCIERS DANS LA PERIODE DE LA RESISTANCE AU JAPON (*Décembre 1942*) 113

A PROPOS DES METHODES DE DIRECTION (*1er juin 1943*) 121

QUESTIONS AU KUOMINTANG (*12 juillet 1943*) 129

DEVELOPPER DANS LES BASES D'APPUI LES MOUVEMENTS POUR LA REDUCTION DES FERMAGES, L'ACCROISSEMENT DE LA PRODUCTION, "LE SOUTIEN AU GOUVERNEMENT ET L'AMOUR DU PEUPLE" (*1er octobre 1943*) 137

COMMENTAIRE SUR LA ONZIEME SESSION PLENIERE DU COMITE EXECUTIF CENTRAL DU KUOMINTANG ET LA DEUXIEME SESSION DU IIIe CONSEIL POLITIQUE NATIONAL (*5 octobre 1943*) 143

ORGANISEZ-VOUS! (*29 novembre 1943*) 159

NOTRE ETUDE ET LA SITUATION ACTUELLE (*12 avril 1944*) 169

SERVIR LE PEUPLE (*8 septembre 1944*) 185

A PROPOS DU DISCOURS DE TCHIANG KAI-CHEK A LA FETE DU DOUBLE DIX (*11 octobre 1944*) 187

LE FRONT UNI DANS LE TRAVAIL CULTUREL (*30 octobre 1944*) 193

APPRENDRE LE TRAVAIL ECONOMIQUE (*10 janvier 1945*) 197

LA PRODUCTION EST EGALEMENT POSSIBLE DANS LES REGIONS DE PARTISANS (*31 janvier 1945*) 205

LES DEUX DESTINS DE LA CHINE (*23 avril 1945*) 211

DU GOUVERNEMENT DE COALITION (*24 avril 1945*) 215

I. Les revendications fondamentales du peuple chinois 215

II. La situation internationale et la situation intérieure 216

III. Les deux lignes dans la Guerre de Résistance contre le Japon 219

La clé des problèmes qui se posent en Chine 219
L'histoire suit une route sinueuse 220
La guerre populaire 224
Les deux fronts de la guerre 228
Les régions libérées de Chine 230
Les régions contrôlées par le Kuomintang 232
Un contraste 234
Qui donc "sape la Résistance et met l'Etat en danger"? 235
"Désobéissance aux décrets gouvernementaux et aux ordres militaires" 236
Le danger d'une guerre civile 237
Les pourparlers 238
Deux perspectives 238

IV. La politique du Parti communiste chinois 240

Notre programme général 241
Notre programme concret 248
Nos tâches dans les régions du Kuomintang 274
Nos tâches dans les régions d'occupation japonaise 276
Nos tâches dans les régions libérées 277

V. Que tout le Parti s'unisse et lutte pour l'accomplissement de ses tâches! 280

COMMENT YUKONG DEPLAÇA LES MONTAGNES (*11 juin 1945*) 289

DE LA PRODUCTION PAR L'ARMEE DES BIENS NECESSAIRES A SES BESOINS ET DE L'IMPORTANCE DES DEUX GRANDS MOUVEMENTS POUR LA RECTIFICATION DU STYLE DE TRAVAIL ET POUR LE DEVELOPPEMENT DE LA PRODUCTION (*27 avril 1945*) 293

LE DUO HURLEY-TCHIANG KAI-CHEK A FAIT FIASCO (*10 juillet 1945*) 299

LE DANGER DE LA POLITIQUE DE HURLEY (*12 juillet 1945*) 305

TELEGRAMME AU CAMARADE WILLIAM Z. FOSTER (*29 juillet 1945*) 307

LA DERNIERE BATAILLE CONTRE L'AGRESSEUR JAPONAIS (*9 août 1945*) 309

毛泽东选集
第三卷
•
外文出版社出版（北京）
一九六八年第一版
编号：（法）1050—770
1—F—777